This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ESSAIS

LITTÉRAIRES

BOULEVARD
MONTMARTRE

ESSAIS

LITTÉRAIRES

GRENOBLE, IMPRIMERIE F. ALLIER PÈRE & FILS
Grand'Rue, 8.

LÉONCE MESNARD

V

ESSAIS
LITTÉRAIRES

A PROPOS DE « MA RELIGION »
UN PARALLÈLE A LA PLUTARQUE
CHRISTIANISME ET CATHOLICISME — CONFESSIONS
UN GRAND POÈTE DE PLUS
ETC., ETC.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine, 33
—
1892
Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS

« Il faut porter son mal en patience. » L'adage est encore vrai et sera toujours profitable. Il est une autre maxime, de sens non moins triste, qui est devenue non moins juste dans notre siècle, et plus encore peut-être dans notre pays, c'est celle-ci : « Il faut porter en patience son esprit, « s'il aime à se manifester tel qu'il est, son cœur, « s'il est en train de battre, et le peu de talent « qui peut venir en aide à beaucoup de sincé- « rité. » Ce qui fut appelé jadis lecture et conversation, avec l'intention que l'on y mettait, cette

suspension momentanée, sous une double forme, avec un double secours, de la tyrannie du *moi*, cette courte mais heureuse et soulageante délivrance par l'association d'une autre pensée à la sienne propre, cela existe-t-il encore? Il paraîtrait bien que non, si l'on en juge par l'embarras qu'éprouvent un esprit ou une âme qui, ayant horreur de crier et désespérant de se faire entendre à mi-voix, en sont réduits à s'écouter et à se répondre. C'est là un très insuffisant et souvent pénible monologue, mais un monologue vrai au moins, en opposition avec tout ce qui, sous ce même nom favorisé par la mode, va quêtant une minute d'attention et un éclat de rire bête.

Sans la moindre préméditation, le commentaire libre et capricieux qui suit, supposant une manière toute personnelle de se figurer, sinon de se faire une vie plus ou moins religieuse, sera devenu peu à peu l'un de ces entretiens prolongés avec soi-même, à propos de l'œuvre d'autrui, où le fil des idées se déroule, puis s'arrête, tour à tour relâché et resserré, flottant et tendu. De très loin, suivant l'esprit d'un siècle tout différent, il

se rattache au même genre d'exercice intellectuel que la suite de méditations irrégulières, dont notre sage du XVIe siècle, Montaigne, s'avisa de mettre le flottant laisser-aller sous ce titre : *Apologie de Raymond de Sebond.*

PRÉFACE

Je veux que, sans paradis et enfer, on soit homme de bien.

CHARRON, *De la Sagesse*, liv. 2, chap. v.

Le roman russe, le théâtre russe, cela aura eu l'air, pendant un certain temps, de prendre en France (grâce à la mode, d'abord, et puis à la fameuse alliance, obstinément rêvée et prônée) ; mais cela devait bien vite, comme tout le reste, lasser et rebuter. Témoin ce petit événement, très significatif, l'insuccès complet de l'*Orage*, d'Ostrovsky ; insuccès dont M. F. Sarcey, par un

(c'est-à-dire de la grande majorité), odieux pour les autres, c'est-à-dire pour ceux qui se targuent de piété, tel est le sort réservé, parmi nous, à quiconque en appelle au Christ lui-même des erreurs propagées et maintenues en son nom, à quiconque, de par son génie ou de par sa conscience, remonte de notre piteux désarroi en matière religieuse vers des sources pures, qu'il soit étranger ou Français, qu'il se nomme Channing, Tolstoï ou Loyson. Quoi de plus instructif à cet égard que l'article consacré par le critique ordinaire de la littérature russe contemporaine, par M. Eug. Melchior de Vogué[1], à cet adorateur du Christ, qui est Tolstoï? Comme on voit bien que ce retour vers le christianisme originel d'une âme sincère, d'un esprit vaste et pénétrant, doit rester un pur non-sens, puisqu'il semble rester lettre-close pour l'auteur de l'article auquel nous faisons allusion ! N'arrive-t-il pas, en effet, à M. de Vogué, de détourner de sa vraie direction

[1] *Revue des Deux-Mondes* (n° du 15 juillet 1884).

cette sorte d'orientation morale en lui prêtant le nom de mysticisme ! Or, le mysticisme proprement dit, avec ses fantaisies téméraires qui ne lui coûtent rien, se trouve juste à l'opposite, ou peu s'en faut.

A PROPOS

DE

« MA RELIGION »

I.

L'on voit des sciences telles que l'archéologie, la linguistique, destinées à provoquer, à exercer des chercheurs passionnés et dont la passion ne reste pas invariablement malheureuse, il s'en faut ; car il n'y a nulle témérité de leur part à espérer que tel monument reparaîtra et se dressera en témoignage irrécusable, en preuve authentique d'assertions d'abord conjecturales. Les fouilles auront encore leurs hasards favorables. Il n'est pas dit que la dernière des inscriptions gravées en caractères étrusques ait revu le jour, que les signes tracés en relief par les Héthéens

doivent à jamais garder leur secret. On ne sait quand, on ne sait où, quelque trouvaille imprévue peut récompenser, dans la personne d'un nouveau Champollion, les efforts persévérants de toute une série de travailleurs. Quant à cet autre ordre de recherches qui se propose pour objets la figure énigmatique du Christ et l'interprétation vraie des premiers écrits où revit son souvenir, il n'en va pas de même. De ce côté, il faut absolument renoncer à la prétention de partager avec qui que ce soit l'avantage d'une démonstration topique, le bienfait d'une certitude péremptoire. Il s'agit de se contenter soi-même, de rendre sienne, uniquement sienne, une conviction, fût-elle hors de prix, et il ne peut s'agir que de cela.

Ils le savent, du reste, ceux qui se sentent assez purs pour échapper au torrent des entraînements mondains, assez forts pour se dérober au bercement puéril et assoupissant des croyances convenues, irréfléchies ou simulées. Dans ce groupe faible par le nombre, moindre encore par l'influence qui lui revient, mais sincère, mais ardent, qui, à travers les lieux et les âges, forme, perd, renouvelle son personnel dispersé et restreint, voici qu'un nouveau venu, et non le moins éminent, surgit et prend place. Encore un de ces obstinés qui persistent à tourner, à retourner,

comme on ferait d'une terre vierge, ces feuillets livrés depuis tant de siècles à tant d'explorations fallacieuses, à tant d'usurpations violentes; encore un de ces chercheurs de l'idéal trésor qui, loin du gros de zélateurs attitrés des choses saintes auxquels rien ne manque en fait d'autorité extérieure, apparente, poursuivent, isolés, leur tâche désintéressée. Chez lui, l'écrivain de race ne fait qu'un avec le volontaire, l'insoumis, le *runaway,* allant à la découverte pour son propre compte et payant de sa personne, de son audacieuse originalité lorsqu'à son tour il rouvre « le livre des nomades et du plein air »[1], et se fait fort d'y trouver le repos pour toute inquiétude de conscience, pour toute agitation d'âme.

Quelle impulsion vint mettre en mouvement et diriger sa pensée, cette pensée si active, si largement ouverte aux spectacles variés, contradictoires, énigmatiques qu'offrent et les conditions normales et les crises formidables de la vie humaine? De quelle partie du fond moral de l'homme, ses convictions tenaces, intraitables, ont-elles réussi à faire leur conquête et leur prise? Un aussi hardi débrouilleur de problèmes sociaux pouvait être particulièrement frappé de

---

[1] Alph. Daudet. *L'Évangéliste.*

tel quiproquo intellectuel, né des circonstances présentes, tenant à un ordre social déterminé. Nous voulons dire celui qui consiste en une double et fondamentale contradiction mettant aux prises, sur un point essentiel, les idées et les œuvres de la démocratie telle que l'Europe la connaît et la connaîtra de plus en plus, si différente de la Démocratie idéale, apparue en rêve à quelques esprits non moins chimériques qu'honnêtes, et, à ce titre, invariablement déçus. Quoi de plus essentiellement inhérent, en effet, à cette démocratie *réelle,* qu'une fureur d'instruction à la fois universelle et *intégrale* (le mot appartient au jargon scientifique qui fait fureur de nos jours), étroitement unie à la moins tolérante, à la moins traitable des manies égalitaires ? Et dès lors, quoi de plus nécessaire, quoi de plus irréductible que l'antinomie qui préside en fait aux exigences respectives et simultanées de cette fureur et de cette manie ! On veut naturellement que le terme *instruction,* pris dans son vrai sens, soit synonyme de progrès, ce qui ne saurait être s'il ne s'agissait de rendre plus capable et, il faut bien le dire, plus *distingué* chacun des esprits auxquels s'appliquent les bienfaits de cette instruction. En même temps et du même côté, un autre courant d'opinion porte à croire formellement ou tacitement que toute supériorité d'esprit, naturelle ou

acquise, constitue un attentat formel contre le dogme égalitaire et à la traiter en conséquence. De ce quiproquo où se trouve engagé l'avenir intellectuel de l'homme et des hommes, l'auteur du volume (*Ma Religion*), auquel nous consacrons cette étude, a pu se préoccuper, sans lui accorder une attention soutenue. Mais il est une autre contradiction, une autre antinomie à laquelle se rattache nécessairement ce qui forme comme le nœud vital de chaque destinée particulière. Celle-ci ne l'a pas seulement touché au vif; elle l'a, si on peut le dire, accablé de son poids. Elle n'a pas seulement sollicité chez lui une puissance d'observation vraiment exceptionnelle ; elle lui a fait subir une de ces obsessions dont il appartient à une volonté énergique de chercher à se délivrer, et auxquelles le propre d'un très grand et très sincère esprit est d'échapper, non par en bas ou de côté, mais tout à fait par en haut.

Avant d'en venir au mode de délivrance qui devait, dans le cas présent, constituer une nouveauté des plus attachantes, il faut insister sur la contradiction faite pour angoisser à ce point une âme humaine. Si la souffrance causée fut exceptionnelle, le contraste qui la causa n'a rien, apparemment, d'extraordinaire ; entré dans le courant naturel des idées et des actes, il est devenu, entre tant de lieux communs, l'un des plus aisément

et des plus généralement acceptés. Défini avec une honnête modération, il se résume dans la proposition suivante : La société moderne, qui se donne pour chrétienne, l'est infiniment peu. Il est clair que notre auteur, lui, ne croit pas écarter trop témérairement tout voile en allant jusqu'à une formule aussi nue que celle-ci : La société qui se dit civilisée est exclusivement composée d'antichrétiens et de pseudo-chrétiens.

Par antichrétiens, il entend la classe nombreuse de ceux que la tyrannie du principe scientifique rend étrangers à tout ce qui ne se laisse pas démontrer par A + B ; les pseudo-chrétiens, non moins forts par le nombre, sont ceux que l'acceptation sincère ou feinte de dogmes religieux ou bien arbitraires, ou bien marqués évidemment au coin de l'absurdité, rend incapables de tout développement spontané et désintéressé de la pensée. Les uns et les autres, suivant lui, sous des dehors contraires, cachent les mêmes tendances dominantes, et sont, au fond, esclaves de l'intérêt, de la vanité, du plaisir. Depuis qu'il est de mode de transporter à la société humaine une expression qui est devenue courante en ce qui est du règne animal, on décore volontiers du nom retentissant de lutte pour la vie les nécessités nouvelles ou empirées d'un état social où chacun, à mesure qu'il exige plus pour soi-même,

doit moins attendre de l'honnêteté et du travail, et trouve chez autrui toujours moins de secours et de sympathies.

Ce n'est peut-être pas une raison pour adopter la brusque généralisation en vertu de laquelle Tolstoï présente les civilisés comme voués tous ensemble à la vie animale. Il y aurait lieu, tout au moins, de mieux définir d'un côté, de limiter de l'autre, la portée de cette expression. Elle ne suffirait peut-être pas pour caractériser les mobiles et les penchants exclusifs de cette grande majorité des humains dont l'existence ne représente qu'une série de satisfactions données, ouvertement ou clandestinement, aux bas instincts. Ce genre de prostitution habituelle de l'âme à l'estomac et au ventre, à laquelle un gain superflu sert de proxénète, n'emporte pas la moindre flétrissure, à la différence de cet abandon du corps, en vue d'un gain souvent indispensable auquel appartient en propre ce triste nom. Néanmoins elle constitue une vie plus qu'animale, en ce sens que celui qui la mène peut mettre et met au service de la rapine et du plaisir brutal, pour en reculer les limites, d'une part des combinaisons savamment calculées, de l'autre des raffinements de dépravation qui sont refusés à l'animal. A ce point de vue, notre auteur risque de n'en pas dire assez. Dans un autre sens, il en dit trop. Le

plus spirituel (trop constamment spirituel) de nos romanciers contemporains, M. Cherbuliez, met dans la bouche d'un de ses personnages la définition d'une certaine manière d'être. Cette définition, aussi courte que complète, tient tout entière dans ces mots : *la vie bête,* et il est incontestable que la manière de comprendre et de pratiquer l'existence ainsi résumée est, en somme, la plus répandue. La docile acceptation des préjugés du jour, les égards réservés à la dévotion de parade, en assurent du reste la conservation et la transmission héréditaire. Rien ne sauve les apparences de la moralité, ou, si on l'aime mieux, rien ne maintient ce qu'elle a de strictement nécessaire, de tout bonnement usuel, comme cette coutume de rester au mieux avec la sottise environnante, de faire chorus avec l'ignorance qui prend et garde effrontément la parole, d'entretenir dans son for intime, en état de bon ménage, le déniaisement à peu près cynique et la niaiserie parfaitement stérile. Une distinction tout à fait légitime s'impose donc entre la vie brutale avec le *fiat nox* absolu que suppose ou qu'entraîne son funeste entrain, et la *vie bête,* avec le train-train égal de ses ternes et languissantes journées.

Sans prétendre le moins du monde faire cadrer les résultats, les conclusions de cette sorte de délimitation morale avec les données d'une topo-

graphie exclusivement matérielle, on peut ajouter qu'une capitale viciée sans retour par la civilisation comme celle de la France, et une *province* restée ou devenue ce qu'est de nos jours la province française, offriraient à l'observateur désireux de classer ces résultats et de justifier pleinement ces conclusions les deux milieux les plus favorables qu'il lui serait permis de souhaiter. D'un côté, il verrait déborder sans obstacles, sans retenue, et bouillonner, hors de tout lit, le torrent impétueux des sensations; il verrait monter, monter toujours, la grande marée du gain et de l'intérêt positif. De l'autre, il trouverait que sous le calme relatif, ou à la faveur de l'agitation médiocre qu'entretiennent ou tolèrent la niaiserie du decorum et la stérilité du quant à soi, tout cède encore à ce double courant, plus régulier et plus ou moins ralenti, de la sensation et de l'intérêt[1]. Entre la placidité écœurante, le formalisme sans vertu de ce qu'on honore sous le nom

[1] En d'autres termes, la Société française, à l'heure qu'il est, du haut en bas, ne connaît plus guère que ces deux impulsions, ces deux motifs d'agir : le plaisir que donne la femme, et tout ce qui procure l'argent. Le genre d'affaire qui s'appelle encore mariage, a pour effet d'opérer entre ces deux principes d'action une conjonction et une régularisation momentanées.

d'habitudes de famille et de devoirs de société, et l'épouvantable paresse d'esprit imposée par ce genre d'habitudes et cette sorte de devoirs, l'irrésistible entraînement se régularise. Si l'impulsion dirigeante vient de la même source et va dans le même sens, une sorte de canalisation en modère, en aplanit le cours. Il en est comme de la prise d'eau qui, dérivée du torrent, va, toujours au même endroit, faire tourner la roue du même moulin, puis, tout autour, devient stagnante.

Cela dit et tout compte fait, il faut bien reconnaître que si ce genre de classification *ex abrupto* a sa commodité faite pour séduire, cette même commodité est trompeuse, parce qu'elle élude les cas intermédiaires dont il n'est que juste de tenir compte. Pascal, on s'en souvient, risque l'une de ces antithèses tranchées et hasardeuses qui étaient familières à son génie peu fait pour les tempéraments et les nuances, quand il avance que le monde se compose de « pécheurs qui se croient justes et de justes qui se croient pécheurs ». Voilà qui est bon pour la symétrie; mais la vérité, elle, ne saurait s'accommoder de cette brusque opposition de la lumière et de l'ombre. A côté de ces deux extrêmes, elle fait voir deux états moyens où se trouvent quelques pécheurs et quelques justes qui savent, par à peu près tout au moins, où ils en sont. Lorsque,

moyennant les tempéraments légitimes apportés à une généralisation sans partage, l'on a distingué les hommes suivant que leurs habitudes favorites constituent la vie animale, la vie bête, ou bien un mélange de l'une et de l'autre, tout n'est pas dit non plus. On a fait à peu près comme le législateur qui statue ou le jurisconsulte qui disserte *de eo quod plerumque fit*. Il faut bien négliger l'exception quand on légifère ; le procédé est moins légitime et beaucoup plus chanceux quand il s'agit de discerner et d'apprécier en moraliste les mobiles et les raisons de décider qui inclinent les âmes. N'est-on pas là dans le domaine, dans le vrai domaine de l'Invisible? Que les savants qui se vantent de tout réduire à ce qui tombe sous les sens, mettent en suspicion, sinon en interdit, les projections, peut-être fautives, qui ont pour objet d'étendre le domaine, de le transporter hors de notre for intérieur, soit. Seulement, il importe de faire avec eux ses conditions ; il faut les obliger à reconnaître, sous peine de se brouiller avec le bon sens, que leurs belles démonstrations ne sauraient se passer de ces deux interprètes, la pensée et la parole, et que cette pensée et cette parole, réalités mystérieuses que ne contiennent pas les limites étroites et apparentes du corps, rentrent au premier chef dans la catégorie de l'Invisible. Cet Invisible, qui est en même temps

réel au meilleur des titres, échappe au savant qui le nie; il échappe, en un autre sens, au moraliste, au psychologiste, quand il se fait fort de posséder le secret des âmes, lesquelles, quand elles valent tant soit peu, s'habituent de plus en plus, et pour cause, à ne laisser presque rien voir d'elles-mêmes.

De ce que les êtres humains semblent presque tous infléchis du même côté, c'est-à-dire au rebours de ce qui devrait être leur direction normale, faut-il induire que tous, uniformément, constamment, sans trêve ni répit, obéissent à des impulsions identiques? De ce que, sur la côte, des files d'arbres se montrent courbées dans le même sens, conclurez-vous que le vent qui passe le plus fréquemment sur les flots et sur eux est le seul, absolument le seul, à s'élancer des profondeurs de l'horizon? Avec quelque réflexion et quelque équité on tient compte non seulement des impulsions dominantes et des vents régnants, mais de tels souffles passagers, intermittents, qui auront pu suspendre, contrarier même l'action des unes et des autres pour diminuer bien faiblement, sans les effacer, leurs témoignages visibles et leurs inflexions persistantes. Un correctif doit être apporté à cette doctrine absolue, hyperbolique, et il faut lui faire sa part, mais en se gardant de toute exagération inverse. Assurément, s'il

était possible de procéder suivant la méthode moderne, c'est-à-dire par voie d'inductions purement expérimentales, à la statistique intime et à la juste appréciation des âmes, le compte qu'il faudrait ouvrir aux préjugés vulgaires et stériles serait bien large. Quel déchet devraient subir tant et tant de croyances puériles ou simulées, estimées à leur vrai taux suivant leur valeur ou plutôt leur non-valeur intrinsèque! Il en est si peu de ces âmes, considérées au point de vue de cette immortalité qu'elles rêvent ou feignent de rêver, dont il y aurait un parti à tirer, fût-ce le moindre! Sur toutes ou presque toutes, nul rayon de ce soleil de justice dont parlent les textes pieux; pas le plus léger de ces souffles reconnaissables à leur pureté, qui viennent et reviennent comme de loin, on ne sait d'où.

Voilà la règle, c'est sûr. Mais voici l'exception très restreinte, qu'il est de toute justice de réserver. Quelques-unes, entre ces natures humaines, sont décidément autres, jusqu'à former, dirait-on, une espèce distincte. De celles-là, généralement, nul ne s'occupe, parce qu'elles ne cherchent à occuper personne. Dans ce vaste ensemble où s'exerce presque exclusivement l'action régulière, monotone à force d'uniformité, de ces forces divergentes ou concourantes qui mettent en branle la grande mécanique sociale, cette mécanique de

plus en plus compliquée et susceptible de tant de nouveaux perfectionnements, que signifie le nombre de cas rares constitué par ces infimes? Qu'y font-ils? Tout va si bien, si couramment sans eux, et il est si naturel que tous se disent en plus d'un sens : Pourquoi être bon? A quoi bon? Pour penser autrement, il n'est que quelques originaux, et de la race la plus gênante, encore. Pourtant elle persiste et se renouvelle, la faible, l'imperceptible élite à laquelle un sort meilleur semblerait dû, à titre de réparation. Mais quoi! regardez-y de plus près; sondez, autant que faire se peut, les consciences, et le plus souvent vous trouverez que ces représentants hors ligne du genre humain dont ils perpétuent, sans se concerter, un type exceptionnel, les seuls à savoir que « la Vie nous a été donnée pour vivre[1] » et à prouver qu'ils le savent, se mettent tout entiers dans les emplois hautement ou simplement nobles auxquels ils dédient et sacrifient les heures fugitives. Vous ne les entendez pas faire le moindre bruit de cet avenir ultra-terrestre dont tant d'autres, si éloignés de le mériter, et tout à fait incapables d'en jouir (si par hasard il leur advenait) faute de la plus élémentaire préparation en acte,

---

[1] Bersot. *Pensées.*

vous crient, jusqu'à vous assourdir, qu'ils s'occupent consciencieusement. D'une part, ce petit nombre se résignant à ne rien attendre au delà d'une tâche accomplie sans réserve, sans reproche, de l'autre, cette foule qui, dans les journées terrestres, ne sait rien mettre qui vaille, en tenant nonobstant pour une éternité dont elle ferait quoi donc de plus, grand Dieu ! Étrange partage et renversement inexplicable des rôles dans la grande comédie qui, à travers tant d'agitations et d'intrigues, moyennant tant d'entrées et de sorties, sans compter les coups de théâtre insuffisamment préparés et les scènes fastidieusement traînantes, poursuit un dénouement introuvable.

N'étant pas dévot, vous êtes, dites-vous, spiritualiste. Mais de quelle manière et jusqu'où ? Êtes-vous celui qui ose régler sa doctrine et tous les modes d'action qui en dépendent sur cette fière maxime : *Fare da se* ? Êtes-vous décidé, par suite, à intéresser douloureusement ou à scandaliser le commun des bonnes âmes suivant lesquelles s'élever par ses propres efforts est même chose, absolument même chose que se lancer et se perdre dans le vide ? Que pensez-vous, que faites-vous de la division nécessaire, fondamentale, qui sépare et voue à des destinées tout autres le spiritualisme laïque et le spiritua-

lisme ecclésiastique, fort de sa théologie ancienne et de sa mythologie récente ?

Infortuné spiritualisme laïque ! qui ne le plaindrait ? Compte-t-on dans l'histoire de la pensée humaine beaucoup de catastrophes aussi lamentables que celle qui l'attendait dans notre siècle, dans notre pays ! La mémoire philosophique de ce pauvre grand orateur, de ce pauvre grand écrivain qui s'en fit le champion en titre, est-elle assez criblée de traits, et sa doctrine assez tirée de droite et de gauche ? Et cette sorte d'écartellement en effigie fait-elle payer assez cher à ce simple particulier, nommé Victor Cousin, la prétention qu'il afficha de rendre acceptable pour le grand nombre cette doctrine de juste milieu présentée sous une appellation nouvelle ? Pour le succès de cette sorte de codification morale appliquée à des données qui, après tout, adhèrent par bien des points au sens commun, que reste-t-il de tant d'ardeur personnelle soutenue par un certain charlatanisme de si grand air ? Et pourtant il y avait eu de ce côté comme un jour de victoire. L'orateur et son spiritualisme, tous deux ensemble portés par la politique, avaient atteint les hautes régions du pouvoir. En France, apparemment, cela était tout ; pourtant, ce ne fut rien. Au spiritualisme laïque tombé du ministère pour rentrer dans l'école, il restait à supporter une épreuve

quasi-légendaire, sinon à gagner son auréole de martyr. Quelque chose comme l'agonie lente et cruelle d'un saint Sébastien, avec les flèches enfoncées dans ses chairs sanglantes par les archers faisant office de bourreaux, la civilisation dont nous sommes justement fiers ne pouvait l'admettre ; mais qu'à des coups d'épingle légèrement portés, savamment dirigés par cet unique et infatigable exécuteur, le Ridicule, une candeur philosophique sans tache soit livrée jusqu'à ce que mort s'ensuive, n'est-ce pas là un supplice intellectuel vraiment raffiné, et ce supplice n'est-il pas celui qu'on aura infligé à Caro ? Et les femmes elles-mêmes n'auront-elles pas récompensé de l'honneur qu'il entendait leur faire, cet apôtre du spiritualisme laïque, non en retirant les légers instruments de ce supplice, mais en les piquant, de leurs mains, au bon endroit ? Encore une fois, pauvre spiritualisme laïque ! Ni crossé, ni mitré, comment ne sentirait-il pas le parvenu, sinon l'usurpateur, en regard de ce gouvernement des consciences, qui, lui, trône visiblement depuis des siècles, et du haut de sa souveraineté sacerdotale (royale naguère par surcroît), se targue du privilège de débiter majestueusement des mystères et de se rendre maître des sens en se passant du sens commun ? Le moyen de soutenir cette concurrence, de discréditer un monopole que

recommande la plus sacrée des marques de fabrique !

Aussi le désarroi est grand parmi les enfants perdus du spiritualisme philosophique, et à la suite de ce désarroi, il se passe en philosophie quelque chose de semblable, de correspondant au mouvement politique qui entraîne certaines hautes parties de la société française, quelque chose qui fait bien voir qu'il appartient à l'une et à l'autre, philosophie et politique, de porter une date et de prendre les couleurs du temps. Se rejeter de Cousin vers Descartes, n'est-ce pas, en effet, dans le domaine de la philosophie, changer l'esprit de 1830 pour l'esprit du XVII^e^ siècle ? N'est-ce pas, en même temps, faire acte de patriotisme ou du moins s'en donner les airs ? Qu'il y ait eu depuis Platon d'autres spiritualismes encore frères ennemis comme ceux auquels Leibniz et Spinoza, Kant et Schopenhauer ont fait porter leurs noms, peu importe ; on fait comme si la chose n'était pas. Descartes est Français[1], c'est

[1] C'est bien le mot, et la doctrine cartésienne (y compris sa forme correcte et absolument incolore), reste parfaitement d'accord avec cette disposition de l'esprit français qui l'a porté, à travers plus d'une révolution politique et sociale, et qui visiblement portera de plus en plus à faire prédominer sur la réalité vivante et mystérieuse

tout dire; pourquoi chercher ailleurs? Le vrai spiritualisme, garanti privilégié, est le sien, et doit être le nôtre.

---

des choses et des faits les abstractions rationnelles et purement cérébrales dont il s'infatue, à reculer sur soi-même pour y trouver quelques généralités creuses couvrant à peine toutes les petitesses du moi, au lieu de regarder au delà et de s'éclairer sympathiquement par le dehors. Comme il est de race française, de cette race si peu ouverte du côté de la Nature, ce philosophe auquel il n'arriva jamais de jeter sur l'Infini en étendue le coup d'œil révélateur dont il sera question tout à l'heure, ce coup d'œil inévitablement suivi d'une évidence intellectuelle qu'on peut dire décisive! Et comment en aurait-il eu seulement la tentation, puisqu'il s'aveuglait volontairement au point de n'admettre que sur la foi de Dieu la réalité du monde extérieur? Ce n'est pas impunément toutefois, qu'on a l'audace ou que l'on commet la sottise de fermer les yeux sur cet Infini en étendue, qui, de prime abord, s'offre à toute vue, d'en faire en quelque sorte abstraction comme d'une quantité négligeable. On est amené, avec l'école cartésienne, à se figurer un Dieu parfaitement libre de choisir entre une infinité de mondes infinis (comme s'il n'allait pas de soi que l'Infini en étendue, le Cosmos, est le Tout et si on peut le dire sans tautologie le seul Tout possible). Et puis on en arrive à donner la plus haute comédie peut-être que présente l'histoire de la philosophie : un *modus vivendi* entre ce Dieu-là, ayant en fait de mondes à créer le bénéfice et l'embarras du choix, et la personne divine cachée dans le sacrement catholique. Franchement, au sortir de ces ambages, on en vient à se dire que les barreaux serrés, trop serrés du système Spinoziste, laissent encore le sens commun respirer plus

II.

Tout autre apparaît le spiritualisme, très libre tout à la fois et très assujetti, non pas tant à l'Évangile qu'à certains préceptes de choix tirés de l'Évangile, que détache et découpe à sa guise l'auteur de *Ma Religion*. Nul ne montra jamais un moins complaisant acquiescement, lorsqu'il s'agit d'accepter en bloc, comme formant un faisceau indivisible, cette triade de rigueur : l'Ame, Dieu, l'Immortalité personnelle. Il est clair que les vertus occultes de ces énumérations ternaires, que nous voyons notre politique dite moderne, issue de la Révolution, conserver à son tour, après l'orthodoxie religieuse, après la philosophie spiritualiste, que ces vertus, dis-je, lui échappent complètement. On le voit assez au sans-façon qu'il met à démembrer ces assemblages plus ou moins factices qui sentent l'artifice de langage et favorisent le laisser-aller paresseux de la pensée [1].

à l'aise. C'est que Spinoza, lui, tandis que du fond de son esprit il tirait des déductions à la fois si rigoureuses et si aventureuses, sut ne jamais perdre de vue le ciel astronomique

[1] « Donc, ce qui captive et ce qui aveugle les plus sin-

Bravement, il introduit dans cet ordre d'idées le procédé de la division des questions, conclut à la disjonction des propositions entre lesquelles la routine ne permet pas d'apercevoir la moindre solution de continuité et fait voir qu'avec la série soi-disant indivisible qui vient d'être reproduite, il y a moyen d'en prendre et d'en laisser; car, devant le dernier terme de cette série tripartite, formant les trois articles fondamentaux du catéchisme laïque, c'est-à-dire devant l'affirmation d'une vie future réservée à la créature humaine, que fait-il? Loin de s'en tenir au vague *Pourquoi pas*? d'Amiel [1], il recule, et c'est un *non* imperturbable, sans regrets comme sans bravades, qu'il oppose à ce qu'il appelle la superstition de la résurrection. Mais voici que s'accusent une témérité plus grande et une originalité plus frappante.

---

cères personnes, jusqu'à les faire agir contre le sens commun, c'est que l'habitude, l'éducation et le *préjugé pour le parti* leur ont fait confondre en une seule idée des idées inalliables et qui leur paraissent toujours inséparées et aussi peu séparables que si, en effet, elles n'étaient qu'une seule idée, et aussi elles agissent sur l'esprit comme si elles n'en constituaient qu'une. » Telle est bien la recette favorite de toutes les théologies et de bon nombre de systèmes philosophiques.

Locke. *Essai sur l'Entendement humain*, trad. Bosset, p. 160.

[1] *Journal intime*, t. II, p. 172.

Le Maître dont il invoque la parole pour autoriser cette négation n'est autre que Jésus lui-même. Quand il rejette une conception, qu'il trouve grossière, non seulement comme la moins démontrée des conséquences, mais comme la plus gratuite de ces propositions arbitraires qui entravent toute libre élévation, il ne parle pas en son nom propre, il tient le Nouveau Testament et en tourne respectueusement les feuillets. Ce livre fait pour mettre l'homme au-dessus de toutes les tyrannies de la Réalité, il le déclare (et lui en fait honneur) étranger, en tout point étranger à cette chimère usurpatrice, où il voit le fait du plus mal avisé des contresens, de la plus abusive des interpolations morales, et pas autre chose. Il le disculpe, si on peut dire, des promesses d'immortalité qu'il est censé contenir. Si une réaction poussée à l'extrême contre les présomptueuses et niaises anticipations qui consistent à spéculer, en vue du moins vraisemblable des avenirs, sur le bien que l'on fait ou que l'on croit faire, se manifesta quelque part avec une intraitable énergie, c'est bien dans le parti pris, à la fois violent et ironique, de traiter de si haut leur illusoire reconfort, et de trancher dans le vif, en se réclamant, qui plus est, de Jésus en personne pour proférer le *Lasciate ogni speranza* qui les rabroue.

Parti pris, disons-nous. Car enfin, elle est difficile à soutenir envers et contre tous les textes sacrés qu'elle comprend, la périlleuse gageure ; n'y eût-il en jeu, après tout, que la parole adressée au Bon Larron [1] si nette, si décisive, dont l'écho retentira tant que le cri de terreur sans pareil, qui est aussi la plus pressante des invocations jetées vers la pitié suprême, accompagnera des funérailles chrétiennes [2]. N'est-il pas vraiment étrange que l'auteur de *Ma Religion*, lui qui invoque, en cherchant à se l'approprier avec une pathétique insistance, ce souvenir, ce gage incomparable de pardon, se détourne en même temps pour éviter le mot qui le ratifia et le sanctionna? Il faut bien signaler l'étrange prétérition. Mais qu'y faire? elle a son excuse ; ou plutôt tant d'abus commis en sens contraire sont assez criants pour lui faire une sorte de justification. Il en est tant que l'on voit s'arroger d'avance, ainsi que le plus sûr des bénéfices et le plus légitime des salaires, le droit au Paradis ! Il en est

---

[1] *Hodie mecum eris in paradiso.* Il faut bien noter timidement que ce mot *paradis*, tel qu'il est passé dans l'usage courant, est bien loin de ces sens de *jardin*, de *parvis* (par extension) venant de l'origine Persane qui lui est commune avec l'invention des anges, des démons, etc.

[2] *Et latronem exaudisti. — Mihi quoque spem dedisti.*

tant qui savent garder leur sérieux lorsqu'on parle de cette restitution future, à échéance indéterminée, de ce qui fut notre enveloppe terrestre, jusqu'à la moindre parcelle, qui est en contradiction évidente avec les lois les plus simples, les plus constantes de la Nature. Dans la grande et incertaine partie où sont engagées les croyances et les destinées humaines, est-il possible de supprimer toute carte forcée comme tout enjeu de mauvais aloi ? Est-il permis d'affirmer qu'il y aura une levée finale et d'ajouter : elle sera pour moi (ou pour nous)? Voit-on bien alors qui serait en droit de dire à Tolstoï : vous y mettez de la mauvaise foi ; vous trichez, avec votre Évangile d'après Çakya Mouni ou selon Spinoza.

Expliquons ces derniers mots, si choquants en apparence. Il va de soi que l'autorité morale, le genre d'autorité morale que l'auteur de l'*Éthique* a pu reconnaître à l'Évangile est loin de concorder avec celle que lui confère si manifestement l'auteur de *Ma Religion*.

Pourtant, il est permis d'en appeler, sur ce point, à tout lecteur complètement impartial du livre où Spinoza, voulant donner à son rêve cosmogonique une consistance inébranlable, l'a entouré d'un appareil mathématique, l'a enfermé dans les formules et dans les déductions de la plus stricte logique. Quiconque aura la force

d'esprit nécessaire pour mener à bonne fin cette formidable lecture, ne pourra manquer d'attacher une importance assurément bien légitime aux deux ou trois pages qui forment le couronnement de la deuxième partie de ce grand monument intellectuel; couronnement *sui generis*, dans toute la force du terme, et si peu propre, ce semble, à faire corps avec l'œuvre ! Dans ces pages, en effet, se produit comme une détente soudaine, comme un démenti donné à la rigueur de cette doctrine déterministe, hors de laquelle on eût dit que tout effort était stérile, tout essor impossible. Il y a là, tout à coup, le plus inattendu des hommages rendus à deux puissances mises jusque là hors de cause, à l'Amour et à la Compassion. Il y a, par suite, la consécration, par un aveu nécessaire, d'un pouvoir tout humain, échappant à la pression éternelle, infinie, du Divin, et mettant le moindre des êtres humains en état de choisir, de pratiquer le Bien pour son propre compte et d'inspirer, dans une certaine mesure, cette même pratique à autrui. Que l'on complète cette lecture par celle de la *Droite manière de vivre,* et l'on verra clairement qu'il en est, au fond, de ce retour vers une donnée du sens commun au sortir de si périlleuses aventures courues par l'esprit philosophique comme de cette apparition du Devoir devant laquelle il arriva plus tard au

scepticisme de Kant de se prosterner en s'avouant vaincu, comme de cette invocation non plus à la Piété, mais à la Pitié qui, par voie de conséquence ou à titre de compensation, suivra de près les outrances critiques du trop clairvoyant Schopenhauer. Même, quand il s'agit de Spinoza, il y a mieux, et le *quanquam ô*, qui s'impose ou qui échappe est plus frappant, parce que l'on a devant soi l'interprète le plus intransigeant, le plus inflexible, qui fut jamais, de l'Ordre divin et l'inventeur de ces impérieux théorèmes qui, par delà les deux mondes inséparables de l'Étendue et de la Pensée, se font fort de tenir et d'embrasser l'Infini. Comme il a l'air de revenir de loin, ce philosophe et quel philosophe! Lorsque, redevenant un homme semblable à nous, par un détour intellectuel comparable, en brusquerie, en soudaineté, à une étreinte amicale, il dégage ainsi la personnalité humaine qu'il avait obstinément absorbée dans l'Harmonie universelle et la remet implicitement en possession de la Volonté vraie, de cette Volonté que la logique de son système avait confondue avec la Pensée ! Une conception de la vie humaine dans ses rapports avec l'Infini, qui, loin de rompre l'attache divine, la resserre autant qu'il se peut, cette conception excluant en même temps avec force toute idée de résurrection person-

nelle, il y avait déjà là de quoi évoquer, à propos de Tolstoï, le nom de Spinoza. Et il se trouve que les dernières pages de l'*Éthique,* comme toutes celles de la *Droite manière de vivre,* impliquent avec une haute portée morale tout autre chose qu'un parti pris de dédain ou de répulsion vis-à-vis des vérités évangéliques, en tant que ces vérités sont aux antipodes des assertions courantes, banales, qu'un écrivain de génie appelle *that complex, fragmentary doubt provoking knowledge which we call truth*[1].

Allons plus loin. Est-ce bien entre ces vérités d'une part et cette liberté morale (le sens que Spinoza met sous cette expression lui donne le plus haut prix) qu'il y aurait un antagonisme irréductible? N'est-ce pas bien plutôt entre l'Évangile et la Civilisation telle que la comprend et la pratique l'Europe occidentale, qu'éclate une contradiction formelle? Et ne faut-il pas reconnaître que si, de nos jours, on peut s'adresser à un guide, à un médiateur, capable de mettre sur la voie d'un accord entre ces deux termes fatalement opposés, c'est l'auteur de la *Droite manière de vivre*? Que de hauts cris l'on entend jeter afin de pousser l'homme, le citoyen, comme s'il s'agissait de son devoir, de son salut, de son tout, vers ce

[1] George Eliot. (*The Mill on the Floss*).

qu'on appelle la Religion, vers ce qu'on appelle la Patrie ! Et pour peu que l'on ait de sang-froid, on se demande ce que peuvent signifier, au vrai, ces deux termes abstraits. Dans l'intention de ceux qui enflent tellement la voix pour les proférer, ce ne peut être évidemment que *telle* religion et *telle* patrie; car on ne va pas se passionner pour une abstraction et se dévouer à elle. C'est la religion spéciale que ces crieurs jurés se sont habitués à professer, c'est la patrie spéciale assignée par le hasard de leur naissance, autant dire la première venue; mais quoi ! est-il donc interdit de concevoir que, dans l'espèce, cette religion a bien pu dégénérer insensiblement, jusqu'à devenir une sorte de superstition faite uniquement pour les enfants qui n'ont pas atteint l'âge de raison et pour les femmes qui ne l'atteindront jamais[1] ? Est-il défendu de supposer que cette patrie, ayant perdu tout droit à l'avenir parce qu'elle a perdu tout respect pour le passé,

---

[1] Lorsque les intelligences qui ne peuvent encore que se laisser faire sont détournées de leur voie naturelle (et si souvent pour n'y plus rentrer) par ceux qui leur administrent à haute dose cet étrange amalgame dont la théologie scolastique est la base, le catéchisme catholique, comment s'étonner de l'arrêt de développement forcé qui réduit généralement à une telle misère intellectuelle ce qu'on appelle avec ostentation la vie de famille !

roulant d'institutions en institutions, comme irait de chute en chute un aveugle sans guide et sans l'habitude acquise de se conduire, ne soit plus qu'un je ne sais quoi couvrant de son ombre une foule agitée d'individus et de familles associées ou désunies par l'intérêt et le plaisir? Mais cette ombre sera singulièrement oppressive et rappellera bien le mot du poète :

> ..... *portavimus umbram*
> *Imperii.....*

s'il arrive que, sous le nom d'État, elle pèse sur les biens de chacun pour en prélever une part de plus en plus grande, sur la vie de chacun de ceux que ne sauvent ni la maladie, ni la faiblesse d'âge, en leur enjoignant d'aller au premier ordre tuer au hasard et se faire tuer, et si (car tout cela n'est pas assez encore) ce même État ose bien dire : je suis la Patrie. Pour tant de bienfaits je commande qu'on m'aime. Comme si le tenir, la tenir pour aimable, ce n'était pas en vérité, la moins justifiable des duperies.

S'il en est ainsi, il ne reste à l'individu qu'à compter sur soi, en ne relevant que de soi-même. Dans cette manière de dire qui est la devise du parfait égoïsme : chacun pour soi, il faut qu'il introduise un sens nouveau, qu'il en fasse le mot d'ordre de son indépendance spirituelle. Et par

cette indépendance, ce refuge, cette place retranchée, qu'il devra défendre au dedans, au dehors, contre ces deux puissances ennemies, la tyrannie des sens et la civilisation qui l'enveloppe de toutes parts et le serre de si près avec toutes ses forces, avec toutes ses cohues et l'épouvantable tapage de mots et de phrases qu'elle met aux prises, nous entendons ce développement spontané et constant de l'être moral, condamné autrement à ne représenter que quelque cent millième exemplaire tiré d'un même moule, déformant, déprimant, aplatissant. Et cette indépendance n'est autre que la *Liberté de l'âme,* dont Spinoza fait le trésor de celui qui, se tirant de presse, échappe à cette misère, être effacé et avoir la conscience de son effacement; misère bien autre que celle qui consiste à sentir qu'on n'est ni approuvé, ni distingué. Et voilà pourquoi le petit livre de la *Droite manière de vivre* doit être considéré comme le manuel par excellence de l'hygiène morale et intellectuelle. Fidèle à ces préceptes, ou plutôt à ces conseils, dépouillés de toute âpreté stoïque, de toute inutile fierté, l'homme, tout en restant placé à un centre immuable, pourra développer indéfiniment en quelque sorte autour de lui la sphère où se meuvent son imagination, ses sentiments, ses admirations et ses bienfaisantes actions. De ce christianisme que, par un tour de

force étrange, Tolstoï, dans un pays neuf encore à beaucoup d'égards, aura pu faire passer en acte, il retiendra, autant que la chose est encore et sera toujours possible, sa naïveté sublime, condamnée au ridicule par la civilisation de notre extrême Occident. Et de cette civilisation elle-même, affranchi de ses frivolités et de ses brutalités, et d'esclave devenu maître, il saura dégager pour son usage personnel ce que son jugement, opérant à coup sûr la plus heureuse des sélections, lui fera voir digne de le servir et d'être aimé de lui. Il n'y a pas à s'y tromper, la vérité morale absolue doit au Christ d'être, en même temps qu'une force qui s'impose, un charme ineffable qui persuade et qui pénètre. Ce charme tel qu'il se répandit librement au sein de petites sociétés réduites aux éléments les plus simples, comment le retrouver sous l'enchevêtrement compliqué de notre état social? Qu'en ont fait nos habitudes dissipatrices? Dans les connaissances étonnamment accrues, dans les arts transformés, dans certaines œuvres intellectuelles si puissantes ou si fines, et jusque dans les vers de ces obstinés, de ces condamnés qui sont les poètes, une sorte d'alchimie morale transcendante peut démêler, peut extraire pour le bénéfice propre de l'individu qui veut et peut la pratiquer et pour la beauté de sa vie, quelque chose ou plutôt bien

des choses auxquelles revient ce même mot de charme, pris dans des acceptions de plus en plus élargies, un genre de charme, nullement prévu par l'Évangile, il est vrai, mais qui a la vertu de réconcilier avec ses doctrines la plus inoffensive et la plus désintéressée des supériorités d'esprit. Et c'est ainsi, c'est ainsi seulement qu'il sera encore donné à la nature morale de rester saine et sauve, en présence et en dépit des transformations qui changent et renouvellent la face des choses.

III.

C'est qu'à ce point de vue les temps ont terriblement changé! Jadis, entre un regard tourné en haut et les choses, l'ignorance et la foi s'unissaient pour mettre leurs visions; et c'était comme si, devant ce regard, s'ouvrait le séjour des bienheureux, apparaissait le refuge après la tempête, la patrie après l'exil. De nos jours, les premières notions de l'astronomie mises à la portée du premier venu peuvent élever, devraient élever tout homme au-dessus de cette condition d'aveugle-né en face de l'Univers infini, où l'on ne reste, où l'on ne se laisse mettre qu'en vertu d'on ne sait quelle seconde nature. De nos jours, dans tout

œil levé vers les astres, il devrait y avoir comme un télescope en puissance. Entre deux mots qu'on n'est pas le moins du monde surpris de voir rapprochés et opposés à la fois dans le *Pater*, lequel ne sera jamais pris pour un document scientifique, mais qu'il est vraiment singulier de retrouver unis de même, en tête de l'ouvrage d'un penseur tel que Jean Reynaud, entre les mots *terre* et *ciel*, quand ils sont juxtaposés, passe la trace de plus en plus effacée d'une illusion d'optique morale corrélative à une imperfection physique de la vue. Du sort étrange qui, à cette expression, le *ciel*, aura donné charge d'inventions si gratuites, avant qu'elle en vînt à porter et qu'elle finît par contenir les plus sûrement irréfragables de nos ignorances, que reste-t-il sinon le plus confondant anachronisme? Le ciel et la terre! quoi de plus puéril que l'association de ces expressions, comme appareillées par une sorte de symétrie qui se substitue à quelle disproportion! Rendez-lui donc sa vraie date en la renvoyant aux temps où la plus décevante des fausses apparences donnait à croire que le globe habité par la race humaine avait un dessus et un dessous immobiles, occupant une place très en vue et fort considérable, au milieu d'espaces plus ou moins vastes que le firmament était censé recouvrir à la façon d'une coupole. Maintenant,

entre le contenant et le contenu impliqués par cet accouplement de deux termes qui, jadis, firent mine de se contrebalancer, la séparation est consommée, il y a plus qu'un abîme. A la place de relations monstrueusement faussées, apparaît, rétabli, l'ordre naturel. Il suffit à l'enfant d'avoir atteint l'âge de raison pour apercevoir ce qu'il y a, entre les deux termes en question, d'absolument incommensurable. Ici, une toute petite sphère, fragment imperceptible de l'univers ; là, en haut, en bas, tout autour, partout le *Cosmos* qui brave notre pensée, bien plus encore qu'il ne défie nos regards. Tout ce que nous avons d'intelligence, tout ce que nous avons d'imagination, est-ce assez pour lui assigner, dans n'importe quelle direction, une limite quelconque ? Non, c'est comme rien. Et pour percevoir cet objectif sans terme et sans mesure, inaccessible autant qu'incontestable, pour se mettre au point d'écarter, à son égard, comme le plus creux des nonsens la possibilité de n'importe quelle limitation, que faut-il ? Rien de plus qu'une minute de réflexion, immédiatement après l'échappée visuelle que contiennent quelques secondes et deux clignements. Au delà, et toujours au delà, c'est l'Infini qui apparaît, et, au regard du peu qu'il révèle et de tout ce qu'il dérobe, s'éclipsent, s'évanouissent sciences, dogmes et rêves. Ni la

religion, ni la philosophie ne sauraient éviter le mystérieux spectacle ; il est là, inintelligible, pour la confusion de toute religion et de toute philosophie. Observateurs de sang-froid et de bonne foi, que vous semble de ce phénomène intellectuel qui aura passé à l'horizon de notre siècle : un astronome de premier ordre [1], en revenant, après avoir fréquenté les cieux, aux inventions théologiques ? Si les étoiles se laissaient voir en plein midi, si le soleil se levait à minuit, le fait serait-il plus extraordinaire, dites ? Passe encore d'en user ainsi, à la façon de ce digne religieux d'Anvers, qui fut en même temps un excellent peintre [2], si l'on a mis son plaisir à contempler et à faire revivre par le pinceau les fleurs semées passagèrement sur les monts et dans les plaines, et que l'homme se figure innombrables, parce qu'il ne peut arriver à les compter ; mais d'avoir consacré sa science, et sa vue et sa vie aux astres qui, eux, au vrai et non par manière de dire, dépassent nécessairement toute énumération, et d'être jésuite après comme devant, avec toutes les manières de voir et les directions d'esprit que ce nom impose, voilà bien, dans l'ordre de l'in-

[1] Le Père Secchi.
[2] Seghers, dit le Jésuite d'Anvers.

telligence pure, une sorte de miracle qui donne terriblement à penser. Car enfin, il est clair comme le jour, d'une part, que le secret gardé par une nuit étoilée est le mystère des mystères ; de l'autre, que ce secret reste à jamais impénétrable.

Autre phénomène non moins prodigieux, peut-être, si l'on y prend garde, et qui montre tout à coup la nature humaine sous une tout autre face ! A quelqu'un de ceux qui portent en eux-mêmes ou la musique, comme l'a dit Shakespeare, ou la poésie, suivant le mot de Joubert[1], demandez l'explication de ces moments où, son âme se retrouvant, se sentant comme si plus rien ne pesait sur elle, quelque vers de Shelley ou de Victor Hugo, une mélodie sans mots, sans nom, moins que cela, une exclamation de Beethoven, chantée en dedans, redite comme une prière en rêve, l'écho paradisiaque de quelque pieux cantique ajouté par Schumann au *Faust* de Gœthe, vient à ressusciter en lui, abolissant à son profit, durant une minute, la loi fatale de « l'impénétrabilité universelle[2] ». Y songe-t-il alors, a-t-il

---

[1] On ne peut trouver de poésie nulle part, quand on n'en porte pas en soi. — (*Pensées, Essais, Maximes*, t. 2, p. 40).

[2] Quoi de plus juste et de plus profond que ce mot

besoin d'y songer, à cet abîme des cieux, inaccessible, insondable, où se perd vainement notre vue? L'oubli, le salutaire oubli se donne à lui, mettant ordre à ce perpétuel retour sur soi-même, qui se fait en vue de l'importance personnelle ou du calcul lucratif; et, à sa suite, l'illusion apporte et laisse pour un temps ses bienfaits. L'illusion légitime était dans ce vers qui ne prouve rien, dans le charme inarticulé de ce chant muet qui en dit tant parce qu'il n'est lié à aucune signification précise, parce qu'il remonte, inentendu, du fond de notre être vers des lèvres qu'il n'atteint ni ne dépasse. Elle était là comme reste au fond de telle parole de Jésus, sans autre réponse que l'*Amen* intérieur des bonnes actions passées et de la bonne volonté présente, l'oubli de tout le reste. Et c'était là sa vraie place. Pour la mettre en fuite, pour empêcher qu'elle ne revienne, il est un moyen à la fois très simple et infaillible : c'est de se figurer qu'on peut la tenir,

---

d'Obermann? Aussi celui qui en a pénétré tout le sens se rejette plus vivement vers « l'illusion infinie » qu'Obermann, encore, à la fin, invoque comme la compagne qui mène le plus doucement en face de la Mort. Seulement, la Nature avec tous ses charmes, et de temps en temps, quelque indécise vision d'Amour féminin, tel est à ses yeux le domaine, telle la limite de cette illusion. L'Art avec ses révélations et ses secrets lui échappe.

de vouloir l'arrêter, la faire rester, en la prenant au mot. Quelle fée moqueuse, ou plutôt quel malfaisant génie aura bien pu insinuer à l'homme qu'il est possible et qu'il lui est souverainement bon de donner à l'illusion, en la formulant, en la rédigeant, force de vérité en même temps que force de loi, d'enfermer la fugitive, de mettre en geôle l'enjôleuse ? Et, docilement, l'homme s'est mis à la dénaturer par l'une ou par l'autre de ces mystifications voulues qui, de siècle en siècle, vont se répétant, se renouvelant, tour à tour machinales comme des litanies, et navrantes comme un martyrologe. Et, sans se lasser jamais, il s'efforce d'appliquer sur le mystère bienfaisant, sur le mystère sans nom et sans trace, l'empreinte fixe de quelque définition impossible qui, pour avoir commencé par le mensonge, aura chance de finir par l'homicide. Ne dirait-on pas la mise en œuvre nécessaire, uniforme quant à sa cause, tout en variant ses effets, d'une faculté distincte tout à la fois de celles qui rendent l'homme capable de frapper à coups redoublés sur la matière pour l'assouplir à tant d'usages, et de celles dont la logique, l'inexorable logique règle et assure l'emploi ? La même, au fond, sous plus d'un aspect, et passant aisément d'une sphère d'action à une autre, cette dangereuse puissance se ressent, il est vrai, des progrès

envahissants de la science qui la limite, qui la met en souffrance. Néanmoins, elle opère encore comme en vertu d'une force acquise et qui dure. D'où vient-elle ? à quoi tient-elle ? On ne saurait le dire. Quant à ses manifestations, on a le choix, et ce choix est riche. L'existence de l'être humain, en tant qu'elle représente un composé d'actions et de passions, un tissu de faits capricieux et d'événements fortuits, tombe sous l'empire du temps suivant un ordre immuable, se développe, si on peut le dire, en conjugaisons qui ont leur régularité et leur suite à l'instar de celles que la grammaire assigne aux verbes. Mais comment se fait-il que, dans son for intérieur, l'homme dispose à sa façon d'une sorte de verbe tout autre, dont il est libre d'incliner, de diriger les emplois multiples, de brouiller, d'intervertir, de soustraire à toute adaptation, à toute construction régie par la réalité, les temps, les modes, les séries ? Oui ; là, tout au-dedans de lui-même, il dépend de lui et lui appartient de transposer, suivant qu'il lui convient, au passé, au présent, au futur, de rendre affirmatif sans contingence, impératif sans réserve ce qui, de soi, ne saurait avoir qu'une valeur spéculative, une portée purement optative. Dans chacune de ces trois sphères concentriques où, de préférence, se meut et s'agite sa pensée, et qui sont la Religion, la Philosophie, la Politique,

vous le verrez à tel moment donné, sous telle forme favorite, entraîné vers cette sorte d'opération magique qui consiste à faire passer un souhait, un desideratum dans quelque formule impérieuse, implacable à sa façon comme la réalité même, puisqu'elle sera bien capable d'exiger, séparément ou tout ensemble, la soumission de l'âme, le renoncement de l'esprit, l'immolation du corps.

La force des choses ne rend-elle pas incompatibles l'innocence virginale de la jeune fille et la dignité de la mère ? Un ordre de succession invariable n'appelle-t-il pas la brutalité rebutante de la possession à détrôner l'ensorcelante puissance de l'Amour? Et pourtant, chez quelques-uns, aux meilleurs moments, il arrive ceci : une passagère, une irrésistible inclination les porte à croire qu'entre l'homme d'un côté et de l'autre la femme, quelque chose pourrait être senti, pensé, mis en commun, quelque chose de mieux que de dire et de laisser dire : Tout pour la nuit, ou Tant pour la nuit, suivant qu'elle est honnête ou non, c'est-à-dire suivant que (les relations d'esprit et d'âme étant, par hypothèse, supprimées en pareille matière), elle est considérée plutôt comme un moyen de se reproduire ou comme un pur instrument de plaisir. Et qu'arrivera-t-il encore ? Qu'une autorité religieuse se fera fort d'écarter

l'obstacle fatal, toujours le même, comme elle lève, dans la pratique, le premier empêchement venu. Et comment s'y prendra-t-elle ? En laissant supposer que bien loin de nous, hors de toute prise humaine, un idéal supérieur réunit les deux qualités, les privilèges inconciliables suivant notre triste expérience? Ce serait bien peu, et cela lui semblerait puéril comme un jeu d'imagination, comme une idée en l'air. Non; il lui faut autre chose que cela, et bien mieux à son estime. Suivant elle, un fait, un *merum factum* se sera produit, une fois pour toutes, au bénéfice d'une créature privilégiée, en dépit de la Nature et de ses lois constantes, et ce fait sera un dogme, et il faudra y croire, c'est-à-dire le subir sous peine d'hérésie, et, les circonstances aidant, ce dogme remontera pour en produire un autre lequel n'exclut pas davantage la possibilité de quelque nouvelle et arbitraire croissance. Voilà ce qui s'appelle mettre l'optatif au passé, c'est-à-dire, à la faveur des siècles interposés, le faire passer pour une réalité, pour un prodige *arrivé*.

Autre manifestation du même procédé intellectuel. Par cela seul que l'imparfait est partout, en nous, autour de nous, que nous ne connaissons et ne pouvons connaître que lui, le parfait doit exister, il existe, et son nom est Dieu ! Telle est l'induction absolument gratuite, la conception

imaginaire du philosophe le plus dénué d'imagination qui fût jamais. Elle fait bien avec la proposition non moins creuse que sonore: je pense, donc je suis (pourquoi pas: je m'ennuie, donc je suis; je hais, donc je suis, l'ennui et la haine étant infiniment plus commodes, pour un retour habituel sur soi-même, que la pensée, cette chose rare). Induction et proposition également dignes de servir de fondement à une grande philosophie dans le pays qui compte parmi les représentants attitrés de son esprit invariablement avide de clarté, mais solennel à ses heures, M. de la Palisse et Joseph Prudhomme! Que dire pour justifier la fortune métaphysique de la première de ces deux belles inventions destinées à tant resservir, sinon qu'elle avait le mérite de s'emparer de l'optatif, et de lui faire, elle aussi, un sort, un sort magnifique, en l'élevant par une promotion rapide, presque subite, à la dignité de l'absolu?

Troisième application, rentrant, celle-ci, dans le domaine de la politique. Quoi de plus naturel à l'homme que de prétendre ramener à son niveau personnel quiconque fait mine de le dépasser. Eh bien! comment s'y sont pris les niveleurs modernes qui, depuis un siècle, n'ont cessé de présider aux destinées, aux luttes, au triomphe final de ce genre de démocratie dit la démocratie française, dont ils sont les très légitimes direc-

teurs? Ils ont tout simplement élevé ce vœu général ou presque général d'égalité absolue à la hauteur d'un dogme politique, d'un dogme qui *doit,* dans toutes les acceptions et avec toutes les circonstances aggravantes que comporte ce mot, entrer et pénétrer de plus en plus dans la réalité pratique. Pour atteindre un tel but, nul effort ne sera de trop, et le dogme nouveau, abondamment trempé dans le sang, à son origine, fera son chemin, obtenant à chaque pas ou le sacrifice ou tout au moins la méconnaissance de quelque noblesse de l'âme, de quelque supériorité innée de l'esprit. Et l'on voit se multiplier les démentis infligés à cette loi de la nature qui fait régner, nous allions dire, en aristocrate incorrigible, l'inégalité, mais nous nous reprenons bien vite pour dire la diversité et la variété, dans le monde des intelligences et des âmes. Accepter comme ne laissant nulle place au doute le principe *égalitaire* fait pour engendrer des erreurs presque monstrueuses, c'est vouloir rejeter la clef qui ouvre l'entrée, qui livre le secret de ce monde moral, c'est fermer les yeux aux rares beautés, à la fécondité émerveillante par lesquelles il rachète tant d'épouvantables bassesses et de rebutantes trivialités. N'importe. A cette formule on fait crédit, un crédit illimité. Cela va de soi. Est-ce qu'elle ne gouverne pas, elle aussi, l'optatif, et, qui plus

est, avec une puissance et une force toutes neuves? Et ceux qui la mettent en œuvre au lieu de rejeter cet optatif vers les régions inaccessibles du passé, ne se vantent-ils pas d'avoir à leur disposition les grands moyens, les moyens violents, s'il le faut, pour le mettre au présent et au futur, sans la moindre restriction conditionnelle?

IV.

Mais nous voici bien loin de notre philosophe chrétien, il est temps de revenir vers lui. Philosophe chrétien! il l'est de droit, bien qu'il appartienne à une famille d'esprits fort restreinte, et que des marques d'origine, des signes de race tout à fait particuliers le distinguent. Ayant commencé sans doute par entretenir des relations suivies avec Spinoza comme avec Kant, il ne saurait, quand il passe à Jésus, se décider à leur fausser tout à fait compagnie. Mieux que cela, on peut lui attribuer quelque envie de les introduire avec lui-même au cœur du christianisme.

Si jamais parole digne d'être répétée (quoique

si peu retentissante), eut, avec sa suprême et mystérieuse consolation, la vertu de donner accès au lieu sacré, d'ouvrir le sanctuaire, ce fut bien celle que Pascal crut entendre, lui venant du Sauveur : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé »[1]. Incomparable pour la beauté du sens, pour cette apparente contradiction si pleine de certitude, si rassurante, si profondément humaine, si hautement divine, ce mot, qui fait passer la recherche ardente de sincérité avant toute possession douteuse, ce mot qui va au secours de certaines défiances honnêtes dont l'honneur est dans le scrupule, bien plutôt qu'il n'est à l'usage de tant de croyances qui comptent trop aisément sur elles-mêmes, ne dirait-on pas qu'il est par lui même, à lui tout seul, la vraie, l'éternelle promesse ? Où le découvrir, celui qui sait l'entendre, celui qui est vraiment digne de répondre à son appel? Dans la foule de ceux que seul, le hasard de leur naissance dans tel ou tel pays, sous la domination de telle ou telle Église, rattache, en vertu d'une sorte de fidélité machinale, à certains principes religieux, et livre, par suite, sans répit, sans défense, à ce fléau moral, qui est « l'absolutisme, vide de sens, des jugements

[1] *Le Mystère de Jésus.*

humains »[1]? Ou bien parmi cette autre multitude qui, sans la moindre résistance, sans le plus léger effort, subit l'esclavage des sens et suit la piste des intérêts? Pas plus ici que là. Elle n'est faite que pour quelques privilégiés, cette sorte d'aimantation qui s'en prend au cœur pour avoir tout l'homme; et le compte serait bientôt fait de ces prétendants qui recherchent la vérité morale pour le bon motif, c'est-à-dire qui aspirent à se donner à elle en vue d'une féconde et inviolable union. Comme il est aisé de distinguer l'un de ceux-là, et comme il est équitable de s'incliner devant lui, quand on a lu *Ma Religion!* Seulement, son *Eurêka,* à lui, est acheté moins cher par la raison que celui de Pascal, tout en l'attirant (ce qui est, proprement l'essentiel) vers des rigueurs pratiques non moindres.

Il a bien en commun avec Pascal le plus noble, le plus généreux des tourments de conscience, auquel il met fin par un parti pris tout contraire; si quelque chose lui fut toujours étranger, en effet, c'est la fatale tentation qui induisit cet autre chrétien aventureux et sublime à croire que pour échapper à son sens propre, il fallait en venir à un choix périlleux entre le sens commun et le

---

[1] « The shallow absoluteness of men's judgments. » George Éliot.

catholicisme, et, ce choix étant imposé, s'aveugler résolument en optant pour le catholicisme. Quels traits de physionomie morale le rapprochèrent de J.-J. Rousseau? Un goût décidé pour la simplification, en ce qui est de l'âme. Les conditions communes du devoir qu'il lui faut accepter et du bonheur dont elle est avide; un empressement ardent à dénoncer le peu que valent les bienfaits d'une civilisation dont les fins dernières sont l'intérêt et le plaisir; l'éloignement le plus marqué pour ce séjour des villes qui substitue le factice au simple, l'agitation effrénée à l'action réglée, la fièvre à la santé, toutes les captations des sens à la possession de soi-même. Seulement, chez Tolstoï, le besoin de fuir vers la Nature vraie n'a rien de cette prétention d'un retour à un état de nature imaginaire qui, chez le philosophe genevois, exalte et altère le même besoin par quelque chose d'évidemment chimérique. Beaucoup moins extérioriste que Pascal, puisqu'il se sépare de toute église établie, Tolstoï l'est plus que Rousseau, par le genre d'autorité très singulier qu'il confère à la parole du Christ recueillie par les Évangiles, et qui pourrait être définie ainsi: Une suggestion impérative.

Une comédienne toute au luxe, au plaisir, aux affaires d'argent, dans la vie courante; la même tout entière à ses rôles, quand il le faut, et là,

portée de préférence vers les intrigues multiples qui roulent sur les relations irrégulières de l'homme et de la femme avec leurs suites dans la famille et dans la société, avec cela, ne se privant nullement de jouer la dévote en grande toilette et même, sous une robe d'emprunt, la sœur de charité : telle (il n'y a pas à s'y tromper) Tolstoï se représente cette civilisation, encore à ses débuts en Orient, tandis qu'en Occident elle est parvenue au comble du succès et à ses derniers triomphes. Il la dépouille de toutes les parures dont elle s'affuble. Il la démasque; il démarque les produits de ses habiletés suspectes, de sa moralité frelatée. On la vante pour sa philanthropie; il la prend, lui, en flagrant délit de préparation constante, générale, des destructions en masse d'où naît la gloire. On la montre complaisante à toutes les libertés, il la voit infligeant à la liberté de conscience, entre autres sacrifices, entre autres affronts, un sacrifice et un affront qu'il trouve particulièrement révoltant; c'est du serment qu'il s'agit, car suivant lui, le serment pose en quelque sorte sur les lèvres qui le prêtent le stigmate de l'esclavage moral; il réduit à la condition d'un serf à gages celui qui, de fait et de consentement, a livré sa parole et avec sa parole, tout le reste. Qu'il y ait une société vraiment chrétienne, et « la Parole y sera serment sans

qu'on la jure »[1]. Jurer et juger (pour lui les deux choses se tiennent) voilà un double mystère d'iniquité que, l'Évangile à la main, il dévoile et condamne sans rémission. A l'entendre, le refus de jurer, le refus de juger[2], qu'il s'agisse de ces communications frivoles, de ces échanges de médisances qui sont les conversations suivant le monde, de l'absolution ou du refus d'absolution suivant la fantaisie du confesseur, des verdicts de jurys ou des arrêts rendus par les magistrats, ce refus serait pour le chrétien de nos jours d'observance aussi étroite que put l'être pour les chrétiens des premiers âges le refus de prononcer devant l'idole impériale les formules consacrées. Dans l'État où il est né, où il a vécu, de terribles

---

[1] Lamartine. *La Chute d'un ange,* 8e vision.

[2] Garde-toi de juger ton semblable, nous dit-elle également à sa manière et dans un sens éminemment chrétien, la femme de génie qui déroba son nom sous le pseudonyme de George Éliot. « Car l'esprit de minutieuse analyse « qui fut celui des casuistes était l'ombre d'une vérité à « laquelle les yeux et le cœur sont trop souvent et fatale- « ment fermés; et cette vérité c'est que les jugements mo- « raux sont destinés à rester faux et creux à moins d'être « corrigés et éclairés par un perpétuel retour vers les cir- « constances spéciales qui marquent le lot de chacun. » Et voilà en effet tout le secret de la vraie morale ; et ce secret ne se livre à personne.

Le Moulin de la Floss, liv. VII, chap. 2.

abus de ce droit de juger l'auront certainement frappé ; de là sans doute le surcroît de répulsion que lui inspire même l'usage normal de ce droit régalien, lorsque avec des engagements préalables, tant soit peu dangereux pour la sincérité et pour l'honneur, il s'exerce au sein de n'importe quelle société, au nom de n'importe quelle autorité.

Droit régalien ! Ce même mot détermine encore, en le circonscrivant, le point de vue sous lequel il considère la guerre, telle qu'elle fut de tout temps, telle que de nos jours on l'apprête sans cesse, on la voit tout à coup éclater et sévir. Justice et paix, ce sont là deux nobles idées qui, bien différentes en cela de ces autres idées de plus en plus accréditées, le Patriotisme, la Liberté, la Science, supposent et imposent le respect de la vie, de toute vie. Devant elles, il se prosterne ; il les traite comme des bienfaitrices absentes et très éloignées dont chacun pour sa part devrait invoquer et favoriser le retour ; absentes dit-il, et par la faute de qui ? De ceux qui, étant officiellement investis du pouvoir, instituent les juges et mettent en mouvement les armées. A-t-il raison, en cela ? Le jugement qu'il porte est-il bien équitable ? Et ne serait-on pas en droit de lui répondre : Quand vous signalez ainsi, quand vous accusez uniquement les

chefs d'État comme s'ils étaient les gérants responsables de toutes les aventures qui accidentent ou bouleversent l'histoire des peuples, comme de toutes les iniquités qui les remplissent, vous laissez trop voir, encore une fois, que vous êtes russe, que vous êtes sujet d'un tzar. Les lueurs et les fumées des incendies allumés en 1812, et dont la responsabilité remonte au plus extravagant des despotes et des conquérants, vous éblouissent et troublent votre vue. S'il est une doctrine surannée et hors d'état de tenir devant l'incessant renouvellement des faits, c'est bien celle qui, pour découvrir la source de tant de larges effusions de sang humain, ne va pas plus loin et plus avant que le fanatisme politique d'une Convention, ou l'ambition extravagante d'un Napoléon Bonaparte, ou l'autocratie sans scrupules et sans contrepoids de tel autre despote. Intarissable, sinon pérenne, cette source, dont les Puissances (comme on dit encore) sont capables de réunir et de grossir jusqu'à un certain point les courants intermittents, se dérobe, par le fond, à leurs prises. Quant à ces courants eux-mêmes, et à la manière de les diriger, de les agiter, c'est avant tout, maintenant, l'affaire de l'opinion sur ce point. Devenue reine des nations libres, l'opinion n'exerce pas autrement sa souveraineté anonyme et irresponsable que ne l'exerçaient les

souverainetés personnelles et sans contrôle du temps jadis. N'a-t-elle pas, en les remplaçant, hérité de leurs passions aveugles, de leurs caprices irréguliers, de leurs irrésistibles entraînements ?

V.

Gravés sur les monnaies qui portent l'effigie d'un Philippe II d'Espagne, ces deux mots *Pace* et *Justitiâ* semblent mis là pour marquer le degré suprême d'hypocrisie auquel peut atteindre le démenti donné par le plus atroce des tyrans à la plus imprudemment usurpée des devises de parade. Jetés de nos jours dans la circulation des idées courantes, ces mêmes mots ont beau être traduits en français, ils n'en subissent pas moins l'injure des faux sens et des emplois frauduleux. Idoles morales pour idoles morales, mieux vaut décidément invoquer la Liberté et la Patrie. Avec l'une comme avec l'autre, on sait à quoi s'en tenir; c'est à bon escient que leurs nombreux adorateurs attendent et bravent les sacrifices nécessaires. Serions-nous assez naïfs, nous autres Occidentaux, pour laisser échapper l'unique consolation des peuples vaincus, qu'une fausse civi-

lisation déprave. Quelle est-elle ? Se donner deux motifs sacrés plutôt qu'un, pour maudire au nom d'une supériorité imaginaire leurs vainqueurs, leurs rivaux heureux, pour les exécrer comme il faut en grand, par devoir, tandis que, non pas de peuple à peuple, mais d'individu à individu, il est de pratique familière de se dénigrer et de se nuire, à plaisir, petitement, gratuitement.

Les très honnêtes sectaires que l'on désigna au XIIIe siècle sous le nom de *Pauvres de Lyon,* ces nouveaux Esséniens, considéraient, eux aussi, comme l'essentielle pratique de leur doctrine (nous le savons par les moins suspects des témoignages contemporains) une double abstention en ce qui concerne l'asservissement de la parole à un engagement pris au nom de Dieu et l'asservissement de la main à l'œuvre, inhumaine par excellence, à l'œuvre de sang. Aujourd'hui encore, quant au second point, du moins le plus essentiel, les Nazaréens professent avec la même intrépidité leur *non possumus*. Rapprochement curieux mais très logique, entre ceux qui, entraînés et séparés souvent de fort loin par le courant des âges, composent comme un petit nombre d'élus tout simplement pour avoir reconnu ce qui est conforme à l'esprit, tout autant pour le moins qu'aux termes précis de l'Évangile ; à savoir que le vrai commandement de Dieu oppose l'Amour

qui est la Vie de l'âme et l'Ame de la vie, à la Haine qui fait obstacle à l'une et à l'autre, bien plutôt qu'il ne met en contradiction absolue ces deux abstractions si difficiles à préciser aussi bien dans la théorie qu'en vue des applications de détail, le Bien et le Mal. Il est bon d'y songer quand on voit mésuser de ces deux abstractions, en attribuant invariablement à soi-même le bénéfice et l'honneur de la première, en rejetant sur autrui la seconde et ses horreurs ; abuser à plaisir de moyen sûr de réduire à rien ce qui s'appelle fraternité, après avoir porté le nom divin de Charité, et de désorienter l'âme humaine.

Où l'Évangile ne peut rien, que ferait la poésie ? L'héritage intellectuel de celui qu'on a nommé à bon droit le grand poète de l'Amour est à peine ouvert. Dans cet héritage incomparablement glorieux, accepté néanmoins sous bénéfice d'inventaire en plus d'un sens, qu'y a-t-il de vraiment populaire ? Qu'y a-t-il qui ait principalement qualité pour attirer, pour unir, pour grouper ? Ce qui représente son pôle négatif, c'est-à-dire la glorification hyperbolique de trois haines favorites : Haine du pouvoir politique, quel qu'il soit ; Haine de l'autorité religieuse, et, par dessus tout, Haine du voisin, autrement dit de l'ennemi. Cela seul, et rien autre, érige en poète national celui qui aura écrit, pour qu'ils ne soient pas cités,

étant si peu compris, des vers tels que ceux-ci :

> Le glaive toujours cherche un but toujours manqué.
> La palme, cette flamme aux fleurs étincelantes,
> Faite d'azur, frémit devant des mains sanglantes,
> Et recule et s'enfuit, sensitive des cieux [1].

---

[1] Victor Hugo. *Les Quatre Vents de l'Esprit,* t. I, p. 78. C'est précisément du recueil de poésies ainsi désigné que l'on pourrait tirer l'argument le plus significatif peut-être de tous ceux qui tendraient à établir les limites naturelles et infranchissables du goût français en tant qu'il s'agit de comprendre et d'admirer Victor Hugo. La fantaisie dramatique qu'il a appelée *Les deux trouvailles de Gallus* ne porte point de date ; mais nous savons que dès les années d'exil, c'est-à-dire avant que l'année terrible fût venue surexciter chez le poète jusqu'au paradoxe hyperbolique, disons mieux jusqu'à la rage, la haine de l'ennemi, d'un ennemi déterminé, Victor Hugo s'occupait à composer et à réunir les pièces pour lesquelles il avait déjà adopté ce titre : *les Quatre Vents de l'Esprit.* Autrement le sujet des *Deux trouvailles de Gallus* et la manière dont il est présenté impliquerait une invraisemblance équivalant presque à une impossibilité morale. Sous ces noms de Gallus, de Margarita, d'Esca, dont le premier est plutôt une personnification, tandis que les deux autres sont comme des désignations emblématiques, sous ces vocables transparents, pour ceux qui savent encore le latin, mais qui dans moins d'un demi-siècle sans doute seront renvoyés pour leur explication à ce qui restera encore d'érudits et de pédants, Hugo a eu l'idée de montrer, de mettre en scène, ici, une manière honnête et délicate entre toutes, d'en user avec la femme, là, une façon odieusement vulgaire d'user d'elle; et il se trouve que dans le pre-

Tant il est vrai que rien n'a changé, quant au principe moral, des relations entre nations et entre hommes depuis les premiers jours qui virent les forces humaines aux prises. Sous les noms de patriotisme et de gloire qui couvrent ce que l'on sait, un morceau de terre à prendre ou à reprendre, à arracher derechef, après avoir été lâché, voilà de quoi faire passer soudainement, en un clin d'œil, à l'état de barbarie le plus savamment organisé, les nations les plus fières de leur prétendue civilisation ; et le massacre en grand des

---

mier cas, l'action se passe en Allemagne, et dans le second, en France ! Qui plus est, il y a là quarante-trois vers commençant ainsi :

Mon père est le baron d'Holburg.....

Quarante-trois vers, c'est bien peu dans l'œuvre de l'incomparable poète ; mais ceux-ci sont au nombre des perles les plus fines de l'immense trésor. Et le malheur veut que par leur sens simple et profond, qui n'est fait que de naïveté et de candide fierté, ils soient aussi peu français que possible. Aussi les trois ou quatre universitaires de grand talent, ceux-là dont le jargon des familles bien pensantes fait des *normaliens,* qui veillent encore avec le zèle le plus méritoire et le plus vain, sur la gloire du merveilleux enchanteur, ont-ils l'un après l'autre, gardé à cet endroit un silence prudent. Inviter les lecteurs à jeter les yeux sur cette tirade d'un parfait germanisme ! qui se trouverait pour avoir cette audace et pour afficher ce manque de patriotisme ?

innocents reprend de plus belle. La vertu fécondante qui, d'une génération d'êtres humains, en fait naître une autre, et cela sans fin, n'a pas des effets plus sûrs, plus constants, que la passion destructive qui garantit la perpétuelle renaissance de la guerre. De quelque côté que les chances du combat fassent passer le triomphe, pas une lutte internationale ne saurait être dite réparatrice, puisque l'ordre de choses géographiques qu'elle consacre préjudicie nécessairement à la nation vaincue, c'est-à-dire à celle dont le territoire aura été, en dernier lieu, rogné. Toute défaite appelant une revanche laisse ouvert le cercle vicieux qui ne doit jamais se fermer. Ainsi, au va-et-vient, au flux et au reflux de succès et de revers qui entraîne les terres, les richesses, les vies, une force unique, échappant à tout, résistant à tout, préside, la Haine. Il n'est pas un victorieux auquel il appartienne de la réduire, de la soumettre ; et il n'est pas de peuple auquel il ne soit interdit de s'en défaire.

La science moderne est venue donner un sens précis, une valeur technique à certain tour de phrase fort énergique, employé par l'auteur mystique de l'*Imitation*. Au sein même de la vie, découvrant la mort avec ses germes et ses poisons, il a dans ces mots : *Vita tot generans mortes,* fait passer et condensé une vérité que la poésie mo-

derne, à son tour, devait traduire par la plus hardie des figures :

> Quand le vrai tout à coup paraît, quand la vie ôte
> Son masque et dit : « Je suis la mort ! » [1]

La relation psychologique qui, grâce à la fermentation de haines sourdement actives et sans cesse remuées, fait maintenant, plus que jamais, de la paix une préparation continue de la guerre, serait-elle donc moins frappante que cette autre relation d'ordre purement physiologique, et si la destinée de l'individu tient tout entière dans l'antithèse nécessaire dont nous venons d'entendre la Religion et la Poésie se faire les interprètes, celle des races et des nations ne sera-t-elle pas à jamais résumée dans celle-ci : *Pax tot generans bella* ?[2]. Tout cela se tient, du reste. Est-ce qu'au changement concerté qui, sous la civilisation, découvre la Barbarie, ne répond pas, indéfiniment multiplié, le changement à vue que fait de la Vie la Mort ?

---

[1] Victor Hugo. *Les Contemplations*, t. I, p. 301.

[2] « Comme il est des étuis travaillés avec soin pour « serrer les couteaux, il y a des fourreaux destinés au « glaive de la guerre et ces fourreaux sont les traités de « paix. »

(Jean-Paul Richter).

Oui (qu'on nous passe cette métonymie surannée), supposons tous les cultes abolis, un seul durerait et serait prospère, celui qui adresse au dieu des armées ses hommages très pratiques, très effectifs. Temps de dévotion tiède, de chômage relatif, ceux que connut l'Italie du xv^e^ siècle, alors que, partagée entre un petit nombre de despotes lettrés et perfides, aussi féroces comme princes, que distingués comme amateurs, elle vit l'art militaire mis en œuvre par des chefs d'emploi et des figurants qui recevaient pour leurs gages des terres et des principautés aussi commodément que de l'or et de l'argent, alors que dans telle rencontre peu différente d'un tournoi, il en était d'une mort d'homme comme d'un cas accidentel ! Rendons hommage au Progrès dont l'un des offices les plus apparents est de pourvoir largement et avec des procédés si hautement scientifiques, aux splendides tueries de l'avenir. Qu'à la fin toute église soit close, toute lampe éteinte dans n'importe quel sanctuaire, la chose se peut. Quant à se figurer qu'un temps pourrait bien arriver où ces autres édifices destinés à contenir le bétail humain avant et après le champ de bataille et ses hécatombes, c'est-à-dire les casernes et les hôpitaux militaires, cesseraient d'être affectés aux frais du culte que réclame le plus exigeant et le plus docilement obéi des dieux, laissons ce

rêve aux songe-creux présents et futurs. A cette puissance nouvelle, l'opinion, dont les coups, dirigés de bas en haut, ont une telle portée et une force si sûre, à cette arme baroque, mais tournant en tous sens sa pointe inévitable que lui prête, sous le nom de *blague,* le génie de notre pays, on ne voit guère ce qui peut se dérober. Seule, apparemment, la guerre est capable d'en réchapper. Ce qu'il voudrait propager, lui, et multiplier à force de retentissants échos, c'est cette parole : Au nom du Christ, il est mal de tuer. Choix malheureux ! car, en fait d'exhortations pieuses, après celles qui détournent des plaisirs de la chair, il n'en est peut-être pas une à laquelle, parmi nos civilisés, il soit mieux reçu de faire la sourde oreille. Tuer est amusant; n'est-ce pas le mot d'ordre des distractions à la mode ? Tuer est instructif; la science ne le crie-t-elle pas assez haut ? Tuer est glorieux. C'est ce que les passions patriotiques hurlent par bien d'autres bouches encore que celles de tel énergumène à panache et à éperon, ou de tel bas-bleu à jarretières tricolores qui, pour les montrer plus commodément à tout venant, s'est avisée de se draper à la grecque, en Aspasie. A tant d'impérieuses provocations, ajoutez toutes sortes de prestiges littéraires. Une poésie, un instrument de délivrance, le sacrifice de soi-même le plus

méritoire, le plus sublime, une partie, la plus attachante de toutes, parce que rien n'égale la valeur de la mise engagée; enfin une récréation des plus morales, une recette infaillible contre l'ennui, la guerre ne devient-elle pas, tour à tour, ceci ou cela, dans le kaléidoscope aux teintes si vives, si crues, qui composent le beau sang-froid tout sec, sans cœur, d'un Mérimée, le caprice d'un Stendhal donnant, au gré des conjonctures et des situations, même valeur communicative à quelque chose comme la curiosité d'un spectateur désintéressé, mais proche voisin de l'action, à quelque chose comme la ferveur d'un initié en fait de rites soldatesques, d'un *pratiquant* jeté dans la mêlé, et puis encore l'enthousiasme professionnel d'un de Molénès. Faut-il ajouter la sensibilité d'un de Vigny, si pénétrante quand elle proteste, si hautaine et si mélancolique quand elle se résigne ; le faut-il, alors qu'elle est de lui, cette parole à bon droit ineffaçable : « La guerre est maudite de Dieu et des hommes »

Il y a mieux encore. Tuer est pieux. Ne l'assure-t-il pas, cet écrivain, l'un des deux laïques [1] dont l'ascendant intellectuel aura plus fait en ce siècle pour les intérêts du catholicisme que tous

---

[1] Louis Veuillot.

les Pères de l'Église ensemble? Et puis, écoutez l'autre [1], ce thuriféraire du carnage qui, au dessus des puanteurs du champ de bataille, eut le courage d'équilibrer complaisamment ses phrases à effet, comme on balance un encensoir. Bien d'autres, à son exemple, mais sans son âpre éloquence, ont mis et remettront en avant la prétendue sainteté de la guerre, cette sainteté qui, du reste, est de style dans la Bible [2]. Et qui sait? un avenir

---

[1] Joseph de Maistre, dont la doctrine, quant à la sainteté de la guerre, est si curieusement reprise de nos jours par un disciple tel que M. Eug. Melchior de Vogué, catholique bien moins intraitable ce semble.

[2] La pieuse tradition est bien loin de se perdre. Deux incidents se rapportant à la vie publique des deux principales nations de l'Europe occidentale viennent de la mettre au jour, plus forte, plus efficace que jamais. Il s'agit d'abord du vote belliqueux, avec discours à l'appui, déposé par l'évêque français Freppel (que dans cette circonstance son parti tout entier désavouait). Par une réversion singulière, ce représentant éminent du clergé contemporain montrait exactement la même sincérité dans l'horreur du sang versé que ces prélats belliqueux qui, durant la journée de Bouvines expédiaient si proprement le plus d'ennemis qu'ils pouvaient, la masse d'armes à la main. En second lieu, il s'agit d'exhortations non moins significatives proférées par le cardinal anglais Manning. Évidemment, il n'est pas venu, il ne pouvait venir à l'idée de l'évêque français et du cardinal anglais que l'acquiescement spontané, empressé, par lequel l'un et l'autre adhéraient à une guerre imminente ou déclarée, pût faire la

peu éloigné tient peut-être en réserve, pour de nouveaux drames sanglants, un effet de scène (déjà vu en partie, du reste), une péripétie destinée à faire pâmer les sectateurs de J. de Maistre, devenus légion, et à induire en tentation larmoyante l'infiniment petit nombre des fidèles de ce catholicisme libéral dont un si brillant, si raffiné, si aristocratique tenant, vient récemment d'entrer en lice. Car pour eux, pour M. Eug. Melchior de Vogué en particulier, la guerre est une nécessité d'ordre supérieur qu'il convient de justifier à mots couverts et avec force regrets,

---

moindre violence aux doctrines religieuses dont ils sont les représentants officiels. Tant il est vrai qu'entre toutes les sectes existantes, celle qui porte le nom de catholicisme a particulièrement hérité des vieux âges comme un fond de férocité, comme un goût de sang, que les massacres organisés de l'avenir dédommageront largement de la perte des autodafés. N'y a-t-il pas comme une harmonie préétablie entre cette suppression en grand de la vie des corps, qui est la guerre et cette suppression de la libre vie de l'esprit par le catholicisme qui est devenue en France la caractéristique dominante d'un état social nouveau? Pour monter la tête et donner du cœur au civilisé, c'est-à-dire pour lui faire prendre, avec l'uniforme de soldat, la rage brutale du barbare, il n'est rien tel qu'une mixture en proportions variables de catholicisme et de patriotisme. Mêlés et pris ensemble, tous les philtres de Circé seraient loin de valoir celui-là.

tandis que pour J. de Maistre, elle était une de ces lois providentielles qu'on ne saurait trompeter avec trop d'éclat. Des sœurs de charité, ces chrétiennes par excellence, pourraient bien être tenues de prodiguer leurs soins à des combattants catholiques qui, pour faire rendre au successeur des Apôtres son pouvoir terrestre et ses richesses perdues (encore un coin de terre à reprendre, un coin de terre hors de prix, cette fois), auront joué leurs vies, n'y voyant que du feu. Coup de théâtre frappant ! Spectacle instructif au suprême degré ! Imagine-t-on une démonstration par l'absurdité des rapprochements plus saisissante de la vérité qui peut être formulée dans les termes suivants : Ce que l'inspiration chrétienne peut faire de plus beau, de meilleur, avec les bonnes volontés humaines, et ce que la suggestion catholique comporte de plus pernicieux et de plus contradictoire, occupent décidément les deux pôles opposés de l'action morale, et représentent, portés à leur dernière outrance, l'élément positif et l'élément négatif. Mais aussi, devant tant de carcasses disloquées, mises en pièces pour la sainte cause, quelle occasion de célébrer, en l'honneur de la résurrection des corps, la plus carillonnée des fêtes ! Cherchez un meilleur cas, un lieu plus propice pour qu'à ses mérites propres cette thèse d'une *restitutio in integrum* en joigne deux autres,

celui d'un formidable à-propos et celui de la difficulté vaincue.

Horreur et dérision! Entre les monstrueux excès que commettent les masses humaines mises aux prises et l'évocation fantastique d'une autre vie avec ses semblants de consolation, l'antinomie est criante, l'abîme reste béant. Celui qui, en face de cette antinomie, devant cet abîme, ne les perdant en quelque sorte pas de vue, a écrit successivement *la Guerre et la Paix* et *Ma Religion*, se montre parfois, quand il croit toucher à l'origine et à la mise en action du formidable problème, tout à fait imbu de l'erreur qui porte à rejeter sinon toute culpabilité, du moins la plus lourde part de ce qui accuse si hautement, si cruellement, la Nature humaine, sur les gouvernements et sur les églises. Erreur bien chère à la démocratie moderne, devenue, chez Victor Hugo, la plus obsédante et, par moments, la plus insupportable des manies poétiques[1]; erreur qui, dans

[1] Comment se fait-il que le plus grand poète des temps modernes, de tous les temps peut-être, qui a mérité à tant de titres d'être appelé le poète de l'Amour, occupe sans conteste le premier rang en ce qui est de l'expression vraiment féroce de certaines haines, de haines s'en prenant invariablement et non sans de fréquents mélanges à cette sorte de trinité infernale que composent, suivant son idée le porteur de couronne, le prêtre et l'Allemand?

notre siècle, aura séduit quelques intelligences non moins nobles que celle de Tolstoï ; celles-là, mettant jusqu'à la fin au service de leur illusion une intrépidité incapable de se démentir ; et parmi elles, Lamennais tient le premier rang ; celles-ci, ouvertes aux déceptions tardives qui produisent des aveux imprévus ; elles se nomment Georges Sand, Michelet, Edgar Quinet. Comme si la régénération morale pouvait venir d'en bas ! comme si l'intervention du peuple (disons mieux,

---

C'est qu'à cet égard il est bien, intellectuellement parlant, le plus légitime comme le plus glorieux des fils de la Révolution française, c'est qu'il incarne en lui, c'est qu'il exalte à la mesure de son génie la contradiction inhérente à l'âme du Français moderne depuis le dix-huitième siècle, tellement *humanitaire*, et depuis les aberrations sauvages de ces années qui ont laissé des exemples plus que jamais attirants et tentants. Les deux premières haines, celles qui s'en prennent au roi et au prêtre, ont obtenu par nous et pour nous tant de satisfactions que franchement elles en gardent un air quelque peu suranné. Mais la troisième ! Aigrement concentrée chez ceux-ci, brutalement expansive chez ceux-là, sourde et aveugle chez tous, elle semble avoir hérité en grande partie de ce qui nous revenait des deux autres. A raison des altérations si profondes subies en si peu de temps par son esprit et son caractère, le Français se prête de moins en moins à une définition *positive*. — Mais ce qu'on pourrait appeler l'élément le plus simple, le moins contestable, d'une définition *négative* serait bien cette qualification : l'adversaire de l'Allemand.

de la plèbe) devait, avec une infaillible efficacité, substituer une sorte d'innocence retrouvée à tous les artifices, à tous les abus ! Combien faudra-t-il d'expériences encore pour montrer que les âmes de ces prétendus redresseurs de torts qu'on ameute à plaisir contre les *heureux du monde* sont tout simplement des âmes ou irrémédiablement corrompues, ou scélérates par privilège de naissance, pour faire voir que, remuées et soulevées librement, les lies de la société ne ramènent à sa surface, sous prétexte de la purifier, qu'une écume fétide et sanglante !

Au point de l'histoire où nous en sommes, la théorie qui met à la charge des souverains, des grands ambitieux, de ceux qui ont l'air de conduire les peuples et les armées, la guerre et ses suites, cette théorie n'est pas autre chose que le plus niais des anachronismes persistant contre l'évidence même. Dans le mouvement et le bruit sans cesse accrus des choses humaines, c'est comme un reste de déclamation creuse qui détonne. Ailleurs, à de bien autres profondeurs, le Mal guerrier résiste et persiste. L'humanité le porte dans ses entrailles ; il coule et se transmet avec le sang qui la fait vivre.

Non seulement les pouvoirs humains ne disposent plus de la frénésie guerrière comme d'un instrument livré à leurs caprices, mais il est per-

mis de se persuader qu'ils en disposeront de moins en moins. Là où ces pouvoirs restent soustraits, ne fût-ce que pour une faible part, aux entraînements, aux égarements populaires, l'intervention préventive, atermoyante d'une diplomatie qui n'a pas le malheur d'être ou nécessairement machiavélique ou fatalement impuissante, leur permet d'exercer l'office de modérateurs sincères et consciencieux. Au point de vue de la préservation des biens de la paix, comme de tout ce que l'ordre social a de bon, on ne saurait douter que leurs intentions et leur action ne soient fort supérieures en moralité aux intentions et aux actions des masses ou aveugles ou si peu clairvoyantes qui s'agitent au-dessous d'eux. A eux il appartient (et ils y réussissent quelquefois) ou de régler ou d'arrêter les explosions de cette passion favorite qui porte les nations, dès qu'il y a chance apparente de faire un bénéfice ou de retirer une mise perdue, à reprendre sur une plus grande échelle le jeu renouvelé des Assyriens, des Égyptiens, des Mèdes, des Grecs et des Romains, le jeu où, dorénavant, il faut, que de part et d'autre, presque tous s'engagent contre presque tous. Leur moindre honneur n'est pas de s'appliquer à retarder le retour du moment psychologique, de l'heure inévitable où les civi-

lisés quittent avec entrain le tir aux pigeons ou au gibier pour le tir à l'homme, où

... Sua cuique Deus fit dira cupido[1].

Bien que le caractère presque mécanique des guerres présentes et futures fasse la part infiniment moins belle au génie des chefs et à l'intrépidité des soldats, il y a et il y aura toujours de ces vocations manifestes par lesquelles se font vite reconnaître les hommes tueurs d'hommes. Suscitées par la fortune, qui a charge, avec l'opinion, de disposer de nos existences et de nos conditions mortelles, ces vocations paraissent-elles indistinctement favorisées par des gouvernements forts et d'autant plus intéressés à s'en servir qu'ils sont plus forts? A cet égard, le siècle qui vient de s'écouler offre deux exemples, deux leçons différentes, mais également instructives. Une nation assez singulièrement organisée

[1] C'est ainsi que des populations chrétiennes de l'Europe orientale, les unes, celles qui ont été soustraites l'une après l'autre à la pression ou à la protection ottomane, n'ont rien eu de plus pressé que d'en venir aux prises entre elles dès le lendemain de leur prétendue délivrance, et les autres ne manqueraient pas d'en faire autant, le jour où elles cesseraient d'être groupées sous l'autorité de ce podestat en grand qui est l'empereur d'Autriche.

pour avoir prétendu imposer aux individus la liberté à force de supplices, aux peuples, le bonheur et le progrès à coups de canon, qui ne la nomme tout de suite, sans hésiter? Et si à la domination d'un Bonaparte elle ne sut rien refuser, en fait de sacrifices sanglants, quoi de plus logique et de plus exemplaire! A l'extrémité opposée du continent Européen, voyez un autre peuple, qui, suivant qu'il se tourne vers l'Asie ou regarde vers l'Europe, découvre devant lui de vastes espaces ouverts à la conquête, ou voit des races civilisées vis-à-vis desquelles des oppositions tranchées ou des affinités étroites d'origine et de religion le posent soit en adversaire décidé, soit en protecteur naturel, sinon en libérateur. Dans cet Empire, pour lequel vivre c'est s'étendre sans cesse, c'est s'accroître matériellement, l'influence grandissante de l'opinion publique est encore bien loin d'y contrôler, ou d'y contrebalancer l'autorité à peine discutable d'un seul. La guerre vers laquelle ce peuple est susceptible de se porter ou de se laisser mener apparaît alternativement sous deux faces, avec deux formes, l'une tenant des anciens jours, l'autre jeune et moderne. Eh bien! là-bas, un homme, un chef dont l'intelligence était autrement munie que celle d'un Bonaparte en vue de fournir à l'action, à l'entraînement des ressources supérieures, on l'aura vu,

bien avant de remplir le rôle de génie exterminateur, auquel, n'étant pas le maître et, sans doute, contre les intentions du maître, il aspirait, arrêté net. Si Bonaparte fut, pour une grande part au moins, la créature des circonstances qui le portèrent et l'élevèrent, si dans la personne de Skobelef, autre égorgeur sans merci, renversé, couché à terre avant l'âge, apparaît une grande victime du sort, qu'est-ce que les formes respectives de gouvernement et leur ascendant ont à réclamer dans le jeu de ces destinées contraires, où l'on voit engagé, après une république, un empire à faire et un empire tout fait[1] ?

VI.

A insister davantage sur cette explication de la guerre, trop superficielle pour n'être pas tantôt insuffisante, tantôt erronée, l'auteur de *Ma Religion* aurait pu encourir le reproche de banalité oiseuse. Heureusement, il s'y arrête peu de

[1] En ce moment même, on voit se produire après qu'il s'est annoncé subitement, un spécimen nouveau de cette lignée des tueurs d'hommes qui durera autant que ce bas-monde. Ce mortel, ce vrai fils de France, aura-t-il, lui, un avenir digne de sa vocation ?

temps. En revanche, quelle rareté morale mettrons-nous au-dessus de celle-ci : Une sainte horreur du monde, de ses hauts faits si chèrement payés, et des bassesses qui lui coûtent si peu, rejetant violemment celui qui l'éprouve vers les profondeurs de sa conscience pour en arracher cette interrogation anxieuse : faut-il donc se résigner à en être ? pour recueillir cette fière réponse : non ; en moi, ne fût-ce qu'en moi, il y a de la ressource ; et puis, la poursuite acharnée de ce *modus vivendi* fait de misanthropie et de renoncement, mais d'une misanthropie sans ostentation et d'un renoncement sans la moindre amertume ? Si vous voulez chercher ailleurs l'idée, le courage, d'une pareille solution, il nous faut remonter bien haut. Seule, depuis les apparitions bouddhiques, l'aurore à jamais éteinte du christianisme naissant ouvrit de tels jours dans des âmes jeunes ou divinement rajeunies. A qui voulait faire de soi un homme, pour échapper aux hommes[1], s'offrit alors cette issue si largement ouverte, une immense espérance d'outre-tombe. Aujourd'hui, où s'en prendre, pour trouver un point d'appui hors du monde, à l'encontre du monde ? A l'Évangile

---

[1] Man, oh ! not men !

(Shelley. *Prometheus unbound,* act. IV).

maintenant comme alors, à l'Évangile toujours, si nous en croyons Tolstoï. Seulement serait-ce bien à l'Évangile tout entier? La règle qui nous est proposée par lui, comme contenant toute vertu morale, ne consiste-t-elle pas plutôt en un extrait, un pur et simple extrait du livre sacré? Et cet extrait qui est supposé contenir, à son dernier degré de concentration, la quintessence du droit et du devoir, comment se formule-t-il? En ce peu de mots: *Ne résiste pas au méchant;* sorte de devise magique qui, défiant toutes les rencontres ménagées par le destin, suffirait en même temps, pour l'usage quotidien, c'est-à-dire pour toutes les applications morales, si diverses, tellement inégales, qui résultent des contacts et des conflits humains. Est-ce bien vrai? Dans cet abandon complet de soi-même qui implique ou bien l'isolement absolu pour éviter le moindre de ces contacts, ou bien le sacrifice constant et gratuit de sa propre personnalité morale, pour prévenir le plus léger de ces conflits, dans cette résignation béate, dans cette consécration de la force d'inertie, il y a bien de quoi satisfaire honnêtement les aspirations négatives de la passivité orientale; mieux que cela, il y a, si l'on veut, l'essai très hasardeux d'une imitation du Sauveur, considéré exclusivement en tant qu'homme de douleur, nous allions dire en tant qu'agneau de Dieu,

d'une imitation qui s'attacherait à le suivre durant les heures de sa passion uniquement, aussi peu faite, du reste, pour revenir en deçà, que pour s'élancer au delà. Mais la réflexion la plus superficielle ne suffit-elle pas pour montrer comme intenable et pour condamner cette position hypothétique de l'homme de bonne volonté. Le voit-on, seul, immobile, désarmé en face de toute attaque, et de quelles attaques ? Ce qu'il va devenir est-il assez évident? Eh quoi ! l'auteur signale et stigmatise comme deux fléaux qui attentent à toute moralité ces deux nécessités sociales qui s'imposent un jour ou l'autre à tout être civilisé, le serment et le service militaire ; et il faudrait que l'homme tel qu'il doit être, selon lui, se contentât d'observer à la lettre, envers et contre tous, un précepte qui revient à ceci : *Sustine et abstine,* qui entraîne cette invariable réponse : Faites de moi ce que vous voudrez. Que l'homme tel qu'il doit être livre à l'une ou à l'autre de ces deux souillures indélébiles, le serment ou le meurtre légal, ses lèvres ou sa main, il se met en contradiction flagrante avec la loi morale. Qu'il s'y refuse, et le voilà en lutte ouverte avec la société ; et (ce qui est bien pis aux yeux de Tolstoï) le voilà nécessairement à l'état de résistance manifeste vis-à-vis des méchants. Ainsi trébuche, ainsi tombe, dès la première épreuve réelle à

laquelle il se heurte, ce beau, mais impraticable principe d'abnégation personnelle. Tout nerf ainsi retranché au bien, le mal aurait la partie si belle, qu'elle serait sûrement gagnée. Une conception immorale, révoltante, de la vie humaine telle que sut la rendre, en deux mots relevés et reliés par une énergique assonance, un fidèle de l'Idéal, qui fut aussi un juge incomparable de la réalité :

Captive good attending captain ill [1],

cette conception serait réalisée sans obstacle, sans réserve, mieux que cela, légitimée.

Mais pourquoi insister ? Notre auteur ne se fait pas faute de laisser entendre ailleurs que le plus stérile des temps d'arrêt ne saurait devenir le point de départ d'une vie féconde, autrement dit active, et que le propre d'un fil conducteur n'est pas de commencer par lier et par rendre captives les mains auxquelles il est offert. Ayant lui aussi, il le confesse, suivi son chemin de Damas jusqu'au subit renversement [2], il vit tout d'abord lui apparaître seule, en traits de feu, la maxime, le commandement qui devait résumer, à ses yeux, l'essentiel de ce qu'annoncent les prophètes, de

---

[1] Shakspeare. *Sonnet* LXVI.

[2] *Ma Religion*, p. I.

ce que contient la Loi. Ce n'était pas pour qu'il restât sur place, fixé par le charme puissant qui l'avait frappé. Bientôt un mouvement tournant se prononce, une conversion s'achève qui, insensiblement, le transporte et le mène plus loin. D'une page à l'autre, sans qu'il s'explique formellement, voyez-le glissant d'une doctrine exclusive qui recommande l'inaction jusqu'à la doctrine toute différente qui impose la lutte morale, où l'offensive alterne nécessairement avec la défensive. Car il faut lutter non pas, à vrai dire, contre les méchants devant lesquels notre moraliste commence par baisser pavillon avec une imprudence insigne, mais contre le mal. Et ce mal, cet ennemi auquel il est interdit de se rendre, il a son champ de bataille en nous-mêmes, comme hors de nous. C'est de lui qu'il s'agit de triompher, en vertu de ce précepte bien plus large et plus compréhensif que le précepte favori de Tolstoï, portant défense de résister : *Vince in bono malum.* Grande victoire, certes! Grande affaire aussi. Cela est bien simple, il suffit de vouloir, s'écrie une sagesse vaillante et emportée. Il s'agit de vouloir, répond avec timidité une autre sagesse circonspecte, parce qu'elle est clairvoyante. Et toujours l'exceptionnel paradoxe de quelques âmes très hautes sera de croire que nul n'est incapable, en s'y prenant bien, d'en faire

autant qu'elles-mêmes ; le lieu commun ressassé par la foule des natures vulgaires sera de se figurer que leur part insignifiante de dons et d'efforts ne saurait être dépassée. Et toujours l'expérience sera là pour établir l'étrange rareté de ce phénomène moral : une lueur de vérité se faisant jour, un scrupule de justice venant à compter, où ? dans le gouvernement d'un État, dans les délibérations d'une assemblée, dans les habitudes sociales, dans les relations de famille ? Moins que cela encore, dans la plus simple conversation entre deux êtres humains, de mari à femme, de frère à frère ; tant le dernier mot, si ce n'est le premier, appartient, dans les affaires comme dans les affections du monde, à la mésintelligence, et tant l'impénétrabilité morale est dure à vaincre, si elle n'est invincible !

VII.

Comme pour cicatriser les blessures faites aux croyances humaines par la section hardie et tranchante qui porte sur leurs parties les plus sensibles, notre pur et confiant rêveur fait preuve d'une ingénuité presque sublime à force de bon vouloir compatissant. Il laisse entendre que la perfection morale cherchée par lui et conquise

au prix de scandalisantes négations, pourrait bien être d'assez bonne composition pour ne pas se détacher complètement des affirmations convenues, des irréflexions nécessaires, des pratiques banales, qui font l'affaire d'une orthodoxie de parade [1] : sorte d'optimisme étrangement candide, ou, si l'on veut, magnanime au possible, que cette façon de se figurer, hors de soi-même et de sa propre rectitude morale, et comme sous d'autres traits, l'indépendance vraie par laquelle il est donné à l'homme de se singulariser, et puis de s'incliner avec respect devant cette singularité hypothétique ! Audace extrême, après bien d'autres, mais dans un sens bien différent, que ce refus de se prêter à une opinion digne d'égards, s'il en fut, à celle qui considère la mise en oubli totale, ou peu s'en faut, du sentiment chrétien comme la condition préalable et la conséquence forcée de ce coup de parti hasardeux qui est le néo-catholicisme !

On sait trop quelle force cette opinion doit à l'évolution qui, depuis trois siècles et demi, s'est accomplie avec une clarté toujours croissante. Depuis que la Réforme religieuse du XVI^e^ siècle a conquis l'autorité du fait définitivement accompli,

---

[1] *Ma Religion*, p. 243.

sans réintégration possible, une condition toute nouvelle a été faite au catholicisme, une condition à laquelle devait pleinement répondre l'institution de la Compagnie de Jésus. N'a-t-on pas vu, en effet, l'Église Romaine réduite ou à sacrifier, ou à reléguer dans l'ombre, afin de cacher l'étendue de ses pertes, l'essence même des doctrines chrétiennes, cette *meilleure part* échue à ses adversaires dans la liquidation d'un héritage moral sans égal? Il fallait bien qu'elle cédât à un instinct de conservation aussi étroit qu'impérieux et que, par suite, elle glissât, sans se retenir, sur une pente qui devait la porter si loin de ses origines, vers une dévotion superstitieuse à l'usage des femmes. Après le triomphe si imprévu, si court, du pur sentiment chrétien, qui suivit l'apparition du Christ, l'établissement catholique avait constitué, dès le principe, il faut bien en convenir, une sorte d'hérésie. Avec les changements successifs, ininterrompus, des choses du monde, combien cette vérité est devenue plus manifeste! Les nécessités de ce qu'il est convenu d'appeler la lutte pour la vie, tout comme les exigences de la mode (et ce mot en dit tant!), ne devaient-elles pas incliner l'autocratie catholique vers des procédés de culte, vers des objets d'adoration que recommandait l'attrait de ce qui est nouveau ? Ne devaient-elles pas finir par susciter un dogme, que l'on voit, en

sa qualité de dernier venu, et par une sorte d'accaparement, obtenir, comme allant de soi, des préférences exclusives? Oui. Que, sur ce point culminant, la déification à peine déguisée de la femme, le grand effort de l'opportunisme ultramontain se portât et se concentrât, une logique hyperbolique le voulait[1]. Que par suite de la plus inattendue des dégénérescences locales, la mise en présence, toute conventionnelle, de Jésus et d'une femme qui n'est ni la Vierge, ni la Madeleine, ni la Samaritaine, engendrât un nouveau

---

[1] Quoi de plus instructif sur ce point (si l'on voulait bien y réfléchir), que certaine lettre adressée il y a quelques mois par l'Archevêque de Paris au Président de la République française et saluée au passage par plus d'une approbation épiscopale? Ainsi que Dieu le Père, le Christ y est absolument passé sous silence ou laissé dans l'ombre. Le « péché originel » et le « culte de la Vierge », voilà ce que l'auteur de ce document officiel s'attache à représenter comme l'*essentiel* sinon comme le *tout* du catholicisme. Conscients ou non, ce genre de manifestation, cette mise au jour solennelle du secret des sanctuaires, ont une valeur particulière, à titre soit de mot d'ordre, soit de signe des temps. Autre signe des temps ! La polémique courante que l'on a vue s'engager autour de cette déclaration, polémique ou passionnée ou superficielle, politique avant tout, comme d'usage, s'est empressée de donner à côté de ce fait capital, sans y toucher, sans y regarder, tant nous sommes loin de supprimer ce qui est proprement religieux, même dans nos appels à la religion!

culte, et, du jour au lendemain, déplaçât les hommages pieux d'une nation croyant faire acte de fidélité à *sa* religion, parce qu'elle se vouait au Sacré-Cœur, cet effet tenait à la même cause. Il fallait bien qu'à défaut d'adorateurs, le catholicisme conservât des adoratrices. Cela étant, le lecteur de *Ma Religion,* le supposât-on le plus accommodant du monde à l'égard des paradoxes sacrés, le mieux disposé à leur accorder indulgence plénière, ne laissera pas d'éprouver quelque gêne, lorsque telle page viendra lui donner à croire qu'un fidèle de Jésus pourrait bien se cacher même sous la robe du jésuite; comme si le disciple de Loyola n'était pas, par essence, celui qui, en face de tout homme porté à reconnaître pour maître Jésus seul, et assez hardi pour en appeler à l'Évangile, aura infailliblement sur les lèvres cette parole : Voilà un impie, et dans son cœur cette pensée, ce furieux regret : maudite soit la révolution faite dans les idées et dans les mœurs, qui me défend de m'ériger en justicier de cette âme coupable, jusqu'à l'arrêt de mort inclusivement !

Il était une fois dans l'Inde un roi du nom de Piyadasi. Devant ce Constantin bouddhiste, plus recommandable que l'autre, d'abord parce qu'il avait l'âme plus approchante de celle d'un Marc-Aurèle, ensuite parce que, une fois converti, il

sut rester d'accord avec lui-même, toute secte trouvait grâce et faveur, pourvu qu'elle se proposât l'asservissement des sens et la pureté de l'âme. Fût-il jamais donné à l'Asie de connaître un âge d'or où les sectes étaient toutes, sans exception, bienfaisantes ou inoffensives ! C'est plus que douteux. Quant à l'âge de fer qui implique l'état contraire, l'Europe l'aura connu, l'aura traversé, en sera sortie définitivement, il faut le croire. Elle y rentrerait bien vite, le jour où le jésuitisme, qui ne fut ni le moins énergique ouvrier des servitudes inoubliables, ni le moins heureux bénéficiaire des dominations usurpées, aurait toute licence d'inaugurer son âge d'or, à lui. Il en serait alors, au centre même d'action où se forment pour l'homme le nécessaire et le superflu de son activité morale, ce qu'il en est maintenant de ce tourbillon vital qu'agitent la politique avec le tohu-bohu des mensonges qu'elle entrechoque, le monde avec ses conversations banales (y compris la recette consacrée pour le service divin), la civilisation, avec ses artifices qu'on traite imperturbablement de bienfaits, avec les changeantes épidémies de haine qu'elle ne cesse de propager ici ou là [1]. A qui, à quoi serait livré

[1] Aujourd'hui même, une excellente occasion s'offre à

le dedans de la personne humaine, c'est-à-dire la pensée et la conscience, comme le dehors, c'est-à-dire, après la tribune, la place publique, le salon, tout ce qui est foire aux vanités ? Au génie de la contrefaçon morale pour la plus grande gloire de l'hypocrisie.

Est-il loisible de deviner en quel lieu fort éloigné (cela va de soi) pourrait se rencontrer, d'aventure, le sage, le fidèle suivant le cœur de l'écrivain russe, où, dégagé des entraves les plus odieuses et des chaînes les plus lourdes qu'impose l'ordre social, ce mortel trouverait son habitat propre et respirerait en paix ? Quelque solitaire se rattachant à n'importe quelle confes-

---

l'observateur désintéressé d'étudier la naissance et les progrès étrangement rapides de l'une de ces épidémies, de celle que l'on a nommée l'antisémitisme. D'Orient en Occident, elle aura suivi la même marche que le choléra. On l'a surprise en France, se manifestant d'abord par quelques cas isolés ; mais favorisée, portée par bien des courants politiques et littéraires, la voici répandue, la voici en train de régner de l'une à l'autre extrémité de la masse sociale. Sus au juif, parce qu'il regorge de richesses, tandis que nous sommes pauvres ; voilà ce qui se crie d'un côté. Sus au juif, parce qu'il est plusieurs fois millionnaire, tandis que nous ne sommes que riches ; voilà ce qui se murmure de l'autre, tandis que, tout haut, on dit avec onction et componction : ne sont-ce pas leurs ancêtres qui ont livré au supplice notre Sauveur ?

sion religieuse, un pope, un brahmine, ayant découvert au fond des steppes, ou plus loin encore, sa toute petite place dans le vrai Paradis, qui est à la fois un paradis terrestre et une province du royaume divin, et en ayant fait comme un coin de Galilée, voilà sans doute le privilégié; ce sera encore, si l'on veut, à un degré inférieur, quelque paria volontaire qui, à l'instar de celui de la *Chaumière indienne,* « ayant réussi à être « heureux avec une bonne femme », serait capable de s'approprier les sages préceptes de ce dernier sur la manière de chercher, de trouver et de dire la vérité.

A deux conditions, néanmoins, car il faut admettre, en premier lieu, qu'affranchi de la dette du sang, autrement dit du service militaire, cet élu fait partie du très petit nombre de ceux qui restent encore en état de prendre pour eux le mot voué à l'oubli quand il n'est pas bafoué : *Beati pacifici ;* en second lieu, que nulle coaction l'astreignant à un serment quelconque ne viendra exercer sur sa conscience une tentative de corruption. Ce n'est pas tout. Il faut encore tenir préalablement pour constant qu'il y a bien là, à côté de lui, la garante des bonnes mœurs faite pour compléter ce ménage digne de l'âge d'or, la bonne femme suivant Bernardin de Saint-Pierre. *Rara avis,* en Occident du moins, depuis qu'à

cette légère créature, tout entière au plumage et au ramage, il est devenu si malaisé d'éluder les filets presque inévitables que lui tend, à droite, le néo-catholicisme, de frustrer les visées du rationalisme scientifique qui fait briller, à gauche, la froide et fallacieuse clarté de ses miroirs; tous deux, néo-catholicisme et rationalisme scientifique, interceptant à qui mieux mieux, quoique dans des sens différents, tout ce qui fit, tout ce qui ferait si aisément encore, le charme, la joie et la dignité d'une âme féminine [1].

---

[1] Souvent les révolutions les plus importantes qui puissent modifier les habitudes intimes ou sociales tiennent à des causes dont la puissance d'action ne se révèle pas immédiatement ou du moins, pour une très grande part, échappe à l'observation des contemporains. — C'est ainsi qu'on ne se rend pas suffisamment compte de ce qu'aura produit de funeste, de désastreux, au préjudice des pauvres cervelles féminines d'origine occidentale, l'ouverture de ces vastes bazars, le déploiement de ces immenses étalages où, durant des heures, durant des journées, les yeux prennent l'habitude dépravée de ne considérer que des objets appartenant à ces deux vastes provinces du monde matériel qui sont le ménage et la toilette, c'est-à-dire des objets au fond desquels pas le moindre mouvement, pas la plus légère ondulation n'a de rapport, si lointain que ce soit, avec l'âme, avec l'esprit, avec ce qui peut toucher l'une ou l'autre. Habitude dépravée ce n'est pas trop dire, si l'on considère la gravité du cas et le nombre des victimes. — Comptez, si vous le pouvez, les femmes de nos jours qui, allant au théâtre, se contenteront invariable-

Ce n'est pas en se tournant vers le plus invraisemblable des avenirs, c'est en se reportant sur un passé sans taches et sans pertes que ce disciple de notre moraliste chrétien, quel qu'il soit, où que la libération finale lui vienne et le délie, aura le droit de prononcer comme il suit son *consummatum est*.

« Vivre en vérité n'est pas aimer la vie, ce qui « est peu, mais la respecter, ce qui est tout, « j'aurai vécu. Que dois-je à la science? Infini« ment peu, puisqu'elle n'a pas le secret de la

---

ment de regarder en avant des œuvres et autour des personnages, quoi? des effets d'étoffe et des plis de robes ; qui dans le livre le plus beau, le plus réconfortant, verront avant tout et ne sauront voir que des lignes noires dont le seul aspect les glace d'un ennui soudain, vous ne le pourrez pas ; mais quels lieux de perdition elles auront surtout fréquentés, il ne nous sera difficile ni de le deviner, ni de le savoir de science certaine, si vous le préférez. De ces lieux, elles auront rapporté avec le paquet tenu sous le bras quelque chose qui leur coûte bien plus cher hélas! sans qu'elles s'en doutent; les images flottantes coloriées, diaprées qui pour elles, entre le monde des apparences (et quelles apparences que celles-là?) et le monde vrai, c'est-à-dire invisible, s'interposent à jamais comme le plus mince, mais le plus impénétrable des voiles. Tout (sauf l'amusement du soir et le plaisir de la nuit) tout ce qui va à la femme, le nécessaire et le superflu; le grand magasin le tient et l'offre, concurrence insoutenable pour le Collège, pour le Musée, pour le théâtre sérieux ! L'Église elle-même y perd beaucoup de son latin.

« vie et ne peut rien apprendre sur la mort. Une « telle insuffisance ne met-elle pas à rien tous les « avantages positifs qu'on lui doit ou qu'on croit « lui devoir? Que, se targuant de son désintéres- « sement, elle jette aux esprits et aux yeux ses « froides abstractions, ses décompositions et ses « recompositions, qu'est-ce que cela, en face de « cet univers qui défie à tout jamais bien d'autres « esprits et bien d'autres regards encore que « l'esprit et le regard du savant le mieux muni « et le plus déterminé? Quant à la Théologie, « avec ses superpositions d'êtres imaginaires, « avec son paradis fantasmagorique,

« Où l'on voit Dieu le Père en habit d'empereur,

« qu'est-elle devenue? Qu'ose-t-elle dire encore? « On cherche et on ne trouve plus rien d'elle, « sinon une enfilade de phrases et une collection « d'images à l'usage des enfants. Mais, à ma « conscience et à l'Évangile j'aurai dû de savoir « que j'étais une force dirigée vers une lumière. « J'aurai compris que tous mes semblables « étaient autant de forces capables de s'exercer « dans la même direction ; seulement à mesure « que j'avançai dans la vie, je connus mieux « que les manifestations de ces forces mises en « présence les unes des autres, restaient incom- « plètes, presque constamment interceptées, par

« suite, défectueuses à désespérer. Oui ; entre « elles, entre les communications qu'elles ten- « tent, il est un perpétuel, un indéfinissable em- « pêchement, et, dans le sens vrai et profond du « mot, les hommes sont hors d'état de s'entendre. « Quelles faiblesses peuvent épuiser les plus « vives de ces forces ! Quelles nuits peuvent se « substituer au jour pur qui luit pour tous, Dieu « le sait ! Comment les hommes ne se cache- « raient-ils pas, parce qu'ils sentent presque « tous en eux-mêmes quelque chose de téné- « breux et de difforme et parce que le tout petit « nombre, dont la conscience est restée claire, « garde nécessairement avec le vrai respect de « soi, une sorte de pudeur muette qui en est la « sauvegarde vis-à-vis du monde? N'importe ! Il « s'agissait de vivre. Entre les inductions de la « science et les textes évangéliques j'avais dé- « couvert, sur un point essentiel, une concordance « dont bien peu se doutent, celle-ci : La personne « humaine finit véritablement par la mort. Si « elle gâte tout ce qui vient de la science, une « telle conclusion est-elle faite pour altérer, pour « oblitérer, ce qui découle directement de l'Évan- « gile? Nullement, s'il est quelque chose d'indé- « fectible, c'est le prix que l'Évangile assigne à « la personnalité humaine, s'il est quelque chose « d'incorruptible, c'est le sens fixe que, seul, il

« attache à la vie. Maître de moi jusqu'au bout, « veillant et me gardant, j'aurai vécu, non en « savant, il s'en faut de tout, non comme un « saint, mais peut-être, ainsi qu'on disait dans « les anciens temps, en sage, ou, comme cela « s'entend risiblement, aujourd'hui, en naïf. »

VIII.

Qui s'avance ainsi au devant de la mort, doit avoir commencé de bonne heure à se posséder. *Principiis obsta!* Si cette injonction est de rigueur, c'est bien lorsqu'il s'agit de préparer les voies à une moralité supérieure, qui le sut mieux que Tolstoï! A-t-il besoin d'excuse, lorsque le gros mot, le mot biblique lui échappe (p. 193) pour désigner crûment la source cachée, la source impure d'où tant de misères physiques dérivent avec tant d'abaissements moraux et de déchéances intellectuelles, c'est-à-dire le vice isolant et stérilisant entre tous, celui qui, courbant la créature humaine sur elle-même, ouvre par la prostitution de l'âme, au corps même qu'elle anime, le sinistre défilé des passions irrépressibles. A l'égard de la sottise native et obstinée, « les dieux eux-mêmes sont impuissants[1] », c'est

[1] Traduite en langue très vulgaire, la même idée se

Gœthe, le grand païen, qui l'a dit. De ce besoin irrésistible de sensations épuisantes par lesquelles s'écoule, avec toute énergie, toute douceur et toute gaieté véritable, le plus pur de la vie, serait-ce un blasphème de dire que le Christ lui-même n'y peut rien? Si nous assistons, sans trop nous en rendre compte, faute de réflexions, à bien des changements moraux; si la vie de famille, ne conservant de la jeunesse nulle fraîcheur d'impressions, ne doit à la maturité de l'âge nul partage de ces distractions intellectuelles qui seules pourraient dédommager des illusions dont la mise en fuite sans retour est le signe décisif et le gage certain de victoire de la civilisation; si la décadence de ce qui s'appela jadis conversation en est venue au point d'enlever le moindre intérêt sympathique aux paroles échangées, disons mieux arrachées entre hommes, et de supprimer entièrement tout ce que jadis supposait entre hommes et femmes, de sous-entendus gracieux, d'attentions délicates, le charme de la galanterie, n'est-il pas permis de reconnaître là, pour une grande part au moins, les suites toujours

---

retrouve chez Balzac : « Tu me fais douter de Dieu; tu es « plus bête qu'il n'est grand. »

(*La Peau de chagrin.*)

plus répandues de l'application étroite et abusive du *chacun pour soi* en matière de plaisirs sexuels! Abus commodes, abus gratuits, qui ont, avant tout, le triste et déplorable avantage de sauver les apparences vis-à-vis du monde, pour lequel les apparences sont tout ou à peu près tout. Abus qui par eux-mêmes et par les relations de cause à effet qu'ils impliquent, se dérobent absolument aux constatations de la statistique. Mais là où la statistique ne saurait atteindre, l'observation a ses entrées, avec les inductions légitimes que suggère certain arrêt de développement trop aisément explicable, des facultés qui devraient être maîtresses et qui se trouvent asservies. Aussi le plus pénétrant, et non le moins hardi de nos moralistes, l'auteur de *Denise* et de *Francillon,* ne pouvait manquer de prendre en sérieuse considération ce chapitre réservé de nos mœurs, et d'y voir autre chose qu'un motif d'amusement de plus livré à notre littérature pornographique. Il l'a fait bien entendu en dehors de son théâtre; car cette « sale et importante matière » (comme l'appelle cet autre moraliste, délicat entre tous, Joubert) échappe encore au théâtre, la censure étant là. Le roman y a déjà touché, il est vrai. Mais, si l'on osait l'approfondir, si l'on pouvait entrer au plus vif de la réalité, que de combinaisons et de complications étranges l'on verrait,

déterminées par la cause perturbatrice à laquelle Tolstoï fait remonter, à juste titre, le commencement de toute dépravation, par cet avortement journalier de tout ce que l'esprit tend à produire, par cette sorte de suicide lent et ininterrompu, qui, dans un corps que seules de nuit en nuit, animent, agitent, ravivent les sollicitations d'un désir pervers, laisse si peu de place à une âme glacée comme la mort.

Par le temps qui court, ne se rapporterait-il pas à l'une des combinaisons les plus fréquentes et les plus funestes amenées par le jeu des destinées, le rapprochement, le tête-à-tête suivant, sur lequel il est permis d'insister après Tolstoï qui, lui, s'est contenté de mettre en passant le doigt sur la plaie. Une femme qui, bien avant le mariage, aura épousé un vice, son vice favori, jusqu'à lui vouer une fidélité d'esclave, ayant appris, il est vrai, au couvent, qu'un jour elle serait infailliblement douée de ce qui s'appelle par là un *corps glorieux*[1], mais attendant ce moment avec une extrême résignation, tant elle sait jouir du tempérament qui lui est échu! Une femme

[1] Jadis, pour mettre en paroles la même hypothèse fantastique, on disait plus volontiers un *pur esprit*. En cela comme en bien d'autres choses, les idées vont toujours s'épaississant.

pour qui la plus commode et la moins compromettante des jouissances sensuelles sera devenue quelque chose comme la plus régulière des fonctions naturelles nécessaire et dès lors permise au même titre que la réparation des forces par le boire et le manger ; une femme hors d'état de se donner ou à un mari, ou à un amant, ou au premier venu, puisque dès la puberté et pour toujours, elle aura cessé d'être maîtresse. d'elle-même ! A côté d'elle, à portée constante de ses défiances, de ses dissimulations obligées, de son ignorance entêtée de tout ce qui est, en vérité, la Vie, le mari qu'elle aura réussi à s'attacher comme un auxiliaire et un collaborateur à sa façon, le mari qui appartient à elle seule en vertu de cette alliance frauduleuse que l'Église proclame indissoluble et, en dépit de la cause de divorce, la plus légitime de par la morale, la plus inavouable devant le monde ; le mari, que cette sorte d'adultération de la société conjugale non seulement réduit à la plus vulgaire des coexistences, mais précipiterait rapidement vers la plus lamentable des déchéances s'il ne savait se ressaisir, par une réaction vigoureuse, contre l'annihilation qui l'attend, se faisant, lui aussi, mais par en haut, à la cime de l'esprit, sa jouissance solitaire, impartageable, au prix de quels efforts et de quelles peines ! Et il se peut que,

par le plus rare des échappatoires, il devienne clandestinement un artiste, un écrivain peut-être (nul ne le lui apprendra jamais), un artiste, un écrivain qui devrait compter, tandis qu'il lui faut se cacher de son talent comme d'une difformité morale. Au dehors, l'opinion, pour peu qu'elle touche à la très délicate question, se méprenant lourdement, suivant l'usage, et commettant le plus révoltant des contre-sens. N'est-elle pas, en effet, notoirement *fidèle*, cette femme, qu'une sorte d'inoculation incessamment renouvelée n'aura cessé de préserver du mal d'infidélité? Aurait-elle tout son dû, si l'opinion ne voyait en elle une victime? Et lui, n'en sera-t-il pas quitte à bon compte, s'il passe seulement pour un être bizarre, pour un *original*?

Fatale et irréductible antinomie entre la morale viciée du monde et la vérité morale toute pure, la voilà saisie, prise sur le fait! Et ce fait, n'aurait-il pas de quoi troubler quelque peu, dans sa conviction arrêtée qui mérite presque le nom de foi, un défenseur de l'indissolubilité de l'union conjugale aussi rigoureux que l'est Tolstoï? Ne voilà-t-il pas, aussi, les éléments très simples et très crus d'un drame intime, mi-partie brutalement naturaliste et hautement idéaliste; car ces deux éléments opposés ne sont autres que la tyrannie du plus impérieux des instincts corpo-

rels et le plus résolu des partis pris de liberté auxquels une âme opprimée, un esprit en péril d'annulation doivent de s'ouvrir un inaccessible refuge?

Telle est la dangereuse précocité du plaisir vicieux qui, préludant à ses transformations prochaines, offre à toute heure, toujours à portée, toujours sous la main, sa facile souillure. Agitations stériles alternant avec la plus inerte mollesse. Ce sera bien vite, en tout, le dernier mot de la vie. Pour faire échec aux fatales attaques, que mettre en avant, si ce n'est une autre précocité, celle d'une éducation redevenue chrétienne non plus par le nom seul et pour la forme? L'entreprise est difficile, il est vrai, et il est deux moyens à peu près infaillibles de la faire échouer. L'un est de projeter uniquement sur les espérances et l'avenir d'une âme le jour cru et desséchant de l'instruction scientifique; l'autre est de lui présenter comme des clartés ces illuminations factices de l'orthodoxie que le premier souffle de l'esprit, suivant son développement naturel, ne manquera pas d'éteindre. Qu'attendre de ces régimes, de ces recettes, qui, rendant étrangers à une jeune intelligence le Monde visible de la Nature, le Monde invisible de la Pensée, l'éclairent par artifice, en lui ménageant comme un sommeil léthargique, ou bien l'habituent à ne

faire qu'un de la Réalité brutale et de la Vérité, qu'en attendre, si ce n'est l'éveil presque ininterrompu des sens dont quelque diversion énergique et séduisante tout ensemble pourrait seule absorber, en les détournant, les surexcitations? Plus de force pour se contenir, plus rien de ce très peu de douceur que la civilisation moderne laisse encore à ce don de se communiquer, dont les délicats perfectionnements sont déjà restés si loin en arrière; double et funeste privation malheureusement inséparable du non usage autorisé, tout comme de l'emploi dépravé de nos ressources intellectuelles et de notre puissance morale. Et par ces mots, emploi dépravé, il faut entendre indifféremment l'une et l'autre de ces directions initiales, dont le propre est de ne présenter à des facultés avides de certitudes senties et touchantes que des abstractions sèches, des résultats inanimés, ou bien d'imposer aux facultés amies du mystère une tâche absurde et contradictoire. Laquelle? Faire du mystère une formule qui tienne dans des mots convenus pour n'en pas sortir, définir l'Infini, comme pour en faire le prisonnier de notre intelligence étroite et bornée.

Comment le délivrer de toute entrave, le dépouiller de toute fiction, ce mystère qui est au fond même de notre être moral? Ou plutôt comment nous délivrer nous-mêmes, puisqu'il est,

quoi qu'on dise et qu'on prouve et qu'on fasse, inséparable de nous? Les plus grands, les plus indépendants des idéalistes parviennent à s'ouvrir des issues inconnues du vulgaire. Un Pascal, un Spinoza, aboutiront l'un à se livrer, esprit et cœur liés, à l'orthodoxie catholique; l'autre à vouloir s'enfermer (sans pouvoir y parvenir, heureusement pour lui et pour ses sublimes intuitions) dans les compartiments trop rigides d'un système, dans la tentative plus que téméraire d'une application des démonstrations mathématiques à la métaphysique. Autrement libre, autrement sympathique, quoique moins profond (si l'on veut), apparaît, à côté de nous, l'auteur de ce *Journal intime,* livre sacré, sorte d'Évangile intellectuel du siècle. Avec lui, on se sent jusqu'au bout pleinement à l'aise, ni mené, ni régenté, mais attiré et guidé. Par moments, il nous rend, lui, l'humble professeur, le langage même qu'avait tenu, pour exprimer la résignation suprême de l'esprit devant l'énigme de l'Univers, ce maître du monde qui fut Marc-Aurèle. Mais il nous le rend avec bien des inflexions et des tournures nouvelles dues au passage des siècles, avec bien des retours vers la Nature toujours amie, comme vers la plus pure et la plus rafraîchissante des sources, que n'avait pu pratiquer Marc-Aurèle; car, moins éloigné en cela d'un

François de Sales que d'un Amiel, il s'était contenté de chercher, hors de l'âme mais pour son usage, tel détail à la signification persuasive, telle image rapidement détachée comme la fleur que l'on cueille en passant, nous allions dire tel raccourci de parabole. Chez Amiel, quelles évolutions illimitées, quels élans de clairvoyance, d'une clairvoyance que nul parti pris ne saurait borner ! Suivez-le où le porte tour à tour l'orbite tracé par une rotation intellectuelle si vaste, vers ces quatre points cardinaux du firmament idéal, le Christianisme et le Bouddhisme, le Stoïcisme et la doctrine Hégélienne, qu'il effleure pour les quitter, pour y revenir sans que la faiblesse de se fixer sur l'un d'eux, de s'y attacher par quelque préférence décisive, le tente pour plus d'un instant. Comme il est bien de lui, ce vœu désillusionné vers lequel notre sujet nous ramène si naturellement : « Il faudra construire une cité « morale sans Dieu, sans l'immortalité de l'âme, « sans espérance. Le Bouddhisme et le Stoïcisme « se présentent[1] ! » Toutes réserves faites quant à ce terme trop vague *sans Dieu* (allez donc, à travers les variations indiscernables du sens individuel, chercher une définition de l'athéisme !),

[1] Amiel, *Journal intime*, t. II, p. 172.

on peut se demander quelle part Tolstoï, dans ses pensées dirigeantes, réserve soit à la doctrine religieuse, soit au système philosophique désignés ici par Amiel. Le point essentiel du Bouddhisme (en théorie, du moins), n'est autre que le renoncement à toute activité vitale, une sorte de culte du néant. A supposer qu'elle s'en fût tenue à ce précepte, à cette sorte d'axiome moral préconisé d'abord comme s'il devait suffire à tout : *Ne résiste pas au méchant,* la philosophie religieuse de Tolstoï aurait eu tout l'air de venir de l'Inde en ligne directe, sauf à traverser la Judée. Au vrai, il n'en est rien. On a vu plus haut le détour, l'échappatoire par où, plus ou moins consciemment, elle s'est tirée de l'impasse où elle s'était imprudemment engagée. Observateur profond et ardemment sympathique des misères humaines, l'écrivain russe ne tient nullement du visionnaire, il n'appartient même pas davantage à la race intellectuelle des contemplatifs purs. Sa clairvoyance, qui est implacable, aboutit à un effort transcendant et surexcité vers le plus salutaire, le plus méritoire des emplois de l'activité individuelle. A cette sorte de *vita nuova* qu'il aspire à pratiquer pour son propre compte et dont il s'attache à faire sentir la valeur infinie, préside l'action, considérée comme une médiatrice puissante et pacifique. Ouverte à la péné-

tration incessante d'un idéal supérieur, elle est faite pour en recevoir le rayon direct, le rayon lointain, que ce *pratiquant* d'un nouveau genre se croit obligé de refléter, mieux encore, de fixer aussi nécessairement que l'effet répond à la cause, ne fût-ce que sur l'instant le plus fugitif.

IX.

Avec cela, de la pitié plein le cœur, de cette pitié dont les chrétiens ont le droit et le devoir d'affirmer en plus d'un sens, et sans que ce soit une pure figure, qu'il lui est donné d'ouvrir les portes du ciel ; de cette pitié que, décidément, les disciples de Bouddha n'ont pas seuls le privilège de faire déborder jusqu'aux créatures inférieures, puisque Virgile fut païen, puisque l'Église catholique compte au nombre de ses saints François d'Assise. On eût hésité à se figurer Tolstoï restant étranger à ce genre très humble de commisération qui s'exerce non plus sur le pied de l'égalité et de la réciprocité, mais tout à fait de haut en bas, et vers lequel on aura pu voir s'incliner tour à tour la plupart des grands idéalistes de notre siècle si durs pour les âmes, Victor Hugo comme Shelley, Schopenhauer comme Richard Wagner, Darwin, l'illustre

savant, comme Théodore Rousseau, l'incomparable paysagiste, sans compter E. Renan, ne fût-ce qu'en vertu de ses sympathies courageusement avouées pour le saint que nous venons de saluer en passant. Quelques lignes tracées au cours du livre *Ma Religion*[1] lèvent à cet égard tous les doutes. Néanmoins, ce n'est pas une raison suffisante pour faire de celui qui les écrivit un adorateur latent, un adorateur sans le vouloir de Çakyamouni.

Stoïcien, c'est autre chose. Que l'homme, sans prétendre à rien hors de la vie présente, ne compte que sur soi et sache compter sérieusement avec soi-même; que son seul bien soit de faire le Bien, le Bien ainsi défini :

Nil conscire sibi, nullâ pallescere culpâ.

---

[1] P. 206 et 207. Quand Tolstoï considère comme tout naturels, comme généralement pratiqués les soins dus à un bœuf, à un mouton, à un chien malade, les ménagements dont on use avec une vieille rosse, il parle d'après ce qu'il a pu voir en Russie, et de manière à être compris par ces voisins de la Russie qui sont les Allemands, tandis que les Français ne sauraient lui répondre que par un ricanement. Ce qui se passe dans les rues de nos villes et au fond de nos campagnes, à la barbe de la Société protectrice des animaux, démontre suffisamment pour quiconque est de bonne foi, que la tuerie des bêtes qui ne servent plus et l'abus féroce de celles qui peuvent

Voilà bien ce que prescrit le Stoïcisme, et voilà qui se rapproche beaucoup de ce qu'enseigne Tolstoï. Telle est cette force de conviction qui confère, suivant lui, à l'existence humaine sa vraie dignité, jointe à un charme inespéré. Par là, par cette invocation absolument désintéressée du Devoir appelé en aide contre la Réalité, il ne serait pas, en définitive, de certains spiritualistes laïques, modestement et sincèrement fidèles à une cause presque désertée, MM. Paul Janet, Beaussire, etc. Mais ce qui le met décidément à part, outre l'intensité particulière de ces convictions morales qui, chez lui, se sont fixées, immuables, entre les vastes et froides conquêtes de l'esprit scientifique et les régions que parcourt librement l'imagination, c'est l'accent si nettement détaché avec lequel il affirme qu'après la mort, c'en est fait de la personne humaine ; c'est, à côté de cela, cet extraordinaire et bizarre accord entre la plus formelle des révoltes morales et une soumission qui, dans la bouche comme dans le cœur de ce moderne disciple de Jésus, se traduirait parfaitement par la parole consacrée : Le maître l'a dit ; étant bien entendu que le maître

---

servir encore y sont de plus en plus la règle pratiquée couramment, une règle qui n'admet que des exceptions presque introuvables.

ne se nomme pas plus Zénon que Platon ou Aristote.

« Dans la conscience s'élève une voix sainte « qui parle à l'homme d'un tout autre monde, le « monde de l'idéal, le monde de la vérité, de la « bonté, de la justice. S'il n'y avait que la nature, « on pourrait se demander si Dieu est nécessaire. « Mais depuis qu'il a existé un honnête homme, « Dieu a été prouvé. C'est dans le monde de « l'idéal, et là seulement que toutes les croyances « de la religion naturelle ont leur légitimité. Or, « je ne puis trop le répéter, c'est l'idéal qui est, « et la réalité passagère qui paraît être. L'âme « juste, qui voit à travers le cristal de ce monde, « l'idée pure dégagée du temps et de l'espace est « la plus clairvoyante. Celui qui aura consacré sa « vie au bien, au vrai, au beau, aura été le mieux « avisé. Voilà le Dieu vivant qui se sent et ne se « démontre pas, je n'ai pas besoin de miracles « pour y croire; je n'ai besoin que d'écouter en « silence l'impérative révélation de mon cœur. « Aussi les hommes qui ont eu de Dieu un sen- « timent vraiment fécond n'ont-ils jamais posé « ces questions d'une façon contradictoire..... « Jésus brille dans cette phalange divine à un « rang exceptionnel... il a réalisé la plus haute « conscience de Dieu qui ait probablement jamais « existé dans l'humanité. Par là, les hommes

« vraiment religieux de tous les siècles seront « ses disciples, même quand ils s'écarteront sur « presque tous les points des doctrines que les « Églises issues de lui ont développées sous son « nom [1]. »

Ces lignes d'un si haut prix contiennent bien le formulaire, le manifeste commun des grands esprits qui savent demeurer croyants tout en devenant les plus clairvoyants de tous. Dans quelques contradictions que chacun d'eux ait pu tomber, quelles que puissent être les divergences de cette claire vue projetée sur la vie, sur les âmes, sur les sociétés, ce formulaire de choix occupe et marque le point culminant, l'*apex* lumineux où leurs doctrines, adhérant par en haut, se réjoignent. Elles s'y confondent dans cet *amor divinitatis* dont nous parle le livre de l'*Imitation,* dans la *fides* dont il ne contient pas seul le secret, car la foi de jadis, changeant d'acception, devient et doit rester la Confiance ; et si l'*amor divinitatis* a échappé aux captivités du cloître, c'est par une sorte de délivrance due à l'esprit des temps nouveaux. Est-il donc difficile de se les représenter, unis au-dessus de ce qui les divisa, ces autres

---

[1] E. Renan. Lettre à M. Ad. Guéroult. (*Dialogues philosophiques.*)

fidèles de l'Esprit, J.-J. Rousseau, et l'*athée* Spinoza, Hegel, qui annonce le règne de l'Idée, et Schopenhauer, le *pessimiste* Schopenhauer qui aura mieux que personne senti la tyrannie de la Réalité, plus résolument que n'importe qui, réagi contre elle en faisant de la compassion une force active et dirigeante, Tolstoï, cet idéaliste chrétien, ce zélateur du Bien si avide de l'introduire dans la vie par la plus humble, la plus populaire des pratiques, si récalcitrant à l'encontre des mensonges sociaux, et cet aristocrate intellectuel chez lequel l'auteur de la *Guerre et la Paix* reprend la condescendance pour la culture de l'esprit, comme un accommodement suspect avec la civilisation contemporaine[1], E. Renan ?

X.

Dissonances humaines qui entrent dans l'harmonie des divinations supérieures, non pour s'y perdre, il est vrai, mais afin qu'elle les sauve en les absorbant !

Représentez-vous un milieu moral où se contrebalancent presque exactement, où s'opposent,

---

[1] *Ma Religion*, p. 45.

sans intermédiaires ou peu s'en faut, ces deux forces, le catholicisme et le positivisme scientifique; un catholicisme qui se vante de rester puissant en demeurant le même, tandis que ses nouveaux moyens d'action sur les sociétés modernes tiennent à l'opportunité de ses variations; un positivisme qui rejette l'Idéal avec autant de décision qu'il nie le surnaturel. Dans un pareil milieu, où il est entendu, d'un côté, que la question religieuse proprement dite doit être mise en interdit et de l'autre qu'elle est sans droit à l'existence, il va de soi que cet état de conscience et de pensée où s'est arrêté Tolstoï, et l'application particulière de l'art herméneutique qu'il suppose y resteront parfaitement inintelligibles jusqu'à rentrer dans la catégorie de l'absurdité. Pris au sérieux (par hypothèse) un tel interprète des mystères sacrés ne pourrait manquer ou d'y faire scandale ou d'y exciter une ironique compassion, à lui tout seul, autant qu'une armée du *Salut* au grand complet. Aussi, à son égard, le premier mot de la critique française devait-il être une de ces sortes de définition par voie d'antiphrase que suscitent certains cas rares et surprenants dans l'ordre des recherches religieuses et philosophiques. Qu'il arrive à Rousseau de vouloir accabler sous la qualification d'athée cet *ultrà* sans égal dans le sens du divin qui fut Spinoza, l'antiphrase

ne laisse rien à désirer. Est-elle, au vrai, moins choquante dans la bouche de nos contemporains la formule devenue de style qui fait de Renan un *dilettante* ? Que l'auteur des *Apôtres* et de l'*Antechrist* (sans parler de son érudition incontestée en matière d'origines sémitiques) s'en fût tenu à composer comme il l'a fait l'exégèse la plus laborieusement, la plus authentiquement *documentaire* des premiers temps du christianisme, il serait tenu à bon droit pour un érudit dans toute la force et avec toute la gravité de l'expression. Mais, il se trouve (et franchement, la rencontre est dérangeante au possible) que cette exégèse savante est le fait d'un écrivain doué d'un sens admirablement poétique des personnes et des choses, et parlant une langue dont il fait tout ce qu'il veut. Dès lors, on se croit quitte envers lui en le traitant de *dilettante*[1]. Et pourtant,

---

[1] Le vrai, le parfait *dilettante* en fait d'idées et pour ce qui est du grand jeu intellectuel, le virtuose du scepticisme affichant avec le sérieux le plus gourmé sa manière de ne rien prendre au sérieux, élevant l'ironie (nous n'osons dire la blague) à sa plus haute puissance, et livrant à un amusement transcendant tout ce qui fait les délices de son esprit, nous l'aurons connu, nous l'aurons tenu *habemus confitentem,* dans la personne de M. Edmond Schérer. Qui pourrait en douter après avoir lu la préface du huitième volume de ses *Études sur la littérature contemporaine,* sans compter le reste ?

doxales, et laissé la conclusion, la moralité finale[1]. Pour en venir à Tolstoï, si on l'appelle mystique et sectaire, le cas sera-t-il celui d'une antiphrase totale ou bien d'une antiphrase partielle ? Commençons par constater, à ce propos, qu'il serait grandement temps que l'on mît au concours la définition de ce mot, mysticisme, prodigué ou dénaturé de toutes façons, et courant de si bizarres aventures. C'est du reste, un genre de fortune ou de disgrâce qu'il partage avec un certain nombre d'expressions qualificatives, celle de *délicat* par exemple et qui tient à la même cause. N'est-il

[1] Entre gens qui, non contents de s'arrêter à point nommé dans la lecture des écrits de Schopenhauer, ne l'ont pas même commencée, il va de soi que ce penseur éminent n'est autre que la personnification même du pessimisme. A ce titre, on a fait de lui le bouc émissaire chargé des péchés d'Israël. Comme si n'importe où, n'importe quand, ce qui concourt à rendre tout terrain moral on ne peut plus favorable à l'épanouissement de certaine fleur noire et vénéneuse, ce n'était pas l'abus précoce de plaisirs sensuels, joint au dégoût de tout ce qui est intellectuel, et à la recherche acharnée du gain, du profit qui s'évalue à prix fixe. Par contre, n'est-il pas plaisant de voir Tolstoï gourmander le libre penseur Schopenhauer parce qu'il lui arrive de faire trop de cas de l'idée superstitieuse de résurrection, de cette idée qu'avait repoussée la religion hébraïque (V. *Ma Religion,* p. 150). Schopenhauer trop facile en fait d'espérances surnaturelles, ou du moins traité comme tel, qui l'eût cru ? Décidément le philosophe allemand aura été au moins l'*optimiste* de quelqu'un.

pas tout naturel, en effet, que là où s'établit la prédominance de moins en moins contrariée de préoccupations exclusivement positives ou sensuelles, la qualité ou le ridicule qu'impliquent (suivant la manière de saisir la nuance morale) des expressions de ce genre, en viennent à s'acquérir à meilleur compte, au plus bas prix? Un rien, le moindre goût intellectuel de nature désintéressée, voilà de quoi faire un délicat. Un rien, la plus légère attention accordée aux choses de l'âme, cela suffit pour passer pour mystique. Notez encore, quant à ce dernier terme, qu'il faut compter avec ce détournement de signification tout nouveau qui le mène à désigner quelque raffinement superlatif de ces sensations qui nous sont devenues si chères. Tel écrivain, en effet, tel critique faisant autorité, patronne sans y entendre malice, cette sorte de contresens. On voit là comme l'application spontanée, inconsciente, bien moderne, ajoutons même bien nationale en matière littéraire, d'une sorte d'identité des contradictoires, fort différente de l'accord légitime des idées complémentaires qui ne saurait être pour nous qu'un article d'importation étrangère.

Qu'en advient-il dans le cas qui nous occupe présentement? Un esprit habitué à penser fortement aura, de son autorité privée, en vertu du

plus libre des examens, pris résolument parti pour la vie présente contre l'hypothèse d'une vie future, c'est-à-dire pour le présent que nous connaissons et dont nous pouvons disposer contre un avenir inconnu qui se dérobe à toutes prises. L'indépendance de cet esprit, le détournant de tout rêve, l'aura laissé passionné pour l'activité régulière et féconde. Cette même indépendance l'aura porté à rejeter, sans la moindre hésitation, toute initiation préalable à des propositions dogmatiques dont le ressort, la sanction, l'alpha et l'oméga, sont une opposition finale, un contraste violent, abrupt, entre notre vie actuelle et une autre vie. Elle l'aura mené à quoi ? à se courber uniquement et pour ne plus se relever, sous le joug moral, purement moral, présenté par l'Évangile... Et voilà, dit-on, un mystique de plus ! Voilà (on l'a dit également) un sectaire. La méprise est surprenante quand il s'agit de ce très grand et très curieux hérétique. Qu'y a-t-il donc chez lui de ce qui caractérise l'esprit de secte? Serait-ce une envie tapageuse de se singulariser afin de sortir du rang? Seraient-ce les facilités, les tempéraments, par lesquels on condescend à se mettre de pair à compagnon avec les natures vulgaires, ou bien encore les subtilités calculées qui servent à les fasciner en les aveuglant? Rien de cela ; quelque chose de beaucoup plus simple

et, dirait-on volontiers, d'élémentaire. Quelque chose qui précisément le différencie tout à fait de ceux qui apparaissent ou se posent comme des sectaires au premier chef, d'un Arius, d'un Ignace de Loyola. Que peut-on savoir de ce qui s'agitait, en arrière de la dispute théologique, dans l'âme d'Arius? Et quant à Loyola, la funeste fantaisie qui lui passe par la tête n'est-elle pas trop connue, n'est-elle pas devenue trop fameuse pour laisser le moindre intérêt à ce qui aura bien pu par hasard faire palpiter sa fibre intime? Dans cet hérétique obstiné et sincère qui fut Arius, dans cet orthodoxe, le plus terriblement malfaisant des orthodoxes, qui fut Loyola, le moyen de se prendre, de s'attacher à un être moral capable de révéler quelque point de contact avec nous autres hommes ! Ici, l'on découvre à nu une conscience qui, sans l'appui, sans la charge du moindre corps de doctrines préconçues, veut avec passion, au désarroi inévitable, où les temps écoulés, les progrès des sciences, les désabusements nécessaires, les grands et presque irrésistibles courants de frivolité et d'irréflexion ont réduit les croyances et les énergies morales, soustraire une règle, une force. Ici, l'on voit un apôtre de l'Idéal en venant à placer cet idéal tout entier dans le Bien, et l'on est tout d'abord tenté de voir dans cet inventeur d'un art de vivre à

part, en même temps si personnel et si exempt de tout égoïsme, le frère dûment existant de tel ou tel idéaliste renommé, introduit dans ce monde par la grâce de l'Art, d'Alceste, fils de Molière, de Don Quichotte, fils de Cervantès.

De ce côté encore, à y regarder de près, la comparaison pèche. L'erreur d'Alceste, cette erreur qui fait de lui non pas (il s'en faut) un personnage de comédie, mais un être moral de la race la plus haute dont il est permis de sourire, quand il parle sur la scène, vient de ce qu'il s'attend, le grand enfant, et de ce qu'il s'attendra jusqu'à la fin, à rencontrer autour de lui, à côté de lui, des hommes prêts à mettre la justice au-dessus de leurs intérêts et de leurs préjugés, comme si cette rencontre n'était pas la plus invraisemblable, la plus rare des trouvailles; de ce qu'il s'attendra avec la même confiance, à mettre en commun avec la femme de son choix la vérité, d'un attachement exclusif, à la fois raisonnable et passionné; la plus chimérique des conjonctions! La folie de Don Quichotte le mène, lui, à se faire le chevalier de la justice, à la soutenir à tort et à travers, à l'installer de haute lutte, elle, la dédaignée, l'abandonnée, envers et contre tous; ce qui est le moyen infaillible de recevoir beaucoup plus de coups qu'on n'en aura porté, et de plus dangereux, sinon de mortels.

Il s'en faut que Tolstoï commette cette erreur ou donne dans cette extravagance. Si l'indignation, une indignation profonde à la fois et ironique, l'entraîne, le repousse plutôt vers la voie droite, il comprend de reste que pour s'engager dans cette voie et y avancer de plus en plus, il importe avant tout de déposer toute colère, comme de tenir à distance toute prétention d'étonner et de séduire. Car il va sans dire que l'apostolat de grand chemin, armé ou sans armes, et la prédication de carrefour sont justement l'antipode de cette recherche ardente, toute personnelle, qui a bien assez à faire de se retrouver dans son propre labyrinthe.

Comment ce singulier sectaire rassemblerait-il autour de lui une troupe d'adeptes? Par quel entraînement tenant aux exemples donnés? Par quelle séduction inhérente à sa doctrine, c'est-à-dire à ce symbole, très restreint et très exigeant à la fois, excluant les dogmes dont s'autorisent des promesses soi-disant divines, et les promesses qui font passer et recevoir les dogmes? Peut-on se figurer un prosélytisme moins engageant que celui qui a pour double mot d'ordre la mise en fuite de toute chimère, à commencer par ce qu'on appelle vulgairement l'immortalité de l'âme, et la mise en œuvre constante, systématique, du Bien, du Bien seul, tenu pour obligatoire, accompli

gratuitement et, malgré cela, aimé pour lui-même, irrésistible à force d'être attrayant. Oui, obligatoire, puisque la conscience le proclame tel, suivant la déclaration du Maître ; gratuite, puisqu'il doit être accompli uniquement pour l'amour de Celui qui, par excellence, s'appelle encore le Juste, et pour rien autre ; car l'honneur suprême qu'il confère est exclusif de toute rémunération. Attrayant, mais comment ? Là est le secret ou plutôt la grâce d'état de ce disciple imprévu du Christ. Là est le nœud de la difficulté qu'il a vaincue pour son propre compte.

Sur ce point, une direction d'intention sans détour lui vaut une conquête morale, au prix de laquelle semblent vains, comme des jeux et des caprices, tous les combats en règle auxquels la Théologie mena jadis plus d'un esprit rendu imperturbable, plus d'une conscience restée tremblante, autour de ces mots énigmatiques : Nature, Libre Arbitre, Grâce. Si jamais état moral eut qualité pour déjouer toute théorie, pour démonter toute théologie, c'est bien l'effort de cette âme aussi haute qu'exempte d'orgueil. C'est ce parti pris de sévère empire sur soi et d'acquiescement résigné, qui n'est ni d'un ascète, ni d'un fataliste ; c'est en même temps cette foi simplement donnée à une innocence garantie, patronée par une abstention sérieusement préservatrice, par la souffrance

purifiée, par la vertu vivifiante de l'action droite ; c'est cette commutation de la recherche de l'absolu en une poursuite passionnée de l'inoffensif.

Dans notre Occident, au milieu de ces courants d'opinion auxquels tout cède, qui pourrait-il bien entraîner cet aristocrate converti, ce révolté si humble devant le Christ? Moins que cela, qui prendrait garde à lui? Un acrobate se balance en l'air; on le regarde curieusement, on l'applaudit. S'il s'offre en spectacle, il n'impose pas une leçon; il n'est pas là pour l'exemple. Mais qu'un moraliste excentrique s'avise de le prendre sur le haut ton jusqu'à s'écrier : Il n'est qu'un moyen de ne pas marcher dans la boue et d'éviter les éclaboussures de sang humain, c'est de tendre bien au-dessus du sol la corde raide, de s'y avancer sans balancier, d'y tenir sans trébucher, et s'il le fait comme il l'a dit, naturellement on le plante là avec ses exhortations en l'air et son tour de force. En fait de position sociale, une seule lui siérait, qu'il est aussi peu compromettant, il est vrai, d'offrir que d'accepter. Laquelle? Celle de membre honoraire de deux sociétés modestes et qui ont le mérite de ne pas faire grand bruit; l'une se proposant de prévenir le massacre en masse de pauvres hommes innocents; l'autre faisant son possible pour épargner à de pauvres bêtes inoffensives ou de cruelles tortures, ou la

mise à mort sans le moindre motif avouable. Il s'agit de l'honorariat pur et simple, bien entendu; car, admis à une séance de notre Société des amis de la paix, cet étranger serait bien capable d'y faire un éclat, dès qu'il comprendrait que, là, une exception de rigueur est sinon formulée explicitement par quiconque y prend la parole, du moins réservée au fond du cœur par chacun des assistants. Cette exception s'applique à la guerre spéciale que réclame l'honneur national, le patriotisme en souffrance, à cette guerre, chérie d'avance comme la fille du Droit, quand toutes les autres sont l'œuvre brutale de la Force. Ne va-t-elle pas de soi pour nous, cette exception, tout comme la réserve muette ou formelle qui laisse ou met en dehors des mauvais propos tenus sur la femme, ou sur des femmes, la propre mère, la propre sœur de celui qui les tient?

D'autre part, peut-on se le figurer entrant dans ces Œuvres (avec majuscule) que multiplie de toutes parts le catholicisme de nos jours? Sans doute, l'esprit de charité n'est pas sans trouver son compte à ces participations pécuniaires impersonnelles, collectives, qui se résolvent en un budget commun et compliqué, à ces libéralités de grand renom, sans parler des « libéralités sourdes dont l'écho n'est que plus résonnant [1] ».

[1] Cette définition est empruntée à un dignitaire de

Mais comme Tolstoï eût vite fait d'objecter qu'en deçà de ces modes d'action extérieurs qui se résument le plus souvent en un versement une fois fait, il est une autre pratique régulière, journalière, qui, avec des manifestations moins éclatantes, a un prix tout autre ; c'est celle qui consiste dans l'oubli de la fortune et de la condition, ou des plaisirs, que suppose l'habitude constante de se retenir, de se contenir, de s'abstenir, à l'écart de l'esprit de violence, comme de l'esprit d'ironie et de dédain qui soufflent de toutes parts au dehors. C'est encore agir, cela, puisque c'est faire effort, et le plus méritoire des efforts !

XI.

D'où qu'elle parte et quel que soit son accent, elle doit être plus que jamais la bienvenue, toute voix qui crie : Des mœurs, encore des mœurs, toujours des mœurs. Pour tout individu comme pour toute société, là seulement est le salut. Faut-il le dire pourtant (et l'on est surpris d'avoir à le dire quand il s'agit d'un tel écrivain)? Les droits de l'esprit ne veulent pas être mis de

---

l'Église, fort peu avouable, il est vrai, au cardinal de Retz, qui s'y connaissait en fait de prodigalités pieuses ou non.

côté, et, dans *Ma Religion*, ils sont passés sous silence.

Nul n'a mieux compris que notre auteur, on l'a vu, à quel point il importe d'opérer la division des termes que les donneurs de solutions toutes faites du problème moral ont intérêt à présenter comme inséparables. D'où vient qu'il se montre si peu attentif à cette sorte d'homonymie morale que comporte le langage évangélique entre ce qui se traduit par *âme* et ce qui, pour nous, veut dire l'*intelligence,* à laquelle furent promis et sont destinés tous les dons de l'*Esprit*. En dépit des efforts plus que hasardeux qui se réclament de la physiologie, la personne humaine n'a qu'à s'interroger de bonne foi pour se sentir une et simple, pour s'appeler indivisiblement par l'un et par l'autre des noms que nous venons de dire, pour comprendre qu'épurer le sentiment et fortifier la pensée sont deux progrès nécessaires qui se tiennent. Malheur à qui refuse de voir que dans la lutte soutenue par tous, à chaque instant, contre l'ennemi commun, c'est-à-dire contre les sens avec leurs caprices, leurs excès, leurs violences, le suprême péril est pour celui qui prétend que l'âme séparée de l'esprit, par le plus fatal et le plus irréparable des divorces, doit suffire à tout, et peut parer à tout ! Comment oublier que par l'esprit autant que par l'âme,

il est permis d'atteindre à ce suprême désintéressement qui implique le dédain non seulement de tout frivole succès, mais de toute récompense personnelle? Comment ne pas mettre au premier rang des Élus de la cité terrestre, un peu au-dessous seulement des bienfaiteurs du genre humain dont la mission semble plutôt divine, un Littré et un Humboldt, un Gœthe et un Renan?

C'en est assez. N'insistons pas sur une lacune dont il serait injuste de forcer le sens. Si, dans la profession de foi de Tolstoï, l'esprit se met comme hors de cause, se dérobe du moins devant les honneurs presque exclusifs rendus à l'âme, n'est-ce pas lui, malgré tout, qui, à chaque page, parle pour elle, se fait son truchement, et avec quelle ardeur! Si, ne pouvant se dérober, il incline ainsi vers l'oubli de soi-même, est-ce un grand mal? N'est-ce pas, d'ailleurs, tout profit pour cette vertu si peu en évidence, si retirée, l'humilité? C'est à elle, c'est à son excellence chrétienne que Tolstoï rend hommage en lui cédant le pas, lorsque, à toute âme vraiment détachée il s'efforce de communiquer, avant tout, la force de se suffire à elle-même par le respect de sa dignité native.

Il est des rapprochements qui prêtent à la réflexion, des coïncidences locales qui font rêver. A

côté des régions où ces puissants remueurs de blocs par la main d'autrui, les Pharaons, se commandèrent leurs gigantesques sépulcres, voici, après des siècles, qu'un grand remueur d'eaux et de sables, menant lui aussi les autres à la peine, pour son honneur, a mené à bonne fin un ouvrage bien différent. Ce que se proposait le Pharaon était la satisfaction d'un égoïsme monstrueux; le mobile du directeur de travaux contemporains est l'intérêt général. L'intérêt, quel mot! quel pouvoir! Aussi, à ce haut fait pacifique et lucratif s'attache une gloire comparable, pour l'éclat, à celle qui couronne les exploits destructifs des guerriers, des conquérants. Il n'est bruit que de ce représentant par excellence d'une nation qui de plus en plus, dans les bienfaits, voit et compte les bénéfices, et ne tient pour réputation solide que celle dont les facteurs se jaugent à tant la tonne, dont les produits se chiffrent et ont leur cote. Coryphée du commerce, héros de la science pratique, il aura, entre un règlement de compte et un devis, répandu à plaisir et fait déborder la rhétorique du toast, cette mince et flottante écume de paroles (autant il en vient aux lèvres, autant en emporte le vent). Pour cela, à ce seul titre, il aura obtenu ce que peut espérer de plus flatteur un écrivain, un orateur. Traité de grand Français sans être,

au fond, un grand homme, cet ingénieur de mérite, encensé de son vivant comme le furent rarement la sainteté et le génie après la mort, ce fortuné mortel, sans avoir tracé une ligne, sans avoir prononcé un mot digne de porter au delà du moment et de l'occasion, aura passé immortel, au sens académique. Et quoi encore! N'ayant rien, dit-on, à envier à Sganarelle dans le pays où Sganarelle est en possession de faire toujours rire, il aura, de ce chef, tenu à distance et en respect le ridicule! Que de faveurs du sort accumulées sur une même tête, — sur la tête du plus illustre de nos chercheurs de capitaux[1]!

Mais, il n'est pas de marché de valeurs où se cote l'inappréciable don de remuer les cœurs, où le coup de fortune qui permettrait de découvrir une âme attire les mises. Qui estimerait ce don chez autrui? Et qui, pour soi-même, voudrait d'une bonne fortune de cette sorte? Qu'y a-t-il

---

[1] Pauvre grand Français! Pauvre grand parleur! Après ce cruel retour des choses d'ici-bas que vient d'être son retour de Berlin, après l'expiation réservée à ce bon mouvement de parole vers la paix, vers la vraie civilisation, à laquelle les haines nationales disputent même les trêves d'un jour, à ce mouvement qui cette fois venait bien de plus loin que des lèvres, comment lui refuser le tribut de respect compatissant qui en ce moment lui revient de droit?

Avril 1887.

là, en comparaison des profits qui s'évaluent, et des jouissances qui comptent[1]?

Entre ces agitateurs d'âmes dont tel ou tel, de temps en temps, se réclame encore du fils de Marie, il en est un, original au possible, que vit passer le commencement de ce siècle, et voici que le même siècle, penchant vers sa fin, en pro-

---

[1] Les jouissances favorites du temps présent! Le hasard d'une coïncidence ou d'un contraste peut les mettre parfois singulièrement en relief. Hier, à l'occasion du tardif et mesquin hommage (l'érection d'une statue exilée au bout de Paris) dont la mémoire de Lamartine était l'objet, il a bien fallu subir le flux abondant, intarissable de la phraséologie de commande. Et puis le lendemain même du jour où l'on s'était ainsi escrimé, essoufflé pour la forme, à propos de l'Idéal bien mort, bien enterré, bien oublié avec le poète lui-même, le même journal qui enregistrait ces hauts faits de l'éloquence officielle, apprenait que le signe de l'honneur était mis sur la poitrine d'un fonctionnaire ou sous-fonctionnaire de l'État connu pour les exploits plus que gaillards d'une plume bonne à tout faire, même des poésies qui se donnent des airs chastement penchés, même des *libretti* à mettre en musique, où la grammaire et la syntaxe sont impitoyablement écorchées, du pornographe des salons le plus en vue, de M. Armand Silvestre. Était-ce un cas purement fortuit, ce rapprochement, cette opposition du recto et du verso de la même page gouvernementale; d'un côté, la besogne oratoire et les efforts élégiaques qui ne rendent rien ; de l'autre, l'hommage payé comptant au meilleur faiseur, pour ce qui est de la manière obscène de faire rire. Hasard ou non, ce qu'il y avait de plus éloquent dans l'affaire, c'était la leçon morale ainsi donnée.

duit un autre dans la personne de Tolstoï. Et il se trouve que l'un et l'autre portant coup dans des sens opposés auront jeté leurs hauts cris dans la même région terrestre. L'éloquente protestation qui a donné lieu à la présente étude, s'élançant du même point, de l'horizon d'où arriva, précédant les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le livre du *Pape*, voilà une rencontre qui vaut bien qu'on la note. Une mesure commune applicable à l'œuvre du gentilhomme Savoisien, hautain et redoutable entre tous ceux qui auront fait métier littéraire de la sophistication pieuse, avec ces affirmations insolemment gratuites qui justifient toute fureur homicide comme toute violence sacrée, et à celle du noble écrivain Russe, ayant pour âme la croyance naïvement obstinée qui le fait reculer avec horreur devant une goutte de sang volontairement répandue, où la chercher? Comment l'inventer[1]? A côté du premier de ces

---

[1] Ces lignes venaient d'être tracées lorsque, au cours d'une conférence donnée à l'École des Sciences politiques, M. Albert Sorel s'est fait fort d'établir, entre les convictions respectives de J. de Maistre et de Tolstoï, sur ce sujet troublant et formidable, la Guerre, non pas l'opposition formelle qui, suivant nous, va de soi, mais une concordance qui nous semble renversante. Témoignage bien significatif, parce qu'il est donné par un esprit dont une si incontestable puissance et une si rare souplesse

manifestes inconciliables, le second orienté de même à son origine, mais dans des intentions

---

font valoir et recommandent les appréciations, témoignage faisant preuve de cette sorte de cécité intellectuelle qui, en fait d'idées religieuses, rend, dirait-on, tout Français incapable de discernement. Trouver ressemblante, et rapporter à un même esprit ce qu'un chrétien tel que Tolstoï met de compassion suprême dans l'exécration que lui inspire la Guerre, et ce qu'un catholique de la force de de Maistre apporte de déraison pitoyable et d'impitoyable sang-froid dans la justification systématique de cette même abomination, en vérité, cela confond ! Plus est énorme une telle méprise, quand il arrive à un esprit supérieur de la commettre, mieux elle fait voir à quel point reste frappante et irréductible chez nous la méconnaissance de l'écart toujours élargi qui sépare (à jamais sans doute) le sentiment chrétien d'un catholicisme ou formaliste ou fanatique. La voilà bien, en effet, la synonymie morale absolument mensongère, le voilà le quiproquo fatal qui aveugle et fausse non seulement tant de consciences individuelles, mais la conscience même de la nation française, sur les destinées de laquelle il pèse encore.

Dans le même sens (et toujours à propos de J. de Maistre), le travail consacré au grand absolutiste catholique et inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 novembre 1888), par le plus éminent peut-être de nos critiques littéraires, M. E. Faguet, ne donne pas moins à réfléchir. L'auteur constate sans difficulté, sans détour, que l'établissement de l'Église catholique, avec son ultramontanisme qui ne comporte plus le moindre tempérament, réalise en fait l'idéal d'autorité absolue en matière religieuse que de Maistre n'a cessé de prôner. Il reste

toutes contraires, prend vraiment, en touchant notre Occident, des airs de représailles.

Pour la conscience humaine violée, torturée par la logique féroce de l'orthodoxie, n'y a-t-il pas là, en effet, plus qu'un soulagement et comme une décisive revanche ? Il est toujours le même, ou bien il ne peut changer que pour devenir pire, le Monde, avec ses pompes et ses œuvres, le

---

fidèle, d'autre part, à cette vérité, non plus de fait mais de droit, qui veut que le sentiment religieux et la croyance chrétienne échappent, par essence, aux étreintes de tout pouvoir humain, constitué à l'imitation des pouvoirs païens ou de manière à prendre moralement leur succession. Et puis, devant cette antinomie, comme si c'était là une curiosité intellectuelle tout à fait extrinsèque, *res inter alios acta,* il s'abstient soigneusement de conclure. Avec quelle tranquillité d'âme il y touche ! Avec quelle habileté d'esprit présidant aux manèges du style il l'élude, pour ses lecteurs comme pour lui-même ! Quoi de plus surprenant que cette tranquillité et cette habileté prises en soi ! Mais quoi de plus naturel si l'on y voit un fidèle témoignage de la timidité, (nous allions dire) de la lâcheté intellectuelle qui rend les Français de nos jours incapables de regarder en face et d'affronter une question religieuse de cette force, de cette importance vitale. Lorsqu'il leur arrive, en pareille matière, de réclamer la liberté, il n'y a pas à s'y tromper. Cette liberté n'est pas autre chose que celle de se prosterner aux genoux d'un maître de leurs consciences, qui, toujours le même, les oblige à croire et les défend de toute tentation de penser à ce qu'ils croient, et d'en parler.

Monde ennemi du Christ. Il est un moyen, toujours le même, d'entrer en participation des ineffables souffrances morales de Jésus, c'est d'en arriver à ne plus pouvoir le souffrir, ce Monde. Cela étant, où trouver, à l'encontre du mal social, un zèle plus ardent et plus saint que chez le promoteur de cette revanche ? Sur tel ou tel point essentiel, en ce qui est de ces suggestions du sentiment qui laissent tremblant, par hésitation ou par respect, celui qui s'y livre, croit-il ce que Jésus a cru, voit-il comme Jésus a vu ? Qui pourrait le savoir ? Malgré tout, il a sa place, hors rang peut-être, parmi ceux que Jésus eût aimés. Et une telle place, fût-elle l'isolement, en est-il une qui la vaille ?

Nous entendons les gens de bon sens suivant leur bonne ou leur méchante humeur répondre à cela : c'est drôle, ou bien c'est stupide. Nous entendons la bande, mi-partie de niais et d'hypocrites qui, en plein jour, à la fin du XIXe siècle, donne la représentation à bénéfice des Mystères de l'Immaculée-Conception et du Sacré-Cœur, vociférer en chœur : Cet homme a blasphémé; il mérite l'Enfer. Mais aussi, parmi ceux qui ne consentent ni à rire comme Voltaire, ni à se contenter de rire, parce que campé sur l'autel comme sur un trône, et de là faisant face à Voltaire, un Veuillot aura eu son tour et su prendre

son temps, quelqu'un peut-être se trouvera pour murmurer bien bas : C'est héroïque tout de même ; c'est dans le genre de ce qu'on appelle la folie de la Croix. Une simple supposition, pour interrompre un moment le débat à jamais ouvert. Qu'on se figure, pour plaisanter, Jésus revenant en personne, au beau milieu de notre civilisation. Oh oui ! nous le croyons sans peine : cette civilisation éminemment philanthropique lui épargnerait les supplices ; mais au prix de quelles risées ! Sa vie resterait sauve, mais sa liberté ? Les civilisés discuteraient seulement au sujet du mode d'internement convenable.

XII.

Laissons là le plus lamentable des sujets. Fermons les yeux sur cette aurore boréale opposée par un si vif contraste aux ténèbres et aux lumières artificielles du monde social. Qu'elle rentre dans l'ombre lointaine et dans le silence, la protestation exemplaire, la protestation d'un jour jaillie d'une si large ouverture de cœur contre les misérables excès de la volonté et tant de maux faits de main d'homme. Après ces moments de choix, passés dans la société d'une âme obstinément tournée en haut, il faut aller retrouver ceux

qui ne regardent qu'en bas ; il faut se replonger dans le courant que l'on trouve tour à tour si lent et si rapide, suivant que des heures presque stagnantes semblent nous laisser sur place, ou que les fluctuations précipitées du temps font passer dans nos cerveaux et sur nos cœurs leur tourbillon et leurs tempêtes. Finissons par un adieu. S'il tient quelque peu de la parabole, allant où il va, a-t-il besoin d'excuse ?

Sur la mer, comme sur le marais, la pluie tombe et retombe souvent à flots. De ces innombrables gouttes d'eau douce qui viennent s'y confondre, que reste-t-il qui tempère l'amertume des eaux perpétuellement agitées, qui corrige l'aigreur putride des eaux dormantes ? Supposez des conditions climatériques propres à les faire abonder mille et mille fois plus encore, l'immense étendue de l'Océan n'y perdrait rien de son âcre saveur. Quand on a vu notre société saturée d'amertume, elle aussi, avec toutes les haines qui la remuent, toutes les façons d'aimer ou malfaisantes ou frustratoires qui la gâtent, serait-il moins insensé d'attendre quelque chose en sa faveur, des influences d'en haut, d'attribuer à l'ondoiement supérieur qui se répand en effusions chrétiennes, la vertu de se résoudre en un mélange plus efficace, plus durable que celui de l'averse d'une heure avec l'Océan où elle se perd ? Seulement,

de temps en temps, non pour les cœurs secs qui se refusent, mais pour un très petit nombre d'âmes captives, il est vrai, parce que tout l'exige, mais non impénétrables, quelqu'un surgira disant : « Voyez que de ce très peu de douceur « venu d'en haut pour ne laisser en bas nul goût, « il ne reste pas la dilution la plus imperceptible. « Prévenez donc (car cela est en votre pouvoir) « cette absorption que l'on prend à tort pour un « mélange. Que de cette eau, pendant qu'elle dé- « goutte, pure encore, chacun reçoive seulement « ce qui tiendra dans le creux de sa main ; il la « trouvera, comme le veulent sa nature et son « origine, rafraîchissante et douce. Qu'il y re- « vienne ; il y a de quoi étancher toute soif, pe- « tite ou grande,

> Et la goutte du Ciel, sur sa lèvre restée
> *Rendra* toute autre coupe amère et détestée [1].

Cette fois, celui qui aura parlé sur ce ton se trouve être un illustre romancier, un écrivain de premier ordre. Prêchant d'exemple, il aura fait fi de ce génie d'écrivain ; il l'aura presque mis à rien, au prix de l'indépendance personnelle et de la révolte morale qui font l'intrépidité du sage.

---

[1] Lamartine, *Jocelyn*.

D'un coup d'œil, il aura mesuré et les conquêtes arides que la science étend à perte de vue et le gouffre attirant du plaisir où précipite le vertige, d'où la nausée remonte. Il aura osé dire : « Ailleurs est la vraie vie, et quant à moi, j'en « viens aux preuves, c'est-à-dire aux actes. » Et cela est d'une beauté supérieure, et cela est bien, divinement bien; ou, si vous l'aimez mieux, c'est en fait d'absurdités la plus pure, la plus simple, et aussi la plus rare. Ce qui revient au même.

1886.

UN PARALLÈLE A LA PLUTARQUE

La critique historique tend à élargir de plus en plus la place d'honneur qui revient à l'empereur Caïus César, c'est-à-dire au despotisme naissant tout à coup, puis croissant avec un prodigieux éclat pour tomber dans sa fleur, entre Tibère qui en représente la pleine et tardive maturité et Néron qui en montre l'épanouissement régulier et raisonnablement soutenu. « C'est vraiment « dommage, a-t-on dit ironiquement, que l'épée « de Chéréas ait privé le monde de la moralité « complète d'un spectacle trop vite interrompu [1]. »

---

[1] Beulé (cours fait sous le second Empire, à la Bibliothèque nationale).

C'est dommage, dirons-nous en insistant sur le même point de vue, qu'elle n'ait pas été avancée de quelques années, l'entrée en scène du jeune prince, le premier, dans Rome, que le prestige de l'hérédité directe, suppléant à l'âge et aux mérites propres, éleva au pouvoir suprême. Si, par une exacte coïncidence, le même laps de trois années qui emporta la domination universelle décernée au fils de Germanicus en qui Rome et l'Italie saluèrent, sous un surnom familier, l'espérance du genre humain, eût marqué le passage sur la terre de Galilée et de Judée de ce maître des âmes que Jérusalem venait récemment de voir mourir, et de quelle mort! jamais antithèse historique et morale n'eût offert une pareille leçon et rempli à ce point la mesure d'un art supérieur.

Ici, un tel mystère de pauvreté, de pureté, de renoncement à soi jusqu'au sacrifice suprême; là, une telle fièvre de jeunesse et de toute-puissance effrénées, confondant la passion de l'or avec une soif inextinguible de luxure et de sang; là, un tel caprice de faire de la vieille noblesse du nom romain son amusement, et ce caprice trouvant dans l'accumulation de trésors dignes des profusions de Cléopâtre, ajoutés au trésor formé par l'avarice de Tibère, de quoi se ranimer sans cesse et varier au gré des voluptés et des sup-

plices préférés. Une fureur de s'ériger en Dieu dépassant toute proportion, défiant tout exemple, ajoute un dernier trait, et non le moins frappant, au contraste imaginé. Elle achève d'opposer l'un à l'autre cet usurpateur effronté de la puissance divine et ce mystérieux sauveur de la dignité morale, tous les deux, l'un durant sa courte vie, mais l'autre après sa mort et pour si longtemps, ayant fait éclater sur bien des lèvres humaines, avec des sens infiniment dissemblables, ce même cri : *Deus, ecce Deus !*

A peu près contemporain de ce qui s'accomplissait ainsi de supérieur et de caché à sa toute-puissance, l'empereur Caligula fut sur le point d'aller en recueillir un prochain et direct témoignage. L'idée de visiter les lieux où le problème du divin qu'il lui paraissait si simple de résoudre à son profit et en sa personne, se posait en cet instant même sous des formes bien nouvelles et s'agitait avec des inquiétudes jusqu'alors inconnues, avait éveillé chez lui bien plus qu'une velléité fugitive. Quelques jours de vie encore, et son vœu était rempli. Devant l'impérial voyageur que l'Orient attendait, allaient s'ouvrir les mers où il se serait croisé avec certains passagers de très obscure origine apportant à Rome des destinées imprévues. Il savait comment avait retenti dans ces contrées lointaines la prétention

téméraire qui l'égalait aux Pharaons plutôt encore qu'elle ne le rapprochait du héros macédonien. Il s'était fait raconter les désordres excités dans les rues d'Alexandrie, les persécutions dont la multitude jadis asservie aux Ptolémées semblait avoir repris la tradition vis-à-vis des descendants de ceux que Moïse avait trouvés indomptables. Il y avait sans doute attaché tout juste la même importance que devaient prendre, plus tard, des violences de hasard venant ensanglanter un repaire obscur d'infidèles, un *ghetto*. Avait-il pris un peu plus au sérieux la protestation désarmée et d'autant plus solennelle faite par ces *opiniâtres* dont parle Bossuet, devant le gouverneur romain de la Syrie? Ou bien n'éprouva-t-il que le dédain familier aux autocrates de tout siècle et de tout pays quand ils sont bien décidés à violer la conscience d'un peuple en se mettant à la place de son Dieu, et bien sûrs, en outre, de rester les plus forts?

Quoi qu'il en soit, il avait hâte de partir, d'aller se faire voir là où sa présence devait produire des effets irrésistibles. L'Égypte surtout l'attirait, et pouvait-il en être autrement? Dans ces lieux où les adversaires des deux fondateurs successifs de l'Empire étaient venus tomber, Antoine après Pompée, là, sur cette terre promise, l'attendait, avec la tradition des excès, l'idolâtrie par où

l'adoration religieuse avait été ravallée fort au-dessous de l'homme, avec l'exemple de promiscuités incestueuses devenues un attribut respecté de la royauté, la consécration de ce *droit divin* qu'il prétendait restaurer plutôt qu'inaugurer pour son compte. Que de choses l'Égyptien Hélicon, son favori, celui qui avait le secret de le distraire par les agréments de sa conversation, avait dû lui apprendre sur la contrée privilégiée dont les flottes venaient emplir les ports que, par ses soins, la Sicile leur tenait largement ouverts! Quelles ardeurs ce projet passionnément caressé devait faire monter au cerveau troublé, où le sang d'Antoine se mêlait avec le sang d'Auguste et celui de Tibère? Chez le grossier imitateur d'Alexandre pour qui mourut Cléopâtre, le rude génie romain, répudiant la civilisation vraiment hellénique dont il s'était rapproché par l'intermédiaire de quelques grands hommes pour une heureuse et légitime union, s'était mésallié avec la molle corruption des monarchies orientales. Montrer à l'univers en paix cette alliance définitivement consommée, donner pour témoins à sa célébration, comme autant d'effigies d'ancêtres, les antiques simulacres qui du Dieu, de l'homme, de l'animal, ne prennent qu'une seule image, faire aborder à ces rives fortunées la flotte éclatante de soie, de pourpre et d'or déjà prome-

née vers d'autres bords, la flotte qui leur amènerait le petit-fils couronné d'Auguste et du rival d'Auguste, le beau rêve et l'incomparable voyage! Quel pélerinage et quelle apothéose! Quelle perle sans prix à jeter au fond de la coupe tant de fois remplie, tant de fois vidée pour les ivresses et les voluptés du pouvoir absolu!

Ce ne fut qu'un rêve. Bientôt, devant le cadavre sanglant du nouveau Dieu, allait se faire entendre la question solennellement adressée au peuple romain : Qui voulez-vous, de César ou de la liberté ? comme, peu de temps avant, le peuple juif avait entendu cette autre question : Qui voulez-vous, de Barabbas ou de Jésus? Des deux côtés, la réponse victorieuse vient de ceux qui se vantent d'être les amis de César. Le monde sait à quel prix ils se contentèrent, mais il est bien loin d'avoir appris comment peuvent s'accorder, en fait comment s'accordent, pour la destruction de toute tyrannie matérielle et morale, le nom rejeté d'un côté, le vrai sens du mot répudié de l'autre. Même erreur, même lâche défiance vont se produire encore et presque se correspondre, lorsque la flamme des guerres civiles dévorera le Capitole, lorsque tombera devant un vainqueur étranger le Temple où la race d'Israël croyait tenir à jamais enfermé le secret du Dieu unique, le Temple dont le seuil n'avait admis ni la superbe et colos-

sale image du fils de Germanicus, ni l'effigie douloureuse du fils de Marie. A Rome, à Jérusalem, la foule se lamentera, comme trahie par le destin. Et pourtant rien ne sera perdu. Ni les souvenirs profanés de la République, ni l'extinction de la lignée d'Auguste et de Livie ne feront obstacle à ce que l'univers romain respire encore une fois, au sortir de convulsions passagères, sous des astres plus propices. Bientôt aussi des milliers de temples s'élèveront pour recueillir, au profit de l'Humanité entière, la notion du vrai Dieu, qui ne devait pas rester le bien sans partage d'un peuple jaloux. La source tarit-elle parce que l'enceinte murée qui cernait ses eaux cesse de les contenir ? Le germe que les vents du désert portent vers les lieux où se fixent et se multiplient les générations humaines devient-il stérile pour être séparé de sa rude enveloppe? Est-il détruit, parce qu'il disparaît et reste enfoui quelque temps avant de lever et de pousser ?

CHRISTIANISME ET CATHOLICISME

Sous toutes les formes et sur tous les terrains, depuis le champ de bataille jusqu'à la polémique courante, on ne se lassera jamais de mettre Dieu de son côté, de le tirer à soi !

***

La religion positive qui a la prétention de mettre les *mystères* à la place du *mystère* oublie trop que l'erreur capitale des mythologies était de mettre *les dieux* à la place de *Dieu*.

***

La religion qui confisque le mystère fait plus qu'il ne semble les affaires du positivisme qui le proscrit.

***

Le mystère est l'alpha et l'oméga de la poésie qui commence et finit avec lui. Il ne deviendra jamais l'oméga de la science, quelque envie qu'elle ait d'en finir avec lui.

***

Que dévoiler soit connaître, que mettre à nu soit jouir, est-ce donc si clair?

***

Inépuisable autant qu'insaisissable, le mystère est comme l'atmosphère naturelle, nécessaire du monde moral. Avec leur superbe esprit de conquête, les sciences affectent de le dépasser ou de l'éliminer. Avec leur inflexibilité dogmatique, les religions se vantent de l'enfermer dans d'étroites et impérieuses formules. Le spiritualisme modeste et réduit à plus de modestie que jamais, continue à entretenir, à soigner le domaine dont il se plaît à étendre les limites, à défendre les confins, sur les bords de l'Océan insondable, où se perdent également nos affirmations les plus hardies, nos négations les plus déterminées. Sachant bien qu'il n'est ni dogme, ni système qui permette de l'affronter, encore moins de le franchir, il trace à l'intention de ceux qui veulent tenter cette région de naufrages, tel utile *vade*

mecum qui s'appelle les *problèmes de l'âme*[1], tel *périple* prudent qui est intitulé les *Causes finales*[2].

***

Tenir toute belle croyance pour l'amie obligée de toute belle vérité, c'est une très belle erreur, mais c'est une erreur.

***

S'il est des manières de penser à Dieu qui peuvent entamer ou miner des croyances établies, il y a, en revanche, telle façon d'établir et de gouverner ses croyances, par laquelle on s'abstient de penser à Dieu comme d'un danger et l'on s'en exempte comme d'une peine. Singulières, tristes et infructueuses représailles que voudraient exercer certaines âmes, certaines sociétés!

***

En astronomie, on a été longtemps à tirer de la connaissance qu'on avait de la terre et du soleil cette vérité que la terre tourne autour du soleil comme autour d'un centre. En religion et en morale, combien de gens connaissant que Dieu

---

[1] M. A. Laugel.
[2] M. Paul Janet.

est et sachant ce qu'est le monde, n'en agissent pas moins comme si le monde était au centre, Dieu et le ciel à la circonférence !

*
* *

Il peut y avoir un égal danger à laisser le sentiment religieux se dissiper en paroles ou à le tenir concentré au fond de la pensée. Trop répandu et trop dilaté, il s'évapore. Resserré outre mesure, il se comprime et se rétrécit ; de solide qu'il est, et même à force d'être solide, il devient sec et dur.

*
* *

Celui-ci se présente à Dieu rarement et cérémonieusement. Cet autre le recherche à toute heure et se livre familièrement à lui. Telle visite, tel accueil. Froid et cérémonieux pour l'un, il sera pour l'autre ouvert et sans contrainte, comme un ami qui invite un ami à lui confier le secret de son cœur. Celui qui vit dans cette heureuse société, s'il croit avoir à se plaindre de Dieu, se plaint à lui en observant les ménagements qu'on garde envers un ami, envers le plus sûr et le plus puissant des amis. Les explications respectueuses qu'il lui demande ne sortent jamais des limites de la prière.

*
* *

Que le sentiment religieux domine les pensées

et les actions, il n'aura que faire des paroles. Il éclate en se cachant; sa meilleure éloquence est de se taire.

*
* *

Pour les uns, la religion est une science; d'autres en font un art; d'autres encore y cherchent un divertissement à la suite de divertissements d'une nature différente, ou bien un sujet de conversation à placer avantageusement. Quelques-uns, enfin, s'y retirent comme dans un sanctuaire que le silence consacre et que la parole met en danger de profanation.

*
* *

Où finit la religion éclairée? Où commence la dévotion mal entendue? Question qui se peut dire insoluble, à la prendre dans un sens absolu et général. Question très promptement résolue, à la décider dans un sens relatif et personnel. Car, alors, cette limite, au lieu d'être insaisissable pour l'intelligence, est marquée avec une rigueur géométrique par le premier venu entre ceux qui se vantent de n'être pas incrédules. Elle n'est ni en deçà ni au delà du point précis où, dans la satisfaction de son esprit et dans la sécurité de son âme, lui-même a résolu qu'il devait s'arrêter.

*
* *

En venir à supporter les intolérants, leur con-

versation toute pénétrée de cet orgueil latent que couvre le voile décent d'une fausse humilité, c'est l'effort le plus méritoire, le dernier et le plus beau succès *personnel* de celui qui professe la tolérance religieuse et la pratique.

***

L'intolérant a bien moins de peine à nous voir pratiquer la tolérance qu'à nous l'entendre professer.

***

Il faut que l'esprit de tolérance religieuse soit aux yeux de certaines gens le plus vif défaut ou dans le secret de leur conscience, qui sait? une qualité bien enviable, pour qu'ils le pardonnent si malaisément à celui qui, d'ailleurs, est irréprochable.

***

Aux époques où triomphe le positif, l'utile, il est tout à fait naturel que la religion, elle aussi, soit tournée et soit prise du côté de l'utilité. Un besoin de mettre hors d'embarras et de garder sans trouble son repos moral, comme son activité extérieure, s'empare des hommes civilisés et les décide à n'y jamais regarder de près, avec la doctrine religieuse qui leur est tombée en partage. Cela profite puissamment à la libre question

des intérêts de ce monde et à la clairvoyante expédition des affaires. Quoi de plus gênant pour l'une et pour l'autre, ou plutôt quel dérangement sans profit et quelle perte de temps inexcusable que d'aller à la recherche des motifs de croire et des motifs de douter en matière morale !

*
* *

Aux triomphes et aux revers de la fortune publique, aux hommes d'argent et surtout à ces grands hommes d'argent qui sont les agents de change, M. de M... aura voué ses études, ses travaux, ses articles si appréciés. Dans l'un de ces articles, il lui est échappé comme un élan lyrique. Il s'est étonné hautement, il s'est indigné à la pensée que les statues de ces grands hommes n'entouraient pas ce temple de la spéculation, qui est la Bourse. Le bronze, le marbre, serait-ce trop pour les faire passer à la postérité, ou plutôt serait-ce assez? C'est de l'or, de l'or massif qu'il eût fallu. Et pourtant ce placement improductif du capital par excellence n'aurait-il pas paru comme une infidélité, comme une offense à leur mémoire? Que l'on n'ait pas songé, malgré tout, à ériger ces solennelles effigies, quel témoignage d'ingratitude! Il n'y en a, suivant lui, qu'un autre dans l'histoire contemporaine, qui se puisse comparer à celui-là, c'est le passif et lâche consen-

tement à la chute du Pouvoir temporel, qui laisse sans piédestal éclatant, sans base évaluable une institution nécessaire pour les développements nécessaires du Crédit, autant que pour les saines croyances, comme l'est infailliblement la Papauté.

*
* *

Combien d'existences encombrées plutôt encore que pleines offrent un jour de quoi tenir une bulle d'air, une goutte d'eau, où la religion entre comme une pièce de rapport ajustée parmi d'autres pièces qui s'y trouvent à poste fixe ! Elle y a sa place, si ce n'est son emploi ; sans elle il y aurait un creux ; elle le bouche.

*
* *

Que l'âme s'exerce souvent à s'orienter et à s'incliner vers le jour éternel, à prendre la position où elle aimerait le mieux à être surprise, si un suprême réveil venait mettre fin aux songes de la vie.

*
* *

Prenez au sérieux vos croyances, si vous avez le bonheur d'en avoir. Qu'elles soient autre chose pour votre direction qu'un phare lointain, aux lueurs intermittentes, voilà ce qu'il est urgent de répéter aux hommes engagés dans le pêle-mêle social. Que vos croyances reconnaissent, admet-

tent, favorisent hors d'elles, à côté d'elles, en bien des choses, en bien des idées un autre sérieux que le leur propre, que le leur seul, qu'elles ne soient pas comme contenues dans une arche hermétiquement close qui flotte, ballottée, sur une mer de sensations frivoles. Voilà ce qu'il serait bon de persuader aux femmes telles que les font devenir le tour donné à leur éducation et l'esprit du monde.

*
* *

A combien de vulgarités vous autorise à condescendre le véritable esprit religieux, sans que vous deveniez jamais vulgaire!

*
* *

Que la raison seule parle en nous, ou que seules, les passions y élèvent leur voix ou y poussent leur cri, nous voilà également détournés de souhaiter un secours étranger. L'une ne croit pas avoir besoin d'auxiliaire, et les autres ne supporteraient pas un conseiller, encore moins un adversaire. Mais que la raison et les passions en viennent à se contredire et à se provoquer, si l'on veut que le différend cesse et que le jugement soit rendu entre les parties contendantes, il faut qu'un tiers intervienne : si la raison s'adresse à la Foi, les passions en appelleront à l'Incrédulité. Quelquefois l'on se décide pour

l'une ou pour l'autre. Souvent, le plus souvent, on laisse la cause pendante pour passer à d'autres affaires.

*
* *

N'y aurait-il pas un moyen ingénieux de rendre moins importuns, moins importants en paroles, ceux de nos catholiques qui éprouvent le besoin de se proclamer tels, sans cesse, envers et contre tous? Ce serait de leur faire porter un emblème religieux, un insigne de leur croyance, comme on porte une croix, une décoration. Ils trouveraient à un tel signalement leur compte, tout leur compte, qui sait? et les autres comme eux, encore plus qu'eux.

*
* *

L'humilité morale, la compagne inséparable de la vraie piété, ne saurait malheureusement se déshabituer d'avoir plus de considération pour le zèle superbe de la dévotion déréglée, que pour l'humilité intellectuelle, compagne inséparable du doute sincère.

*
* *

A l'oreille de celui qu'on appelle un homme du monde et de celle qui s'honore du titre de femme du monde, la religion plaide sa cause et conclut à un sérieux détachement. Des deux parts ses sollicitations ont généralement peu de succès. Il y a

cette différence, toutefois, que, d'un côté, la plaideuse est éconduite sans rien obtenir, parce qu'elle ennuie; que, de l'autre, on lui reconnaît et l'on souffre qu'elle exerce seule, à l'exclusion de quiconque demande audience ou prétend accès, le privilège de n'être pas amusante.

*
* *

La vraie piété, celle qui, réglant les sept cordes de la lyre, met l'harmonie dans toutes les parties de cette composition variée, qui est la vie, motifs et idées : jeu et chant, cette piété qui n'est pas seulement la pédale immobile, grave, indifférente à tout ce qui se meut autour d'elle, la tenue d'orgue, le son de cloche tintant à vide, se perdant en l'air, au milieu de tous les bruits environnants, sans lien et sans accord avec eux, ne la déclarez pas introuvable, mais résignez-vous à chercher bien longtemps avant de la découvrir.

*
* *

Une cour comme celle de Louis XIV, c'est-à-dire un assemblage d'hommes et femmes infailliblement corrompus et frivoles, groupés autour d'un prédicateur tel que Bourdaloue et que Bossuet, quel spectacle profondément ironique venant en preuve de ce que la *religion* peut prétendre *en droit* et perdre sûrement *en fait*!

O loi d'ironie, loi universelle, dont on peut s'exercer, après le sage Amiel, à découvrir tant d'applications!

*
* *

L'inconséquence, souvent funeste, parfois salutaire, qui met les actions de l'homme à part de ses opinions, de ses théories, même de quelques-unes de ses convictions, peut aller jusqu'à la contradiction formelle, jusqu'au démenti choquant. Souvent aussi, elle reste à mi-chemin et tandis que la rigidité de la conduite et la foi qui s'avoue ou s'affiche, le scrupule, qui est comme un doute appliqué à l'acte qu'il précède, et le doute qui est un scrupule intellectuel et moral, devraient aller deux à deux ou s'arrêter ensemble, on voit des actes qui restent équivoques retardant sur des croyances pourtant sûres d'elles-mêmes. On en voit d'autres qui, par une sorte de négation pratique, prennent délibérément l'avance sur une pensée qui, elle, s'en tient au scepticisme et tâtonne.

*
* *

La légende pieuse de Tobie abonde en pensées à la fois naïves et profondes. Nulle peut-être n'égale la simple réserve des paroles de la jeune fille de Raguel tant de fois condamnée à se retrou-

ver veuve presque en même temps que fiancée, lorsqu'elle se dit à elle-même, de ceux qu'un pouvoir funeste lui enleva : « Étais-je digne d'eux ou serait-ce qu'ils n'étaient pas dignes de moi?[1] » Comparable par son charme voilé à certains *à parte* que Shakespeare prête volontiers à de plus gracieuses héroïnes, cette réflexion rend, avec une si fine, si pénétrante brièveté, la douce, l'inoffensive surprise d'une âme neuve et pure! Devant un mystère de douleur, elle est partagée entre l'humble résignation qui lui interdit de se révolter contre ce qu'elle souffre et l'involontaire fierté qui, se dérobant aussitôt, ne lui permet pas de se répondre de ce qu'elle vaut. On mettrait volontiers cette même pensée à l'usage de n'importe quelle âme, victime, à sa manière, de quelqu'une de ces ruptures, injustifiables en apparence, entre les légitimes désirs et la destinée qui s'y refuse, entre le talent et la renommée qui le fuit, entre la jeunesse et le bonheur que, vainement, elle a cru toucher; car elle exprime en perfection, sous une forme timidement interrogative, avec une sorte d'hésitation pudique, cette incertaine

---

[1] ... « *Aut indigna fui illis, aut illi forsitan me non fuerunt digni*..... »

(Tobie, cap. 3, v. 19.)

consolation qui vient d'un manque d'assurance sur le prix de ce que nous sommes et sur le sens de ce qui nous frappe.

* * *

Dans l'Évangile, qui est par excellence le livre du pauvre comme du riche, le pauvre et le riche se personnifient diversement et prennent plus d'un visage, suivant que l'un se montre ingrat ou justement reconnaissant pour le secours divin, et l'autre superbe, glorieux, ou simplement indifférent. Y avez-vous remarqué, entre autres, une figure jeune, muette et fuyante, la figure de celui qui, rencontrant une fois le regard et la parole de Jésus, s'entend demander compte de sa fortune, ne répond ni par le généreux abandon de Zachée, ni par la sèche dûreté du Pharisien et ne sait que se retirer, mais se retirer *tristement*. Celui-là n'aura pas, comme Zachée, des imitateurs aussi heureux que rares ; il ne laissera pas après lui, comme le Pharisien, une innombrable descendance ; pourtant il lèguera à plus d'un cette singulière tristesse, destinée moins à faire tache qu'à porter une ombre sur l'éclat de l'opulence. Comme il est des pauvres honteux, parce qu'ils refusent d'étaler leurs misères, il y aura quelques riches honteux, parce qu'ils ne sauront pas perdre de vue les devoirs supérieurs qu'ils

n'ont pas la force de remplir. Cette forme particulière du doute qui, devant les hommes, n'est pas sans honneur, qui, devant Dieu, ne suffit pas à l'absolution, mais contient peut-être un commencement d'expiation, c'est celle-là même qui s'est insinuée chez le jeune riche de l'Évangile [1]. Averti, et par quelle parole! il ne méprisa pas l'avertissement, mais il ne le suivit pas. Il ne rétorqua rien contre la voix qui le lui donnait, mais il espéra se mettre hors de la portée de cette voix et ne réussit qu'à se séparer de toute joie, vraie ou fausse.

*
* *

Il est un état de suspension entre ciel et terre, une sorte de crucifiement moral, un vrai *cruciatus,* qui rend l'esprit incapable de se détacher par en haut, comme de s'appuyer et de déposer par en bas, de faire autre chose que s'étendre à vide ou porter sur des points douloureux. Le droit de jeter au doute la première pierre manque à celui qui ne connut jamais cet état, et

---

[1] On dirait que cette figure n'a pas échappé à cette intuition profonde de la vérité et du fait évangélique qui fut l'un des dons singuliers de Rembrandt. On croit la reconnaître à gauche de la miséricordieuse, de l'instructive composition du Maître (*le Christ guérissant les malades*) dite *la pièce aux cent florins.*

comment celui qui l'a connu en aurait-il le courage ?

*
* *

Seul, et sans alliance et sans secours, sans récompense, mais non sans efforts, et qui osera dire sans mérites, le doute lutte en volontaire sur un terrain nu, étroit, indécis, qui n'est ni de la patrie ni de l'exil. Il ne cède pas plus aux négations déterminées qu'il n'est soutenu par les affirmations résolument salutaires. Il aspire au repos et ne se refuse nulle peine. Il voudrait se fuir et il ne sait se rendre. La douceur de vaincre lui est inconnue tout comme la consolation de se sentir enfin hors de presse. Les blessures qu'il reçoit lui laissent, plutôt que l'espérance et l'envie de guérir, le désir qu'on l'achève. Il lutte sans gain assuré comme sans perte décisive, et pourtant il lutte sans cesse et combat pour le *total* [1].

*
* *

Le doute tient de la nature des serments : bon ou mauvais, corrupteur ou fécond, selon les applications qu'il reçoit. Insinué sous l'innocence, il

---

[1] Bossuet. *Deuxième sermon pour la fête de tous les saints.* Ne dirait-on pas une traduction exacte περὶ τῶν ὅλων des Grecs ?

la trouble et la gâte. Jeté sur l'indifférence, il l'excite et la fait lever.

*
* *

Entre les croyances sincères et les croyances affectées, dont les unes s'en tiennent à la parure et au fard, tandis que les autres portent le masque, il y a place, et une place plus large qu'on ne croit, pour la croyance imaginaire.

*
* *

Quand un croyant se décide à agir, il choisit et mesure son action. Arrive-t-il à un *douteur* de risquer une résolution, il est fort à craindre que toute action ne lui soit bonne, parce qu'elle sert à le délivrer du poids de son doute. Une fois qu'il a pris sur lui d'agir, il va vite, il va loin, à toutes fins, sans trop y regarder. Il court à la façon de celui qui fuit ou qui poursuit.

*
* *

Vis-à-vis des choses sacrées qu'elle manie, tourne et retourne avec le plus étrange des sans-gênes, comme si elle seule avait le droit d'en disposer, la crédulité se permet de si grossières audaces ou prend des libertés si risquées, que l'on en vient à trouver vraiment respectueux, en comparaison, les timidités du doute, ses réserves, ses éloignements.

***

C'est un doute infidèle à lui-même que celui qui, abjurant ou niant le mouvement de l'esprit, passe au repos, y demeure et s'en contente.

***

Foi arrogante, foi opulente, gardez-vous de le prendre de haut avec la misère de tel doute humble et tremblant qui s'estimerait heureux de ramasser quelques miettes, non de notre superflu, mais de ce qui put bien être d'abord notre nécessaire.

***

En fait d'œuvres, il est des chrétiens dont l'innocente manie et les stériles prétentions ne vont pas au delà de quelque naïve copie d'*amateur*, d'après le Maître. Il en est d'autres, moins dignes d'indulgence, qui donnent dans les contrefaçons artificieuses, comme les industriels malhonnêtes.

***

Quand l'honnête homme, outre qu'il est honnête, se sent négligé ou se croit oublié par le monde, ne s'en met pas le moins du monde en peine, et va droit son chemin comme s'il était accompagné, c'est dommage que plus personne ne le regarde; car il y a gros à parier qu'on verrait en lui un chrétien sans le savoir et sans le dire; chose curieuse! être rare!

*
* *

Devant la foi candide, le doute nu et qui ne cherche pas à se couvrir doit se sentir gêné ; mais en face de la croyance infidèle à l'humilité jusqu'à se draper d'arrogance, faire honte plutôt que pitié devrait être le privilège du doute timide et tout embarrassé encore de respect.

*
* *

Je veux dire adieu aux choses du dehors où trop souvent je me suis senti égaré ; je veux perdre de vue les chers objets qui, s'échappant loin de moi, m'ont déchiré pour jamais. Je me suis retiré en moi-même avec l'espérance du repos ; mais qu'y trouvé-je ? Un corps toujours présent et qui me pèse, un esprit errant qui, la plupart du temps, reste silencieux ou me répond à faux, une âme inquiète et que j'ai peine à porter. Il faut donc passer outre et chercher mieux ; car enfin de quoi parlé-je, quand je parle de mon corps comme d'un ennemi, de mon esprit comme d'un absent ou d'un importun, de mon âme comme d'une étrangère ? Ou plutôt qui donc parle aussi en moi, pour moi, contre moi ? Si quelqu'un eut jamais l'audace de dire au genre humain et a toujours le droit de répéter doucement, en secret, au dernier, au plus petit : « Quitte

tout ce que tu as et tu trouveras ce que tu dois être », s'il est venu, s'il revient sans cesse

Arracher l'homme à l'homme et l'attacher à lui,

serait-ce donc celui-là que j'entends, qui m'attire, qui veut que je l'atteigne quand j'échappe à moi-même ou que je me cherche en vain ? N'est-ce pas lui-même, n'est-ce pas lui seul ?

*
* *

Ils sont heureusement assez loin de nous, les temps où la paix du dehors et les bienfaits de la vie commune, tels que l'ordre social et des lois fondées sur la raison peuvent les assurer, étaient refusés aux gens parce qu'ils professaient telle ou telle croyance religieuse ; et il faut se persuader, pour l'honneur de l'humanité, que ces temps-là ont à jamais disparu et ne feront plus que hanter les mémoires comme un rêve funeste. Mais quand donc viendra-t-il, ou plutôt comment pourrait-il venir, le temps où la paix du dedans, celle qui dépend des mœurs, qu'elles seules seraient capables d'affermir, produirait pour chacun dans son for intérieur ce que l'on pourrait appeler la vraie civilisation religieuse, c'est-à-dire une tendance sincère vers l'union de tous, dans ce qui est l'essentiel, de toute croyance ?

Où et comment prendront fin les distinctions que Montaigne eût appelées *verbales* et qui, pour

parler comme Leibniz, tiennent plus à l'essence *nominale* qu'à l'essence *réelle,* les divisions formelles où l'on s'efforce, où l'on se vante de faire entrer et de tenir tout entière la vérité et la charité qui répugnent également, avec la même horreur, aux catégories restreintes et qui, pas plus l'une que l'autre, n'aiment à sentir le renfermé?

Se figurer des abîmes béants entre tel homme et tel autre, parce que celui-ci fréquente l'Église ou le Temple et que celui-là refuse d'en franchir le seuil, c'est le fait de la plus aveugle, de la plus vulgaire des opinions.

Au vrai, entre cet orthodoxe et cet infidèle, il n'y a peut-être que l'épaisseur du scrupule et l'illusion d'une apparence. Ne se peut-il que tous deux, sans être touchés pareillement et au même point, admettent au fond du cœur, avec plus ou moins de précision, la séparation salutaire, la séparation nécessaire, celle qui met à part ce que l'Église garde et peut encore communiquer d'inconstestablement conforme aux doctrines de l'Évangile, en excluant tout ce qu'elle a laissé s'introduire et tout ce qu'elle ose professer d'évidemment discordant avec ces mêmes doctrines? Qui a le droit de penser le contraire? Qui aurait l'audace de le dire, puisqu'en le faisant il violerait le secret des âmes invisibles?

A la conformité dont on vient de parler, le prétendu orthodoxe peut rendre hommage, quand il aborde le sanctuaire ouvert à tous, sans perdre, sans laisser à la porte le sentiment des discordances survenues. Le même sentiment peut obliger le prétendu infidèle à ne pas franchir cette porte. Car il voit, lui, à n'en pas douter, qu'elle donne sur un terrain couvert par bien des constructions avancées dues au zèle plus ou moins innocemment sacrilège des conservateurs en titre du monument sacré. Il considère que, successivement élevées à côté, en regard, mais hors de l'axe des constructions primitives, sous prétexte de les fortifier et de les étendre, elles ne font véritablement qu'en altérer les lignes, qu'en détourner la vue, que les masquer. Il ne saurait se décider à franchir ces adjonctions, à subir ces déviations; une voix intérieure lui défend d'en passer par là. Qui sait de quels regrets il paie cet éloignement volontaire et consciencieux qui n'ira jamais jusqu'à lui faire souhaiter la ruine de l'édifice, plus que composite, où il s'abstient de pénétrer! Car il se doute bien qu'une telle destruction risquerait d'ensevelir sous les décombres ce qui s'abrita là de légitime et de saint, avec ce qui s'y mêla et ce qui s'y incorpora de superflu, d'irrégulier, de contradictoire!

*
* *

Singulière coutume que celle qui prévaut encore dans ces villes de l'Italie où les sanctuaires religieux, les plus riches en œuvres faites pour proclamer la fécondité anticipée de la foi chrétienne, restent fermés tout le long du jour, sauf les courts intervalles durant lesquels le prêtre qui a la clef de cette maison de Dieu, dont il use en propriétaire, vient remplir son office et daigne ouvrir la porte aux fidèles.

Usage non moins singulier, non moins contradictoire, celui qui dans un si grand nombre de nos villages ne laisse l'Église ouverte tout le jour à tout venant que pour exhiber les plus grotesques images et les velléités de luxe les plus triviales. C'est pour que les plus simples notions de l'art soient par là choquées ; quelque chose de plus délicat encore se sent atteint et offensé, lorsqu'on pense aux moyens pris pour arriver à ce pauvre résultat! Que de fois, pour conquérir cette décoration saugrenue, la main droite du pasteur des âmes s'est-elle impérieusement tendue, tandis que sa main gauche recevait négligemment, avec indifférence, l'obole qu'une inspiration meilleure assignait aux héritiers légitimes du Christ, à ces destinataires, substitués à

perpétuité, de libéralités faites en son nom, aux pauvres, enfin!

En dégageant pour la développer et l'étendre la signification morale que contiennent ces deux abus contraires, on y trouverait une image frappante de deux tendances, les plus déplorables peut-être, qui puissent altérer l'intégrité du culte religieux; soit que ce culte dévie jusqu'à s'approprier exclusivement par une sorte de confiscation ce qu'il y a de solide et de vrai dans la tradition, jusqu'à s'établir dans cette tradition comme dans un lieu saint où il aurait l'imprudente témérité de réduire à une sorte de fonction réglementaire la liberté illimitée de la prière chrétienne; soit qu'il recherche et adopte je ne sais combien de superfétations inutiles ou dangereuses avec une complaisance qui n'a d'égale que la crédule légèreté qui les accepte et s'y plaît!

*
* *

Les profondeurs de la méditation, les sommets enflammés de l'enthousiasme, voilà la région naturelle, la vraie patrie du sentiment religieux. Il lui faut les hauts lieux; il lui faut la solitude de la pensée, l'élan sans retour du cœur. Hors de là, tout le compromet, tout l'altère. Au milieu des ardeurs de la controverse, il se consumera

vainement. Parmi les conversations du monde, il se sentira surpris, tremblant, il se trouvera nu, sans abri, battu de tout vent, il ne sera visité par nul de ces souffles qu'il était accoutumé à respirer et qui entretiennent sa force. Où est-il le commerce assez sûr, assez intime, où est-il l'entretien assez dégagé de tout embarras, de toute affectation, de toute prétention mesquine et contraignante, de tout vulgaire laisser-aller, pour qu'il puisse, pour qu'il ose s'y montrer tel qu'il est, sans courir la chance d'être pris pour un paradoxe ou traité comme un lieu commun.

*
* *

Triste vocation que celle qui vient de l'impossibilité de choisir ! Triste croyance que celle qui tient à l'incapacité de réfléchir !

*
* *

Combien d'esprits ne connaissent en fait de réflexion, que l'attraction du vide sans fond qui est en eux-mêmes. Allez donc les en détourner pour qu'ils regardent ailleurs ! Il est inutile de troubler leur vertige sans effroi et de vouloir redresser leur attitude penchée comme le fut celle de Narcisse.

*
* *

Qu'une même foi puisse produire des effets qui diffèrent entre eux, soit. Mais que ces effets

soient contradictoires, voilà qui répugne à la raison appelée à juger en dernier ressort, quoi qu'on fasse, et à juger d'après cette loi de relation de la cause avec l'effet qui préside aux phénomènes du monde moral comme à ceux de l'univers visible. Du même côté, celui-ci reçoit le don de répandre la lumière, celui-là tire le privilège de déverser impunément l'outrage, et des esprits si opposés seront traités de parents, de frères! Autant dire qu'il suffit à deux personnes de porter le même nom, pour faire partie de la même famille, les mêmes habits pour être de même race. Autant croire qu'il y a parité d'origine, de nature de direction, entre le jet de flamme s'élançant vers le ciel du cœur d'un Lacordaire, et la forgée d'amertume qui, de la lèvre souillée d'un Veuillot, tombe à dessein sur quelqu'une des gloires les plus pures dont s'honore cette terre.

*
* *

Quelque jour peut-être, un écrivain à la hauteur de sa tâche saura tracer un parallèle à la Plutarque, entre ces deux conquérants de l'opinion qui, par le succès égal d'œuvres bien contraires auront fait qu'un siècle peut être appelé le siècle de Voltaire et que notre époque pourrait être aussi justement qualifiée l'époque de Veuillot. Très

certainement en effet (et à distance on le reconnaît de mieux en mieux) l'influence que ce dernier défenseur en titre de la religion, si rarement visité par l'esprit religieux, aura exercée sur les habitudes intellectuelles et sociales de toute une génération, n'a rien à envier au brillant prestige qui rayonne autour de ce philosophe si souvent infidèle au véritable esprit philosophique.

La moindre page intime échappée au XVIIIe siècle, pour peu que notre attention l'effleure, a je ne sais quel souffle léger qui met tout en éveil, nous fait deviner qui a passé par là. De nos jours comment entrer dans ce qu'il est convenu encore d'appeler un salon français (en y ajoutant l'épithète de *bien pensant*), sans reconnaître à je ne sais quel mélange nouveau de contraint sans politesse, de laisser-aller sans la moindre élégance, de moquerie ouverte ou rentrée d'irréflexions convenues, le ton donné, prôné par ce solennel bouffon au service de la majesté divine grâce auquel furent narguées, blaguées à plaisir, toutes les saintetés humaines qui ne vont pas sans l'honneur intellectuel.

Si les licences que l'un eut le grand tort de prendre compromettent encore, en vertu d'une sorte de reversibilité qu'il faut déplorer, tant d'idées justes et généreuses semées de toutes parts, de près et au plus loin, que de déprava-

tout ce que tu as et tu trouveras ce que tu dois être », s'il est venu, s'il revient sans cesse

Arracher l'homme à l'homme et l'attacher à lui,

serait-ce donc celui-là que j'entends, qui m'attire, qui veut que je l'atteigne quand j'échappe à moi-même ou que je me cherche en vain ? N'est-ce pas lui-même, n'est-ce pas lui seul ?

***

Ils sont heureusement assez loin de nous, les temps où la paix du dehors et les bienfaits de la vie commune, tels que l'ordre social et des lois fondées sur la raison peuvent les assurer, étaient refusés aux gens parce qu'ils professaient telle ou telle croyance religieuse ; et il faut se persuader, pour l'honneur de l'humanité, que ces temps-là ont à jamais disparu et ne feront plus que hanter les mémoires comme un rêve funeste. Mais quand donc viendra-t-il, ou plutôt comment pourrait-il venir, le temps où la paix du dedans, celle qui dépend des mœurs, qu'elles seules seraient capables d'affermir, produirait pour chacun dans son for intérieur ce que l'on pourrait appeler la vraie civilisation religieuse, c'est-à-dire une tendance sincère vers l'union de tous, dans ce qui est l'essentiel, de toute croyance ?

Où et comment prendront fin les distinctions que Montaigne eût appelées *verbales* et qui, pour

parler comme Leibniz, tiennent plus à l'essence *nominale* qu'à l'essence *réelle,* les divisions formelles où l'on s'efforce, où l'on se vante de faire entrer et de tenir tout entière la vérité et la charité qui répugnent également, avec la même horreur, aux catégories restreintes et qui, pas plus l'une que l'autre, n'aiment à sentir le renfermé?

Se figurer des abîmes béants entre tel homme et tel autre, parce que celui-ci fréquente l'Église ou le Temple et que celui-là refuse d'en franchir le seuil, c'est le fait de la plus aveugle, de la plus vulgaire des opinions.

Au vrai, entre cet orthodoxe et cet infidèle, il n'y a peut-être que l'épaisseur du scrupule et l'illusion d'une apparence. Ne se peut-il que tous deux, sans être touchés pareillement et au même point, admettent au fond du cœur, avec plus ou moins de précision, la séparation salutaire, la séparation nécessaire, celle qui met à part ce que l'Église garde et peut encore communiquer d'inconstestablement conforme aux doctrines de l'Évangile, en excluant tout ce qu'elle a laissé s'introduire et tout ce qu'elle ose professer d'évidemment discordant avec ces mêmes doctrines? Qui a le droit de penser le contraire? Qui aurait l'audace de le dire, puisqu'en le faisant il violerait le secret des âmes invisibles?

tout ce que tu as et tu trouveras ce que tu dois être », s'il est venu, s'il revient sans cesse

Arracher l'homme à l'homme et l'attacher à lui,

serait-ce donc celui-là que j'entends, qui m'attire, qui veut que je l'atteigne quand j'échappe à moi-même ou que je me cherche en vain ? N'est-ce pas lui-même, n'est-ce pas lui seul ?

***

Ils sont heureusement assez loin de nous, les temps où la paix du dehors et les bienfaits de la vie commune, tels que l'ordre social et des lois fondées sur la raison peuvent les assurer, étaient refusés aux gens parce qu'ils professaient telle ou telle croyance religieuse ; et il faut se persuader, pour l'honneur de l'humanité, que ces temps-là ont à jamais disparu et ne feront plus que hanter les mémoires comme un rêve funeste. Mais quand donc viendra-t-il, ou plutôt comment pourrait-il venir, le temps où la paix du dedans, celle qui dépend des mœurs, qu'elles seules seraient capables d'affermir, produirait pour chacun dans son for intérieur ce que l'on pourrait appeler la vraie civilisation religieuse, c'est-à-dire une tendance sincère vers l'union de tous, dans ce qui est l'essentiel, de toute croyance ?

Où et comment prendront fin les distinctions que Montaigne eût appelées *verbales* et qui, pour

parler comme Leibniz, tiennent plus à l'essence *nominale* qu'à l'essence *réelle,* les divisions formelles où l'on s'efforce, où l'on se vante de faire entrer et de tenir tout entière la vérité et la charité qui répugnent également, avec la même horreur, aux catégories restreintes et qui, pas plus l'une que l'autre, n'aiment à sentir le renfermé?

Se figurer des abîmes béants entre tel homme et tel autre, parce que celui-ci fréquente l'Église ou le Temple et que celui-là refuse d'en franchir le seuil, c'est le fait de la plus aveugle, de la plus vulgaire des opinions.

Au vrai, entre cet orthodoxe et cet infidèle, il n'y a peut-être que l'épaisseur du scrupule et l'illusion d'une apparence. Ne se peut-il que tous deux, sans être touchés pareillement et au même point, admettent au fond du cœur, avec plus ou moins de précision, la séparation salutaire, la séparation nécessaire, celle qui met à part ce que l'Église garde et peut encore communiquer d'inconstestablement conforme aux doctrines de l'Évangile, en excluant tout ce qu'elle a laissé s'introduire et tout ce qu'elle ose professer d'évidemment discordant avec ces mêmes doctrines? Qui a le droit de penser le contraire? Qui aurait l'audace de le dire, puisqu'en le faisant il violerait le secret des âmes invisibles?

pas toutes sortes de sacrifices. Humbles devant elle, nos vices et nos faiblesses, voilà les victimes qu'elle agrée ; c'est comme l'offrande d'Abel. Mais que les talents, les mérites, la science d'autrui, ou la science et le génie pris en soi ne deviennent pas la matière de nos holocaustes ; prenez-y bien garde. Car ce serait comme l'offrande de Caïn, dont le Seigneur détourna sa vue.

*
* *

Ce qui donne le mieux la réplique aux conversations mondaines où la médisance prend si fort ses aises, ce sont les conversations dévotes où l'on s'inquiète de la religion du prochain pour en relever les défauts et établir les imperfections sans espoir et sans souci d'en corriger les erreurs.

*
* *

A vouloir que le mot Dieu soit vide de sens, une bonne partie de l'humanité se trompe. A se figurer que la pensée de Dieu représente autre chose que le plus inévitable, mais le plus inaccessible des mystères, il se pourrait bien qu'une autre partie entretînt une illusion plus ou moins inoffensive.

*
* *

O dévot, cher dévot, conservez la perception

des distances morales et gardez-en la mesure. Souvenez-vous, s'il se peut, que le vrai bien ne peut être dès à présent goûté par vous dans toute sa plénitude, qu'il faut tour à tour le voir et le perdre de vue et que cette alternative de rapprochements et d'éloignements, qui est une nécessité, a son charme. N'y a-t-il pas un surcroît de plaisir dans la vue d'un ami, après quelque temps passé loin de lui ? Et quand l'objet de votre amour est éternel et que vous êtes en pleine assurance sur lui, vous vous plaindriez d'en être réduit à l'aimer de telle sorte que vous n'avez à redouter ni les inquiétudes inséparables de toute autre absence, ni les suites du contact incessant par où le reste s'use ? Dévot, soyez patient. Toute affection grande et légitime doit se composer de respect et d'amour, c'est-à-dire céder à deux forces morales dont l'une tend à l'éloigner de son objet et l'autre à l'en rapprocher. Le sentiment religieux qui est l'expression suprême de l'amour du regret, n'échappe pas à cette loi, il a ses rapprochements merveilleux et ses mystérieuses absences.

*
* *

Il siérait à certaines âmes, revenant à Dieu, de traiter avec lui, ainsi que les nations et les gouvernements traitent avec l'Église. Si la chose se

pouvait, elles concluraient, elles aussi, quelque chose comme un Concordat.

*
* *

Dans le récit complet, dans la confession humble et sans artifice d'une vie intérieure qui a trouvé le repos après l'agitation, il y a une puissance de conversion plus efficace que ne le seront jamais les efforts même les plus énergiques et les plus sincères de ceux qui font profession d'avoir la foi et de convertir. On y voit en action ce que ces derniers mettent en discours ; on entre pas à pas, sur la trace d'un guide sûr, dans la région où il appelle de loin ses auditeurs et qu'il voudrait leur faire parcourir après l'avoir connue et parcourue lui-même. On y trouve à côté de la force persuasive du Conseil l'autorité de l'exemple, et dans l'histoire particulière d'une seule âme, l'image et le modèle de ce que toute âme peut être.

*
* *

Être convaincu que la religion que l'on professe est excellente, qu'elle est la seule vraie, quelle règle de conduite parfaite ! Quelle sûre garantie morale ! Et pourtant, telle est la faiblesse humaine que sous cette salutaire conviction risquent de s'insinuer deux erreurs subtiles qui, dérivant à

vrai dire d'un même principe, d'une même fausse opinion, peuvent influer sur toute la conduite de la vie. La première est d'être disposé à moins d'exigences, à plus de condescendance vis-à-vis de soi-même, comme si croire ce qu'il faut croire était une qualité qui tînt lieu de fautes ; la seconde de se persuader que la possession des avantages terrestres est un complément légitime de la prédilection divine, un apanage réservé justement au vrai croyant, comme si la piété, cette grâce invisible et céleste, était faite pour attirer d'autres grâces matérielles et sensibles : double tromperie de la pensée et de la conscience qui en viennent à méconnaître l'excellence d'un don qui se suffit et la vertu supérieure d'une faveur, assez loin de toute autre faveur pour n'impliquer ni dispenses, ni exemption, ni privilège.

*
* *

Se résigner jusqu'à la perte des privilèges sociaux qui, en d'autres temps, auraient mis hors de pair ; supporter, sans sécher tout à fait de dépit, la privation des grandes richesses que le voisin possède, des positions élevées dont l'accès est refusé, de succès d'esprit auxquels on prétendrait vainement ; avoir un baume tout prêt pour toute blessure d'amour-propre, en même temps qu'un préservatif authentiquement garanti pour

tempérer, pour amortir par un égal et tiède contentement de soi-même la secrète, l'inévitable inquiétude dont ne saurait se défendre quiconque n'est pas chrétien et dont il est interdit aux chrétiens sérieux de se délivrer : que d'avantages réunis sous un seul mot ! A combien de gens il suffit pour en jouir de se décerner, de leur autorité privée, cette décoration appliquée à tous les mérites qu'on se reconnaît, mise à la place de tous les mérites manquants, qui a pour brevet le catholicisme !

*
* *

Tel croyant se passe de nombre de vérités comme on retranche un superflu onéreux. Il se garderait bien de mettre son honneur à rejeter quantité d'erreurs et de préjugés. Il les tient, il y tient, il s'y retranche. Il se donne ainsi le double mérite d'une privation sans peine et d'un bénéfice sans effort.

*
* *

L'*Histoire des Variations* de Bossuet est œuvre d'historien qui saisit, réunit, combine bien des lignes divergentes dans le temps et dans l'espace. Il en est autrement de l'histoire des variations du catholicisme. Celle-là se fait en quelque sorte toute seule, suivant une ligne invariablement

droite. Le contenu visible en saute aux yeux de quiconque en suivant de siècle en siècle les procédés de l'Église, ou visitant une église n'importe laquelle, pourvu qu'elle compte quelques siècles d'existence, en examine les autels avec ce qu'il y a sur ces autels : « Au commencement Dieu et le « Christ, à la fin l'Immaculée et Saint Joseph, « son époux. »

***

Laissez aux dictionnaires abrégés de religion et de morale, à l'usage du vulgaire, ce renvoi commode et fallacieux : spiritualisme, voyez christianisme ; christianisme, voyez catholicisme ; catholicisme, voyez jésuitisme. Vaines apparences, trop réels égarements d'une fausse tautologie ! Mais dans le Dictionnaire général des connaissances humaines, maintenez comme le mieux justifié des renvois sans issue, celui-ci : « Dieu, voyez mys- « tère ; mystère, voyez Dieu. »

***

Entre les idées qui suivent, un Être souverain et parfait, un divin Créateur, un fils de Dieu fait homme, une Parole révélatrice, une Église qui serait seule légitime, un Être humain doué d'infaillibilité, un Sacré-Cœur adoré par dessus tout, que de distance, et quelles distances ! Le sens

commun ne le sait que trop, pour peu qu'il se soit appliqué à passer de l'une à l'autre. Que dire de ceux qui sautent ou font mine de sauter si légèrement au-dessus de cette série d'abîmes infranchissables ? Faut-il les comparer à un explorateur du globe terrestre qui se contenterait d'aller, le doigt sur la mappemonde, de méridien en méridien, de l'équateur au pôle, ou bien à un visiteur du Ciel, qui, sur une sphère bien faite, passerait en un clin d'œil d'astre en astre, d'étoile fixe en comète errante ? Que dire de ces voyageurs en chambre se risquant sans péril et sans façon dans le domaine de l'Infini et du Surnaturel, s'y jouant à l'aise, y faisant leur part. Doit-on les plaindre ? Eh ! non, ils sont heureux à leur manière. Doit-on les féliciter ? Pas davantage. Ils sont absurdes.

*
* *

Avec son impérieux *compelle intrare,* prononcé contre tout récalcitrant, le catholicisme fut le pire et par moments le plus sanglant des drames. Avec son *Dignus est intrare* offert à tout venant, pourvu qu'il ait le cerveau et le cœur vides, une vie bête à faire pitié et habituellement, régulièrement, Dieu et l'Éternité à la bouche, le néo-catholicisme est une comédie qui confine à la farce.

*
* *

Avec l'orgueil de race inhérent aux longues possessions, le dogme s'impose ; avec une insolence de parvenue, la science est trop portée à en imposer en donnant le change sur ses insuffisances. De la science superbe vers l'ignorance têtue, nulle inclination. Mais, entre l'ignorance naïve et la science qui comprend et pratique les humilités nécessaires, il est et il y aura toujours de commodes intelligences.

*
* *

Même de nos jours il ne manque pas de fanatiques qui ne demandent qu'à devenir chef de file. Mais s'il est vrai que le nerf de la guerre est l'argent qui rassemble les corps d'armée, il ne l'est pas moins que l'amour de l'argent et de jouissances qui s'achètent, produit incessamment un effet contraire, il énerve, il débande les troupes ; il répand parmi elles un de ces relâchements qui portent à laisser tout aller.

*
* *

Entre celui qui veut nous amener à ses manières de voir, et celui qui s'efforce à nous enfermer dans sa manière de croire, il y a la différence qui sépare un fâcheux d'un tyran. Si l'un nous ennuie, l'autre nous opprime.

*
* *

Avez-vous assisté à quelque entretien soi-disant religieux, comme il s'en engage d'impie à dévote. Pauvres raisons mort-nées qui se jettent et se rejettent ce qu'elles appellent le bon Dieu, comme on renvoie un volant d'une raquette à l'autre ! Pauvres yeux malades, condamnés à ne pas voir cet entre-deux qui contient et tout le monde grand ouvert de réalités, et tout le monde à peine entr'ouvert de mystères ; oui, rien que cela !

*
* *

Que de fleurs artificielles durent sans se faner ou sans avoir l'air de se faner devant des autels vides et de vieux simulacres ! Que de fleurs tendres et délicates et renaissant d'elles-mêmes sont flétries du nom de *sentimentalisme !* L'attendrissement s'en va ; il quitte jusqu'à nos tendresses.

*
* *

Avoir choisi précisément pour l'ériger en dogme l'impossibilité physique et morale que l'on sait, en avoir fait le point central, le capital, l'essentiel de la religion, en l'honneur non seulement du fort petit nombre de femmes qui portent au fond des cloîtres la froideur de leur tempéra-

ment, mais de la multitude de celles dont la vie se passe soit à aller au-devant de souillures nécessaires, indispensables, soit à supporter sans plaintes ces mêmes souillures, une fois que le mariage célébré devant l'autel, a jeté sur elles le voile d'une légitime sécurité : le beau coup de maître, l'admirable trait de génie sacerdotal ! Et comme cet acte de foi en l'esprit de contradiction inhérent à la femme avec lequel le mari doit toujours compter et sur lequel le prêtre ne saurait trop compter, a été couronné par le succès !

***

L'union des âmes ayant les sens pour entremetteurs, est proclamée journellement sous l'invocation du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le prêtre en a le rituel et fait comme s'il en possédait la recette. Elle s'opère Dieu sait comme. L'union des âmes opérée par l'intelligence qui s'en mêle reste le secret d'un nombre imperceptible d'initiés et d'initiées ; il ne tient nullement du miracle, mais comme il tient de près au bonheur !

***

Du dénuement au nécessaire, du nécessaire au superflu, du superflu au factice pur, ainsi va la civilisation religieuse, suivant les mêmes routes

que la civilisation matérielle ! Aux langueurs et aux infirmités du corps l'homme commence par opposer cette simple peau de bête sauvage qui, peu à peu, subira les transformations les plus compliquées et recevra les façons les plus raffinées. Contre les intempéries et les attaques extérieures, il se fait d'abord une cabane de troncs d'arbre, en attendant l'inexpugnable citadelle, le palais, la maison de plaisance, où son goût grossier ou cultivé, bon ou mauvais, saura prodiguer et varier les ornements. Ce que lui suggèrent en premier lieu les terreurs du dedans et du dehors, c'est l'idée d'un être supérieur qui se laisse apaiser par l'effusion du sang. Il y a loin de là à cette tardive conquête de la raison, à ce bienfait plus tardif encore de la Révélation chrétienne, qui est la croyance à un Dieu juste. Plus tard, au-dessus de la croyance nécessaire, on verra reparaître, repousser plus d'une croyance accessoire, portant la marque d'un fétichisme puéril; dépouille morale des âges où prévalut l'aveugle et instinctif abandon de soi, qui, au lieu de rester seule et de se montrer à nu, s'ajoute à l'enveloppe obligée et va jusqu'à fournir un élément de distinction agréé par la mode.

*
* *

La sotte dévotion tire à elle Socrate, comme la

sotte impiété prétend accaparer Voltaire. Supposez ces deux généreux et sages esprits revenus à l'existence humaine, et jouissez, en idée, du désappointement de tant d'âmes vulgaires qui se réclament de l'un et de l'autre, lorsque désavouées par l'un et par l'autre elles les verraient, loin d'elles, se reconnaître et s'unir.

***

Ayez l'audace d'avancer qu'il n'est de survie humaine que celle de l'esprit et de ce qu'il aura produit, et d'ajouter que cette survie attire, séduit ceux qui en sont capables comme le plus noble but de l'existence; vous aurez contre vous la multitude de ceux à qui manque l'esprit et, par dessus le marché, quelques-uns encore, dans le petit nombre de ceux qui en ont.

***

Laissez sa confiance en soi à celui qui, sous le nom de foi, entend vous en faire part; laissez-lui également cette soumission aveugle aux injonctions intellectuelles d'une Église, qu'il veut vous faire prendre pour l'humilité chrétienne. Laissez-lui toute élévation prétendue, comme tout abaissement qui ne fait rien au niveau moral.

***

Suivant les personnes qui se présentent, il

convient qu'un esprit bien fait et juste s'ouvre tout grand, s'entr'ouvre seulement, ou refuse nettement tout accès. A-t-il affaire à l'un de ceux qui soutiennent l'une de ces deux thèses, ou laisse entrevoir l'une de ces deux opinions, à savoir que le catholicisme est sinon le christianisme lui-même, du moins l'héritier direct et légitime du christianisme, et en second lieu, que le sentiment religieux et l'instruction qui est la nourriture de l'esprit et lui assure un développement normal, s'opposent et s'excluent ; pour le coup, son devoir est de fuir toute communication, de se fermer vite, hermétiquement, comme au contact d'une forfaiture à la morale et à l'intelligence, c'est-à-dire à l'honneur de l'âme humaine.

*
* *

D'une grande paresse intellectuelle jointe au goût d'une activité de parade naît le plus sûrement la vocation pour ce qu'on appelle les *œuvres*.

*
* *

Dans le langage intellectuel, une œuvre signifie la mise au jour d'une individualité. Le langage religieux a emprunté le même mot pour désigner quelque chose de collectif où l'individu s'efface et disparaît complètement dans une sorte d'anonymie morale qui l'absorbe.

*
* *

Ne demandez pas au dévot d'estimer le talent, à plus forte raison de l'admirer pour lui-même ; cela lui est moralement impossible. Pour eux le talent n'est pas une fin, mais un moyen, le moyen de servir ce qu'il appelle la vérité, c'est-à-dire de soutenir avec une aveugle docilité quelque chose de conventionnel qui manque absolument de clarté.

*
* *

Les privations que subit le pauvre sont méritoires sans être volontaires. Celles que s'impose le riche sont moins méritoires assurément, quoique volontaires. Les privations d'esprit que le dévot accepte ou tient pour obligatoires ne justifient pas même leur nom. Elles ne lui coûtent absolument rien.

*
* *

Le libertinage d'esprit a ses jeux brillants ; l'esprit de libertinage a ses amusements louches et malsains. Qui distingue l'un de l'autre ? Le goût. Qui les confond et prend l'un pour l'autre ? La sottise. Qui a intérêt à ce que cette confusion se maintienne et s'accrédite ? La dévotion.

*
* *

Suivant qu'on est noble ou bourgeois, l'ortho-

doxie qui s'attache aux convenances et au dehors de la vie tient lieu d'un blason moral ou produit l'effet de cette particule, adhérente au nom, qui lui ajoute un mince préjugé de noblesse.

***

Jadis on vit des magistrats habitués à faire l'essentiel de leur office de la défense et de la faveur du Prince, à ce point que, le souverain visible cessant de briller sur leurs têtes, il semblait qu'il n'y eût plus, pour eux, ni boussole, ni étoiles. Que de ministres du culte voient l'essentiel de ce culte dans les procédés d'attaque et de défense, vis-à-vis de ceux qu'ils appellent ennemis de Dieu, de leur *Dieu,* jusque-là qu'en dehors de ces parties réservées, tout languit, tout est fade ! Ils oubliaient, ceux-là, ce que comportait vraiment la noble nécessité de leur ministère. Ils oublient, ceux-ci, ce que l'honneur incomparable attaché à leurs fonctions sacrées leur enjoint. Il appartenait à ceux-là, il appartient à ceux-ci de se constituer, avant tout, les représentants en paroles et en actes, de deux éternelles plaideuses, de deux solliciteuses sans cesse embarrassées de gagner leur procès dans le cœur des hommes : la Justice et la Religion.

***

Quel pire juge se figurer qu'un avocat unique-

ment occupé des besoins de sa cause? Voulant traiter des choses dont l'esprit est appelé à décider, le dévot est cet avocat et serait ce juge. Ces choses, en effet, ne sont dans son estime que pièces bonnes à glisser dans un dossier ou à rejeter suivant que, par rapport à son affaire, elles servent ou nuisent. Il ne sait ce que c'est que le désintéressement intellectuel.

*
* *

Tel court vers des idées neuves comme à une conquête, tel les accueille comme des forces ennemies qui veulent pénétrer dans la place.

*
* *

C'en est fait du désintéressement moral quand la recherche constante de soi-même est devenue l'unique règle d'actions faussées dans leur principe. C'en est fait de la probité intellectuelle lorsque l'intention préconçue soit de tout ajuster à des convictions religieuses arrêtées, soit de tout ramener à un parti pris anti-religieux devient le seul mobile de recherches et de controverses altérées dès la source.

*
* *

Que d'esprits en viennent à faire leur *tout* de certains préjugés religieux ou politiques, mieux encore de certaines applications illégitimes de la religion à la politique. Dans ces deux commerces

si délicieux, si productifs, la lecture, la conversation, ils cessent d'apporter la moindre intention d'échange. Pourquoi lire, si ce n'est pour se mirer dans la page qu'on lit? Pourquoi s'entretenir, si ce n'est pour se refléter, tout au moins sur l'interlocuteur que l'on voudrait pouvoir refaire à son image? Bons à intercepter la lumière qu'ils se flattent de communiquer, ils ne projettent au lieu de rayons propres qu'un étroit cône d'ombre constamment dirigé dans le même sens. Placez-vous dans ce sens et restez immobile si vous voulez qu'ils vous reconnaissent et vous avouent. Autrement vous vous effacez devant eux; vous cessez d'être.

*
* *

Pour faire quitter la place à tout esprit qui usurpe, et pour mettre en désarroi toute noblesse qui ment, il faut que la bonne foi et le bon goût aillent d'accord et se donnent la main.

*
* *

Compromettre les respects légitimes est le fait et le tort de la fausse démocratie. La vraie se propose de ramener, en les orientant vers la vérité, les hommages égarés qu'un éclat factice aura détournés sur d'indignes objets.

*
* *

Dégagée de tout parti pris religieux, politique, scientifique, l'impartialité intellectuelle qui seule permet de s'intéresser honnêtement à tout, de contempler librement tant de choses, de s'attacher à tant d'œuvres, serait-elle donc, par excellence, le bien incommunicable ! Offrez votre conversation comme on proposerait une excursion à travers les domaines de la pensée où tant d'objets attirants passent et se remplacent l'un l'autre, où les horizons lointains, fuyants, se déplacent et vous charment tour à tour, vous défiant de les atteindre ; vous l'offrirez en vain et à n'importe qui, tout le long de votre vie. Vous ne trouverez pas un compagnon de route qui n'entende que l'on ne sorte de chez soi que pour entrer chez lui. Invariablement, à l'invitation faite en vue d'une promenade au grand air, en pleine lumière, répondra une coercition polie, mais formelle, quoique irréprochable en la forme, vous obligeant à une visite en lieu bien clos, stérile, étouffante.

*
* *

Avec l'interlocuteur qui, à tout coup, vous pousse son préjugé ou tente de vous insinuer sa croyance, comment s'y prendre ? Justement

comme on s'y prendrait vis-à-vis d'un joueur très fort sur la manœuvre de la carte forcée. Il n'y a qu'à brouiller le jeu et à couper court à ce divertissement, à ce mélange des couleurs de la pensée, d'où un partenaire maladroit ou trop avisé exclut, autant qu'il est en lui, à la fois les rencontres chanceuses et l'avantage du bien joué.

*
* *

Comment l'homme qui sait, par tant d'expériences répétées, qu'à *toute possession* est attachée une malédiction mystérieuse ou tout au moins un inévitable dégoût, en est-il encore à se faire un malheur de ce que, cherchant la vérité, il ne peut la posséder?

*
* *

Pour qu'une âme mette à rien, comme fausses et factices, bien des forces en vertu desquelles ou elle agit elle-même ou l'on veut agir sur elle, que faut-il? Rien de plus que de se sentir un faible pour la parole de Jésus. Pour qu'une Église cède inévitablement à la tentation de parler de tout autre chose que de Jésus et de sa doctrine, et de faire de ces choses l'essentiel, que faut-il? Qu'on laisse cette Église en possession exclusif du droit de parler au nom de Jésus.

*
* *

L'*Imitation de Jésus* fut écrite à l'usage exclusif de ceux qui, renonçant au monde et s'en éloignant, s'éloignaient en cela du moins, peut-être en cela seulement, de l'exemple donné par Jésus ; car il n'avait, lui, pas plus fui le monde qu'il ne l'avait suivi ; il l'avait plutôt poursuivi et l'on dirait qu'il le poursuit encore, ce monde qui, à jamais, fera tout pour lui échapper. Il est un autre genre d'imitation de Jésus, ou plutôt il est mille réductions indéfiniment multipliées, bien qu'infiniment amoindries, du modèle jamais atteint, lesquelles passent, se renouvellent et incessamment s'effacent. Car il n'est presque pas une minute de nos heures fugitives, presque pas un coin de notre société civilisée où telle élévation de sentiment rapide mais sincère ne soit méconnue, tirée en bas par des intelligences faibles et aveuglées, où quelque grandeur d'âme ne demeure suspendue dans le vide, invisible comme la vérité, impuissante comme la justice, tenant par là de Celui, à Celui qui fut par excellence l'Incompris et ne cessera de l'être.

*
* *

UN AMI DÉVOT.

A raison de deux par mois pendant vingt-trois

ans, cela fait bien au présent jour un total de cinq cent cinquante-deux lettres, ci : 552. Quel volume formeraient ces pages si riches de bonnes intentions, toutes également *spirituelles* (au sens pieux du mot) ou plutôt ces variantes d'une lettre unique, car la citation latine de rigueur, enchâssée au milieu de lieux communs sacrés et doucement gémissants, est presque seule à changer? Invariablement, consciencieusement, les quatre pages réglementaires se composent du même nombre de lignes, de lignes tirées au cordeau. Une rature y ferait tache, une lettre qui dépasserait l'autre serait comme un *repentir*. Non plus que le mot, la pensée n'hésite, ne dévie. Ni hauts ni bas. Des élans de l'imagination, des zigzags de l'esprit, des caprices de l'humeur, de tant d'oscillations qui marquent les rythmes diversifiés de la vie, pas un reflet qui passe, pas un écho qui tremble. On peut deviner que le correspondant ne se faisait faute ni de donner le spectacle de son esprit, ni de montrer le fond de son cœur ; mais pour qui ? Pour quelqu'un qui fuyait tout spectacle et pour quelqu'un qui renvoyait toute confession aux confesseurs. D'ailleurs, les changements de fortune qui bouleversent l'existence, les désirs passionnés qui se réveillent à travers les lourds accablements, les alternatives sans fin de soleil et de nuages qui font au dedans le jour

et l'ombre; tout cela, c'est passager, c'est relatif, et qu'est-ce que le relatif, le passager, auprès de cet absolu, de cet éternel où il appartient à l'âme de se fixer, de s'arrêter, en se faisant de l'immobilité une béatitude ?

De temps en temps le lieu commun catholique, apostolique et romain hausse un peu le ton. Si la panacée reste la même, quelque chose de plus insinuant ou de plus pressant en modifie légèrement le débit C'est quand une épreuve de choix vient à frapper au cœur ce correspondant chéri et fidèle. Comment alors ne pas insister, ne pas profiter pour la gloire de Dieu de ces sombres périodes de deuil, d'obscurité morale, comme d'autres, profanes ou criminels, bénéficient, pour quelque bonne fortune ou quelque coup de force, des heures où règnent les ténèbres extérieures ? N'est-ce pas le moment, ou jamais, de recueillir le fruit de sa persévérance, de subtiliser le reniement décisif et d'entendre sortir enfin, sortir sans retour l'abjuration finale : Intelligence, tais-toi, va-t-en. Je veux croire !

Rendra-t-on grâce assez dignement à l'ami qui a juré de vous ramener à Dieu, à Dieu qui vous a envoyé un tel ami ? Redira-t-on assez pieusement :

L'amitié d'un *saint* homme est un bienfait des cieux.

Mais lui, songe-t-il suffisamment à remercier la

Providence de lui avoir ménagé le placement certain, régulier, de son sermon de quinzaine ? Et l'unique lecteur de ce sermon n'est-il pas trop souvent tenté de redire avec l'auteur de *Pantagruel :* « Ne vous fiez jamais aux gens qui regardent par un perthuys », que le perthuys donne sur un coin de la terre ou bien ait l'air de circonscrire un compartiment du ciel ouvert sur l'Infini.

*
* *

Hommes bienveillants et pieux, recommandez-vous à Dieu tant qu'il vous plaira et restez s'il se peut irréprochables ; mais de grâce ne vous rendez pas insupportables par votre manière de nous recommander votre Dieu.

*
* *

Jamais notre esprit ne se sent plus disposé à faire le mort que lorsque certaines gens de notre connaissance affirment que toute âme (la leur par conséquent), est sûrement immortelle. Est-ce esprit de contradiction ? Non, pas précisément. C'est plutôt l'impression involontaire du contraste rapidement apparu entre l'idée d'une âme qui compte et la présence réelle d'une âme qui, sur les tables de la population, fait nombre.

*
* *

Insensé qui s'écrie : le catholicisme ment, le catholicisme sera mort demain, comme s'il s'agissait d'un monarque ou d'une monarchie, d'une institution ou d'une mode. Écoutons plutôt ceux qui disent : Il se fera et il ne manquera pas de se faire des catholiques, comme il se fera et comme il ne manquera pas de se faire des hommes et des femmes. Ce sera, il est vrai, par des moyens et pour des raisons bien différentes de celles qui déterminent encore et continuent à déterminer telle ou telle apparition de ce cas rare : Un homme engendrant en lui-même un chrétien, grâce à quoi ? C'est difficile à dire. Pour une chose si peu commune le mieux est, précisément, d'employer un mot vieilli et suranné, celui de *Grâce*.

*
* *

C'est l'heureuse et incomparable fortune du catholicisme de pouvoir s'accommoder de toutes les paresses d'esprit et s'accommoder avec les innombrables modes d'activité qui n'ont que faire du sentiment religieux.

*
* *

Qui ne sait l'interroger lui-même se plaît à dire que le catholicisme répond à tout. Qui aime ses aises trouve bon qu'il lui réponde de tout.

*
* *

Chose étrange en apparence, mais au fond la plus naturelle du monde ! Où en seraient les succès incessants de ces laborieux théologiens, les Jésuites, si la paresse d'esprit, la légèreté des habitudes, la frivolité des actions et des discours n'étaient là, toujours là, pour se mettre bien avec eux et les mettre bien avec le monde? Tant de persévérante activité d'un côté suppose et veut cette force d'inertie de l'autre !

*
* *

Le coup de feu qui met à mort un jésuite, le coup de hache qui pourrait bien un jour ou l'autre trancher la tête d'un pape : crimes révoltants, en même temps que les plus inutiles des crimes, inutiles comme le coup d'épée donné dans l'eau !

*
* *

Oui, vraiment, le catholicisme contemporain a tout pour lui. Il lui appartient de se recommander et de se pousser par les moyens les plus opposés, par des genres d'influence qui semblent absolument contradictoires. Au profit de doctrines qui consacrent l'asservissement des esprits, il ose, il peut invoquer la liberté. Il a pour lui, au suprême degré, ce principe d'ancien régime qui est le

principe d'autorité, et en même temps, dans nos sociétés modernes, il se trouve qu'à ses adhérents revient, le plus aisément du monde, cette situation morale et politique si intéressante, une attitude d'opposant. Pour recruter et multiplier ces adhérents, il a l'hérédité et il a le libre choix. Autrement dit, en nos temps d'égalité il constitue comme une noblesse qui de soi-même se transmet du père au fils et l'on voit en lui, brochant sur le tout, le plus facile et le moins coûteux, le plus précieux des moyens d'anoblissement volontaire. Au premier coup d'œil on distingue une rosette à une boutonnière. Au première mot échangé, entre hommes qu'unissent (?) les relations mondaines, se devine cette autre marque de distinction dont on se parc de son autorité privée et qui, sans plus, au regard des roturiers, des vilains (religieusement parlant), érige en homme qui *pense bien* et dont on ne doit penser que du bien. Oui, qu'il mette cartes sur table, ou qu'il cache son jeu, qu'il ait en mains atouts ou basses cartes, le catholicisme joue sa partie de telle sorte et avec de tels avantages que le plus sûr encore est de parier pour lui.

*
* *

Au théologien la tâche, fort simple ou écrasante suivant les points de vue, de démontrer, à travers

les âges, les papes, les conciles, et devant l'apparition même d'un dogme nouveau, l'invariable incommutabilité des dogmes. Au moraliste, cette délicate et instructive mission : suivre, en interrogeant les âmes des saints et des docteurs illustres du catholicisme, tant de divergences notables dans l'interprétation de ce qu'on appelle la doctrine orthodoxe. Quelle bigarrure et (que l'on nous passe l'étrangeté de ces termes barbares en pareille matière) quels avantages remportés par le *subjectif* sur l'*objectif* découvrirait cette sorte d'*histoire des variations* prise sur le fait, dans les entrailles mêmes de la Nature humaine. Figurez-vous un peu tels et tels de ces saints personnages, forçant la barrière des siècles pour se joindre deux à deux, et puis cherchant à se comprendre, tâchant de se convaincre mutuellement. Entendez-vous Bossuet et de Maistre, le champion et l'adversaire forcené de l'Église Gallicane, devenant en paroles, chacun de leur côté, bien avant un quart d'heure, l'*hérétique* de l'autre. Voyez-vous d'ici saint François d'Assise conversant avec saint François de Sales, lui proposant d'aller faire un tour hors du cloître, sur les collines prochaines où brille le soleil, où vole l'hirondelle, où je ne sais quoi de muet et de divin, un parfum perdu d'innocence gagne l'âme humaine au contact des créatures inoffensives ;

et l'autre lui montrant dans le petit jardin des religieuses les fleurs alignées qui sont là pour que l'abeille y cherche son butin et en fasse son miel, par l'ordre du même Dieu, qui permet aux sœurs de faire dans leur cellule ou leur chambrette des confitures, des électuaires, lui-même, avec tout cela mêlé ensemble, bien loin des champs ne demandant qu'à composer son petit bouquet toujours le même, ses images multiples et ses jolis motifs de comparaison à l'usage des gens du monde. Entre le va-nu-pieds sublime, allant par monts et par vaux, au risque de glisser jusqu'à l'abîme sur cette pente dangereuse, l'amour de Dieu et du Christ, et le doucereux aumônier pour dames qui, entre deux lettres spirituelles ou deux séances de confessionnal, brûlait de pourchasser jusqu'à la mort, s'il se pouvait, les bons chrétiens qu'on appelait bravement des hérétiques, voilà, chacun tirant de son côté, dès les premiers pas, une promenade manquée ! C'est bien dommage !

*
* *

La Providence qui veille sur le catholicisme a évidemment suscité au temps voulu, à point nommé, celui qui, n'étant pas Jésuite lui-même, devait servir le plus efficacement, dans nos temps modernes, la cause soutenue par les Jésuites. Il y avait un demi-siècle que ces prétoriens, ces

janissaires du pouvoir pontifical, unis par la haine et organisés pour la destruction de la nouvelle hérésie qui avait tiré à soi presque tout l'essentiel du christianisme, poursuivaient leur œuvre. Pour franchir les bornes de leur champ de bataille des premiers jours, pour se faire apôtres *in partibus infidelium* jusqu'aux extrémités du monde, il y avait eu leur saint François, à eux, et ses compagnons. Il fallait que, mise, peut-on dire, sur le pied de paix par quelqu'un qui ne fût pas des leurs, la doctrine nouvelle dépouillât l'armure qui lui donnait un air inhumain et se parât, pour séduire, de quelques fleurs naturelles ou artificielles. Il fallait qu'attirant les femmes par une dévotion à leur guise et faisant, à sa façon, un bout de toilette, elle étendît ses conquêtes dans la direction du beau monde. A côté d'eux, saint François de Sales parut et fut ce légat *a latere* près des âmes féminines. Et de son mariage spirituel avec Marie de Chantal devait naître une postérité nombreuse, laquelle n'est pas près de diminuer; toutes et tous unis aux Jésuites par les liens étroits de l'adoption, car lui-même, leur vénéré ancêtre, aura été, non, il est vrai, un Père parmi ces Pères, mais, pour leur sainte famille, quel oncle à succession [1] !

---

[1] Il n'est nullement surprenant, bien plus il est absolu-

Précisons un peu plus. Les Jésuites gardent pour eux-mêmes, pour l'usage interne, si on peut dire, leurs propres théologiens à l'appareil scientifique compliqué, rébarbatif; mais au temps où nous sommes, quoi de plus naturel que de recommander au dehors le saint Évêque de Genève à titre de théologien *in partibus,* de théologien des familles? Dans ces mêmes temps, où la pornographie devient une grande influence sociale, est-ce que, du même côté, il n'aura pas été à propos de pactiser avec elle, de se ménager dans la per-

---

ment conforme à la direction dominante prise par la dévotion française, que saint François de Sales ait été présenté comme le précurseur de saint Jean-Baptiste, de cet événement messianique, l'apparition du Sacré-Cœur à la visitandine Marie Alacoque. Ainsi le montre très nettement l'auteur d'un ouvrage pieux récemment paru (*La Bonté et les affections naturelles chez les Saints*), M. le marquis de Ségur. Ouvrage tristement instructif, parce que, au sortir de mainte page touchante, délicieuse, mainte offense y est faite à la culture d'esprit la plus élémentaire, pour ne pas dire au plus simple bon sens. Ouvrage où la visionnaire hystérique de Paray-le-Monial et le maniaque, le pouilleux qui s'appelle maintenant saint Benoît Labre, ces bienheureux de formation purement catholique, sont inscrits et classés, comme les successeurs légitimes des plus grands saints appartenant au Christianisme. C'est à peu près, dans un autre ordre dynastique, le fait de ceux qui, en matière de dynastie royale, se figurent Henri IV comme le fils de Henri III.

sonne de l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*, touché, depuis, par la conversion qui le guettait, le plus élégant des *pornographes* de salon ?

***

Nous voyons la fantaisie proprement dite, qui est inséparable de la liberté individuelle et du respect de cette liberté, bannie et comme exorcisée par le sens pratique du Français. Quant à ces hautes fantaisies en matières religieuses, qui se présentent toutes faites, s'imposent d'autorité et restent consacrées, l'esprit d'égalité, si répandu, si dominant en France, est là pour s'en emparer, les favoriser, les vulgariser à sa manière. Le moment n'est pas loin, semble-t-il, où ce sera un cas rare que celui d'une famille catholique, dérogeant à la commune habitude de faire du premier né un Joseph et de la première née une Marie. Elle ne ferait pas comme tout le monde, elle se singulariserait, risque redoutable, et qu'il est si aisé d'éviter !

***

En tout et partout, l'aveugle opinion des masses va supplantant le jugement motivé des minorités éclairées et fait loi à sa place. Vous croyez peut-être que la chaire chrétienne, que la curie Romaine, habituées à s'appuyer uniquement sur

le principe d'autorité, restent insensibles à ce déplacement de puissance morale ? Il n'en est pas ainsi. Là encore, dans le monde catholique, dans celui du moins que nous avons sous les yeux, dans le nôtre, du moins, un suffrage inexprimé, latent, règne et gouverne à ses heures, à sa façon. Que fut-ce qu'un Louis Veuillot, sinon ce suffrage universel ou quasi universel, fait homme ? A ce suffrage, c'est-à-dire à cette écrasante majorité (y compris les femmes), devant lequel les Montalembert, les Ozanam, les Lacordaire ne comptent pas, ressortit, pour une grande part, la proclamation de nouveaux dogmes. De lui s'obtient toute complaisance pour tel ou tel miracle postiche. Pressenti d'avance sur ces étranges questions, il exerce une autorité déclarative ; il a pouvoir de ratifier le tout au scrutin le plus secret.

Voyez les dehors, puis entrez au dedans de quelqu'une de nos vénérables églises. Aux angles des hautes tours, tout le long et dans tous les recoins de la façade, à la surface resplendissante des vitraux, apparaissent pour l'édification des âmes les saints des premiers temps, les saints authentiques. A côté d'eux et comme sous leur protection se déroule ce qui, en fait de travaux et de douleurs, s'impose à tous durant cette vie terrestre et ce que le premier venu de ceux qui

auront passé par ces travaux et ces souffrances ne peut s'empêcher ou de se représenter comme redoutable au possible, s'il s'interroge à fond, ou de se figurer comme supérieur à ses plus chers, à ses plus hauts désirs, s'il écoute l'espérance en une vie où ce serait le tour de la vérité et de la justice.

Voilà le contenant qu'on regarde en passant et voici, maintenant, le contenu qui attire le gros des fidèles : trois chapelles et, dans chacune de ces chapelles une statue. L'une, comment la désigner? Une sorte d'idole peinte, l'enveloppe humaine n'étant là que pour favoriser l'exhibition d'une plaie, d'une balafre, à laquelle s'adresse le culte nouveau. L'autre, celle de ce saint qui ne dit mot dans l'Évangile et dont l'Évangile ne dit mot, de celui qui ne fut, dit-on, ni le mari de sa femme, ni le père de l'enfant qu'on lui met sur les bras. La troisième enfin, qu'il faudrait citer d'abord, celle de la femme qui est devenue la première personne de cette Trinité.

Cette transposition, ce déplacement de faveurs, opérés dans le temple matériel construit de main d'hommes, ne sont-ils pas, à la fois, la conséquence et la figure extérieure de ce qui s'est passé dans l'Église, cette communauté des âmes ?

Comment ne pas reconnaître dans cette évolution ou cette révolution une de ces initiations ou

de ces ratifications grossièrement populaires dont une tendance égalitaire et un instinct de simplification sont inséparables. Oui, il y a là plébiscite tacite, s'imposant aux minorités qui, silencieusement et fort inutilement, protestent.

Et des événements déplorables sont venus donner plus de force à cette sorte de manifestation nationale. Car enfin, depuis 1871, la France, en tout, aspire de plus en plus à se suffire, à se passer des ennemis, c'est-à-dire des voisins. Elle voudrait, si faire se pouvait, n'employer que ses ouvriers, ne consommer que ses produits. Elle veut avoir pour elle son catholicisme national (le Sacré-Cœur), tout comme sa musique et sa bière.

*
* *

Il semble que désormais pour les âmes françaises, le sens musical et le sentiment religieux courent même fortune, en ce sens que, pour leur rendre l'éveil, la vue et la parole soient nécessaires. A l'un la mise en scène proprement dite, à l'autre celle de l'Église. Celui-là, sans les voix de l'opéra (disons mieux sans les refrains de l'opérette), celui-ci, sans la voix du prêtre qui dit la messe ou chante les psaumes, dort et se tait.

LE SACRÉ-CŒUR.

Si le catholicisme commettant d'autres institu-

tions relève de lois naturelles et impérieuses, autant que celles qui font la diversité des époques, des races, des nationalités, (et ne nous en déplaise, il en est ainsi) quelle trouvaille merveilleuse pour notre catholicisme français et comme on dit vulgairement, quel curieux signe des temps que le nouveau culte désigné par un nom tout nouveau. Sur un viscère divin, mis à nu comme par l'effet d'une opération chirurgicale, et devenant semblable à une plaie étroite, toujours béante, plus ou moins saignante, avoir su arrêter, fixer la manie adoratrice de la femme, appellera-t-on cela trait de génie ou rencontre providentielle manifestant à point nommé?

Eh quoi! nous touchons au moment où deux sortes d'éducation, données de deux côtés opposés, l'éducation du couvent et l'éducation scientifique, auront réussi à détruire ce que, seule, une culture d'âme et d'esprit à la fois chrétienne et littéraire put jamais faire pour le relèvement de la femme. Nous sommes d'un pays où, roman, théâtre, tout ce qui, grâce à la puissance de l'art d'écrire, renvoie l'image de la vie réelle, de la vie présente, de ses habitudes, de ses irrésistibles tendances, propose, persuade, impose un parti pris qui est celui-ci : rompre résolument avec ce qui, jadis, répondait dans le sens légitime et suivant la meilleure acception, au mot d'amour;

rompre non moins ouvertement, à moins de subir les peines infligées par le ridicule, avec la galanterie inoffensive et respectueuse d'où ce qui fut la conversation, avec ses délices d'esprit, s'en va pour ne plus revenir. Écrits et paroles s'accordent pour démontrer par des exhibitions sans détours ou par de constantes insinuations qu'entre hommes et femmes il ne s'agit que d'aller droit au but, de s'assurer l'essentiel, de gagner le capital, c'est-à-dire la partie qui vaut pour le tout. Et voici que dans ce temps, dans ce pays, la plus significative des concordances nous montre, assignant à l'amour divin, tout comme à l'amour humain, certaine ouverture privilégiée, certain mode exclusif d'adhésion tenant à une localisation organique.

La corrélation ne va-t-elle pas de soi ? Durant le jour, le temps que laissent libre la toilette, les enfants, les visites, est consacré à la contemplation de l'organe divin. Durant les nuits, tout le temps qui est pris sur le sommeil est livré à l'influence ou voué à la satisfaction de l'organe humain par excellence, car il est le point aigu de contact où l'homme, la femme et l'enfant (opération sacrée ? sacrée drôlerie ? comme il plaira) convergent. Ne voilà-t-il pas, suivant l'idéal du néo-catholicisme et suivant le cœur du Jésuite, le double office de la femme pieuse, l'insigne

perfection de sa vie à double face? Mystérieux trait d'union, conformité imprévue, qui mettent d'accord le devoir religieux et le goût dominant, par la plus heureuse des simplifications et avec des directions d'intention également jaculatoires! Allons! bien sot décidément le spectateur qui s'indigne et se révolte devant ce simulacre, si expressif, au lieu de s'amuser à constater ce qu'il veut dire et qu'il en dit long.

*
* *

L'histoire offre très probablement, dans notre siècle, un dernier chapitre à l'écrivain qui serait tenté d'écrire un traité définitif *de Trinitate* ou *de Trinitatibus*. Le cycle immense ouvert par les triades indiennes, égyptiennes, qui flottent à l'infini entre terre et ciel, aura été fermé par celle qui se compose de Joseph, de l'Immaculée et du personnage au cœur sanglant; vraie trinité de famille et des familles.

*
* *

Qu'un volume comme celui que M. Jean Dolent a intitulé : *Amoureux d'art,* ait fait jusqu'à un certain point parler de lui, cela vient en preuve de l'état particulier de la littérature française contemporaine. Car ce n'est pas même un livre; c'est un ramassis de mots presque tous disséminés

au hasard, sans suite, arrêtés la plupart du temps par leur incohérence, en deçà de la phrase, de la simple phrase, pour en dire si peu, quand, d'aventure, ils signifient quelque chose ! Grains de sable absolument stériles, pour la plupart, quelques-uns, pourtant, se détachant par-ci par-là, comme des germes que la réflexion serait appelée à féconder et à faire croître !

Mettons avant tout autre, dans ce petit nombre, un semblant, un *embryon* de phrase comme celui-ci : Une femme interrogée : — L'Église, les Théâtres, les Magasins. — Comme l'ellipse de cette formule contient bien, de fait, ce qui est devenu l'essentiel, le capital de la vie du dehors, pour la femme française et plus spécialement pour la Parisienne de nos jours ! C'est vraiment l'oracle bref et nu, mais point du tout énigmatique, de sa destinée, si vainement brillante parfois, si pauvre et si misérable, du moment que dérobé sous autant de voiles légers et fort peu trompeurs qu'on voudra, le dénuement intellectuel est là, faisant et entretenant le vide. C'est le résumé de ses aspirations ; c'est son manuel.

Oui, par les trois points ainsi donnés, la réflexion pourrait faire passer bien des traits, bien des lignes, pour en préciser et en développer le sens. La triade posée par M. Dolent l'induirait à mettre au premier rang de ces influences d'ordre domes-

tique et social dédaignées par l'histoire proprement dite, quoique leur importance et leur sphère d'action échappent à toute mesure, trois nouveautés que notre époque aura vues se suivre de près. Pour dépouiller la femme moderne à la fois de cette charmante humilité qu'elle devait au sentiment chrétien et d'une culture d'esprit à la fois délicate et sérieuse, nullement incompatible avec cette humilité, quoi de plus efficace que trois découvertes ou inventions étrangères l'une à l'autre, en apparence, mais contemporaines ou peu s'en faut, et, à tant d'égards, concordantes!

D'abord, le dogme de l'Immaculée Conception, ce dogme pour femmes, introduit à point nommé comme pour conférer à chacune d'elles le droit de sentir plus ou moins, sur elle-même, quelque rejaillissement de déification, avec le même plaisir qu'elle y considère un surcroît d'éclat dû à la parure, comme pour ajouter une prime céleste, une exaltation surnaturelle à cet orgueil féminin en vertu duquel toute maîtresse, toute épouse dit ou laisse constamment entendre à *son* homme ceci : Que te faut-il de plus, puisque tu m'as? — Ensuite l'opérette avec son succès inouï, avec cette transformation en un divertissement plus que banal de l'art dont le sentiment et le goût eurent jadis le plus d'harmonie avec le sentiment et le goût féminins. Enfin, la fondation de ces

grands magasins, de ces exhibitions permanentes, attirantes, tentantes, de ces spectacles tout matériels uniquement faits pour les yeux, différant des spectacles proprement dits en ce sens que l'on sait d'avance pour ceux-ci ce qu'il faut payer à l'entrée, tandis que la fantaisie féminine est hors d'état de prévoir et de limiter ce qu'elle se paiera, à la sortie de ceux-là.

Quoi d'étonnant, si la femme moderne dont la triade de M. Dolent comprend toute l'activité extérieure, après-midi et soirées, jours ouvrables et jours de fête, est destinée à enfermer son activité d'esprit dans cette trilogie : le livre de messe, le livre de cuisine et le journal de modes !

***

Que de variations fades et sentimentales sur ce thème favori : L'émancipation de la femme par le Christianisme ! — Revenons au vrai. Pour rendre moral le mariage païen, il y avait à vaincre, chez l'épouse et chez l'époux, la tyrannie du tempérament. Pour rendre intellectuel aussi bien que moral le mariage chrétien, il faut venir à bout, chez l'épouse, de deux tyrannies, celle du tempérament naturel et celle de la dévotion acquise. Magnifique progrès !

***

Pour rendre sa faiblesse intéressante, on a dit

de la femme qu'elle est un enfant, une malade. Grâce à l'éducation dévote et à la vie du monde qui vient après elle, la définition reçoit un complément nécessaire. Il faut dire un enfant incapable de progrès, et une malade qui ne veut pas guérir.

*
* *

Ceux que nous appelons les Barbares de l'Orient font subir à la femme une déformation physique qui la rend impropre à la marche. Chez nous, il s'agit de déformer, à un âge presque aussi tendre, l'intelligence féminine, en lui coupant toute communication avec ce qui n'est pas les exigences d'un culte idolâtrique, comme si rien autre ne devait la rendre capable d'avancer en remplissant les tâches de la vie et en évitant ses tâches. Mutilation pour mutilation et chinoiserie pour chinoiserie, laquelle des deux est la plus forte ?

*
* *

Des femmes qui ne soient ni des nonnes de fait ou d'intention, ni des courtisanes d'intention ou de fait, cherchons-les et recevons-les à bras ouverts, qu'elles sortent du couvent ou du collège.

*
* *

Si, par miracle, le prosaïsme pouvait être banni

de cette terre, où *son règne arrive,* son dernier refuge serait l'esprit d'une femme du monde telle que la forme et la veut la bonne société française.

*
* *

L'éducation de couvent partage en trois classes les âmes féminines qu'elle livre au monde ou ramène au bercail sacré, et chacune de ces classes a sa devise morale qui deviendra sa règle de vie. Ces trois devises assorties à trois séries d'initiation, d'occupation ou d'inoccupation, sont celles-ci : piété et paresse d'esprit, dévotion et médisance, fausse dévotion et amour de la calomnie. Rien de mieux, en effet, pour conjurer le malin esprit qui serait bien capable, lui, de prendre cette enseigne fallacieuse : Pensée et lecture.

*
* *

A telle femme pour laquelle le dernier des pis aller, qui valent moins que l'oisiveté absolue, c'est la lecture d'un ouvrage d'esprit ou de génie, il reste du moins un idéal. Descartes ne fut pas plus entêté de l'idée innée de perfection, cette sublime découverte qui est, à tout prendre, la plus gratuite des hypothèses. Don Juan ne fut pas entraîné de maîtresse en maîtresse par une plus impérieuse chimère. Cet idéal est celui du

service domestique ; cette perfection est celle qui se poursuit de servante en servante, de valet en valet, sans se laisser jamais atteindre.

LE RETOUR DES JEUNES MARIÉS

(Scène de la vie de province.)

Il est élève des Jésuites ; elle est sortie du couvent quelques semaines avant son mariage. Ils arrivent d'Italie, après y avoir passé un mois, suivant l'usage, jadis consacré, mais que l'on abandonne de plus en plus. Dans le cours de leurs visites de famille, ils entrent chez un collatéral âgé, personnage extraordinaire ; car il ose encore, à l'heure qu'il est, par le temps scientifique qui court, avouer un faible pour les Lettres et les Arts ; il va jusqu'à faire passer, et de beaucoup, avant la dernière nouvelle et le cancan favori du jour, telle pensée juste, originale, vraie le lendemain comme la veille, moins que cela, tel rêve, le plus rapide de ceux qui prennent leur essor et s'envolent avec des mots heureux ou bien avec des sons. Cet homme arriéré leur demande si l'Italie leur a plu. — Ils ne le savent trop. —

S'ils ont entendu de la musique? — Oui, un opéra ; ils en ont retenu le titre. — S'ils ont vu des tableaux? — Une vierge de Raphaël qu'il faut voir. — S'ils ont été reçus par le Saint-Père? Oh ! oui (ensemble, avec élan). Et là-dessus, leurs yeux se rencontrent comme leurs voix, et ces grands parleurs, dans leur silence effronté, en disent bien plus que leurs lèvres, et que disent-ils? — Nous amuserons-nous encore cette nuit, hein? — En descendant l'escalier le mari dit à la femme, si ce n'est la femme au mari : « Il a tout de même *fait des frais* ». (Cela se dit ainsi dans l'argot local). Régulièrement dimanche prochain et les dimanches suivants, l'heureux couple, le ménage comme il faut assistera à la messe, il adorera pieusement l'Immaculée Conception. Et puis, avec cela ? Car, enfin, il n'y a pas à dire, on a beau éclipser derrière le catéchisme et son appareil théologique inventé à peu près de toutes pièces, l'Évangile et ce que, prenant l'homme moral tout entier, il dit par surcroît à l'Imagination (notamment par tant de délicieuses paraboles), cette folle d'imagination est bien capable de se remuer encore un peu, de temps en temps, surtout dans des têtes encore jeunes. Le tout est de lui donner, à bon compte, son petit dédommagement, et quoi de plus simple, du moment qu'on se passe de penser, de sentir, de lire? On aspirera, durant

des semaines entières, à un bal de préfecture ou de mairie, et puis l'on s'en passera, s'il y a grossesse, s'il y a survenance d'enfant, s'il y a indisposition, s'il y a deuil de famille.... Bonne et complaisante imagination ! Comme elle coûte peu à nourrir !

*
* *

« Oh ! que je serai heureuse lorsque là-haut je le reverrai, venant au-devant de moi, *avec son petit bonnet !* » Mot touchant ! mot risible, sorti du cœur d'une pauvre mère dévote qui venait de perdre son enfant chéri. Celui qui l'a entendu ne pourrait s'empêcher de se dire, pour la facilité à se forger des félicités posthumes, à se figurer ses résurrections préférées et à confondre, en conséquence, le possible et l'impossible, que les théologiens, fiers philosophes, ne le cédaient guère à cette mère désolée. Elle voyait, elle, sur la tête du fantôme enfantin l'objet brodé de ses mains. Eux, ils brodent d'importance et rêve et chimères, et ils s'en coiffent eux-mêmes. La différence est-elle si grande ?

*
* *

Parmi les affections morales, il en est qui sont plutôt contagieuses qu'épidémiques. Tel le catholicisme libéral qui, sauf quelques cas sporadiques

atteignant les gens d'un âge plus avancé, s'en prend surtout aux jeunes. La bénigne faiblesse, l'honnête manquement par lesquels on fut prédisposé à le gagner, on peut s'en confesser après coup, comme d'une passion de jeunesse sans conséquence comme d'une crise éruptive dont l'aveu ne coûte nulle honte. Il en est au contraire qui sont épidémiques plutôt que contagieuses; tel le néo-catholicisme qui exerce principalement ses ravages chroniques sur les adultes et, le plus souvent, sans qu'il y ait le moindre contact moral entre eux. A se donner celui-là, ne fût-ce que par l'inoculation la plus légère, on commet un péché contre l'esprit.

*
* *

Il y a l'orgueil scientifique que l'énormité de nos ignorances ne frappe ni ne touche. Il y a l'orgueil des religions positives qui va jusqu'à rendre évident pour l'homme que Dieu fit et continue de faire tout pour lui, jusqu'à descendre sur terre à son appel. Par contre, l'humilité intellectuelle est là pour nous faire mettre à rien, en comparaison des indéchiffrables énigmes, le peu que nous savons. L'humilité morale vraiment chrétienne se met du même côté, pour nous faire sentir le peu qu'il nous arrive de prendre sur des entraînements presque insurmontables, et à quel

prix, une fois obtenue, la tranquillité d'âme peut durer.

*
* *

On dit la foi des simples ; on dit aussi : la crédulité des imbéciles. Sont-ce là deux choses ? ou ne serait-ce pas plutôt une même chose à l'égard de laquelle notre manière de voir et de dire changerait avec notre humeur passagère, avec notre disposition d'esprit, suivant que cette chose est loin ou près, indifférente ou opprimante ? Suivant que, simplicité touchante ou crédulité prétentieuse et conquérante, elle reste soumise à nos observations ou vient à entreprendre sur nous ?

*
* *

Il est un genre d'absurdité, cantonné dans des formules incompréhensibles, pétrifié dans des dogmes dont la tyrannie s'imposa sous peine de mort. Il en est un autre, volatilisé, évaporé, qui flotte librement, qui se dilate à l'infini dans ces systèmes de la philosophie allemande, imaginaires comme les productions des arts dont ils excellent à ennoblir la théorie, rigoureusement enchaînés, comme des théorèmes mathématiques. Mais ce qui représente l'absurdité portée à sa plus haute puissance, l'absurdité vraiment épique et faite

pour exciter un rire olympien, c'est la lutte engagée entre ces deux formes de l'absurde. Lutte où nul coup ne porte, parce que nul principe commun n'y préside. Seule en effet, à titre de partie intervenante, la raison est capable d'avoir raison des deux adversaires, raison contre l'un et l'autre. A elle de pulvériser l'épaisse armure où s'enferme l'absurdité dogmatique, et de produire au grand jour sa nullité ; à elle de dissiper les nuages qu'assemble, que renouvelle sans fin, autour de soi l'absurdité systématique, et de disperser en l'air les éléments dont se compose ce gigantesque fantôme.

*
* *

Quand on est du très petit nombre de ceux qui ont senti de bonne heure et pour toujours que la vraie vie est celle de l'âme et de l'esprit, quand on est déterminé à vivre de cette vie et quand la fatalité extérieure des circonstances d'une part, et l'autorité intime du devoir de l'autre, se sont accordées pour qu'il en fût autrement, en nous imposant, à titre de nécessité légitime, la société de gens vivant comme s'ils n'avaient ni âme, ni esprit, ou peu s'en faut, serait-il possible de ne pas sentir l'amertume du doute ? A cet esprit délaissé, à cette âme orpheline, hors d'état de gagner leur vie, comment la tentation, une très fréquente tentation ne viendrait-elle pas de rejeter

comme une supposition gratuite, de repousser comme une contradiction choquante l'idée qu'un père aimant, un père tout puissant est là, toujours là pour leur faire ce sort et leur donner cette part ?

*
* *

Messagère de tout vrai bien, Liberté ! Quelques croyants t'annoncent en te comprenant. Pour tous les autres, tu n'es qu'un mot incompris ou bien tourné en toutes sortes de mauvais sens. Si jamais ton jour, que laisse prévoir une aube si pâle, si incertaine, vient à se lever sur l'humanité, notre siècle, reculant vers les ténèbres du passé, se distinguera à peine des autres siècles de servitude. N'aura-t-il pas, lui aussi, passé sous ces deux jougs connexes, étroitement liés pour l'oppression de la pensée, pour la mise en interdit de toute action joyeuse et vraiment féconde, l'orthodoxie religieuse et le mariage réputé indissoluble !

*
* *

On ne saurait être trop voltairien pour maudire la sinistre et fatale influence du catholicisme. On ne saurait être trop opposé à Voltaire, pour bénir les bienfaits que répand l'esprit du christianisme. Aussi, quand il s'agit de chercher une interprétation sérieuse et désintéressée de la personne et

de la vie de Jésus, la première condition du succès à ménager, ou plutôt le premier devoir à remplir est la mise préalable hors de cause, le renvoi dos à dos de la Papauté et de Voltaire, avec les explications inventées par l'une pour ses bénéfices et par l'autre pour son amusement.

*
* *

N'aimez pas le catholicisme, c'est permis, c'est légitime, mais que ce soit pour le bon motif, et non par inclination vicieuse.

*
* *

L'esprit du christianisme, l'esprit vraiment saint, souffle où il veut. L'âme ne respire bien que par lui ; suivant lui s'incline quiconque fait le bien à autrui et en dit du bien. Quiconque s'en abstient n'est pas venu se placer sur son passage ; quiconque est mauvais en paroles et en actions, se détourne et se refuse à lui.

*
* *

Quand il s'agit de traiter quelque cas de cette nostalgie du christianisme, mal rare et sacré, qui s'en prend à certaines âmes désenchantées, le climat moral contre-indiqué entre tous, comme étant le mieux fait pour rendre la maladie rapidement incurable, c'est celui de la France contem-

poraine livrée à la manie scientifique et pour laquelle tout *je ne sais quoi* a cessé d'exister.

*
* *

Sans la mise à l'index implicite des Évangiles, qui est nécessairement au fond du catholicisme de nos jours, quelle baisse, quelle dégringolade ce serait dans la masse de ses fidèles !

*
* *

Si les superstitions païennes furent le scandale moral des anciens âges, les modernes superstitions catholiques sont devenues le grand scandale intellectuel de nos jours ; et cela, sans compter l'immense désarroi moral qu'elles produisent par l'effet d'une sorte de choc en retour. Témoin la France contemporaine qui, plutôt que de soumettre sa raison à de pareilles absurdités, s'est jetée à corps perdu hors de la droite manière de vivre.

*
* *

A la secte de nos jours qui s'intitule catholique, servent également, bien que fort diversement, et la triste logique du très grand nombre de ses adhérents qui ont cessé d'être chrétiens parce qu'ils sont catholiques et l'heureuse inconséquence du très petit nombre de ceux qui, bien que catho-

liques, ont conservé quelque étincelle de la charité chrétienne.

*
* *

Dans le commerce ordinaire, la nouveauté est cause de faveur, la fausseté, de discrédit. C'est seulement quand il s'agit du commerce et du trafic des choses saintes que dogmes *nouveaux* et *faux* miracles, rapidement achalandés, attirent et retiennent le gros de la clientèle.

*
* *

Une religion plus éloignée que jamais d'être *universelle* s'intitule catholique. Une doctrine qui est aussi loin que possible de prendre la nature humaine pour ce qu'elle est, s'intitule naturalisme.

*
* *

Ils sont là deux, défendant les approches de la cité des âmes et des esprits. L'un, grimpé sur le faîte d'une église, l'autre juché sur le toit d'un laboratoire, s'égosillant à crier, celui de droite : « Il n'est rien que de croire, même l'absurde, sur- « tout l'asurde » ; et celui de gauche : « Il n'est « rien que de savoir et de prouver » ; comme si l'ignorance ne valait pas mieux que la déraison, et comme si la science était quelque chose en com-

paraison des ignorances forcées, à jamais invincibles. Laissez-les se disputer, se rejeter ce qu'ils croient être la Nature humaine, ainsi que deux raquettes se renvoient un volant, et passez vite entre eux, en vous bouchant les oreilles.

*
* *

Entre les abstractions rigides qui sont les formules scientifiques, et les concrétions glacées qu'on appelle des dogmes, coulent, intarissables, à jamais renouvelées, les eaux vives qui conservent la pureté des âmes, qui entretiennent la souplesse des esprits. Et le compte est sitôt fait des âmes et des esprits qui consentent à y plonger ! Toutes les autres craignent de perdre terre et prétendent garder leur aplomb.

*
* *

« O fragments ! » Comme cette apostrophe d'un des personnages de Shakspeare irait bien à tant de Français, nos contemporains, que leur instruction *scientifique* rend insensibles à tout ce qui veut être senti, enchantés de leur absolu désenchantement, et avides uniquement de ce qui est aride !

*
* *

Entre le zèle soi-disant chrétien et le zèle antichrétien, nulle médiation ne vaut, fût-elle munie

des intentions le plus pures et armée des meilleures raisons. Mais place à une neutralité active, bienfaisante et silencieuse !

*
* *

Liberté de conscience, liberté de penser! Conquêtes de peu de prix et presque nominales, si l'une ne fonde et n'affermit l'autorité de la conscience, si l'autre ne suscite le pouvoir de penser.

*
* *

« Mon ami, on a placé sur votre tête une cou-
« ronne dérisoire, faite d'oripeaux et de pierres
« fausses. Souffrez que je vous en débarrase. »
L'opérateur se met à l'œuvre. Seulement, le malheur veut qu'il ne puisse ou ne sache enlever l'objet étranger sans atteindre et endommager gravement certaine partie vive du cerveau qu'il couvre. Le naturalisme ne procède pas autrement que ce bienfaiteur officieux. Dans l'intention de faire disparaître tout ce qui est superstition et religion, il entame les attributs supérieurs de la nature humaine, il va toujours en avant, dans le même sens, comme pour ne laisser à leur place que l'envie et la faculté de plonger par en bas dans la boue.

*
* *

Vous dites que votre croyance est pour vous le

premier des biens, la suprême fortune. Je vous crois et je vous approuverai de la considérer, de la traiter comme cette richesse qui est d'usage commun, se dépense, se renouvelle, dont on se sert sans la regarder et sans la faire voir; mais ne poussez pas la comparaison plus loin, jusqu'aux joyaux, jusqu'aux trésors; vous me feriez songer à ces richesses qui sont au repos et n'augmentent ni ne diminuent; toujours serrées et enfermées quand elles ne sont pas étalées à la surface, et ne sortant de la casette, de l'écrin, que pour être mises en montre; richesses de garde et de secret, d'ornement et d'apparat, dont le prix et la jouissance ne sont que dans la contemplation. Vous me rendriez capable d'imaginer que la piété peut être exposée à des honneurs tout pareils, dans ces occasions de cérémonie, de fête ou de représentation où il s'agit de s'embellir et de paraître; tenue d'ailleurs bien loin et fort au-dessus de la fonction vulgaire de faire entrer, à titre de valeurs dans le commerce de la vie, autre chose que des vertus semblables à elle, c'est-à-dire appliquées à l'extérieur de la personne, n'éclatant que pour les yeux et dérobées du reste à tout usage, nullement actives et détachées, mais immobiles et dormantes; étant enfin comme si elles n'étaient pas.

*
* *

Entre le fanatique qui fait de la haine aveugle

d'autrui le mérite suprême de ses convictions, et le pharisien qui porte la conviction de ses propres mérites jusqu'à l'indifférence pour tout le reste, il y a plus d'une ouverture aux accords verbaux et même à certaines alliances défensives. Quant aux offensives, la conclusion n'en est pas si sûre. Celui qui veut tant de mal aux autres pourra se tromper en fondant sur celui qui se veut tant de bien l'espérance d'un *bras séculier* prêt à tout. Qui s'aime trop craint la peine et y va de main morte.

*
* *

A voir l'âcreté de zèle, la véhémente affectation d'orthodoxie que certaines personnes mettent à se plaindre que la vraie religion soit restreinte ou combattue au dehors par d'autres religions, déchirée au-dedans par des sectes et des hérésies, à déplorer le partage étonnamment inégal, au sein d'une même église, de la foi et de la ferveur, on en vient à se demander si, en supposant accomplie par miracle l'union de toutes les religions en une seule religion, de toutes les églises en une église, de tous les fidèles par une même ardeur, ce beau zèle de l'orthodoxie serait plus aise de n'avoir plus à s'exercer, que mécontent de ne pouvoir plus faire montre de soi. On craint de toucher à l'une des preuves les plus frappantes et les plus

tristes tout ensemble de la superstition nécessaire, de la limite éternelle, de la contradiction mystérieuse, qui se dérobent dans les profondeurs de la morale.

O vous qui, du refus de reconnaître la plus imposante des supériorités, faites la première prévarication de l'humanité naissante, êtes-vous bien sûrs que la faveur de chercher des adversaires et de ne pas souffrir d'égaux même dans le livre saint, ce vieux levain de Pharisaïsme fermentant sans cesse, ne soit pas comme la marque d'un autre vice originel inhérent à l'humanité chrétienne et rachetée, dont vous trouvez votre repos et mettez votre gloire à faire partie?

*
* *

Le plus grand mal que les sectes et les hérésies aient pu faire à l'Église a été de l'entraîner à combattre contre elles à armes égales et, par contagion de l'esprit de secte, à devenir pour ainsi dire secte elle-même, en perdant les avantages inhérents à ces noms magnifiques d'orthodoxie et de catholicité. Quel sujet de joie pour ses adversaires, de l'avoir vue attirée hors de ses positions réputées inaccessibles, venir se heurter contre le mur de séparation et de défense élevé autour d'elle par la controverse, au lieu de le franchir, en s'élevant plus haut, toujours plus haut d'un

élan libre et fort, suivant les préceptes et les exemples de celui qui est venu pour enlever toute barrière, tout mur de séparation entre Dieu et l'homme, entre l'homme et son semblable ! Et comment résister à la tentation d'appliquer à tant de défenseurs et de porte-voix du catholicisme qui osent se dire chrétiens, les paroles toujours vraies, toujours sages et toujours applicables aux prétentions et aux dissensions religieuses, qu'elles s'en tiennent à la parole et à l'écriture, ou qu'elles en viennent au sang : « Tu ne crains point d'offenser « ses lois (de la Nature) universelles et indubita- « bles, et te piques aux tiennes partisanes et « fantastiques, et d'autant plus qu'elles sont « particulières, incertaines et plus contredites, « d'autant plus tu fais là ton effort ; les règles « positives de ton invention et les ordonnances « de ta paroisse t'occupent et attachent ; celles « de Dieu et du Monde ne te touchent point[1]. »

*
* *

Alors que dans les diverses sphères du monde intellectuel tout se porte à la sécularisation, il est un domaine, divisé jadis entre la légende religieuse, la fable pure, le récit héroïque, qui, pour employer un néologisme consacré, se *cléricalise*

[1] Montaigne, *Essais*, liv. III, chap. v.

de plus en plus; ce domaine est celui du Merveilleux. Il semble qu'à l'Église seule il appartienne, dorénavant, d'y tenir scellées les hautes et inscrutables sources! comme de répandre et de diriger à volonté le courant banal où puisent les crédulités populaires. Est-ce puissance? Est-ce faiblesse? Et la possession d'un pareil monopole compense-t-elle suffisamment tant de privilèges et tant de partages subis?

*
* *

Il est comme un matérialisme nécessaire que certains docteurs religieux de nos jours se gardent bien de choquer, et même avec lequel ils ont plus d'une secrète intelligence! Mais de grâce ne leur parlez plus de spiritualisme philosophique; celui-là n'est pas un copartageant qu'il faille se résigner à admettre. C'est un usurpateur qu'il importe d'évincer. Ne leur demandez pas, sur le terrain vague du surnaturel, indulgence et pitié pour l'inoffensif *spiritisme*. C'est un rival, sans brevet ni patente, dont les inventions sont condamnables, mieux que cela damnables.

*
* *

Au fond, cette grande institution divine et humaine à la fois, qui s'appelle l'Église, est une âme qui ne change pas et qui ne saurait périr; mais

quoi d'étonnant, si à travers les périodes séculaires, où s'étend son histoire terrestre et qui sont les âges successifs de sa longue vie, la figure qu'elle montre aux hommes porte la trace de ces changements que la durée toute seule suffit à produire? Ni les souffrances, ni les persécutions, ni le courage d'affronter les supplices ne lui ont jamais manqué; mais l'imagination a beau s'efforcer, elle ne peut se représenter dans la même attitude et marchant du même pas vers la mort, les fidèles de l'Église naissante et dépouillée qui, s'élançant au royaume du Ciel à travers le martyre, dévouèrent l'offrande toute pure et toute nue de leur vie, et les représentants de l'Église formant un grand établissement gouvernemental, une puissance régulièrement et fermement constituée, alors que les violences des temps les ont obligés à quitter la terre tout enveloppés des périssables dépouilles de la terre et, quelque peu empêchés par le fardeau qu'ils venaient livrer avec eux-mêmes à la flamme du sacrifice...

*
* *

Une vie qui se donne pour la vérité, que cette vérité soit celle d'un fait affirmé comme constant ou une doctrine réputée divine, tel est, dans sa forte et antique simplicité, le martyre, ce témoi-

gnage sublime. Ce martyre, le secret n'en est pas perdu, et bien des âmes pures l'ont retrouvé, le retrouveront encore, de même que certains esprits ont eu le bonheur de percer, à travers les artifices et les complications d'une civilisation raffinée, jusqu'à la primitive simplicité de l'art et de la poésie, de la contempler sans voile, de la reproduire sans mélange. Mais de grâce, qu'on n'abuse pas de ce mot sacré! que l'on songe à ce qu'il a signifié, à ce qu'il devrait toujours signifier.

*
* *

Beaucoup de considérations et d'intérêts interposés revenaient en détourner le sens et en amoindrir la valeur. Que l'on se résigne à ne s'en servir, à ne s'en faire honneur qu'après avoir attentivement pénétré par la réflexion les trois éléments essentiels qu'il implique à savoir ce qui est offert, celui à qui on l'offre et la raison qui détermine l'offrande. Par dessus tout, qu'il ne devienne pas un cri de guerre, de sorte qu'invoquer le martyre et provoquer au combat n'aient même air, même ton et ne soient peut-être au fond même chose.

*
* *

Payer de bruyants avantages et une importance

étourdissante au prix d'une certaine impuissance de comprendre bon nombre des formes silencieuses que prend la vérité, l'éternelle vérité, pour s'adresser à la pensée, au cœur, à l'imagination de l'homme, tel est le risque sérieux que l'on court à se porter défenseur officieux des droits terrestres, des intérêts passagers de la domination extérieure d'une église à laquelle partout on ne saurait conférer de plus beaux noms que ceux de perpétuité et d'universalité. Soin exclusif, absorbant, jusqu'à devenir une *spécialité,* mieux que cela encore, une spécialité à la *mode du jour.*

*
* *

Il y a un moyen de prêcher furieusement la paix, de commander violemment le pardon au nom de Dieu !

Allons plus loin, il n'est artifice oratoire plus commode et plus sûr de son effet. Par là sont autorisées les plus fortes expressions d'un zèle tout amer qui sait bien et crie tout haut où est l'ennemi, le brave, l'insulte, l'accable, va le frapper, lorsque tout à coup, par un effort extraordinaire et comme par l'effet d'une assistance divine, tant de fureur amassée se dissipe, et les armes toutes prêtes, toutes chargées, aiguisées et empoisonnées, tombent des mains qui les

portaient. Cette subite retenue, ce désarmement improvisé, c'est l'œuvre de Dieu même, on le dit et on s'en vante, de Dieu glorifié aux dépens de l'homme. Soit, mais qui donc ose répondre de l'intervention de Dieu aussi sûrement que peut être affirmée la faiblesse humaine? Qui assure que la soudaine conversion se fera pour l'auditeur et le lecteur avec la même infaillible opportunité qu'elle est préméditée et proclamée par l'orateur et l'écrivain? La grande grâce qu'ils ont reçue n'est pas à ce point communicable, les extrêmes ne se rapprochent pas si aisément par l'opération du premier venu et au bénéfice de tous. S'élancer des hauteurs de l'indignation et d'une sainte colère, prendre sa course, puis, transporté en un clin d'œil au terme opposé, donner en pleine mansuétude et tomber subitement miséricordieux, c'est bien le plus pénible et le plus hasardeux des exercices. C'est le prendre, à peu près, avec les cœurs, comme on le fait avec les intelligences, quand on leur commande de s'arrêter tout d'abord parmi les ténèbres entassées avec une laborieuse habileté au fond de la raison humaine, pour que, du sein de ces ombres factices, elles aillent de primesaut là où les attireront les lumières heureusement aveuglantes de la foi. Que l'on parle de reculer, de s'animer pour mieux sauter, quand la haie et le fossé sont humainement franchissables,

rien de mieux ; mais quand il faut des ailes pour passer au-delà, partir de plus loin n'empêchera pas de donner droit contre la haie et de tomber juste au fond du fossé.

La faveur singulière qui rendrait possible un tel succès n'a pas été conférée à toute parole humaine, si vive et si ardente qu'elle soit. Le char ailé du prophète n'est pas là, n'arrive pas à point nommé pour qu'on y monte et qu'on y fasse monter ceux que l'on veut entraîner à sa suite. On n'a que la ressource d'un *Deus ex machinâ,* ou plutôt la parodie et le faux semblant d'une machine vide d'où nul Dieu ne descend et dont les ressorts usés n'auront servi qu'à dresser et à soutenir une pieuse manœuvre. Mais, en attendant, d'autres ressorts précieux et délicats entre tous, ceux qui communiquent mystérieusement les mouvements légitimes aux esprits et aux âmes, sont exposés à sortir, tordus et faussés, d'une épreuve téméraire.

*
* *

Encens éventé, eau bénite corrompue, herbes folles des miracles postiches, herbes fades d'une dévotion nauséabonde, piments du zèle corrosif et têtes de vipères de la calomnie, quand le tout, bien mêlé, s'agite et bout dans leur chaudière : Venez, disent-ils, communier avec nous et sentir comme

la religion est douce ! Arrière, imposteurs, gardez pour vous votre goût dépravé avec votre sorcellerie, vos drogues et vos venins.

*
* *

Siècles barbares ou siècles trop subtils que ceux où les hommes purent bien, à propos des relations existant entre personnes divines, ou même à propos de la Grâce, de la Foi et des Œuvres, se partager, se déchirer, mettre en jeu leur honneur, leur conscience, leur liberté et leur vie ? Qui oserait proposer à une époque vraiment éclairée, qui sait le prix des choses et de toutes choses, de s'embarrasser de querelles de théologie, après s'être débarrassée de la métaphysique ? S'il faut à chaque siècle sa question, sa passion religieuse, qu'elles s'assortissent, du moins, à sa nature, qu'elles correspondent à ses goûts et à ses lumières. A nous autres positifs, il y faut et quelque chose de visible et de palpable qui ne s'évanouisse pas en mots, en formules, en idées, quelque chose de tel que simples et habiles n'en puissent ignorer et s'y reconnaissent sans peine. Pour remuer, attendrir, prendre par leur faible des générations enivrées de civilisation matérielle et plus disposées qu'on ne le fut jamais, tout ensemble à secourir les misères et à fuir la pauvreté, toute pauvreté, qu'elle se présente comme

forcée ou comme religieusement acceptable, il n'a pas fallu moins, mais il n'a pas fallu plus que de voir le Père des fidèles menacé dans sa puissance de souverain, dans les biens et les bénéfices qui sont comme l'apanage, le domaine et le mobilier de sa couronne. Quand plutôt que de donner un exemple des dépouillements divins, il a réclamé, il a défendu, lui comme les autres, sa part du terrestre butin, qui pouvait refuser de mettre à son service l'indignation après la pitié, et après les paroles, la richesse apportée comme une aumône reçue, comme une arme de combat? Accord heureux et singulier entre l'Église et le siècle, va-t-on criant bien haut, quand on devrait dire tout bas, transaction, échange accompli sans que les parties contractantes se doutent de ce qu'elles font au vrai. Et la vérité est que l'assistance matérielle reçue par l'une est secrètement payée par une concession morale aux idées et aux tendances favorites de l'autre. Des deux parts la perte, le gain définitif demeurent incertains. De telles alliances renouvellent dans de vastes proportions avec des effets conformes au génie d'une autre époque, ces accords entre Papes et Princes où les uns et les autres traitaient et transigeaient tout à la fois sur ce qu'ils n'auraient pas dû avoir et sur ce qu'ils ne devaient pas abandonner.

*
* *

On a vu des gouvernements païens, par un mélange de la religion et de la politique justement réputé sacrilège, imposer aux fidèles du Christ l'adoration de leurs divinités d'État. On vit des gouvernements chrétiens refusant aux représentants qualifiés de l'Église catholique les intrusions dans les affaires du monde dont ils revendiquent le privilège, leur infliger la peine de les réduire à la liberté, de faire le bien sans bruit et selon l'Évangile, soit à deux procédés ne s'accordant guère par leur nature et leurs conséquences. Pourtant, il va de soi que pour les désigner on emploie indifféremment un seul mot, celui de persécution.

*
* *

Étonnante et terrible puissance de *sécularisation,* qui va sans s'arrêter, qui commande aux croyances et aux doctrines comme aux intérêts ! Enseignement profond que celui qui montre, succédant par une correspondance non voulue et sous formes de représailles mystérieuses bien plus que grâce aux calculs d'une préméditation humaine, à une défense de la souveraineté du chef du catholicisme moins religieuse que politique et où il ne pourrait entrer rien qui pût venir directe-

ment de textes évangéliques, une contestation de la divinité du Christ, qui ne tient pas plus de compte de ces textes et relève surtout de l'interprétation scientifique et du sentiment poétique des époques lointaines! Serait-ce donc le sort des controverses religieuses présentes et futures d'échapper de plus en plus à la théologie sans rentrer pour cela dans l'Évangile ou, du moins, sans le prendre autrement que par les dehors?

*
* *

Pratique du bien, fuite du mal, voilà ce que prescrit en premier lieu l'Évangile, code moral destiné à des êtres libres et doués de conscience, égaux par la liberté et par la conscience; il a au-dessus de tout mis ainsi ce qui est à la portée de tous, sur la recherche de l'utile, sur le culte de ce qui est agréable et frivole; il s'est expliqué aussi pour dire que c'est inutilité et inutilité coupable. Mais sur la recherche du vrai qui ne touche pas à la loi morale, sur la poursuite du beau, quand le beau n'est pas celui de la vertu, il se tait, il cesse de faire l'office de législateur, de juge et d'arbitre. Il a, il donne tout ce qu'il faut de bon à chaque âme pour la remplir, et il porte le bon jusqu'à l'excellent, au sublime. Quant aux esprits et aux intelligences, il n'est pas leur tout, il ne leur a pas dit le dernier mot. Il les

dirige et les guide, moins qu'il ne les protège contre ce qui les souillerait, qu'il ne les écarte doucement de ce qui doit rester inviolable. Il leur commande moins qu'il ne les défend.

*
* *

Revêtu, dépouillé, le Christ après l'être de bien des sortes, suivant les Évangiles; revêtu, puis dépouillé des formes humaines, dépouillé glorieusement par la transfiguration, trois témoins seulement, et rien que pour un instant contemplant cet état glorieux ; dépouillé indignement des vêtements qui couvraient son humanité par les mêmes mains qui lui jetaient l'insulte d'un manteau royal dérisoire ; autant de transformations voulues ou tolérées, refusées ou subies qui se doivent considérer comme inhérentes à sa mission et dépendant de son arbitrage souverain. Mais pour Celui en qui l'on voit son représentant sur la terre, qui sera l'arbitre des apparences qu'il doit garder, de ce qu'il doit porter ou traîner après lui ? Qui dira jusqu'où il doit être couvert, enveloppé, pour que la doctrine sainte qu'il protège ne soit pas exposée et dénoncée, ou bien découvert et allégé pour que cette doctrine se manifeste dans toute sa pureté et dans une entière liberté ? A ce Seigneur des âmes, faut-il absolument ces attaches terrestres par où, dans d'autres

temps, furent également caractérisés celui qui était le maître et celui à qui manquait la liberté? Après la royauté postiche infligée au divin supplicié qui se rendit esclave de la peine, faut-il une royauté posthume qui laisse en doute de savoir si elle constitue un souverain ou si elle fait un esclave de la glèbe? Chacun agite ou tranche la question suivant ses faiblesses, ses illusions, ses besoins personnels qu'il érige trop aisément en nécessité commune. Ce qui serait la satisfaction complète de ceux-ci ferait le scandale de ceux-là. Où les uns crieraient à l'imprudence et à l'indignité, les autres ne verraient que sagesse et opportune résignation. Heureux, vraiment, sans connaître assez leur bonheur, de ce que le droit d'obtenir l'accomplissement définitif de leurs désirs leur soit dénié, ou de ce qu'ailleurs, peut-être, ils soient jugés d'après les raisons qui auront décidé dans le secret de la conscience ce qu'ils auront ouvertement pratiqué pour parvenir aux fins souhaitées, dans l'ordre des faits si douteux, si peu dépendants de leurs volontés! Plus heureux encore, s'ils songeaient, chacun pour soi, qu'ils portent en eux-mêmes, vivante elle aussi, une image du Christ qui est leur aîné, dont ils répondent, qu'il est en leur pouvoir d'enrichir ou d'appauvrir sans mesure et qu'il leur importe avant tout de ne rendre au Créateur ni surchargée

d'opinions controversées, ni dénuée de nobles pensées et d'actions sûres d'elles-mêmes.

*
* *

Faire trafic et marché des fonctions ecclésiastiques, c'est ce qui, jadis, fut condamné sous le nom de Simonie.

Faire montre et parade des sentiments religieux et les compromettre à chaque instant dans tous ces commerces de vanité rapportant soit le gros profit des honneurs vulgaires, soit la monnaie courante des louanges faciles, des dignités inférieures, rien de plus autorisé, et simonie morale s'il en fut !

*
* *

Elle a été ouverte et affirmative, la redoutable hérésie des premiers temps du christianisme qui s'est formulée ainsi : le Christ n'est qu'un homme. L'hérésie prochaine, l'hérésie finale ne serait-elle point celle qui, latente, timide, faite de doute et d'interrogations, se glisserait en murmurant : On sait assez ce qu'a été le Christ et ce qu'est l'homme pour affirmer que le Christ n'a pas été simplement un homme. Mais peut-on prononcer qu'il est Dieu, à moins d'affirmer implicitement que l'on a compris ce qu'est Dieu et que l'on a mesuré les degrés infinis qui le séparent de l'homme, sans

trouver, à aucun de ces degrés intermédiaires, la place du Christ ? Or, qui le comprend, qui le sait et a pu le dire ? Si c'est quelqu'un, c'est lui seul : et lui, l'a-t-il dit[1] ?

*
* *

Entre les doutes honnêtes et les croyances sincères, il s'établit une sorte d'égalité au point de vue de la mort. Ils se portent et s'inclinent pareillement vers elle en vertu de leur passion heureuse ou malheureuse pour la vérité. D'elle seule ils attendent, les unes leur achèvement et leur consommation, les autres la fin de sincères et respectables incertitudes.

*
* *

Il n'est pas surprenant que l'autorité du Christ, la plus grande des autorités morales et la plus faite pour susciter des résistances, rencontre une opposition toute pareille à la plus radicale et à la plus irréconciliable des oppositions que trouvent les pouvoirs humains et les autorités terrestres. Nous voulons dire celle qui s'en prend à ce qu'ils sont pour ne pas reconnaître ce qu'ils font,

---

[1] Pater *Major* me est (Évang.) sec. Joannem, cap. XIV, v. 28.

s'obstine à leur demander raison de leur origine et de leur nature, sans tenir compte des actes par où s'offriraient la justification de cette origine et la vraie démonstration de cette nature. Moyen spécieux de se dispenser d'aller jusqu'à y voir du bien et de s'associer à ce bien pour une faible part.

***

Tout ce qui rapproche, comme tout ce qui sépare le christianisme du stoïcisme semble résumé en ces deux mots bien voisins par la pensée, mais bien différents par le ton. L'un est cette formule de résignation que saint François de Sales aimait à répéter : *Ne rien désirer, ne rien refuser.* L'autre est ce passage de Sénèque : *Rex est qui metuit nihil. Rex est qui cupiet nihil. Hoc regnum sibi quisque dat.* (Thyeste, v. 388-390.) Ici, comme là, s'affirme la vraie condition de l'indépendance humaine qui est le renoncement. Mais ici s'affiche une prétention, une usurpation, le déplacement affecté d'une autorité qui, là, est respectée en silence et laissée où elle doit être.

***

En présence des vérités de l'ordre divin, l'ignorance et la science se touchent et se confondent comme les deux extrémités du diamètre terrestre,

se confondent et cessent d'offrir une base de calcul, un élément de mesure appréciable, lorsqu'il s'agit de déterminer la distance qui sépare la terre de quelqu'un des astres, qui, pour en être infiniment éloignés, n'en sont pas moins aperçus avec une claire certitude.

*
* *

Si le corps a son centre de gravité qui l'attache à la terre, l'esprit et l'âme ont le leur et celui-ci est ailleurs, des deux parts le dérangement de cet équilibre naturel ne saurait avoir lieu sans écarts et sans troubles. Suspendu au-dessus de l'abîme des eaux ou transporté sur quelque haut sommet d'où il voit l'abîme des airs s'élargir à ses pieds, l'homme à qui l'habitude et l'expérience n'ont point rendu de telles situations familières se sent livré aux perverses tentations du vertige ou plongé dans un incurable affaissement, dans de mortels dégoûts; dispositions étranges qui, lui dérobant l'instinct de la conservation, peuvent l'entraîner irrésistiblement jusqu'à une mort cherchée sans être voulue,ou bien réduire à un profond oubli, à une sourde aversion de la vie. A ces symptômes inusités, il reconnaît qu'il n'a pas impunément quitté un terrain solide pour une surface agitée, passé d'une voie droite et unie aux régions inclinées, aux lieux escarpés, dont la fatigue et le

péril gardent les approches. Si de tels signes marquent la suspension momentanée des lois physiques qui assurent au corps une assiette ferme, une situation fixe, sont pour lui la règle du repos et du mouvement, on dirait que des phénomènes correspondants accompagnent avec la même nécessité, dans l'ordre moral, le premier apprentissage que l'âme vient à faire, soit des passions, avec leur instabilité et leurs menaces de chute, soit de l'orgueil avec ses pernicieuses exaltations. Là encore éclate le cri de la nature qui s'indigne du désordre, proteste contre la révolte, défend la pensée contre les fascinations qui éblouissent, pour aveugler, et le détourne des abîmes où, de propos délibéré, elle se précipiterait en se figurant qu'elle se sauve.

Vous tous, pour qui l'ombre devint un mystère et un attrait, et le rayon divin brillant sur vos front, un guide suspect et dédaigné ; mais vous, surtout, qui avez appartenu à ce siècle ou plutôt à qui ce siècle appartient par tant de côtés, car vous lui avez appris à vous admirer, à vous aimer, à vous suivre et à vous redouter ; vous l'avez laissé incertain et embarrassé de savoir quel nom vous convient et s'il devait vous ranger parmi les fils de lumière ou les enfants des ténèbres ; esprits si haut placés mais, cœurs si peu instruits à descendre, par l'humilité, au-dessous

de vos propres grandeurs, si malheureusement disposés à préférer les téméraires entraînements qui précipitent, aux salutaires abaissements qui prosternent; victimes nobles et de grand prix volontairement livrées au génie du vertige qui vous souriait du fond de l'abîme; n'est-ce pas sur vos confiances aveugles que Bossuet fait tomber sa parole lorsque, transporté en imagination sur la cime sacrée où, suivant la légende, se rencontrèrent un réparateur divin et l'auteur de tout mal, pour que la sainte résistance fût à la hauteur de la tentation, il dit ces mots : « Vous « vous jetez à terre du haut du pinacle dans « l'espérance de trouver entre deux les mains « des anges. » [1]

*
* *

Si l'Éternité qui vous est promise, dit-on, doit être remplie par la présence sans fin d'un seul être parfait qui est Dieu, il s'ensuit que plus les affections ressenties dans le cours de la vie présente seront simples, pures et capables de durée, c'est-à-dire maîtresses du temps et supérieures au nombre, plus nous porterons en nous, non seulement l'attente et le pressentiment, mais une sorte

---

[1] Bossuet. *IV^e Élévation sur les Mystères.*

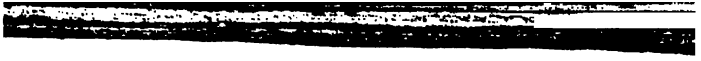
d'avant-goût et une image, lointaine et infiniment réduite il est vrai, de cette seconde vie. Car nous échapperons ainsi, autant qu'il est en nous, au tumultueux esclavage des volontés sans cesse tournées vers la multitude des sensations pour se laisser maîtriser par elles, sans cesse agitées dans le vide.

*
* *

Ce n'est pas tout de savoir distinguer les faux biens que l'on doit fuir, des biens que l'on peut désirer ; il faut encore assigner aux biens désirables leur rang et leur condition, mettre chacun d'eux au degré qui lui convient, qu'il ne peut dépasser sans usurpation, d'où il ne saurait descendre sans déchéance. Il faut reconnaître aussi qu'il en est un petit nombre dont la place, une fois vide, doit rester inoccupée, voilée de deuil pour jamais.

*
* *

Dans le monde physique ouvert et entr'ouvert, on trouve les appareils du plongeur, les véhicules du mineur se multiplient à volonté. Qu'il est maigre, par contre, le succès des ballons dirigeables ou non ! N'en est-il pas de même du monde moral ? Toutes facilités données pour descendre à la recherche des gains inférieurs ; les élans supé-



— Il s'amuse à demander aux étoiles de leurs nouvelles ; il sait (science certaine) que celle-ci est toute jeune, que celle-là est âgée et se porte mal ; il se doute que cette autre, qui brille encore, est morte. — Il voit (ce qui s'appelle voir) comment elles sont faites. Beaucoup d'hydrogène par-ci, d'autres éléments par-là, qu'il définit et qu'il nomme. Quoi de plus? Conduit par la science, n'est-il pas entré dans le secret de ces mondes dont il connaît à fond la composition? Heureux dévot! heureux chimiste ! De ces deux vocations, dont chacune rend son homme si content à si peu de frais, quelle est au juste la plus enviable ? Mais l'entre deux, où il y a tant de place, vaut mieux.

*
* *

S'il est un point de vue de choix propre à mettre au jour ce qu'il est convenu d'appeler l'antinomie de la science et des dogmes catholiques, c'est assurément le point de vue astronomique. Cela reconnu, faut-il donner à cette antinomie tout ce qu'on est porté à y mettre, surtout quand on se place au plus favorable, à cet égard, des postes d'observations, qui est la France contemporaine? Au fond, entre le maître des temps passés qui reste le dogme et cette maîtresse des temps futurs, si jeune, si active, si

envahissante, la science, ne voit-on pas des intelligences en train de s'établir ? L'un et l'autre ont cela de commun que lui comme elle, elle comme lui, s'imposent. Elle ne donne pas prise à la moindre objection, c'est clair. Lui répond à tout, c'est convenu. Tous deux ont, chacun à sa manière, le bénéfice, le privilège de l'*unquestionable*. L'esprit est tenu de se rendre d'un côté sans résistance tolérée, de l'autre sans réfutation possible.

Par conséquent, qu'elles continuent d'être formées en partie par des établissements universitaires, en partie par des congrégations jésuitiques, ces générations nouvelles de soldats, d'ingénieurs, de financiers, d'industriels, auxquelles l'avenir appartient, il n'en sera pas moins vrai que pour chacun de ceux qui les composeront, quel que soit, en matière religieuse, le secret de son âme, l'essentiel, le *tout* de la pensée et de l'action rentrera et se fixera dans la catégorie de l'incontestable. Comme il en va autrement dès que l'on se tourne vers ce qui caractérise, nous allions dire vers ce qui caractérisa toute vraie, toute haute littérature ! Que voit-on en effet de ce côté ? le libre développement des curiosités de l'esprit et la satisfaction, non sans peine et sans mérite, qu'elles peuvent recevoir, à la suite de découvertes personnelles qui auront disputé aux passions et aux préjugés une part de vérité échap-

pant à tout procédé strict de démonstration, mais valant par une sincérité, non moins que par une indépendance, faites pour garantir à l'intelligence une possession d'elle-même plus sérieuse, plus complète. Si loin (bien plus loin par le fait que par la date) des âges où purent l'exercer de grandes influences littéraires, nous en sommes venus aux temps où l'enseignement littéraire ne se survit que pour tâcher de se faire pardonner. Nous touchons peut-être à ceux où, tout respect humain l'abandonnant, il laissera à peine un souvenir. Croit-on qu'à cette inévitable transformation les dépositaires, les défenseurs des dogmes consacrés doivent de bien profonds regrets? Ne sent-on pas plutôt que se détourner avec indifférence, sinon avec empressement vers les nouvelles lumières, ne leur coûte nul sacrifice? Ils entreprendront de tout cœur et ils perfectionneront autant qu'il leur sera loisible l'initiation aux formules théoriques et aux résultats forcés des sciences, en diminuant la part faite à l'inutile apprentissage des franchises littéraires. Voir l'ennemie dans la science autoritaire et non dans la pensée libre, quelle naïveté ce serait de leur part! Que l'exemple donné par la France soit suivi partout. Que sur toute scène sociale domine cette pentarchie : la Science, la Finance, l'Industrie, la Politique et la Guerre (cette dernière à la

différence des quatre autres forces dirigeantes, n'intervenant que par intermittence, mais pour quels coups de théâtre, pour quels changements de décors et quels renversements !) Que le sentiment chrétien, religieux, ne soit plus là que pour la forme ; l'Éloquence, la Littérature, l'Art, que pour faire rire. Il y aura néanmoins pour ces instituteurs, par la force des choses, de beaux jours encore.

*
* *

Si la dévotion laisse la femme à l'état d'enfance, et si la vieillesse y ramène la personne âgée, dévotion et vieillesse auront, après tout, encouru le moindre des reproches qu'on peut leur adresser.

*
* *

Arborez les enseignes de la dévotion sur le pavillon du mariage et, passé quelques mois, il ne restera de la pieuse cérémonie autre chose que l'union à vie d'un énervé et d'une éreintée.

*
* *

Le journal pour l'esprit, le livre de cuisine pour les honnêtes satisfactions du corps, le livre de messe pour les besoins légitimes de l'âme, n'est-ce donc pas assez? Celui qui en demande davan-

tage ne serait-il pas un incrédule ou bien un sot ?

*
* *

Que veut bien dire, que représente, dans une des chansons d'enfant favorites de l'Angleterre, cette vieille femme « septante fois plus haute que la lune », qui n'a de temps pour rien, parce qu'avec un long, long balai, elle s'occupe sans relâche de nettoyer le Ciel des toiles qu'y font les araignées ? Ne serait-ce pas, par hasard, le zèle sempiternel, s'exerçant toujours à vide, portant invariablement à faux, de certaines dévotes ?

*
* *

Adorateurs et adoratrices du Saint-Esprit *pro parte* ou *in partibus ;* spiritualistes qui ne parviendrez jamais à faire finir le jeu de cache-cache engagé à perpétuité entre l'âme et le corps ; et vous aussi, conseillers sacrés des âmes, qui voudriez tant les mener à la baguette ; c'est à qui, parmi vous, parlera de l'autre vie ; c'est à qui sera le plus loin de se douter que l'*autre vie,* la *vraie,* probablement la seule, loin d'être séparée de celle-ci par toutes les divisions du Temps et de l'Espace, ne lui est que légèrement superposée. Il suffit de s'élever et de si peu, si l'on veut ! au-dessus de cette couche inférieure d'intérêts et

d'instincts que le grand nombre ne dépasse pas, pour en sentir les souffles, pour en respirer l'air; souffles de l'Esprit, air natal de l'Intelligence, qu'il est si aisé de respirer, et commun avec des Saints et des Élus appartenant à tous les diocèses de l'Art, de la Science, de la Pensée pure!

VENI, SANCTE SPIRITUS.

Un exercice intellectuel moins profitable et moins amusant, sans doute, que tant d'autres vers lesquels se portent la liberté sans prises ou les servitudes convenues de l'esprit, mais peut-être aussi intéressant, serait celui qui s'attacherait à ce chapitre de l'Histoire des religions fourni par l'étude attentive des variations du catholicisme. S'il est interdit de s'en occuper en France, si une sorte d'entente tacite s'oppose à je ne sais combien de curiosités honnêtes et sérieuses, chez nous hors de cause, et tient fort loin des recherches, des atteintes des coups de toute critique, ce qu'il est d'usage d'appeler la Religion, tout comme s'il s'agissait de ces données irréfragables qui sont d'ordre scientifique ; si l'on se tient pour dit qu'entre ces deux catégories de la pensée humaine, bien que placé à des pôles opposés, il y a cela de commun que discuter est, par ici

impossible et par là défendu, un état aussi particulier de l'esprit public excluant des modes d'activité qui semblent fondés en nature, fermant toute entrée à bien des questions attachantes, comme à bien des distractions inoffensives, ne doit-il pas laisser quelques regrets ? Nous allons, en nous tournant vers l'Esprit Saint, essayer d'une de ces distractions. Autant de gagné sur le parti pris consacré qui, en matière d'études religieuses, impose un régime fait de privations et de jeûnes. Les fortunes diverses du culte voué à l'Esprit Saint, les transformations successives que ce culte a subies, les modes d'invocation qu'il a suscités, les risques courus par lui de nos jours, l'acception morale qui devrait le fixer, si une ère morale de vérité venait mettre fin à la longue prédominance des symboles et des fictions, tout cela, mis en regard du sort brillant qui était réservé à cet autre objet d'adoration exhibé avec tant de complaisance, solennellement offert en pâture aux yeux sous le nom de Saint-Sacrement, ne serait-ce pas, dans cet ordre de recherches, plus que suspect et délaisser à plaisir le motif d'une comparaison à suivre, d'une comparaison qui aurait son sens profond et son prix?

Ne permettrait-elle pas, en effet, de saisir, à propos d'une question très limitée en apparence, ce que les changements sociaux, les circonstances

ambiantes, les séparations accomplies ont introduit dans l'institution catholique de désuétudes significatives, d'évasions opportunes en ce qui est de certaines traditions évangéliques ou voisines de l'Évangile? Ne viendrait-elle pas en témoignage d'une disposition à se cantonner, si on peut le dire, sur un certain nombre de positions réservées que la grande scission du XVI^e^ siècle n'aura ni entamées, ni exposées au partage, et à porter de ce côté le fort d'une défense restreinte? Pour mieux dire, cette disposition n'est-elle pas incontestablement devenue la manière d'être caractéristique et comme l'attitude favorite de l'orthodoxie?

Si, entrant dans n'importe quelle église catholique, à l'heure du sermon, vous pouvez parier presque à coup sûr que ce sermon, roulant sur l'Eucharistie, à moins qu'il n'ait pour texte la glorification d'un Jésuite, restera complètement étranger à la grande et saine morale; si, avec la dévotion qui s'adresse à la Vierge et à saint Joseph, la plus solidement établie de nos jours, et celle qui a pour objet cette image d'un soleil resplendissant qui, au nom du Saint-Sacrement, couvre cette même Eucharistie; d'où cela provient-il, sinon d'un besoin de simplification tout nouveau, tout moderne, très naturel à ce titre, qui tend à éliminer de plus en plus les éléments

religieux communs aux différentes communions chrétiennes, pour faire ressortir presque uniquement ce qui met à part le catholicisme contemporain? Que la morale fût distancée par le dogme, c'était dans l'ordre et cela remonte bien loin. Que presque toute invention ou considération théologique cède le pas au Sacrement par excellence, cette sorte d'allègement et d'accommodement est d'un autre genre et de date beaucoup plus récente. L'honneur en revient surtout au Jésuitisme devenu le centre autour duquel, à quelques frottements près, se meut régulièrement la sphère catholique, si effroyablement rétrécie depuis deux siècles et demi. L'Eucharistie et l'Adoration à outrance de la Vierge sont devenues, sur le front de bandière apposé au protestantisme, les deux places fortes qu'une résistance étroitement tenace doit tendre à garder inviolées. C'est là qu'on se retranche et qu'on se restreint, dans le sens de la cérémonie, de la pratique uniquement pieuse; comme si, à se masser ainsi sur des points déterminés, on décuplait ses forces; comme si, du moindre de ces souffles qui passent sur les âmes pour pacifier chacune en elle-même et les unir entre elles, venait une agitation inquiétante et périlleuse pour le plus claquemuré des sanctuaires. Et l'on ne veut pas voir qu'à force d'insister sur ce qui, entre l'orthodoxie et les Églises séparées, rompt

toute communication, et de mettre sur le pied de valeur négligeable ce qu'elles ont gardé de commun (l'essentiel !), on induit les observateurs désintéressés, consciencieux, si rares, mais dignes d'un tel respect, en une forte tentation d'argumenter *à contrario,* à l'effet de se persuader que l'ennemi dont il s'agit pourrait bien avoir soustrait « à la fraude colossale de l'ultramontanisme »[1] la meilleure part de l'héritage chrétien.

Il ne se pouvait que, dans ce nouvel état des croyances, le Saint Esprit gardât, avec son importance de jadis, son rang hiérarchique. Il devait perdre autant, si ce n'est plus, que le Saint-Sacrement ne gagnait. A mesure que sur celui-ci se concentrait une lumière de plus en plus éblouissante, il était naturel que, réfugié dans la pénombre, il ne reçût plus que des hommages timides, embarrassés, pour ne pas dire compromettants. Dans le grand mystère qui continue et continuera longtemps encore de se jouer devant un auditoire nombreux et incessamment renouvelé, du tout premier rôle qui lui appartint jadis, le voici évidemment descendu jusqu'à un emploi secondaire qui le relègue à l'arrière-scène.

La colombe mystique devenue quelque chose

---

[1] F. Amiel. *Journal intime,* t. II, p. 166.

comme un accessoire, une *utilité*, quelle lamentable chute! Chute préparée d'assez loin, il est vrai; car enfin, à diverses époques et à plus d'une reprise, cette troisième personne de l'ancienne Trinité, entraînée hors de l'arche sainte, avait couru le risque de plus d'une fuite aventureuse, de plus d'une échappée lointaine. Comment oublier qu'à certains moments décisifs de l'histoire des doctrines catholiques, sa venue fut prise et reprise pour le terme d'une attente presque messianique? Comment oublier qu'à la suite de cette résurrection du sentiment chrétien opérée presque miraculeusement par saint François d'Assise, s'était produite mainte tentative d'ascension mystique, dérangeant l'harmonie du dogme pour élever jusqu'à un nom témérairement privilégié, avec le règne et le rêve divin, le souvenir de l'Évangile et l'héritage du Christ?

Et plus tard, quand vint la Réforme! Assurément à l'origine même de la scission dont Luther fut le promoteur, éclate une protestation purement évangélique. C'est en ayant sur les lèvres, comme dans le cœur, des paroles tirées de l'Évangile, que le réformateur adressa à la cour de Rome ses premiers défis. Il ne faut pas l'oublier, et l'on ne saurait trop le redire; car semblable protestation, à la condition de n'être plus un instrument de propagande et une arme d'at-

taque, reste pour l'homme qui en garde le secret, une garantie de relèvement unique, un refuge moral inviolable. De là pourtant allait surgir, avec le Calvinisme biblique, cette foule de prédicateurs en plein air, qui n'eurent rien de plus pressé que de se faire un titre authentique, en même temps qu'un moyen d'action irrésistible de l'invocation lancée vers l'Esprit qui *souffle où il veut*. Et, tout prés de nous, lorsqu'un représentant du protestantisme aussi éminent, aussi sympathique que Vinet, tempérait avec l'insistance que l'on sait sa doctrine de l'obéissance morale par les réserves faites en faveur du libre sentiment, ce discret appel n'allait-il pas, avec de bien moindres éclats du même côté, vers le même *Esprit*, que les éjaculations puritaines, avec tout leur tumulte de mots ?

Nous savons trop ce que c'est que des croyances imposées ou convenues, des croyances facultatives dont le sentiment seul décide et qui se laissent transformer, élargir ou restreindre, suivant que le cœur en dit à ceux qui les ont acceptées. Nous connaissons bien aussi ces autres croyances qui, en usant par patriotisme avec un miracle tel que celui du Sacré-Cœur, comme jadis, dans des intérêts de couvent, la dévotion pure en usa avec celui de la Sainte Épine, substituent à l'ancien gallicanisme un autre culte national dont l'autorité

ultramontaine se garderait bien de prendre ombrage ; car ce genre de renchérissement fantasmagorique sur les articles de foi obligatoires est exactement à l'opposite de la rigidité théologique et de l'outrance entêtée qui firent le Jansénisme. Et quoi de plus édifiant et de plus rassurant au fond, pour l'orthodoxie, que de voir, s'appuyant l'un sur l'autre, voisinant d'autel à autel, cet ultramontanisme résumé dans le dogme de l'Immaculée Conception et ce gallicanisme de façon toute nouvelle qui adhère au Sacré-Cœur et s'en tient là ?

Au delà de toutes ces sanctifications de dates si diverses, d'origines si arbitraires, passera-t-elle à tire d'ailes pour voler plus haut, la divine colombe qui, après les gémissements ineffables des âges évanouis, ne provoque, n'attire plus à elle que le plat et insipide refrain, l'air à serinette familier aux pèlerins du jour ? Pour exprimer le même vœu en termes moins mystiques, le temps arrivera-t-il enfin où l'on se persuadera que cet Esprit, dont la venue aura donné lieu à tant d'illusions contradictoires, est en vérité le contemporain de tous les siècles et peut devenir le visiteur de chacun, pourvu que l'accueil qui lui revient l'attende ; où l'on s'apercevra que les dons si variés dont l'intelligence peut s'enrichir et les trésors qui assurent à l'âme son indépendance

remontent indistinctement à lui, suivant le double sens heureux et juste entre tous dont il eut le bénéfice, dès qu'il fut associé aux croyances chrétiennes jusqu'à en faire partie, une partie intime?

Alors, ce qu'il est vrai d'affirmer sur le petit nombre des élus s'entendrait avec plus de tristesse que de terreur et s'entendrait seulement de la mystérieuse et lamentable disparité qui divise les âmes. La plupart se bornent à faire nombre, à figurer comme des unités abstraites dans un relevé de population, trop heureuses encore quand elles ne se rendent pas les complaisantes des caprices du corps, les prostituées du plaisir, les adoratrices de l'or. Et puis, perdues dans la grande masse humaine, mises au secret, loin du bruit ininterrompu des paroles qui ne disent rien, et portant ainsi la honte et la peine de leur rareté, quelques natures persistent à faire de leurs actes et de leurs abstentions comme une protestation vivante, la plus vaine et la plus inaperçue des protestations, contre la tyrannie d'un dogme égalitaire, né à l'époque et accommodé à l'usage de cette fausse démocratie dont le pire effet est de marquer toujours plus bas le niveau de la moralité commune.

Ainsi triompherait, dépassant et défiant tous les jugements humains par ce qu'elle aurait d'incomparablement large dans son principe et d'étroite-

ment individuel dans ses applications, la plus philosophique comme la plus religieuse des vérités. Ainsi acquerraient une valeur nouvelle, imprévue, ces mots si pleins de sens jadis, maintenant tombés en désuétude, comme s'ils étaient vides, de prédestination, de justification, de grâce. Deux feuilles d'un même arbre et deux figures humaines ne se ressemblent jamais jusqu'à se confondre. Elles aussi, les âmes humaines, tiennent de la nature et de la destinée d'inconcevables dissemblances. De celles-ci doit-il en être tout juste ainsi que de celles-là, auxquelles viennent mettre ordre sans retour, ou l'invariable chute ramenée par l'automne, ou l'uniforme substitution du même rictus suprême à l'expressive souplesse, à la merveilleuse mobilité des physionomies vivantes ? Que parmi les âmes de choix, incurablement atteintes, chacune à sa façon, d'une « irréductible noblesse de nature [1] » plus d'une puisse se résigner à tout, sauf à l'idée que ces ténèbres du monde spirituel doivent rester à jamais impénétrables ; qu'en pleine veille, elles persistent à rêver d'un témoin suprême, au regard infaillible d'un juge sans appel, qui, disposant de la lumière même, de la justice

[1] Jules Lemaître. *Les Contemporains*, 3e série, p. 27.

même, les fasse rayonner avec une égalité souveraine sur les sommets, sur les abîmes, sans le moindre égard pour les compartiments arbitraires, les lignes de démarcation fictives par où le premier venu entre les hommes, a la prétention de limiter, de classer, de définir, ce qui, chez lui et chez ses semblables, échappe au grand jour et se dérobe obstinément. Qu'elles se flattent, elles, les inconnues ou les méconnues, de voir ce grand jour se lever sur elles, les invisibles et les inutiles, de se sentir à un point de vue supérieur, mises en évidence et en valeur, pourquoi pas ?

Qui les en empêcherait ? L'ironie ? Mais quoi ! cette puissance impitoyable et sûre de son avenir autant qu'en ce monde malice peut l'être, cette puissance toute française s'abstient ou se garde bien, dans cette même France où elle touche à tout, de s'en prendre aux dogmes et aux pratiques de la *Religion,* si merveilleusement propres à procurer et à entretenir les deux inappréciables commodités qui sont l'inertie de l'âme et la paresse de l'intelligence. Chose bien significative ! ceux-là même qui, ayant délaissé cette *Religion,* sont le plus cruels pour elle, s'abstiennent avec soin de s'en moquer. Mais, il faut bien en convenir, à nul rêve d'immortalité, au plus discret, au plus inoffensif, cette même ironie ne saurait faire grâce ; car elle y voit et sait trop bien y faire voir un

encouragement au *farniente* et un attentat contre l'Action, cette reine absolue et si hautement proclamée, des corps et des esprits. Après cela, malgré elle et malgré tout, qui dit *esprit* dit ce qui est invulnérable par essence ; et là où il s'agit de l'Esprit du christianisme [1], c'est bien autre chose encore.

Tout de même, il était bien difficile de prévoir que le remplaçant de l'Esprit Saint, dans la nouvelle Trinité dont les deux autres personnes sont, pour le moment, le Sacré-Cœur et Marie, serait un personnage dont pas une parole, à peine un acte, se trouve mentionné par l'Évangile et par les Apôtres, et dont on ne sait à peu près rien que son nom, le très obscur saint Joseph, qu'à la faveur de cette obscurité même il était loisible d'inventer, ou peu s'en faut, de toutes pièces.

---

[1] L'histoire est là pour montrer ce que réussissent ou s'efforcent à faire les représentants attitrés de l'autorité catholique, dès que cet Esprit qu'ils prétendent garder pour eux, afin de le contenir ou de le diriger à leur guise, devenu libre, échappe à leurs prises. Soyez pris à témoin, Jeanne d'Arc, Savonarole, Chrétiens de Port Royal !

CONFESSIONS

SEPTENARIUM.

En France, les *Souvenirs* que l'on rassemble en vue d'autrui, portent-ils en même temps sur autrui (genre prospère, genre demandé), ils représentent le cancan élevé aux honneurs littéraires. Sont-ils d'un homme public? L'auteur a-t-il surtout ou exclusivement en vue lui-même, c'est en homme public qu'il a la prétention de se montrer, ou comme un simple individu. Dans le premier cas, il donnera naturellement le pas à la politique, à ses revirements faciles, à ses convictions entêtées. Heureux encore le lecteur s'il s'est acheminé vers cette réflexion finale, éminemment salutaire, que sur ce terrain foulé, piétiné, où vents et tem-

pêtes font rage, les fruits amers et avortés, les fruits véreux et gâtés abondent. — Les confessions que l'on ne garde pas absolument pour soi tiennent-elles à la vie privée? Les bonnes fortunes de celui qui les risque, tout uniment, ou bien s'il est plus prétentieux, la conception qu'il aura pu se faire de la femme à la faveur de ses trouvailles personnelles, n'auront sans doute pas le parfum d'élégant libertinage exhalé par un Houssaye. Ce n'en sera pas moins la fleur de ses aveux. Combien le *home* moral constitué par cette personne indivisible qui est successivement l'enfant, l'homme, et, s'il se peut, le vieillard, est plus fréquenté en Angleterre, en Allemagne, en Russie, qu'il s'agisse d'ouvrages d'imagination ou d'autobiographies! L'exemple ainsi donné m'agrée davantage. Remonter par le souvenir les pentes qui s'inclinent vers un abîme insondable, se rapprocher de cette source qui est le premier âge, y retrouver, y surprendre quelques-unes de ces impulsions initiales qui ont dirigé dans un sens facile à déterminer le courant de la vie, c'est quelque chose de bien personnel assurément, mais c'est aussi quelque chose de profondément humain. Vouloir remporter une victoire sur le temps, du côté de l'avenir, par le succès d'une œuvre qui dure, rien de plus commun. — Il l'est moins de chercher cette victoire du côté du

passé, en remontant haut pour s'y retrouver dans quelques faits, pour rattacher à un certain nombre de traits primitifs suivant lesquels la destinée et la volonté l'auront modelée sans relâche, la physionomie morale que l'on se connaît. De ces dons de l'esprit, de ces jeux du hasard, de ces signes d'intelligence faits à l'avenir par l'enfance et la première jeunesse, je m'amuse à retenir de quoi faire un *septenarium*.

LE PAPILLON DÉCAPITÉ.

Même à l'âge auquel on fit jadis la réputation d'être « sans pitié » plus que les autres, les papillons trouvaient grâce devant mes yeux. J'avais plaisir à les attraper pour les voir de plus près; j'en avais autant à leur rendre le mouvement gracieux, l'élan léger qui allait me les enlever. Une fois, une seule fois, j'entrai en tentation, et avec quelle violence! Je vois encore cette cour étroite où s'ébattait, éclatant de jeunesse, déroulant les courbes irrégulières de son vol, le plus étincelant des *Vulcains*. Nulle fleur pour l'arrêter, et c'est sans doute ce qui le perdit. S'il s'était posé, j'aurais peut-être réussi à prendre adroitement ses ailes entre deux doigts, puis, satisfait de ma facile victoire, je l'aurais généreusement

renvoyé. Mais il s'agitait vainement et, vainement piqué au jeu, je m'efforçais de l'atteindre. Enfin, un coup de main heureux me le livre. Toute patience m'avait échappé. En proie à je ne sais quel saisissement orgueilleux et vindicatif, j'en use avec cette proie vivante comme le sauvage avec l'ennemi dont il est venu à bout de s'emparer après une poursuite longue et acharnée. L'enivrement de la victoire me porta tellement à la tête que, d'un geste brusque, je mis le prisonnier hors d'état de fuir en le décapitant net. Le sang-froid revint vite et quels furent mes regrets ! Pourtant j'étais bien loin de les connaître, Leopardi, Shelley, chez qui je devais apprendre plus tard à tant aimer certaines manières de concevoir la vie, si profondément exceptionnelles, si renversantes aux yeux du grand nombre. A quel poète, en effet, réagissant sous le poids de la civilisation, un plus douloureux, un plus maladif éloignement pour les erreurs communes et convenues, a-t-il, jusqu'ici, rendu plus naturelle, plus nécessaire cette poésie même avec son essor le plus libre et tous ses refuges ? Ce que leur a inspiré de charmant et de profond le privilège, considéré comme sacré avant d'être tenu pour enviable, qui élève et soutient au-dessus de l'homme tant de faibles et légères créatures, je l'ai su depuis; mais j'avais vaguement deviné,

dans mon âme d'enfant, quelque chose de ce mystérieux attrait de ce porteur d'ailes fictif qu'au lieu et place appelé jadis un ange, tout être ailé offre encore à l'imagination, quand, par hasard, elle échappe aux oppressions modernes.

Le bizarre emportement qui m'avait d'abord mis hors de moi pour me laisser ensuite tout humilié, ne contribua pas peu à m'inculquer, par un salutaire retour, le respect de toute vie, de la moindre, de la plus imperceptible, et à faire remonter de préférence ce respect vers les frêles existences qui flottent entre ciel et terre. Respecter le coup d'aile, quel qu'il soit, pourquoi pas, à commencer par le vol de l'insecte et de l'oiseau, et finir par ces mouvements intérieurs que l'on se sait gré de dérober soigneusement à ce rabatteur féroce qui a nom autrui? Pour une minute, je m'étais comporté en Français de race. La décapitation brutale du papillon, c'était, réduite aux proportions d'une folle vengeance d'enfant, l'image d'un procédé trop familier à la nation française. Vient-elle à être prise de quelque ardeur chimérique, vite elle l'applique, et sur quelle large échelle, et avec si peu de scrupules! aux êtres humains qui lui résistent, aux existences qu'elle envie ou dont elle a envie! Si d'aventure on se sent aussi peu séduit par le tir aux pigeons que par le tir aux perdrix et le tir à l'Allemand,

me laissait une sorte de jouissance singulière que le regret n'épuisait ni trop vite, ni tout à fait. Oui, cette petite provision d'air et de lumière me dilatait et me réchauffait l'âme un peu plus longtemps que le glaçon ne rafraîchit la main qu'il humecte en fondant. Bien plus durables, deux habitudes morales me vinrent de là. D'abord une séparation nette et tranchée d'avec ceux qui mettent leur plaisir ou leur orgueil à dire : cette terre est à moi ; en second lieu, une association étroite entre les plus inoffensives séductions tenant à ces deux mots : Nature et Liberté. L'âge n'y fait rien. Tout commencement de voyage, dès qu'il me met *extra muros,* me fait tressaillir, comme la fin d'un temps de prison prolongé, comme une évasion.

MUSICIEN PAR DEVOIR.

Magistrat éminent, orateur passionné et véhément, écrivain distingué, esprit des plus libres et des plus vifs, ne devant qu'à son talent et à son intégrité la haute situation politique qui lui fut offerte et en quelque sorte imposée, mon père, au milieu d'épreuves de santé presque continuelles, se délassait, se refaisait de quelque excès de travail, son violoncelle entre les bras. Passion musicale qu'après un si long temps écoulé et sans

manquer de respect à sa mémoire, je me permets d'appeler malheureuse ! A peine, sous son archet, les sons douteux (agrémentés par-ci par-là d'une note juste) avaient-ils succédé aux sons plus que douteux, qu'un imitateur timide, mais fidèle, de son talent, venait s'installer à côté de lui sur un tabouret, bas, un petit violon sous le menton. C'était moi qui m'efforçais de suivre en les copiant, chaque mouvement, chaque inflexion de ses doigts, d'en prendre le calque pour ainsi dire. Était-ce plaisir puéril? Était-ce un vague sentiment de l'art ? Nullement. Un tout autre sentiment m'imposait la conviction que j'étais tenu à suivre docilement cet exemple, comme tout autre exemple paternel. Seul, le devoir me parlait et m'enchaînait; je me réservais, il est vrai, un droit, mais si faible ! celui de murmurer de temps en temps cette interrogation risquée d'une voix dolente : « As-tu bientôt fini ? » Elle m'attirait invariablement une invitation à me retirer brusque ou brutale suivant le cas. Mais l'écolier malgré lui n'avait garde d'entendre de cette oreille. L'exercice continuant, il continuait, lui aussi. Cette tendance prématurée (si peu commune vraisemblablement) à s'imposer des devoirs artificiels, surérogatoires tout au moins, à se rendre esclave d'une tâche imaginaire, devait me mener loin. Dans combien de circonstances et sous com-

bien de formes plus graves, l'impulsion initiale, suivant son cours tout le long de la vie, se fit obéir! Faire son devoir tout juste et rien de plus, ne fut jamais un commandement à mon usage. Scrupule exagéré, ou point d'honneur affreusement bête, que de peines prises ainsi et reprises pour un rien ! Que d'ennuis et de contenances gênées, sans qu'il y parût, m'a valu (pour ne parler que de cela) l'assujettissement obstiné à racler l'air mal joué à côté de moi, autrement dit à me mettre à l'unisson de toute plate et insupportable conversation, loin, bien loin de tout interlocuteur sachant parler juste ! A combien de sujétions volontaires, plus lourdes que celle-là et parfois écrasantes, préludait, de ses cordes consciencieusement pressées, le pauvre joujou ! Pour n'en pas dire plus, durant combien d'années me suis-je résigné (les situations d'autrefois étant interverties) à entrer dans le jeu des illettrés, des dévots, des provinciaux, à contrefaire, moi homme, moi esprit, les plates ritournelles de ces grands enfants, de ces barbares, de ces racleurs. A quoi bon le plus timide, le plus humble « as-tu bientôt fini ? » Ils n'en finissent jamais de racler, ceux-là.

OU PEUVENT MENER DEUX LIGNES D'ÉCRITURE.

La musique, cet art auquel j'étais si éloigné d'abord d'attribuer même le nom et la qualité modeste d'art d'agrément, comment en vins-je non seulement à la trouver agréable, mais à la tenir pour la plus bienfaisante des révélatrices ; toujours prête à faire preuve de cette vérité : L'illusion, l'illusion seule est là pour sauver de la réalité? Deux lignes relatives au *Don Giovanni*, de Mozart, dans une préface consacrée à Gœthe [1] me tombent par hasard sous les yeux. J'y vois, à ma grande surprise, qu'une œuvre lyrique peut être prise au sérieux, tout à fait au sérieux, qu'elle se prête à des considérations intellectuelles, à des rapprochements littéraires. Éveillée ainsi, ma curiosité ne devait plus languir. Pour lui conserver son ardeur, pour qu'elle ne s'arrêtât plus, il suffit de cette étincelle et de cet aiguillon. Devant elle, au delà de ces deux lignes qui l'avaient arrêtée d'abord, s'ouvrait vaguement un monde, le monde de l'harmonie. Faire (à peu

[1] H. Blaze. *Essai sur Gœthe*, précédant la traduction de *Faust*, p. LIII.

de chose près) le tour de ce monde si nouveau, de manière à en connaître ses merveilles, à y revenir incessamment pour en jouir, allait être le meilleur de ma vie. Deux lignes de critique en prose, point de départ bien étroit, en vue des explorations futures, au terme desquelles tel hommage souverainement poétique rendu naguère à la musique, si large, si éclatant qu'il soit, me fait l'effet de marquer tout simplement le ton :

> O Musique ! Soleil du monde intérieur,
> Montre à mon bien-aimé tout le fond de mon être.
> Qu'il puisse au fond du sien me reflétant, connaître,
> Ce que j'ai de plus beau, ce que j'ai de meilleur [1].

Tenant à la littérature par son origine, cet amour pour la musique devait, à son tour, et pour mon grand profit, réagir sur mes habitudes littéraires. En quel sens ? A cet amour j'étais redevable d'un heureux parti pris de me plaire aux thèmes, aux motifs, aux combinaisons harmoniques, en raison de la sincérité et de la force expressive dont ils

---

[1] Sully-Prudhomme. *Le Bonheur*. Il est curieux de noter l'image choisie par le poète comme se rapportant sans la moindre préméditation apparemment à ces *effets de reflet*, mi-partie de poésie et de musique, qu'affectionne le puissant génie du roi des compositeurs modernes. (V. l'étude que nous avons consacrée à R. Wagner.)

témoignaient. Je lui dus assurément, pour une grande part, la disposition d'esprit correspondante, non moins précieuse, qui me préserva du danger et du vice de me formaliser des idées *écrites*, de m'en sentir choqué lorsque, au fond, elles n'allaient pas à mon tour particulier, à ma manière propre de sentir et de penser. Dans cette autre région intellectuelle aussi la sincérité et la force expressive devinrent et restèrent pour moi la première, la plus essentielle des recommandations. Ces idées écrites, je sus, à la lecture, les écouter dans ce sens, afin d'apercevoir le son qu'elles rendaient.

Un seul exemple, mais décisif. S'agit-il de ces grands romanciers, en même temps grands moralistes, ayant le don de faire mouvoir, parler, agir, résonner de tant de façons, sous les noms de personnages qu'ils créent à leur gré, toutes les affections et les passions humaines; est-ce que, atteignant sous les œuvres le cœur même de ces illustres inventeurs, Balzac et de Maupassant d'un côté, de l'autre Dickens et George Éliot, j'avais peine à distinguer la tonalité fondamentale suivant laquelle vibraient ces deux-ci ou ces deux-là? A ce point central autour duquel se déroulait la vaste circonférence occupée par leurs créations respectives, comme il m'était facile de discerner une disposition à s'harmoniser, là, avec

les dissonances de l'âme humaine qui sont les laideurs morales, là avec les résonnances qui se résolvent en beautés et en grâces. Et si, dans cet autre ordre de manifestations expressives, les effets de style correspondent aux caractères dissemblables de l'instrumentation, que d'efforts et de tension, ou de crudité chez les deux écrivains français ! Quelle naturelle et sympathique association d'accents chez les deux autres !

Après le don d'aimer tout ce qui est aimable, rien ne me parut valoir le privilège de cette indépendance sympathique en matière intellectuelle qui, elle aussi, devient comme un exercice artistique dont la bonne volonté et l'attention désintéressée se rendent maîtresses. Pour me détourner d'entendre à une lecture, il ne fallut rien moins que la médiocrité avérée de l'œuvre, ou l'impudeur, fût-elle grosse de sens, comme celle de l'auteur de *Gargantua*. Quant au cynisme moderne, qui, à tort ou à raison, se réclame des Rabelais, quant à ce cynisme qui, sans préjudice de la nudité et de tous ses jeux, a une manière de vous « prendre par les entrailles [1] » non prévue par Molière, en choisissant comme instrument favori le boyau humain avec ses résonnances,

[1] *La Critique de l'École des Femmes.* Sc. VII.

ses détonations et tous ses effets, quant à ce cynisme-là, il se fait sentir d'assez loin pour qu'on s'écarte à temps. Autre occasion, meilleure encore, de gagner le large en se bouchant non plus le nez, mais les yeux et les oreilles : la cacophonie morale sans pareille que produisent, par la pénétration mutuelle de ces deux tons, de ces deux motifs, de ces deux thèmes contradictoires, l'Évangile et la haine, un chef d'attaque comme Louis Veuillot et sa bande ! Quant à toute littérature qui, sans être fausse de ton, appelle, comme son équivalent naturel, l'air d'opérette ou le refrain de café-concert, j'en fis tout juste le même cas que de l'opérette même ou du répertoire des cafés-concerts.

Cette tolérance du goût, musicale d'abord, littéraire ensuite, a son contraire qui jure avec elle, c'est-à-dire cet esprit d'intolérance qui, des hauteurs de la théologie et de la morale, en venant à la musique et s'en prenant à elle-même, à elle, osera bien transformer en licences damnables les beautés plus qu'inoffensives de telle œuvre lyrique, de l'*Hérodiade* de M. Massenet, par exemple, et se fera fort de conjurer ce danger public en lançant, à ce propos, comme une excommunication. Méconnaissance absurde de la dignité de l'Art, de sa fonction purifiante, de ses légitimes franchises ! Doublé d'un préjugé moral, ce même

préjugé catholique refusera toute absolution à telle merveilleuse inspiration de Wagner, à ce dialogue musical de Siegmund et de Sieglinde, écrit sur un texte nullement voilé, il est vrai, mais sur un conte en l'air, après l'avoir refusé à la donnée discrètement enveloppée et sauvée par un dévouement sans tâche du *René* de Chateaubriand. Comme si l'art des sons et pareillement l'art d'écrire ne tenaient pas du génie (aussi rarement respecté qu'il est rare), le pouvoir d'innocenter par des mots ou par des notes tout ce qu'ils touchent, un pouvoir équivalent à la plus justifiante des grâces. Dieu me fit celle de n'être pas induit en la moindre tentation d'inceste par le fait de ne pas sentir la plus légère tentation de Wagner et de Chateaubriand.

UN SECRET.

Ce goût pour la musique n'était pas encore chez moi une passion ; mais, à l'encontre de mes jeunes et laborieuses ambitions, il était presque le seul goût qui fît diversion à l'âpre et cher travail. Vers la dix-septième année, n'ayant pas une fois franchi le seuil d'un théâtre parisien, je me mis à rêver pour lui une satisfaction qui ne fût pas tout à fait purement platonique. Je nourris

pendant des mois le désir rentré d'aller entendre, réellement, oui, réellement chanté, l'un de ces opéras tant aimés de Mozart ou de Bellini, dont je ne pouvais deviner l'exécution vraie et vivante que par l'imagination ou à travers quelque ouï-dire venant d'un camarade. Mais comment faire comprendre, à côté de moi, que cette sorte de passion malheureuse était absolument innocente ; qu'en face de la scène désirée, mes yeux resteraient comme fermés à l'abri de tout égarement? L'accueil déconcertant fait à de timides, à de très lointaines allusions, me fit bien voir que vouloir convaincre de la pureté de mes intentions était la plus désespérée des entreprises. Je finis donc par garder mon secret ; seulement, comme il arrive souvent à qui n'a pas le droit de se faire entendre, je conspirai, à part moi ; la conspiration aboutit à une escapade longuement, soigneusement méditée, qui devait me coûter, après coup, les réprimandes les plus acerbes, les prédictions les plus accablantes que la tendresse paternelle ait en réserve pour dompter les rebellions filiales. Mais j'avais entendu *Norma,* ce qui avait passé si vite! Mais, ce qui, étant de bien plus haut prix, devait être autrement durable, il me resta pour la vie une leçon acquise au prix de la plus amère expérience. Cette fois-ci et souvent depuis, après m'être senti pour ainsi dire disparaître devant

l'Invisible extérieur, j'avais surpris, en moi-même, au plus profond de ma personne morale, un autre genre d'Invisible. Ceci m'était prouvé : on a beau dire pour éclairer autrui (et sous l'application de ce mot rentrent, en premier lieu, nos proches, comme on dit) sur la vraie et bonne nature d'un désir, d'un sentiment dont on est sûr, dont on ose se répondre jusqu'à en être fier, rien n'y fait. Victime de cette loi d'impénétrabilité mutuelle qui fait que

L'homme cherche l'homme à tâtons[1]...

mon âme se le tint pour dit, et mon esprit, en bon voisin, fit son profit de l'aventure. Il en vint, lui aussi, un peu plus tard seulement, à se couvrir, à se retrancher en soi-même, à se tenir coi. Que d'idées inoffensives ou ingénieuses, honnêtes ou nobles, il trouva imprudent de laisser arriver jusqu'aux lèvres? Il s'habitua à en arrêter plus d'une au passage, pourqu'un obscur détour, un reflux silencieux la détournât vers ce réservoir commun des pensées, des sentiments, même des larmes, qui est le papier, et la fit ainsi apparaître visible pour moi seul. Quand la malveillance et la sottise font si bonne garde à la sortie des pensées et des

[1] V. Hugo. *Contemplations*, t. I, p. 214.

mots, pour les livrer au ridicule ou les tourner en scandale, bien fou qui ne se garde qu'à demi au dedans !

UNE DÉCOUVERTE.

J'avais neuf ans. La soirée était magnifique, le ciel sans le moindre nuage et tout parsemé d'étoiles. Je regardai ces astres comme je ne les avais pas encore considérés, je veux dire que pour la première fois et inopinément mon esprit s'ouvrit de ce côté en même temps que mes yeux s'y portaient. En un clin d'œil, en une perception courte, presque instantanée, tenait déjà ceci qui bientôt allait se développer par la réflexion, et rester là, au plus profond de moi-même, toute la vie, jusqu'à la mort. Après les étoiles que je vois, il y en a d'autres, il faut bien qu'il y en ait d'autres, et cela sans terme; car il est impossible que la pensée, ainsi conduite par la vue, conçoive n'importe où, n'importe à quelle distance, une limite, une fin. Cela impliquerait contradiction. Et pourtant comment se représenter qu'il en est ainsi? Comment se rendre raison de l'Infini qui est incontestablement là, en même temps que l'Innombrable ? Et l'Innombrable dans le vrai, ou plutôt dans l'unique sens du mot. Car si on ap-

plique ce terme, par exemple, à toute cette suite de créatures humaines qui, après avoir passé, ont disparu, disparaissent, disparaîtront, c'est pure manière de dire. Il s'agit là, seulement, d'un nombre énorme, il est vrai, mais destiné à rester toujours relatif, puisqu'on peut toujours supposer qu'il change, en définitive, par une simple addition ou une simple soustraction. Non seulement l'humanité passe, et l'espace, peuplé de mondes, demeure ; mais dans ce que cet espace nous révèle, tout nombre est dépassé, ou plutôt le nombre lui-même est absorbé. La chose est de toute évidence, mais elle est prodigieuse. C'est de toute nécessité, mais c'est incompréhensible. C'est à n'y pas croire et pourtant c'est à n'en pas douter, le peu qu'on voit répondant de ce tout qu'on ne voit pas.

La date à laquelle se rapporte cet aperçu du ciel n'est pas écrite dans un arrière-coin de ma mémoire, elle devrait me rester sacrée, à meilleur titre que la date trop connue et précise de ma venue au jour. Car la lueur de cette révélation, purement oculaire pour commencer, devait grandir, s'étendre, et porter son éclatant reflet sur combien de manifestations illustres, dans le monde de l'Histoire et dans celui de la Pensée pure ! Un aperçu du ciel tenant dans le coup d'œil d'un enfant, et la réflexion inévitable qui

s'ensuit, pour peu qu'on s'y tienne, c'en est assez de ce phénomène renouvelable à volonté pour que tremblent au fond de nous-mêmes, comme de flottantes images, systèmes philosophiques et systèmes philosophiques, et, d'un bout du monde intellectuel à l'autre, les visions prodiguées, il y a bien des siècles, par le génie de l'accumulation propre à la race aryenne primitive, tout comme les prétentions nouvelles de la science, propres aux temps et aux pays qui se passent de l'imagination et du sentiment. Laquelle de ces pauvres sciences, sauf l'astronomie, mais y compris les mathématiques, avec le vain appareil de ses abstractions numériques, n'est distancée, terriblement distancée et comme mise en fuite par ce simple mouvement du regard? Dans la vieille habitude léguée par les âges d'irréflexion, et recueillie par une routine d'esprit qui, de temps en temps, prévaut encore dans le langage, dans cette habitude de rapprocher, de contrebalancer en quelque sorte ces deux termes, la Terre et le Ciel, quelle monstrueuse disproportion, quelle aberration! Quelle aberration encore dans les inventions idéalistes de ces philosophes qui se réduisirent eux-mêmes et travaillèrent à réduire, avec eux, leurs disciples et leurs lecteurs, à l'état d'aveugles-nés! Se rendre captif de son esprit, jusqu'à déclarer qu'on ne croit à l'existence du

Tout infini que sur la foi de celui qui l'a créé, jusqu'à affirmer que ce Créateur avait le choix entre plusieurs infinis, comme un ingénieur de nos jours entre des plans et des tracés, un état si bizarre de la raison humaine à quoi tient-il, sinon à ce que le témoignage irrécusable de la vue aura été préalablement et résolument mis à néant, à ce que la réalité patente, écrasante de l'Espace infini, aura été lestement écartée comme une quantité négligeable ? Oui, il aura fallu la bonne foi unie au génie d'un Parménide, à celui de ce Spinoza, proclamé *athée* en vertu du quiproquo le plus stupéfiant que présente l'histoire de la philosophie, pour tenir compte de ce que peut deviner le plus léger effort d'esprit d'un enfant.

Je dois autre chose encore, pour mon compte personnel, à cette rapide et précoce observation. Je lui dois le sentiment, connu de si bonne heure, l'impression terrassante d'une sorte de chute subite, quand de cette contemplation d'une minute ou de quelques moments au plus, il me fallait retomber et de si haut ! dans mon bas monde, c'est-à-dire sur ce moi si borné ! Je possédais ainsi un moyen infaillible de me transporter instantanément aux antipodes de cette erreur, si commode, si dangereusement décevante, qui est une haute idée de soi-même... Et puis, comme par l'effet d'une inoculation intellectuelle souverainement

efficace, j'en fus quitte, en fait de crise religieuse, pour un accès fort bénin de catholicisme libéral, lequel, étant advenu vers ma vingtième année, dura fort peu et n'eut pas de suite.

Près de moi, dans cet entourage habituel que les circonstances de ma vie ont changé à plusieurs reprises, s'est-il rencontré quelqu'un tenté de regarder du même côté que moi ? Je ne sais, puisque entre les âmes et les esprits, une impénétrabilité voulue s'ajoutant sans cesse à l'impénétrabilité native, je n'eus jamais l'indiscrétion de m'en enquérir ; mais j'en doute fort. C'est qu'elle admet bien peu d'exceptions, la manière de voir qui présente à chacun sa fort petite personne, ses plaisirs, les intérêts qui la font mouvoir (une religion de commande mettant dans le nombre un plus ou un moins, peu importe), et rien de plus, ce rien, à ses yeux, comprenant le Tout. A cet instrument grossissant dont, ce semble, tout homme a été pourvu par la nature pour l'appliquer incessamment dans le champ restreint duquel est placé le moi, ce qu'il est, ce qu'il fait, avec ou sans le prolongement de ce moi, qui est la famille, je préférai mon télescope immatériel, moins constamment employé, mais, lui aussi, toujours disponible. Je fis mon secret de cette découverte de l'Immensité voilée par les nuages ou éclipsée par le soleil, quand c'est le

jour, révélée par le premier soir venu, quand il ramène les étoiles. A partir de ma jeunesse et tout le long de la vie, de tant de façons muettes qu'eurent les hommes de me faire entendre ceci : « Pour nous, tu es comme rien », beaucoup d'amertume me vint. Par contre, il me resta un arrière-goût d'enfantine douceur qui remontait dès que, regardant de nouveau ce qui est en haut, je redisais au fond de moi-même : « Je ne suis rien. » Ainsi, pour toute la suite de la vie, fus-je privé de ce qu'il y a de mieux, après tout, en ce monde pour tenir relativement à distance la réalité avec ses chocs et ses coups, pour voir passer sans succomber, sans trop fléchir, jusqu'aux deuils les plus proches, c'est-à-dire une facilité, innée ou acquise chez le commun des hommes, à se croire plus qu'on n'est, une tendance constante à se fixer tout en haut d'un moi imaginaire; tendance heureuse, en ce qu'elle dispense, comme d'une peine inutile, d'observer, de distinguer, de connaître et de sentir sérieusement, de puiser incessamment aux sources mêmes de la vie, en dépit de nos formidables ignorances.

UN SERMON.

Il portait, à tort ou à raison, le nom de Saint-Augustin. La collection où il se trouvait faisait

partie de la bibliothèque d'un château alors royal, aujourd'hui national, où j'avais mes entrées en temps de vacances. Je ne sais pourquoi je choisis, pour m'occuper et me distraire, cette lecture jointe à celle de quelques partitions d'une époque suffisamment ancienne. Ce qui m'y intéressa le plus, étant tout à fait nouveau pour moi, ce fut la façon dont l'auteur du sermon s'expliquait sur un point tenu généralement pour plaisant ou pour grossier, celui-là même qu'un moraliste délicat entre tous a pu définir à bon droit, « sale et important[1] ». Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que de cette attraction corporelle à jamais invincible par où le genre humain se multiplie et se perpétue. Le sermonnaire avec lequel je faisais connaissance à l'improviste avait eu une manière à lui de s'expliquer sur cette banalité nécessaire que jadis on appelait couramment concupiscence. Certains partages de l'Humanité en deux groupes bien distincts, nettement tranchés, sont familiers à la Théologie et à la Morale. Hyperbole théologique, la classification qui met d'un côté ceux qui croient, et de l'autre ceux qui ne croient pas (entendez et ajoutez : à tel ensemble, à telle succession chronologique de dogmes déterminés ou à déter-

[1] J. Joubert. *Pensées.*

miner). Hyperbole morale, la classification non moins aveugle en bons et en méchants, avec sa barrière artificielle et d'apparence infranchissable substituée aux limites invisibles, indiscernables de la liberté. Hyperbolique encore, la généralisation de la parabole du Publicain et du Pharisien, qui détermine Pascal à faire ce partage arbitraire des hommes : des pécheurs qui se croient justes, et des justes qui se croient pécheurs. — Mon sermon, lui, traçait avec la même rigidité une ligne de séparation. Mais il la concevait autrement et la transportait ailleurs (ce qui devait bien étonner mon attention d'adolescent). S'il faisait à sa manière deux parts de l'Humanité, c'était en se réglant sur certaine manière de penser ou plutôt de sentir au sujet de la chose capitale touchée plus haut, de celle que Pascal, Augustinien, sans doute, en cela comme dans la querelle janséniste, traduit assez brutalement par le mot « *besogne* », de la même plume à laquelle est dû le *Discours sur les Passions de l'amour*. Oui, je trouvai là une autre sorte d'audacieux raccourci, consistant à établir une différence fondamentale entre les hommes d'après ce qui suit : Les uns considèrent la chose en question comme la plus naturelle qui soit au monde ; ils ne songent qu'à y revenir, une fois essuyé le court dégoût qui, en cela comme en tout, ne leur paraît que

l'inévitable effet de la satiété ; ils recommencent dès qu'ils peuvent et, dans cette répétition assidue, ils ne trouvent absolument rien à redire ; ils n'y entendent pas malice, non, pas la moindre. Les autres ne peuvent se tenir de dire par une tout autre sorte de répétition faite à part soi : Pourquoi n'en est-il pas autrement ? Cela vaudrait mieux. Je crois bien que la pieuse dissertation partait de là, non pour faire de cette interrogation secrète, de ce désir, de ce regret indéfinissable, l'écho moral, perpétué au loin dans des âmes choisies, d'une chute originelle. Je crois bien aussi que pour cette suite, pour cette série de suites, je faussai compagnie au prédicateur ; j'étais si jeune ! Mais comme ce qu'il avait dit d'abord me frappa ! Et comme cette impression persista bien après le premier éveil des sens ! Faut-il l'avouer à ma honte ? De ce moment, quelque chose s'insinua en moi dont j'eus la faiblesse de n'être jamais quitte. Il m'était réservé de voir un temps où la littérature, ne pouvant plus rien sur les esprits que sous la forme du roman et par l'intermédiaire du théâtre, déploierait une surprenante habileté, avec une aisance toute nouvelle, pour mettre l'esprit au service des pires curiosités du corps, pour explorer, pour exploiter tous les bas-fonds, depuis la brutalité primitive, élémentaire, qui rend irrésistibles les

convoitises sexuelles, jusqu'à ces derniers raffinements de lubricité qui leur promettent des satisfactions intarissables. En dépit de tout ce que je vis, de tout ce que j'entendis, de tout ce que j'eus à souffrir de décidément contraire, il me resta la conviction que de ce désir, que de ce regret, de cette réserve de l'âme, mis en commun entre l'homme et la femme, et de rien autre, devaient venir l'accord presque introuvable, la bénédiction nullement ecclésiastique, faits pour appareiller, non par une cérémonie religieuse, mais en vertu d'un mariage chrétien et en vue du légitime gouvernement des sens, un nombre infiniment petit d'élus. D'où vient que la lecture non préméditée de ce sermon inconnu me profita plus et que le catéchisme avec sa préparation de rigueur, et que les sermons, plus tard entendus, dont il ne me resta rien? Je dis profiter; car, enfin, je mets à mon actif moral, quand même, ce qui ne m'a réellement servi à rien, ce bizarre quant à soi, portant sur un point si essentiel, cette obstination passée en nature, à me dire, au sujet de ce qui est tenu pour une recette infaillible d'ironie et de gaieté : il n'y a pas là de quoi rire.

Prises sur le fait et à leur source (bien modique assurément), voilà quelques inclinations caractéristiques et persistantes que je retrouve, gardant toute leur originalité, soit que je descende, soit

que je remonte le courant des années : respect de la vie, de n'importe quelle vie, comme d'un mystère sacré; recours à la Nature comme à la meilleure, à la plus sûre des amies ; observation minutieuse du Devoir, sous la réserve d'une indépendance personnelle portant à le dépasser plutôt qu'à se tenir en deçà ; toute confiance donnée à la Musique et aux Lettres ; la transformation en un art qui s'apprend et se perfectionne de la nécessité de rester invisible à autrui ; l'humilité intellectuelle due aux fréquentes échappées vers le Tout infini, invisible, impénétrable; une direction d'intention, orientant chrétiennement la passion dominante de l'homme.

UN GRAND POÈTE DE PLUS

Au matin du siècle qui est le nôtre, la voix d'un poète qui, parfois, porta au delà du chant et poussa jusqu'au cri l'expression des animosités politiques et une passion effrénée de renouvellement social, s'éleva pour se taire presque aussitôt. S'il arriva à celui qui chantait ainsi d'être, ailleurs, plus hautement inspiré, jamais son caprice ne prit un élan tout à la fois plus gracieux et plus hardi que le jour où il s'avisa de disputer son secret à l'oiseau dont la simple aubade[1] va, au

---

[1] *To a skylark* (A une alouette), p. 504. Cet hommage rendu à l'*alouette du ciel* est merveilleux, étourdissant. Pourtant, doit-il effacer complètement l'éloge décerné par

lever du soleil, comme l'a dit Shakspeare, frapper aux portes du ciel. L'oiseau ! jadis la Foi appelait à descendre des hauteurs de l'infini vers la terre, cet interprète, ce porteur de paroles du Surnaturel qui était l'ange. L'ange s'est évanoui dans le vide. A la poésie est resté le privilège de suivre de la terre vers le ciel, cette autre créature ailée, dont elle fait une frêle messagère de l'idéal. Est-ce un interprète comme Leopardi, comme Michelet qui la désigne ? Elle représente à nos yeux, pour notre âme, tout ce qui nous est possible, tout ce

---

un connaisseur, un auditeur de la force de notre Berlioz ? Laissons une place d'honneur aux lignes si sincèrement émues, si vibrantes, égarées parmi des pages spirituellement moqueuses, que le grand musicien consacre à l'humble chanteur. (*Les Grotesques de la musique,* p. 144.) Mettons-les au bas des strophes incomparables qui motivent ce rapprochement, comme on met les paroles au-dessous de l'*air* qui les emporte dans son vol.

Quant à la traduction musicale de cette poétique hyperbole dont l'essor dépasse jusqu'à la musique, où la chercher ? Notons seulement qu'une mélodie, en partie imitative, de J. Brahms (*Lerchengesang,* op. 70, n° 2) s'est élancée dans la même direction. Le plus grand, peut-être, des compositeurs qui vivent au moment où nous écrivons, a montré qu'il tenait particulièrement à cette courte mais significative inspiration ; quelque temps après, en effet, il s'abandonnait de nouveau à elle ; évidemment elle revient, elle reprend un vol modérément élargi dans son *Intermezzo* (op. 76, n° 3.)

qui nous est interdit à titre de belles fuites par en haut. De cette translation à tire d'ailes, de cette transfiguration aérienne de nos joies et de nos souffrances, de ce ravissement qui brave tous les sommets, rien n'échappe à celui dont nous parlons ici. Associations d'idées et d'images rapides, aventureuses, circonvolutions élargies, rétrécies à plaisir, rien ne lui suffit ou plutôt tout est vain pour lui, tant il lui agrée de se sentir vaincu !

Bien d'autres comparaisons, plus aventureuses encore, seraient de mise, à bien d'autres questions la réponse manquerait, si l'on voulait définir son génie à lui.

Esprit ardent et subtil, pressentant, dirait-on, la brièveté de sa course terrestre, il recueille en toute hâte, au travers des âges et vers tous les points de l'horizon poétique, pour les retenir et les concentrer, les plus vagues murmures qui effleurent les choses, les souffles les plus violents qui puissent agiter les âmes. Vraiment, à cette destinée brusquement interrompue, on serait tenté d'appliquer, en la faisant passer du repos à l'extrême mouvement, cette définition de la vie du sage :

Omnium temporum in unum collatio [1].

---

[1] Sénèque. *De brevitate vitæ.*

Par moments, l'hellénisme, avec son exquise pureté de formes, avec son léger et sobre parfum, revit en lui comme chez Gœthe, mieux encore peut-être que chez André Chénier[1], tantôt il emprunte à Aristophane pour la mettre au service de la satire politique la plus mordante, la bizarrerie de ses travestissements, plutôt qu'il ne

---

[1] V. la pièce intitulée *Arethusa* tout entière (p. 514). (Il est à propos de faire remarquer, une fois pour toutes, que ce renvoi et ceux qui suivront s'appliquent à l'édition des œuvres citées qui a paru, en 1853, à la librairie Édouard Moxon, de Londres.)

V. aussi les vers suivants :

He came like a dream in the dawn of life,
He fled like a shadow before its noon;
He is gone, and my peace is turned to strife,
And I wander and wane like the weary moon.
O sweet Echo, wake,
And for my sake
Make answer the while my heart shall break!
But my heart has a music which Echo's lips,
Though tender and true, yet can answer not, etc...

(Fragments of an unfinished drama), p. 609.

« Il vint comme un songe à l'aurore de la vie, il s'enfuit comme une ombre devant son crépuscule; il est parti, et ma paix s'est changée en lutte, et j'erre et je décrois comme la lune fatiguée. O doux écho, éveille-toi, et de grâce, réponds, tandis que mon cœur se brise! Mais pour la musique de mon cœur, les lèvres de l'écho si tendres, si fidèles qu'elles soient, n'ont pas de réponse..... »

Fragment d'un drame interrompu.

conserve, en la ramenant sur la terre, la grâce aérienne de ses fictions. Il frappe du reste, ailleurs et autrement. Tandis que l'auteur des *Nuées* dirige le vol de ses flèches acérées vers ces flatteurs du peuple qui deviennent le fléau de la démocratie triomphante, il assène, lui, les coups redoublés de sa massue sur ces oppresseurs des nations qui frustrent la démocratie de ses pures et légitimes conquêtes[1].

Tantôt, en vue de l'hiver, devant ce sommeil de l'année qui simule une mort, il module, il répète une lamentation toute pénétrée des brumeuses mélancolies du nord :

. . . . . .

And the year
On the earth, her death bed, in a shroud of leaves dead,
Is lying.
Come, months, come away,
From November to May,
In your saddest array;
Follow the bier
Of the dead cold year,
And like dim shadows watch by her sepulchre, etc.

(Automn, a dirge), p. 549.

---

[1] *Œdipus tyrannus, Peter Bell the third,* etc.

Orphan hours, the year is dead,
Come and sigh, come and weep!
Merry hours, smile instead,
For the year is but asleep,

. . . . . .

January grey is here,
Like a sexton by her grave;
February bears the bier,
March with grief doth howl and rave,
And April weeps. — But o, ye hours!
Follow with May's fairest flowers.

[Dirge for the year], p. 602.

« Et l'année sur la terre, son lit de mort, dans un linceul de feuilles mortes repose. Venez, mois, revenez de novembre à mai, dans votre appareil le plus lugubre. Suivez le cercueil de l'année froide et morte, et, comme des ombres ténébreuses, gardez son sépulcre. »

(*L'Automne*, chant funèbre.)

« Heures orphelines, l'année est morte ; venez et soupirez, venez et pleurez! Heures gaies, souriez cependant, car l'année est seulement endormie..... Janvier, tout gris, est là, comme un fossoyeur près de sa tombe ; Février porte le cercueil, Mars désolé se lamente et se débat, et Avril pleure. — Mais vous, ô heures ! suivez avec les plus belles heures de Mai.

(Chant funèbre pour l'année.)

Alors ses vers ont comme une perfection plastique. C'est avec des airs de bas-relief antique, des allures cadencées de *théorie* grecque que s'avance, à sa voix, le défilé des mois tristes et des heures qui frissonnent ou recommencent de sourire. La traduction fidèle devait en être donnée pour les yeux par un artiste[1] que plus d'une convenance d'origine et de climat prédisposait à en fixer la silencieuse harmonie.

Il voudrait, dirait-on, ne faire qu'un de la fougue juvénile que Schiller fit bien de réfréner et de la véhémence tendue qui éclate sous le vers concis d'Alfieri. Comme l'auteur de *Myrrha* et de *Rosemonde,* il choisit telle donnée dramatique qui l'autorise à viser l'une de ces tyrannies que la raison et la liberté devaient contraindre enfin à lâcher leur proie. Cette donnée, c'est l'un des cas de pathologie morale les plus rares que puissent lui fournir les annales de l'Italie et de la Papauté, ces trésors de corruption et de violence. Il s'en empare pour l'envelopper dans les magnificences hyperboliques d'un langage plus que shakspearien par l'invraisemblable exubérance. Cette tyrannie, c'est la tyrannie sacrée par excel-

---

[1] Walter Crane. (L'aquarelle dont il est question ici a figuré à l'Exposition universelle de 1878.)

lence, celle qui ne se contentera jamais de moins qu'une domination absolue sur les âmes et que le droit de tuer les consciences. Il la flétrit, il la stigmatise, il l'étale toute nue, prise en flagrant délit d'interversion inique de ce qui doit être condamné et de ce qui veut être absous[1].

Il se mesure avec Calderon. Il donne un supplément aux drames historiques où le maître souverain du genre enchaîne l'une à l'autre les tragiques destinées de tant de rois trahis par la fortune ou découronnés par la violence. En six pages, en trois scènes[2], il oppose une évocation du passé à une vision de l'avenir. Ici, la cour pompeuse et futile d'un roi que Shakspeare n'a pas connu, une cour héritière de toutes les prétentions, de tous les lourds préjugés du Moyen Age; là, un petit groupe de proscrits allant fonder au delà de l'Océan une société nouvelle. L'éclat du relief, la profondeur d'une interprétation à la fois vive, fantasque, gravement émue, font de ce fragment quelque chose de comparable à telle ouverture composée par un Beethoven ou un Mendelssohn en vue d'un opéra qui, lui-même, ne devait pas être écrit; éloquent abrégé, où le nœud

---

[1] *The Cenci,* a tragedy.

[2] *Charles the first,* a fragment, p. 616.

des situations est si étroitement serré, leur contraste si fièrement ressenti que l'orgueil péniblement vaincu de Coriolan ou le conflit ardent entre la chimère et la réalité qui s'agite sous le nom de Ruy Blas, y tiennent tout entiers.

C'est d'un vieux mythe hellénique, et c'est du monde féerique de Spenser et de Shakspeare qu'il tire les noms de ses deux poèmes les plus complets[1], mais pour quelles dérivations élargies et lointaines du sens originel! La race humaine, les siècles qu'elle a fournis, l'aube d'un lendemain radieux qui doit sans faute tout faire oublier du passé, sur cette même terre qui déjà tient ensevelies tant d'espérances épuisées et de convictions déjouées; voilà le vrai, le vaste sujet contenu sous ces titres bornés. Le Titan fixé sur le roc, la gracieuse fascinatrice qui parcourt avec tant de légèreté le royaume de l'air et le pays des songes deviennent, l'un le précurseur, l'autre la sibylle d'un âge tardif mais assuré, d'une ère de liberté succédant au long empire de la Nécessité. Mais combien la pensée d'Eschyle qui se contentait de faire grâce au sublime rebelle sous forme de procuration, de substitution, est distancée par cette triomphante proclamation des droits

[1] *Prometheus unbound, Queen Mab.*

de l'Humanité que, sous le nom d'*Esprit de l'heure,* le génie de l'avenir chante comme l'hymne le plus retentissant, qu'il réalise par la plus magique des transformations morales sous celui de *Demogorgon* [1] ! A lui de faire tomber le dernier débris des invisibles murailles qui rendent étrangers l'un à l'autre même les justes, même les sincères, si rares, si méconnus. A lui de briser le dernier anneau des chaînes forgées par *les hommes* pour rendre impuissant *l'homme* digne de s'appartenir [2]. Avec des accents dont l'ardeur bizarre ne fut connue ni de l'antiquité ni du Moyen Age, avec des alliances d'idées et de mots ou si neuves, ou revenant de si haut, les réminiscences des oracles mythologiques et les fantaisies du Moyen Age se déroulent, s'attirent, se pénètrent au gré du *voyant* qui en fait les présages et les prémices d'une palingénésie universelle. Saisissant l'écheveau fatidique tombé des mains des Parques, la

---

[1] *Prometheus unbound,* act. 3 et 4 in fine, pp. 231-33 et 246.

[2] *Man, oh, not men. L'homme,* mais non les *hommes !* (Prometheus unbound, act. 4, p. 242). Ne dirait-on pas que ce fragment de vers, résume en une brève aspiration, fait passer dans un cri cette proposition du philosophe de Genève : « L'homme naît bon, la société le déprave », et tout ce qu'il en a déduit ?

Muse moderne ne s'en sert que pour filer des destinées d'or et de soie. Pour les jours futurs de l'univers, elle trame un réseau flottant et bigarré d'incantations harmonieuses et des lueurs stellaires. Les élancements de la souffrance, les clameurs de la guerre percent encore, mais passent comme passe le vagissement du nouveau-né que l'on berce de rythmes variés, que l'on assoupit avec des contes bleus assez persuasifs pour lui faire croire que le mal n'est plus, que c'en est fait des larmes.

Celui qui entoure de voiles si éblouissants et marque de si merveilleux augures l'aube de la Démocratie, se laissera-t-il troubler, ne fût-ce qu'un instant, par l'idée que, pour la Poésie elle-même, ces augures pourraient bien être un horoscope sans merci, et ces voiles complaisamment étendus le linceul qui ne se dépliera jamais plus[1] ? Il n'y a nul risque à cela. Trop profonde

---

[1] Qu'il y ait une incompatibilité nécessaire, essentielle, entre la Poésie et la Démocratie, c'est une thèse qui offre matière à la discussion. Mais que, pour des raisons très diverses, très complexes, le propre de la démocratie comprise et pratiquée *à la française,* de la démocratie révolutionnaire, soit de rendre réciproquement et fatalement impénétrables le sentiment poétique réduit (et c'est tout dire) à l'état de non-valeur, d'une part, et de l'autre, la vie sociale, la vie privée, soumises à des conditions nou-

est son ivresse, trop hautes et trop pures sont les sources où il la puise. Ce n'est pas un simple caprice qui le porte à rapprocher le nom d'Asia de ceux de Jupiter et d'Apollon. Tel vers, pris à peu près au hasard parmi ceux qu'il met sur les lèvres de l'Océanide ainsi désignée, suffirait à révéler des affinités en faveur desquelles tant d'autres lignes, dans ses œuvres achevées comme dans ses ébauches, portent témoignage. Par la moins contestable des métamorphoses intellectuelles, qui est en même temps le plus singulier des *avatars*, il se rattache à des ancêtres qui furent également ceux des aèdes de la Grèce, à ces représentants de la race Aryenne reculés vers les âges primitifs qui chantèrent les hymnes védiques. Pour faire passer sur les mots quelque chose des consonnances merveilleuses, inexprimables, dont se compose la secrète harmonie de la nature et de l'âme humaine, il s'approprie, pour les appliquer avec un mélange de raffinement et de hardiesse[1], les procédés et les formes

---

velles, c'est une affirmation qui ne laisse nulle prise au doute. Or, c'est précisément à ce genre de démocratie que s'adressent les souhaits fervents, les hommages plus qu'éloquents de l'étrange poète dont nous nous occupons ici.

[1] Par exemple, le vent devient pour lui le pasteur du

de ces idiomes qui désignaient par une seule expression la montagne et le nuage, le ciel et le rocher. C'est ainsi que, pour intervertir par des rapprochements surprenants, par des trocs inattendus, par des accumulations d'épithètes, les sens, les acceptions, les qualifications, il ne lui en coûte pas un scrupule ; tant il lui paraît naturel qu'entre ce qui est fluide et ce qui est doué de solidité, entre ce que notre vue atteint à peine et ce qu'embrassent nos prises de possession les plus matérielles, les attributs, dépareillés, se permutent, se transposent, les métaphores, désorientées, émigrent !

Devant la science qui les interroge à fond, les formes et les mouvements de l'univers extérieur ne tiennent plus, laissant au lieu d'eux-mêmes une trame ininterrompue de vibrations et d'ondulations qui s'entrecroisent. Il semble que devant

---

troupeau de nuages qu'il rassemble et dirige :

We wandered underneath the young grey dawn,
And multitudes of dense white fleecy clouds
Were wandering in thick flocks along the mountains
Shepherded by the slow, unwilling wind....

(*Prometheus unbound*), act. 2, p. 209.

« Nous errions sous l'aube toute jeune et toute grise, et des multitudes de nuages épais, blancs, moutonneux, erraient en épais troupeaux le long des montagnes, ayant pour berger le vent paresseux et indolent. »

cette sorte de fantaisie poétique, le spectacle des choses perde encore, mais d'une autre façon, toute sa consistance, et se résolve en un écoulement sans arrêt et sans fin. Entre les espaces aériens et les régions terrestres, les passages deviennent insensibles, les points de démarcation s'effacent. Tout se rapproche dans une sorte de tressaillement qui supprime à la fois les séparations et les résistances. On est ramené par le va-et-vient du langage vers les époques primitives où l'observation subissait encore les troubles profonds de l'étonnement, où la pensée ignorait les développements réguliers, les gradations de l'analyse. On est souvent ébloui par le singulier mélange des couleurs qui glissent en déteignant tantôt de la plante près de se flétrir sur la pierre précieuse que les siècles n'entament pas, tantôt de la nuée impalpable sur la rude paroi du mont, sur l'île ancrée au milieu des flots. Avec lui, on ne sait quel prisme intellectuel fait miroiter à fleur d'eau, à fleur de terre, des nuances chatoyantes, comparables tour à tour, pour la légèreté, à l'irisation qui ondoie à la surface de la cascade, pour l'éclat, au fard minéral lentement déposé par l'haleine des volcans sur le front de la solfatare.

A nul homme de nos jours ne sera apparue plus bienfaisante, plus prodigue, la fée du mirage,

celle-là même par qui le don précieux de chercher, de supposer un mystère insaisissable dans le chant de l'oiseau, comme sous la fraîcheur fugitive de la fleur, avait enrichi le naturalisme innocemment païen des races celtiques [1].

Lui arrive-t-il d'animer le nuage [2], d'en faire sortir un langage poétique qui l'enveloppe

---

[1] *Alastor, Epipsychidion,* etc.

« Cette nature fantastique, créée tout exprès pour une « autre humanité, cette topographie étrange, à la fois « éblouissante de fiction et parlante de réalité, font du « poème de Saint-Brandon une des plus étonnantes créa- « tions de l'esprit humain, et l'expression la plus complète « peut-être de l'idéal celtique. Tout y est beau, pur, inno- « cent, jamais regard si bienveillant et si doux n'a été « jeté sur le monde... On dirait une nature humaine « comme la voulait Pélage, qui n'aurait point péché. Les « animaux eux-mêmes participent à cette douceur uni- « verselle. » (Ernest Renan, *Essais de morale et de critique,* p. 446). On serait tenté d'appliquer, trait pour trait, aux petits poèmes qui viennent d'être cités, l'interprétation finement descriptive due à l'éminent auteur de la *Poésie des races celtiques.* Seulement grottes enchantées, îles bienheureuses, ont quitté les régions du Nord pour le Caucase, pour les mers de la Grèce et son archipel. Différence plus grande encore ; l'asile rêvé par l'innocence à qui la vie est légère, devient le refuge, le sanctuaire splendide de la passion innocentée qui se figure avoir secoué le poids des siècles et les chaînes plus lourdes encore d'une civilisation pseudo-chrétienne.

[2] *The Cloud.*

d'images et trace devant lui comme une large orbite de métaphores ; pour exprimer son repos, son mouvement et les transitions qui lient l'un à l'autre, interroge-t-il tour à tour, indifféremment, et les spectacles de la nature inconsciente et la vie consciente de cet être errant, lui aussi, suspendu jusqu'à ce qu'il s'évanouisse en réalité ou en apparence, qui est l'homme ; on croit le voir remontant jusqu'à ces premiers âges où se ressaisit le principe des personnifications instinctives, des métamorphoses imposées à la nature par les illusions élémentaires de l'homme, et (comme s'il avait parcouru légèrement, en un clin d'œil, tout l'entre-deux) usant, pour les faire revivre, de toutes les ressources et des derniers raffinements que l'esprit de poésie doit aux civilisations littéraires écoulées.

Jamais, ce qui du temps des poèmes de l'Inde antique, se déroba plutôt qu'il ne s'expliqua sous le nom de *Mâyâ,* sous le nom auquel, plus près de nous Obermann substituait celui d'*Illusion infinie,* n'échappa, au travers de tant de transpositions, de renversements, de reflets décevants, à des poursuites plus caressantes, plus passionnées.

Le reflet ! il en redouble, il en multiplie les apparences, les teintes, par d'inépuisables caprices. Du reflet, *toujours tremblant, jamais*

évanoui, on ferait volontiers le signe, l'emblème de son génie, sa flottante écharpe.

Immovably unquiet and for ever
It trembles, but it never fades away[1].

L'arc-en-ciel qui pare si souvent l'atmosphère de sa contrée natale ne fut jamais reproduit avec plus de complaisance par les peintres qui furent ses compatriotes, par les Turner, les Constable, d'autres encore à la suite de ceux-là.

Ici il élargit démesurément le cercle de ces songes de l'eau dormante, *somnia aquæ dormientis*, dont nous parle la traduction du Ramayana.

And, day andnight aloof, from the high towers
And terraces, the earth and ocean seem
To sleep in one another's arms, and dream
Of waves, flowers, clouds, woods, rocks and all that we
Read in their smiles, and call reality.

[Epipsychidion], p. 563.

« Et jour et nuit, des hauteurs solitaires des tours et des terrasses, la Terre et l'Océan semblent dormir dans les bras l'une de l'autre et rêver de vagues, de fleurs, de nuages, de bois, de rochers et

---

[1] Evening, *Ponte a mare, Pisa.*

de tout ce que nous lisons dans leurs sourires en l'appelant réalité. »

Là, ces jeux de l'air et des eaux où se mire à son tour sa délicate et profonde pensée deviennent l'image, l'équivalent poétique des jeux d'une mémoire vainement fidèle et de l'oubli aux rapides effaçures :

We paused beside the pools that lie
Under the forest bough
Each seemed as'twere a little sky
Gulfed in a world below ;
A firmament of purple light
Which in the dark earth lay,
More boundless than the depth of night,
And purer than the day,
In which the lovely forests grew,
As in the upper air,
More perfect both in shape and hue,
Than any spreading there....
. . . . . .
Until an envious wind crept by
Like an unwelcome thought,
Which from the mind's too faithful eye
Blots one dear image out.
(The Recollection), IV, p. 615.

« Nous étions arrêtés à côté des étangs qui reposent sous le bois. Chacun d'eux faisait l'effet d'un petit ciel engouffré dans un monde inférieur ; d'un firmament empourpré, enseveli dans la sombre

terre, dépassant en immensité la profondeur de la nuit et plus pur que le jour, où des forêts charmantes poussaient comme dans l'air supérieur, avec des formes et des couleurs plus parfaites que nulle de celles qui s'étendent en haut..... Mais un vent jaloux vint à passer, semblable à une pensée déplaisante qui, devant l'œil trop fidèle de l'âme, fait disparaître une image chérie. »

(Souvenir.)

Ailleurs, une fantaisie bizarre lui montre la fleur se colorant de l'azur du ciel qu'elle attire à soi, comme le sommet réverbère les feux du soleil couchant, comme le silence de l'espace s'imprègne du chant mélodieux qu'il propage.

As a violet's gentle eye
Gazes on the azure sky,
Until its hue grows like what it beholds;
As a grey and empty mist
Lies like solid Amethyst,
Over the western mountain it enfolds,
When the sunset sleeps
Upon its snow.
As a strain of sweetest sound
Wraps itself the wind around,
Until the voiceless wind be music too;
As aught dark, vain and dull,
Basking in what is beautiful,
Is full of light and love...

[A fragment], p. 581.

« Comme l'œil charmant de la violette se tourne vers le ciel d'azur, jusqu'à ce que sa teinte devienne pareille à ce qu'il regarde ; comme un brouillard gris et vide s'étend semblable à l'améthyste au-dessus de la montagne occidentale qu'il enveloppe, tandis que le soleil couchant sommeille sur ses neiges ; comme l'accord d'un chant très doux s'enroule autour du vent, jusqu'à ce que ce vent privé de voix devienne, lui aussi, de la musique ; comme quelque chose de sombre, de vain, de grossier, au contact de ce qui est beau, se remplit de lumière et d'amour. »

(Un fragment.)

Parfois aussi, dans ce trésor d'images vaporeuses, dans cette opulente confusion de métaphores, se détache tel trait précis, tel détail emprunté à la réalité, la plus indifférente en apparence, mais rehaussé par l'à-propos jusqu'à prendre un relief singulier et puissant.

Grâce à lui, les brins de paille, mêlant au léger tourbillon de poussière que roule la brise du soir leur fétu sans valeur, *stipula ante faciem venti,* entrent pour la compléter dans l'impression de solitude et de recueillement inséparable d'une promenade sur les quais presque déserts de Pise [1]. Deux écrivains aussi sensibles à la poésie des

---

[1] Evening, *Ponte a mare,* p. 586.

êtres et des choses, chacun dans son sens et dans sa voie, que Gustave Flaubert et Ruskin ont noté presque dans les mêmes termes sans s'être entendus « le cri rauque et doux des corbeaux qui s'envolent dans les chênes[1] ». Venez chercher ici ce que peut rendre cette même note, quand, au lever du soleil, sur un des sommets de ces Apennins qui laissent traîner vers la plaine leurs pieds « aux sandales d'oliviers », *olive-sandalled*, elle arrive pour rompre le silence universel, tandis que la noire cohorte qui la jette en passant est éclairée et comme transfigurée par le premier rayon du matin[2]. Au loin, sur Venise, les splendeurs du couchant, mais en avant, au premier plan, la palissade branlante, l'arbuste tordu et rabougri qui s'inclinent vers les grèves du Lido; quel entourage mieux assorti rêverait-on pour un drame intime, navrant, mystérieux, qui est comme l'analyse intellectuelle et poétique, aiguisée et pénétrante à outrance, de l'agonie trop réelle par où se termina, de nos jours, la destinée d'un Schumann ou celle d'un Lenau[3]? Comme elle est

---

[1] *Mme Bovary*. De son côté, Ruskin (*Stones of Venice*, vol. 1, p. 98), parle de ces *restless birds,... with that strange clamour of theirs, so harsh and yet so soothing.*

[2] *Lines written among Euganean hills*, p. 416.

[3] *Julian and Maddalo, A conversation*, p. 423.

bien encadrée ainsi, l'île de plus en plus assombrie où l'ardente surexcitation des souvenirs n'éclaire que le naufrage de la raison, où des tintements de cloche accompagnent comme un glas les sons désaccordés que laissent échapper la fibre intime de la passion trahie et la corde d'or du génie, rendue grinçante par la démence !

Une autre fois, Venise, encore Venise contemplée de plus loin, du haut des monts Euganéens[1] occupe le fond du tableau; mais ici, le tableau est, tout entier, éclairé par une lumière radieuse. C'est une île encore qui occupe le premier plan, mais une île qui offre un sens doublement figuré; car le terme *islanded,* sur lequel le poète insiste, est à la fois détourné de son acception propre comme désignation locale et transformé en une sorte d'hiéroglyphe qui traduit pour les yeux un état invisible de l'âme. Il représente alternativement le sommet modéré qui domine un vaste horizon et la situation morale toute personnelle, dont le trait caractéristique est un relâche momentané, un isolement bienfaisant entre les traverses subies et les tempêtes futures; deux *motifs* donnés, l'un par la contemplation extérieure, l'autre par la réflexion et le retour sur soi-même

[1] *Lines written among the Euganean hills,* p. 415.

et qui, en vertu d'une de ces transmutations où le poète excelle, s'unissent, se pénètrent, semblent se confondre.

Ailleurs, dans telle pièce intitulée *The sensitive plant,* il raffinera d'une autre manière sur le détail. La plus gracieuse des apparitions féminines, enveloppée d'un nuage de fleurs, fleurs triées avec quel soin et quelle précision! et d'une atmosphère de parfums combinés avec quelle complaisance exquise! voilà cette fois son thème, et il le module de telle sorte que le lecteur ne peut s'empêcher de rêver une jouissance de plus. Il songe à ce que le talent de tel peintre, compatriote du poète, l'éclat éblouissant d'un coloriste comme Lewis, la sincérité d'imagination d'un Burne Jones, le caprice d'un Watts, ce caprice si fluide, si détaché de la réalité et pourtant si bien maître de lui et des formes et des apparences qu'il adopte, eussent pu faire de ce paradis des fleurs où des éléments absolument réels mêlent leurs aromes pour une ivresse surnaturelle. Il songe aussi au nimbe diffus qu'un Mason n'eût pas manqué de faire flotter autour de l'Ève dont le doux rayonnement achève d'éclairer cet Éden[1].

---

[1] Chez nous, il est un peintre, un seul, dont la présente étude offrirait l'occasion d'évoquer le nom ; c'est celui-là même auquel il est arrivé d'accepter et d'exécuter (ô le

Ouvert par tant de côtés aux tristesses des choses, si vivement ébranlé par les tressaillements convulsifs des âmes, notre enchanteur aura-t-il cédé à la même tentation que les sages de l'Inde antique auxquels il ressemble par tant de traits qu'on le prendrait volontiers pour un de leurs arrière-descendants? L'aura-t-on vu se réfugier comme eux à l'ombre des renoncements ascétiques? Il s'en faut bien et la fascination du Nirwana n'égare pas un instant sa vue éprise de lumière, son génie amoureux de la vie. Si, par un rare privilège il voit, il retrouve le monde resplendissant de jeunesse, tel qu'il apparut à leurs regards, nul crépuscule moral ne fait pâlir le rayonnement des triomphantes aurores qu'il voit luire à l'horizon de l'humanité vieillie.

L'amère conviction que le néant seul est inoffensif et que le recommencement incessant de l'existence assure uniquement la perpétuité du

---

lourd contresens!) une tâche bien prosaïque en regard des fantaisies où il aime à s'abandonner, celle d'illustrer les Fables d'un poète, d'un grand poète, il est vrai, mais à quel point opposé à celui dont nous nous occupons! C'est M. Gustave Moreau. Encore ne faut-il pas y regarder de trop près; car le genre naturel qu'un Watts sait introduire dans des sujets purement imaginaires, risquerait de faire trouver plus ou moins factice et forcée l'application plus insistante, mais moins sympathique, de M. G. Moreau.

mal, il ne la partage ni avec Leopardi, ni avec ces sages de l'Allemagne moderne qui, à la vie, complice perfide et infatigable pourvoyeuse de la mort, refusent de passer le moindre de ses mensonges et de ses trahisons. Des sages! bien plutôt des demi-sages; car ils ne sont au fond pessimistes qu'à moitié, qu'à mi-chemin; car de propositions impitoyablement clairvoyantes, ils dévient jusqu'à des conclusions impraticables; car, sur le bien-fondé de négations qu'autorisent tant d'expériences sans but et sans fin accomplies d'âge en âge, ils appuient la conception plus que fantastique, le conseil plus que téméraire d'une délivrance par voie de suicide universel.

Quant à Leopardi, il eût pu envier les modulations exquises entremêlées par un autre que lui autour de ces trois thèmes favoris, la vie, l'amour, la mort.

I dare not guess; but in this life
Of error, ignorance and strife,
Where nothing is, but all things seem,
And we the shadows of the dream,
It is a modest creed, and yet
Pleasant, if one considers it,
To own that death itself must be,
Like all the rest, a mockery.

(The sensitive plant). Conclusion, p. 498.

Je ne prétends pas deviner; mais dans cette vie d'erreur, d'ignorance et de lutte, où rien n'est, où tout fait semblant d'être, nous aussi, ombres d'un rêve, c'est une opinion modeste et non sans charme, si on y regarde bien, de se dire que la mort elle-même doit être, ainsi que tout le reste, une dérision[1].

« *Now drain the cup...,*
« *Which the poet-bird has crowned so well*
« *With the wine of her bright and liquid song !*
« *Heardst thou not sweel words among*
« *That heaven-resounding minstrelsy!*
« *Heardst thou not that those who die*
« *Awake in a world of ecstasy?*
« *That love, when limbs are interwoven,*
« *And sleep, when the night of life is cloven,*
« *And thought, to the world's dim boundary clinging,*
« *And music, when one beloved is singing,*
« *Is death? Let us drain right joyously*
« *The cup which the sweet bird fills for me.* »

[Rosalind and Helen], p. 410.

« Maintenant, vide la coupe que l'oiseau poète a « si bien couronnée avec la liqueur de sa chanson « brillante et limpide! N'entends-tu pas de douces

---

[1] L'équivalent prosaïque et tout à fait expressif du terme employé ici par le poète serait *une attrape*.

« paroles parmi les résonnances célestes de cette
« harmonie ? N'entends-tu pas que ceux qui meu-
« rent s'éveillent dans un monde d'extase, que
« l'amour, quand les sens sont entremêlés, le som-
« meil, quand la nuit de la vie s'entrouvre pour lui,
« la pensée qui s'attache aux obscures limites du
« monde, et la musique, quand c'est une créature
« bien aimée qui chante, que cela c'est la mort ? Il
« faut donc vider joyeusement la coupe que le doux
« oiseau remplit pour moi. »

Art délicat et bien rare, celui de tresser ainsi la fleur toute fraîche, toute vive, et le rameau desséché, d'assortir les éléments d'une anthologie morale faite d'oppositions ironiquement tendres, de concordances voluptueusement funèbres ! Dans la pratique de cet art, un seul sans doute, par l'extrême, par l'inattendue précision de son langage poétique, aura pu atteindre le relief nettement découpé que l'auteur des *operette morali* obtint de la prose italienne. L'atteindre est-ce assez dire, et ce nouveau venu, en fait de dissonances raffinées, d'ambigus subtils, de concentrations *alla breve* ne remporterait-il pas plus d'une fois le prix ? Qu'on en juge sur un seul exemple.

First our pleasures die — and then
Our hopes'and then our fears — and when

These are dead, the debt is due,
Dust claims dust — and we die too.
All things that we love and cherish,
Like ourselves, must fade and perish,
Such is our rude mortal lot —
Love itself would, did they not.

(*Death*, p. 543).

Les premiers, meurent nos plaisirs, — puis ce sont nos espérances, et après nos craintes, — et, tout cela mort, la dette reste due ; la poussière réclame la poussière, — et nous mourons aussi.

Tous les objets de notre amour et de nos tendresses doivent, comme nous-mêmes, décliner et périr ; tel est notre vide lot mortel. — *Ce serait à l'amour lui-même de mourir, si ce n'était à eux*[1].

(La Mort.)

En tout cas, il doit exercer la plus irrésistible

---

[1] On peut rapprocher de cette citation la délicieuse variation sur ces trois notes : *Musique, Amour, Nature*, où se trouve ce passage :

O, Love! who bewailest.
The frailty of all things here,
Why choose you the frailest
For your cradle, your home, and your bier?

(*Lines*, p. 606.)

Amour, qui déplores la fragilité de toutes choses ici bas, d'où vient que tu choisis la plus fragile pour ton berceau, ta demeure et ton cercueil ?

des séductions sur le lecteur blasé (et de nos jours, le nom de ce lecteur est *légion*), qui cède à la tentation de déserter la poésie pour passer à la musique.

A quel poète appartient-il de mieux justifier, en la préparant, en la ménageant lui-même, cette sorte d'infidélité? Lequel autant que lui aspire à rendre indiscernables les limites qui séparent ces deux modes de manifestation du sentiment? On a pu appliquer à des œuvres poétiques de premier ordre certaines définitions empruntées à l'art des sons. On a parlé de la *grande phrase musicale* d'André Chénier [1], du *roulis musical* de Lamartine [2]; d'un autre côté, la poésie s'est plus d'une fois inclinée vers la musique comme pour rendre hommage à la supériorité avouée de sa puissance [3]. Ici, il y a plus qu'un appel à ce genre de

---

[1] Edmond Scherer. *Études sur la Littérature contemporaine,* t. V, p. 12.

[2] Son roulis musical à la fin nous endort.
Eugène Fromentin.

[3] Conseillère de foi, d'amour et d'héroïsme,
Pure ivresse, où se prend l'être immatériel,
Communion sonore où se tait l'égoïsme,
Musique, le seul art des anges dans le ciel!
Toi qui berces l'enfance et consoles de vivre,
Prière du chagrin, prière du bonheur,
Musique, encens de l'âme, agréable au Seigneur,
Langue sainte où jamais ne germe un mauvais livre.

Ces vers charmants d'Émile Deschamps sont comme un

comparaison, il y a plus qu'un hommage formel (quoiqu'il soit difficile de trouver, en ce sens, un

---

type d'éloge classique dont la perfection, au delà de ces définitions cadencées, semble ne rien laisser à désirer. Ce qu'il restait à dire pourtant, demandez-le à l'accent passionné des vers suivants :

Y pant for the music which is divine.
My heart in its thirst is a dying flower;
Pour forth the sound like enchanted wine,
Loosen the notes in a silver shower,
Like a herbless plain to the gentle rain,
I gasp, I faint, till they wake again.
Let me drink of the spirit of that sweet sound,
More, o more! I am thirsting yet.
It loosens the serpent which care has bound
Upon my heart to stifle it.
The dissolving strain through every vein
Passes into my heart and brain.
As the scent of a violet withered up,
Which grew by the brink of a silver lake,
When the hot noon has drained its dewy cup,
And mist there was none, its thirst to slake,
And the violet lay dead while the odour flew,
On the wing of the wind o'er the waters blue.
(*Music.*, p. 600).

« Je soupire après la musique qui est divine; mon cœur altéré est « comme une fleur mourante. Répands le son comme une liqueur « enchantée, verse les notes en gouttes argentines. Comme une plaine « aride, pour la pluie bienfaisante je soupire; je languis jusqu'à ce « qu'elles se réveillent! O que je m'abreuve de l'esprit de ces doux « sons! Encore, ô encore! ma soif n'est pas apaisée. Il relâche son « étreinte, le serpent que le souci a fixé sur mon cœur pour me suffo- « quer. A travers chaque veine les accents se fondent, s'insinuent « jusqu'au cœur, jusqu'au cerveau. Tel le parfum d'une violette

mot plus souverainement expressif que celui d'*omnipotence*). On ne sait quelles sympathies profondes, ou mieux quelle communauté d'essence donnent cette fois à la parole : *Ut musica poesis,* toute la justification dont elle est susceptible. Hier, le juge le plus autorisé, parmi nous, de ce démocrate fougueux devenu le premier compositeur du siècle, dont les œuvres capitales sont comme un défi porté au goût français toujours léger, toujours frivole, M. Édouard Schuré, consacrait une étude très remarquable au poète que nous tentons, à notre tour, de caractériser rapidement. Cette mise en regard de deux hautes personnalités intellectuelles qui, pour se manifester, usèrent de langues différentes, était-elle purement fortuite ?

R. Wagner, quoi qu'on en dise, ne rejette nullement la mélodie hors du drame lyrique. Sa prétention, au contraire, est à la fois de tenir la pensée musicale plus voisine du texte qui lui correspond, et de la dégager des formules artificielles faites pour en profaner l'inviolable pureté. Et l'autre n'a-t-il pas sans le proclamer, sans en

---

« flétrie qui fleurit sur la rive d'un lac d'argent, quand le midi « brûlant a desséché la rosée de sa coupe, sans le moindre nuage « pour étancher sa soif. La violette reste morte tandis que le « parfum s'enfuit, emporté par les ailes du vent sur les eaux « bleues. »

faire montre, découvert, pour y engager sa pensée poétique, des courants élargis, indéterminés, où flottent des visions irrésistiblement attirantes? N'a-t-il pas su faire tourner à l'avantage d'une harmonie transcendante, étrangère à toute convention restrictive, de précieuses conquêtes, des libertés toutes neuves ? Chacun des deux semble, d'une baguette magique, frapper le roc vif de la réalité pour en faire jaillir les sources qui s'échappent abondamment, ici, au travers des lignes silencieuses, là, parmi les murmures et les clameurs des sonorités inégales. Que ce soit *Tristan et Yseult,* ou *Parsifal,* que ce soit *Rosalinde et Hélène, Julien et Maddalo,* ou *Alastor,* tel motif fourni par l'imagination, un choc de destinées, une rencontre d'âmes, à la faveur d'insensibles gradations ou de brusques transports allant du grave à l'aigu, du plus doux au plus fort, produit une reposante obsession, une étreinte presque en même temps exaspérée, détendue, mourante, devient quelque chose qui semble ne pas devoir finir, qu'on voudrait ne pas voir finir.

La paix et le trouble, la précipitation impétueuse et la lenteur la plus complaisante, la violence et la langueur, l'extase et la convulsion s'y touchent par leurs points extrêmes, pour s'absorber et se résoudre en accords imprévus. D'une même fascination navrante, naît, pour répandre

les bienfaits de son double sens, un même charme délicieusement contradictoire. Ames d'élite, assez hautes pour vous sentir excédées par la vérité triste et nue, assez sincères pour vous tenir bien loin des impostures consacrées et pourtant encore avides, encore altérées vous ne savez de quoi, venez puiser indifféremment à ces deux courants d'illusion, venez contempler, tout au fond de ce double et décevant miroir, un infini de tendresse que ne cessent de vous refuser et la terre qui vous retient, cette dure geôle, et le ciel silencieux, avec ses énigmes embrouillées et ses hiéroglyphes vides de sens, un désert.

« Je ne suis jamais gaie quand j'entends une douce musique[1]. » Cette parole de l'une des plus ravissantes héroïnes de Shakspeare n'aura-t-elle pas été reprise à peu de chose près par le poète qui nous dit à son tour : « Nos chants les plus doux sont ceux dont le sens est le plus triste[2] ?» Est-ce donc qu'entre la vraie musique et la joie pure il y aurait désaccord ou malentendu ? Ne faire que le supposer serait déjà un blasphème. Seulement, le droit de la poésie est d'affirmer que le

---

[1] Shakespeare, *The merchant of Venice*, act. v.

[2] *Ouv sweetest songs are those that tell of saddest thought.* (*To a skylark*, p. 506).

regret, le plus noble des regrets, reste à jamais inséparable des consolantes influences d'un art auquel tout pouvoir appartient pour exalter en dehors du présent qui échappe, du futur qui trompe, pour transposer en quelque sorte dans le mode optatif ou conditionnel, en nous forçant à le traduire par ces mots : que ce serait beau ! les désirs suprêmes, les désirs à jamais sous-entendus qu'il excite au fond de nous-mêmes !

Au reste, quand, à certains moments, la poésie et la musique se montrent comme indivisibles, n'insistons pas sur des comparaisons assez vaines ; enveloppons-les plutôt dans une image suivie, étendue à plaisir par notre poète.

Il suppose que l'Ariel de Shakspeare, emprisonné dans un corps mortel comme dans un tombeau, trouve une consolation dernière à entendre les sons d'un instrument privilégié, d'une guitare fée. Le bois dont elle est faite fut pris à un arbre des Apennins quand durait l'hiver.

« Pendant ce sommeil, la végétation dormante
« rêve ou de l'automne passé ou du printemps qui
« approche avec les bourgeons et les ondées d'avril,
« ou de juillet, de ses bosquets, de ses chansons,
« mais toujours de l'amour. »

And dreaming some of autumn past,
And some of spring approaching fast,

And some of April buds and showers,
And some of songs of July bowers,
And all of Love.....
(To a Lady with a guitar), p. 608.

Aussi contient-elle « les doux oracles épars dans « les bois et les vents, dans les plaines et les cieux, « dans les bois des montagnes et les fontaines aux « mille voix, les clairs échos des collines, les plus « douces notes des ruisseaux, les mélodies des « oiseaux et des abeilles, le murmure des mers « durant l'été, la pluie qui crépite, la rosée qui est « un souffle, et les brises du soir. »

Whispering in enamoured tone
Sweet oracles of woods and dells[1],
And summer winds, etc.....
(To a Lady with a guitar), p. 608.

---

[1] L'écho de ces vers nous était apporté, hier, par les lignes de prose suivantes :

« Pour bien des âmes, il se dégage du ciel, des eaux, « des montagnes, des forêts, de ces infinis en mouve- « ment, éloquents quoique muets, et si mystérieux ! des « sensations voisines des sensations musicales, un peu « vagues sans doute, non arrêtées, indécises, mais qui, « par cela même leur ouvrent les portes d'or des longues « rêveries et les bercent de chères et flottantes imagina- « tions. »

Ernest Chesneau (*Gazette des Beaux-Arts*, n° du 1er novembre 1878).

Cet instrument, qui rend toute pensée harmonieuse, pourvu qu'on ait l'art de l'interroger (car il ne fait rien entendre qui n'ait été senti d'abord),

All this it knows, but will not tell
To those who cannot question well
The spirit that inhabits it :
..... and no more
Is heard than has been felt before.
(Id).

Cet instrument, ce luth magique, auquel ceux que l'amour a instruits reviennent pour charmer la journée la plus rude,

A lute, which those whom Love has taught to play
Make music on, to cheer the roughest day[1].

N'est-ce pas le génie de cette âme captive de poète, éperdument éprise d'amour, de musique, de nature ? N'est-ce pas lui-même ?

« Qu'il soit touché, qu'il résonne, et il produira « une harmonie mystérieuse, rarement entendue, « qui, sans interrompre son cours éternel, vient « pour un moment, enflammer notre monde au « passage. »

---

[1] Ces vers terminent un fragment sur l'*Amitié* (p. 639) exquis de sentiment et de forme, autour duquel flotte cette légère atmosphère musicale qui est comme le *spirabile lumen* de notre poète.

The seldom-heard mysterious sound,
Which, driven on its diurnal round,
As it floats through boundless day,
Our world enkindles on its way.
[To a Lady with a guitar], p. 608.

Que de poètes en un seul ! dirait-on volontiers de celui qui nous entraîne, non sans nous déconcerter parfois, dans les cercles capricieusement entrecoupés de sa versatilité intellectuelle. Ne faut-il pas qu'il trompe ces désirs toujours croissants, jamais satisfaits, inséparables de l'âme qui brûle de vivre uniquement d'amour et de gloire, comme la diversité changeante des teintes est inséparable du caméléon ?

As a lover or cameleon
Grows like what it looks upon.
[Prometheus unbound], acte IV, p 244.

Cameleon feed on light and air :
Poet's food is Love and Fame :
.....
Poets are on this cold earth
As cameleons might be,
Hidden from their early birth
In a cave beneath the sea :
Where light is, cameleon change !
Where Love is not, poets do :
Fame is Love disguised.....
[An exhortation], p. 488.

« Un amant ou bien un caméléon devient pareil à « ce qu'il regarde..... Les caméléons vivent de « lumière et d'air, les poètes d'amour et de gloire.... « Les poètes sont sur cette froide terre comme « seraient des caméléons cachés dès leur naissance « dans une grotte sous-marine ; où arrive la lumière, « le caméléon change. Les poètes changent là où « n'est pas l'amour. La gloire est l'amour déguisé. »

La comparaison peut sembler spécieuse et non exempte de préciosité. Pourtant si elle convient à un poète, c'est bien à celui qui nous occupe, souverainement original, par tant de côtés, tout à fait à part, moderne néanmoins jusqu'au fond de l'âme.

Il n'est pas le premier, cela va sans dire, à enrichir un monde idéal de tout ce que refuse le monde réel avec ses misères et ses laideurs ; mais de vouloir, avec la passion la plus obstinée, que ce rêve ne soit pas un pur rêve, qu'au lieu de flotter, suspendu au-dessus de la réalité, il s'impose à elle, la pénètre, la remplace ; qui plus est, de tenir pour évident, que seul, le consentement des créatures mortelles que nous sommes, suffirait pour cette substitution, que, seules, les avidités et les jouissances factices des Grands, des Puissants, des Riches, sont là pour frustrer la destinée commune des bénédictions pures qu'elle mérite et qui lui reviennent, cela est bien

à lui. Tel est, en effet, le secret de tant d'adjurations indignées, de tant de réveils colériques alternant avec des visions paradisiaques.

A l'éloquence agitée des doctrines sociales qu'avait promulguées, devant le XVIIIe siècle, un immortel prosateur, il ajoute comme des splendeurs d'auréole et de menaçants éclairs. Jamais paroles enflammées ne furent plus propres à glorifier, pour ne pas dire à sanctifier, la Révolte considérée comme la vraie mère de l'Ordre légitime. A ce prophète (un prophète de bonheur), à ce vaticinateur par excellence d'une vie nouvelle[1], que manque-t-il du lyrisme révolutionnaire, en fait de tendres effusions ou de magnifiques invectives, de sanglants oracles ou d'apparitions radieuses et d'élans divinatoires semblables à des actes de foi[2]? Ce précurseur en prose qui nous paraît froid dès que cette voix retentit après la sienne, l'auteur d'*Émile* et du *Contrat social* qui est aussi celui de la *Nouvelle Héloïse* (c'est bien le cas de ne pas l'oublier) n'avait pu ni prévoir, ni désavouer d'avance les violences au travers desquelles ses théories ont

---

[1] V. surtout *Ode to Liberty,* XVIII et XIX, p. 513, et *Ode to the west wind,* IV et V, p. 487.

[2] *Hellas, the Revolt of Islam, the Triumph of Life, Liberty,* etc.

cherché à prendre vie. Lui, l'étrange néophyte, à certains moments ne se contente pas d'absoudre ces mêmes violences d'une démocratie sanguinaire et vengeresse dans un passé tout récent encore ; il en justifie, il en célèbre le futur renouvellement.

Mise en regard de la délivrance commencée, mais si loin d'être achevée, quelle convulsion sociale serait une rançon trop forte ? Heureusement, cette ivresse d'émancipation qui tourne parfois au délire se tempère tout à coup. La pensée qu'égaraient de généreuses audaces, s'arrête net sur cette déclaration rassurante que sans la sagesse (dont la modération est un des attributs essentiels), sans cette sagesse « qui « s'élève des dernières profondeurs de l'esprit « comme l'étoile du matin surgit des vagues « Ioniennes pour annoncer le soleil » [1], il n'appartient ni à l'homme d'être vraiment maître de lui-même, ni à la société de savoir se conduire ;

---

[1] *Come thou, but lead oud of the inmost cave*
Of man's deep spirit, as the morning star
Beckons the sun from the Eoan wave,
Wisdom.....
O Liberty ! if such could be thy name,
Wert thou disjoined from these, or they from thee,
Ode to Liberty, XVIII, p, 513.

que par elle au contraire, par elle seule « se tarit la source de toute excitation anarchique[1] des espérances et des craintes. » Une fois la restriction admise, on est moins inquiet de voir ce rêveur si avide de transformations réelles, ce visionnaire aussi éloigné que possible de se poser en moraliste, faire flamboyer en les entrelaçant les mots dont il compose, pour le citoyen, la devise du progrès, sous cette forme : *Passion de la liberté*, pour l'individu, le talisman de la félicité, sous celle-ci : *Liberté de la passion*. Grands et magnifiques mots, sous lesquels, hélas ! se dérobent, ici, la plus complaisante des illusions que puisse se faire le cœur humain, là, la dernière des illusions sociales qui auront précédé l'âge sans limites du désenchantement universel.

Avant Sapho et jusqu'à Byron, depuis que le langage humain s'essaie à spiritualiser les défaillances de la volupté, *il naufragio estatico degli organi pregni di vita*[2], à forcer le secret de ce

---

[1] *Man who man would be*
Must rule the empire of himself! in it
Must be supreme, establishing his trone
On vanquised will, quelling the anarchy
Of hopes and fears, being himself alone.
Sonnet, *Political greatness*, p. 588.

[2] G. Trezza. *Confessioni d'un scettico*, 1878, p. 73. Remarquons en passant, à propos de ce singulier ouvrage, que

que nous appellerons avec celui dont nous parlons les sympathies secrètes de l'âme et des sens, cherchez si l'amalgame mystérieux et à jamais indécomposable a passé pour s'épurer, pour s'affiner, par le creuset de beaucoup de strophes aussi brûlantes que ces strophes trop peu connues ?

And we will talk, until thought's melody
Become too sweet for utterance, and it die
In words to live again in looks which dart
With thrilling tone into the voiceless heart,
Harmonising silence without a sound.
..... *and our lips,*
With other eloquence than words, eclipse
The soul that burns between them...
The winged words on which my soul would pierce
Into the height of Love's race universe,
Are chains of lead around its flight of fire.
I pant, I sink, I tremble, I expire.

(Epipsychidion), pp. 564 et 5.

Mettons en regard de ces vers d'autres vers

---

le titre qu'il porte contient une véritable contradiction dans les termes. Appeler *scepticisme* l'affirmation exaltée, enragée du mécanisme considéré comme le principe générateur de tout ce qui est, c'est vraiment donner un gage trop fort au désordre, au chaos intellectuel des temps où nous vivons.

qui, portant une date antérieure, trahissent à peine cette différence d'âge et de maturité par ce que l'élan a de démesuré, par ce qui s'ajoute d'incohérence superbe et emportée à l'éclat des figures :

Was it one moment that confounded thus
All thought, all sense, all feeling into one
Unutterable power, which shielded us
Even from our own cold looks, when we had gone
Into a wide and wild oblivion
Of tumult and tenderness? or now
Had ages, such as make the moon and sun
The seasons and mankind, their changes know,
Left fear and time unfelt by us alone below?
I know not. What are kisses whose fire clasps
The failing heart in languishment or limb
Twined within limb? Or the quick dying gasps
Of the life meeting, when the faint eyes swim
Though tears of a wide mist, boundless and dim
In one caress? What is the strong control
Which lead the heart that dizzy steef to climb
Where far over the world those vapours roll
Which blend two restless frames in one reposing soul?

(The Revolt of Islam), ch. VI, p. 133.

« Et nous parlerons, jusqu'à ce que la mélodie de la Pensée devienne trop douce pour être exprimée et meure avec les paroles pour revivre avec les regards qui dardent leurs accents frémissants dans

ces utopies, que l'équilibre sera visiblement rompu. On l'entendra célébrer la fin de ce que Milton avait appelé avant lui la *grande mascarade*[1], la chute de tant d'usurpations du pouvoir, du respect, de la renommée et de ces autres usurpations plus nombreuses encore, qui soumettent le saint nom d'amour à la profanation d'unions ou indignes ou folles, le renversement de ce Panthéon artificiel où s'étalent, se suivant d'une chapelle à l'autre, tant de noms soi-disant divins, tour à tour dictés par l'orgueil, écrits par l'imposture, épelés par la naïve crédulité des foules ; comme si, pour soulever les assises profondes de ce temple des erreurs, un souffle, si pur ou si violent qu'il fût, c'était assez.

Rendons hommage tout au moins à la sublime simplicité qui répudie et jette au vent qui passe tant de surnoms factices depuis Purusha et Jehovah, jusqu'à tant d'autres. Quelques mortels privilégiés, un Platon, un Philon, plus près de nous, un Lessing et un Rousseau (pour ne citer que ceux-là) auront voulu ne retenir à la place des appellations successivement consacrées, que deux mots : Intelligence, Amour, trop étroits encore, sans doute, pour contenir l'Infini. Il est

---

[1] *The world's carnival* (To — p. 597).

bien, parmi nous, un dernier venu en même temps que l'un des plus rares représentants de ce groupe d'élite, le poète auquel nous nous attachons. Avec une autre portée de voix et des ardeurs rajeunies, il aura mis sur ces deux paroles sans égales le chant tantôt le plus suave, tantôt le plus vibrant. Mieux que nul autre il aura porté, soutenu sa noblesse intellectuelle vis-à-vis de ces représentants, de ces guides de la race vulgaire qui, dérobant sous tel ou tel affublement dogmatique, la divinité voilée par ces deux noms sublimes, osent lui faire porter leur marque et tentent de la réduire à leur mesure.

Si aimable pourtant, et si terrible que soit tour à tour la majesté de l'Esprit,

Awful loveliness,

il se garde bien d'exclure la Nature de l'adoration qui est due à l'Esprit d'abord; loin de là, il aime à protester contre une séparation de ces deux mondes, l'un invisible, l'autre visible, trop étrange, sinon trop impie, pour être possible.

The wilderness has a mysterious tongue
Which teaches awful doubt, or faith so mild,
So solenn, so serene, that man may be
But for such faith with nature reconciled;
Thou hast a voice, great mountain, to repeal
Large codes of fraud and woe.

[Mont Blanc], p. 369.

« La nature sauvage a une voix mystérieuse qui « enseigne le doute grave ou bien une foi si tendre, « si solennelle, si sereine, que l'homme, rien que « pour une telle foi, peut se réconcilier avec la « Nature. Tu as une voix, grande montagne, pour « abroger les larges codes qui promulguent la fraude « et la souffrance. »

La puissance visuelle de l'Esprit ne doit-elle pas s'incliner devant une loi correspondante à celle qui règle la vision oculaire ? Pour elle aussi, le moyen le plus sûr de se perdre dans un stérile éblouissement, n'est-ce pas, sous prétexte de se porter et de s'arrêter à la source même de la lumière, d'oublier, de renier l'univers pénétré de cette lumière qui la révèle en la réfléchissant incessamment sur d'innombrables formes ? Regarder toujours en l'air comme pour voir face à face celui que, faute d'un terme intelligible, on a nommé le Créateur, ô l'excellente, l'infaillible recette, pour s'aveugler sur les ravissantes merveilles de ce que, faute d'un autre terme intelligible, on appelle la Création !

Celui qui annonçait par des préludes si persuasifs l'accord final, l'accord prochain fait pour résoudre, sur la terre, toutes les contradictions sociales, pouvait-il oublier ou prétendait-il comprimer les élans irrésistibles du sentiment individuel qui portent plus loin, plus haut, vers d'autres

mystères encore que ceux de la destinée présente ? Non certes ; mais comme il a su marquer la condition d'intermittence sans garantie de retour, entre la lueur la plus vive et l'éclipse la plus prolongée, qui restera toujours le propre de ces apparitions incertaines, errantes, que l'on s'obstine à vouloir retenir et à rappeler en criant après elles : Amour, Espoir, Confiance ! Ce sont nuages qui passent.

Love, Hope, and Self estime like clouds depart
And come, for some uncertain moments lent[1].

Tel rapide déchirement du cœur lui aura découvert l'abîme qui sépare la vérité du rêve. Il lui faudra quelque chose de plus, pour que l'injustice humaine si souvent, si aisément complice des iniquités irréparables de la mort, s'offre personnifiée, en quelque sorte, à son regard. Sur lui, le venin de la critique avait été essayé. La candeur « d'une âme ne sachant qu'aimer et ne pouvant pas haïr[2] » ce contrepoison efficace entre tous l'en avait préservé :

---

[1] *Hymn to intellectual Beauty*, p. 366.

[2] C'est la définition que donne d'elle-même l'Antigone du poète grec, cette Antigone que notre poète honorait comme une patronne choisie, adorait comme une sainte.

What profit can you see
In hating such a hateless thing as me ?
There is no sport in hate where all the rage
Is on one side.

(Lines to a Reviewer), p. 548.

..... *Of hatred I am proud-with scorn content ;*
Indifference, that once hurst me, now is grown
Itself indifferent.....

(*To* — p. 597.)

Quel profit voyez-vous à haïr une créature aussi dénuée de haine que moi ? Le jeu de la haine ne rapporte rien, quand la rage est toute d'un seul côté..... Je suis fier d'être haï, le mépris me contente. L'indifférence qui jadis me blessait, m'est devenue elle-même indifférente.

Mais vienne le déni de justice intellectuel qui fait succomber à ses côtés un jeune poète en sa fleur[1], pour une goutte de ce même venin. Cette fois, il lui échappera des accents d'une telle *sainteté* que le sentiment religieux le plus pur pourrait se les approprier et que la banale orthodoxie serait bien capable de se figurer qu'elle y trouve son compte ; car ils ont la vertu d'atteindre l'espérance suprême, l'espérance fugitive, et font

[1] Le jeune Keats, mort à vingt-six ans.

absolument l'effet de l'arrêter, de l'enfermer en une certitude. Il se surpasse, en s'oubliant, lorsqu'il évoque le souvenir d'autres martyrs de la pensée; lorsqu'au-dessus d'eux, il célèbre cette grande, cette immortelle victime du genre humain (auquel, de siècle en siècle, va mieux le nom que lui infligea le doux Virgile, *durum genus*), la céleste poésie, *Urania*.

XXXIX

. . . . . .

Peace, peace! he is not dead, he doth not sleep.
He hath awakened from the dream of life.
'Tis we, who, lost in stormy visions, keep
With phantoms an unprofitable strife...

LII

. . . . . .

The one remains, the many change and pass;
Heaven's light for ever shines, earth's shadows fly.
Life, like a dome of many-couloured glass,
Stains the white radiance of Eternity,
Until death tramples it to fragments[1]. *Die,*
If you wouldst be with that, which thou dost seek!
Follow where all is fled!...

---

[1] Comment ne pas noter la merveilleuse hardiesse de l'image qui éclate ainsi au milieu de la sérénité radieuse d'une poésie toute platonicienne cette fois, plus que platonicienne?

LIII

Why linger, why turn back, why shrink, my heart?
Thy hopes are gone before; from all things here
They have departed; thou shouldst now depart?...
(Adonais, an Elegy on the death of John Keats),
pp. 575 et 578.

Il faut lire aussi les strophes ou les versets (c'est bien le cas d'hésiter entre les deux mots) qui portent, dans la même œuvre, le nº XXIV et le nº XLV.

..... « Paix, paix ! il n'est pas mort, il n'est pas « endormi. Il s'est éveillé du sommeil de la vie. « C'est nous qui, perdus dans d'orageuses visions, « soutenons contre les fantômes une lutte sans « profit.... ..

« L'unité demeure, la multitude change et passe. « La lumière du ciel brille à perpétuité, les ombres « de la terre s'enfuient. *La vie, comme un dôme de « verre diversement coloré, teinte le blanc rayonne- « ment de l'Éternité, jusqu'à ce que la mort la brise « en fragments.* Meurs si tu veux te rapprocher de « ce que tu cherches ! Suis tout ce qui est parti..... « Pourquoi hésiter, pourquoi se retourner, pourquoi « trembler, mon cœur ? Tes espérances sont allées « en avant. De toutes les choses d'ici elles se sont « séparées ; à toi maintenant de partir !..... »

Rester étranger à tout ce que révèle cette Trinité réellement présente parmi nous, la

Nature, l'Art, la Science et, malgré cela, disons mieux, pour cela même, ne savoir ni souffrir, ni excuser le moindre doute sur la réalité d'un autre monde; en vertu d'un parti pris singulier, faire comme si la part réservée à l'âme là-bas, qui sait où? devait s'enrichir de toutes les pénuries actuelles, de toutes les privations volontaires de l'esprit; tourner l'évidente incapacité de se procurer, dès à présent, le moindre avant-goût d'une destinée supérieure, en un gage certain de cette destinée, quoi de plus absurde, mais quoi de plus commun? Et comment ne pas savoir gré à l'esprit supérieur qui maintient tout leur prix, inséparable de toute leur rareté, aux accès de confiance exaltée, crises aiguës de la conscience, qui sont justement le contraire de cette habitude d'affirmation sans preuves, passée tranquillement chez le plus grand nombre à l'état chronique?

La prétention d'entretenir une flamme fixe avec la lueur insaisissable de l'éclair est naïve. Aussi rentre-t-elle dans le cercle d'indulgence que ce rêveur de si haute race et de nature si sincère élargit en faveur des faibles quels qu'ils soient. L'innocence d'un spiritualisme de commande bénéficie de la commiseration attendrie qu'il épanche hors de la race humaine jusque sur les créatures les plus humbles qui aient reçu le don de la vie.

She bore in a basket of Indian woof,
Into the rough woods far aloof,
In a basket of grasses and wild flowers full,
The freshest her gentle hands could pull
For the poor banished insects, whose intent,
Although they did ill, was innocent.
(The sensitive plant), 2e partie, p. 494 [1].

« Elle portait une corbeille d'étoffe indienne, tout « là-bas vers les bois âpres, une corbeille pleine « d'herbes et de fleurs sauvages, les plus fraîches « que ses gracieuses mains eussent pu ramasser, « pour les pauvres insectes bannis, *dont l'intention,* « *quoiqu'ils fissent du mal, était inoffensive.* »

Une prétention autrement extravagante se flatte de donner pour un foyer de lumière pure, immuable, la flamme incertaine, agitée, que la

---

[1] V. aussi, dans *The Aziola* (p. 596), la touchante réhabilitation du pauvre oiseau de nuit et de son chant, dont telle mélodie de Schumann, simple et piquante à la fois (L'effraie, *Kaüzlein,* op. 79) est comme la transcription et l'équivalent exact dans le langage de la musique. De telles protestations en faveur des déshérités du règne animal qu'il tempère par un vague accompagnement musical, semblent à la fois un héritage éloigné de la mansuétude sans limites du bouddhisme, et le prélude de réclamations plus osées encore, que, seul, l'auteur de la *Légende des siècles* était en droit de risquer devant le public français, sans faire crier à la naïveté, c'est-à-dire à la bêtise.

main de l'homme fait tourner et trembler au sommet d'un phare. Quant à celle qui, par une confusion, dangereuse s'il en fut, du songe avec la vérité, ne se contente pas de vouloir faire tenir les mystères indévoilés dans le creux de telle ou telle formule consacrée, mais se rend homicide de fait ou d'intention en ajoutant à cette formule, à cette recette, une clause pénale, celle-là tient de l'atroce et du monstrueux. Envers elle, nulle ironie n'est assez mordante, nulle indignation suffisamment vengeresse.

..... *Virtue owns a more eternal foe*
Than force or fraud; old custom, legal crime
And bloody Faith, the foulest birth of Time.
[On the fall of Bonaparte], p. 364.

« La Vertu reconnaît un ennemi autrement éternel que la force ou la fraude; c'est la coutume vieillie, le crime légal et la Foi sanguinaire, la pire progéniture du temps.

Sur la chute de Bonaparte.

Bien au delà du roc de Prométhée, un autre monument de souffrance encore attire à travers les âges, mais n'arrête pas au delà d'une minute le vol sans repos de sa pensée. Que d'autres contemplent longuement ce lieu sacré, y restent attachés comme s'il y avait là un point de passage unique, la ligne de faîte de versants opposés

dominant deux horizons de l'histoire morale du monde, dont l'un serait plongé dans les ténèbres, dont l'autre rayonnerait d'un jour éternel. Pour lui, un tel épisode de cette lutte de l'Amour et de la Haine, qui demeure après comme avant le sujet du drame enchevêtré, incompréhensible que joue l'Humanité, vaut tout juste une station au sommet du Calvaire, un coup d'œil jeté sur le côté de la croix qui regarde l'avenir, un cri de désespoir et rien de plus. Mais si la station dure peu, à quel point elle est troublante ! Si l'apparition qui la motive s'évanouit à l'instant, quelles ombres démesurées projette sur les siècles à naître ce mystère à jamais subsistant, le triomphe sans trêve de la mort partout présente, quoique voilée sous les minces apparences de la vie, le triomphe également infaillible de la Haine s'en prenant à l'Amour ; car la Haine, n'est-ce pas une mer immense dont le flot soulève et fait battre des cœurs innombrables, et l'Amour que peut-il jeter, sinon quelques faibles et imperceptibles gouttes de douceur, au sein de l'amertume infinie qui les absorbe soudain ?

Tout près de l'instrument de supplice où le fils de Marie, pour cette soif de justice brûlante, inextinguible s'il en fut, qui le dévorait, obtint un peu de fiel et de vinaigre, au pied du sommet étroit et déserté d'où la doctrine divinement

pacifique, évidemment sincère entre toutes, se leva sur le monde, des sources de mensonges et de fraudes s'ouvrant inépuisables, des dérivations imprévues venant grossir encore la débâcle des corruptions et des violences que le cours des siècles charrie toujours plus lourdement dans le même sens ; des hommes, des superstitions, des idolâtries plus jeunes que celles du polythéisme, prenant de nouveau des noms sacrés, et donnant pour enseigne à leur monopole fallacieux un mot qui signifie *universalité ;* tant de germes de représailles ou retournées par le fanatisme anti-chrétien contre celui qui fut une vivante bénédiction, ou bien exercées en son nom par un zèle de commande plus sacrilège encore ; ironie terrible, contradiction irréductible ; suggestion de désespoir, digne de tout pardon, à laquelle se dérobe seule la pauvreté d'esprit, qui se fait un trésor de l'ignorance. Il est quelque part un dialogue dont la race des pseudo-chrétiens fera bien de s'abstenir. Si la page est bien courte, le dialogue en fait entendre long, de quoi soulever jusqu'au calme plat de la croyance la plus inerte. En revanche, à certaines angoisses d'une noblesse suprême, il offre, au lieu d'un piège ou d'un scandale, un soulagement rude mais efficace, tenant, il est vrai, d'une sorte d'esthétique sublime plutôt que d'une morale nue, sèche et

banale. Tristesses saintes de la pensée, retrouvez-vous là, et là aussi oubliez-vous, tour à tour exaltées et amorties à force de vous sentir justifiées par une interprétation si décisive qu'elle échappe à toute mesure, de vous voir figurées par une mise en scène qui dépasse toute attente. Ne serait-elle pas en vérité trop exigeante, la misère morale qui aspirerait à savourer un plus âpre breuvage ? Où prendre une éloquence trempée dans de tels venins ? Qu'ajouter à cet art d'évoquer en des personnifications saisissantes le drame muet que répètent incessamment, au fond de tant de consciences et au prix de bien des angoisses, le doute avec ses interrogations anxieuses et la négation avant que, demeurée seule, elle n'écoute plus qu'elle-même[1] ?

Soit quiproquo irréfléchi, soit contresens prémédité, la majorité qui fait loi le taxera d'immoralité pour les transports d'indignation que soulève chez lui l'injustice sociale sans limites, sans fin. Il est au premier rang de ceux

---

[1] La sinistre échappée de lumière qui frappe en plein sur la croix et projette son reflet blafard à perte de vue sur les régions morales que domine la croix, commence avec ces premiers mots du dialogue de Prométhée et de la Furie : *Behold an emblem.*

(Prometheus unbound), act. 1er, pp. 200 et 201.

que les bienséances commandent de traiter d'athées, parce qu'ils tiennent l'abus intéressé du nom de Dieu pour le blasphème par excellence ; de théistes (et le mot, avec des apparences contraires, n'est pas moins compromettant), parce que, sous la parure la plus adorablement mensongère dont semeur de mots et créateur d'images soit capable de prêter à l'univers le superficiel embellissement, il aura laissé pur, inviolable, il aura voulu ardemment soustraire à toute tentative (faut-il dire tentative ou attentat?) de définition humaine, le secret de l'intelligence infinie. Pourquoi faut-il qu'une fois, par hasard, à cet esprit si juste, si délié, si constamment ennemi de toute vulgarité, qui fut Doudan, il soit arrivé d'aller sur les brisées de Joseph Prudhomme, en plaçant tout de travers le mot de *matérialiste*? Oh, le gros mot! Oh, le péché intellectuel difficile à pardonner[1]! Il

---

[1] Correspondance, t. III, p. 110. Ce qui est beaucoup moins étonnant, ou plutôt ce qui est tout naturel, c'est que Doudan, ailleurs, plus tard, se reprenant, se ravisant, soit rentré en possession de toute son ingénieuse finesse, pour dire de notre poète : « Il serait probablement mort « de ses émotions s'il ne s'était noyé. Les choses lui « pesaient à lui, directement et personnellement, *et il* « *n'avait pas une chambre à part où se faisait la musique* « *sans réveiller toute la maison.* » (Correspondance, t. IV, p. 235). La juste, la charmante image! Décidément, l'expression fausse est rachetée.

faut rétablir la vérité en répétant que nul n'aura lacéré avec une conviction plus dédaigneuse ces formules cabalistiques, toutes également incompréhensibles, entre lesquelles quiconque se propose d'accaparer le sentiment religieux en l'enchaînant au profit d'un système dogmatique, commence ou finit nécessairement par imposer ce choix sous des peines qui dépassent la mort. En même temps, il ne l'aura cédé à personne pour la manifestation d'une pitié pure de tout alliage de raillerie comme de tout ferment de colère, en faveur de l'indigence intellectuelle, de l'invisible misère à laquelle toute pensée porte ombrage, toute recherche sincère fait peur.

A ses yeux, toute revanche prise sur le passé et préparant l'avènement des félicités futures tient dans une simple prière : *Esprit, que votre règne arrive,* et dans un vœu : *Démocratie, que votre volonté soit faite;* comme si, entre cette prière et ce vœu, la réalité ne se chargeait pas de faire éclater invariablement et à jamais le plus terrible désaccord[1]. Essentiellement et de toute

---

[1] O poète, vous affirmez que pour l'inauguration du règne de la Vérité et de l'Amour, les Pouvoirs humains ne servent de rien, la Volonté suffit. Quelques vers encore, et, dans le récit de la même détresse morale par la bouche de l'héroïne de ce récit, vous parlez de ce *torrent de rêves*

façon ingrate, la Démocratie ne réservera-t-elle pas toujours la plus naturelle de ses ingratitudes à la poésie, à cette poésie même qui aura pu se méprendre et s'aveugler jusqu'à flatter en les célébrant les réparations sociales largement tachées de sang humain ? Et d'ailleurs, sous ces titres devenus sacro-saints à leur tour, de Démocratie, de Patriotisme, que voit-on se former, que verra-t-on se reformer *usque ad infinitum*, sinon des communautés de haines de plus en plus élargies ?

L'existence de celui qui avait bien osé prédire aux adhérents de cette sorte de culte tout terrestre un âge d'or à la suite de tant de siècles de fer, sombra dans les flots, sous les vents dont la fureur se montra trop prompte à exaucer une

---

sans repos, que les mortels nomment Vérite et Raison et qui n'est que Vengeance, Crainte, Orgueil. (Rosalind and Helen.) Que dire de ce rapprochement qui rend plus présente, plus criante que vous ne l'avez cru sans doute, l'antinomie inséparable du problème démocratique? N'est-ce pas vraiment abuser du droit de se contredire ? N'est-ce pas tout au moins laisser voir de trop près que le génie avantagé du don merveilleux de réduire, de dissoudre en apparence par l'illusion des images, les dures résistances du monde matériel, se trouble au seul contact des résistances morales, autrement formidables, et ne saurait tenir sans se diviser en lui-même et se démentir, contre le choc des questions sociales?

navrante invocation[1]. A sa mémoire, les grandes agitations régulières, les courants d'opinions traversés et soulevés de temps en temps par de violents orages qui ballottent la vie moderne, réservent-elles un sort meilleur? Au-dessus de la confuse mêlée, vient-on pour une minute à distinguer tel cri altier de révolte[2], tel chant de volupté épurée[3], ou bien quelque modulation délicate accompagnant de sa cadence harmonieuse et indécise la fuite universelle des choses[4], par-dessus tout, quelque grand coup d'aile ramenant soudain une pensée hardiment élancée des astres muets jusqu'à la fleur qui répond[5], on est tenté de se dire : c'est le ton de sa voix; c'est l'accent de son âme; en vérité, on croirait l'entendre. Que lui-même, enlevé si tôt, reste, suivant l'une de ces magnifiques harmonies d'expressions parmi lesquelles il se joue, un des *Rois de la*

---

[1] *Ode to the west wind.*

[2] M. Carducci. (*Hymne à Satan*, etc.)

[3] M. Armand Silvestre, ci-devant Parnassien, qui depuis... a su rompre et divorcer à plaisir avec la Muse légitime, pour courir toute espèce de Muses de boudoir et de trottoir.

[4] M. Henry Cazalis. (*Le Nuage, Hafiz*, etc.).

[5] M. Sully-Prudhomme. (Le sonnet de la *Grande-Ourse, la Pensée, le Volubilis*, etc.)

Pensée, héritiers d'une renommée inaccomplie[1], pourquoi s'en étonner ? Il ne serait ni le premier, ni le seul. Mais qu'il ait passé à côté d'un Gœthe sans obtenir de lui, nous ne dirons pas la sympathie intellectuelle qu'il ne pouvait attendre de ce côté, mais un seul regard, sans que l'apparition d'un tel esprit (éclipsé, dirait-on, par cet autre esprit sublime qui surgit tout à côté)[2] ait échappé à un pareil observateur, voilà qui est surprenant.

Prophète en son pays, en ce pays où son génie et ses ardeurs semblent avoir passé dans un autre lui-même[3], il ne le fut certainement pas, car sa patrie aura été, durant ce siècle, épargnée plus que toute autre nation européenne par les convulsions sociales. En revanche, que dans un empire que tout sépare de cette nation, et pour la destruction d'un pouvoir absolu placé au sommet d'une double hiérarchie politique et religieuse, une secte étrange se forme par l'alliance d'instincts sauvages et de dévouements mystiques, qu'à la lueur des explosions récentes, on relise

---

[1] *The Kings of Thought.....*
Inheritors of unfulfilled renown.
(*Adonais*, XLV et XLVIII, p. 577).

[2] Byron.

[3] Swinburne.

certains vers où mirent tant de flamme son imagination si raffinée, son esprit parfois si violemment troublé, son cœur si pur. Comment, alors, ne pas reconnaître en lui le précurseur, l'instigateur, en vertu d'indignations qu'il croit saintes, de ces complots où s'unissent des hommes qui ont juré de ne reculer devant rien d'inhumain, et des femmes qui, sans nul sacrifice d'honneur ou de tendresse, ne le cèdent en violence froide et déterminée à aucun de ces hommes ? Où trouver, concentrés en gouttes plus limpides, sous un cristal sans prix, les philtres, les élixirs faits pour enivrer de telles âmes? Un Anglais dont les adjurations révolutionnaires visent, en premier lieu, la société anglaise, voilà le Tyrtée du Nihilisme[1].

Se figurer que même chez nous, en dehors de cette multitude innombrable d'âmes stérilisées par la dévotion factice, ou déflorées par la science, ou prostituées à la sensation, une élite imperceptible daignerait faire connaissance avec cet étranger, ne serait-ce qu'un rêve? Déchirée et prête à donner son sang pour la chimère de l'affranchissement universel, la France de nos pères trouva bien le temps de décerner à Schiller

---

[1] *The Masque of Anarchy*, etc.

un brevet de citoyen. Une autre France encore, celle qui, absolument maîtresse d'elle-même, réussirait à respecter sa propre liberté, ne serait-elle pas en droit de revendiquer pour elle la moitié des prophéties dont l'auteur du *Prométhée délivré* dédiait l'autre part aux États-Unis d'Amérique ? Elle s'apercevrait, d'ailleurs, que bien des traits décèlent chez lui un frère aîné de l'écrivain[1] qui, parlant sa langue à elle, sut mélanger assez de tons, assortir assez de teintes pour composer un livre tel qu'*Ahasvérus*. Combien la prose de cet autre interprète du mythe de Prométhée, par les évocations qu'elle suscite et les pressentiments qu'elle enveloppe, par la splendeur de ses figures non sans brillantes incohérences, non sans disproportions hardies, se rapporte à la poésie de celui-là ! Et à une époque voisine de celle où l'auteur de la *Chute d'un ange*, par une rencontre unique, s'engageant dans les mêmes voies que notre poète, lui correspondait fidèlement par la nature du sujet préféré, par l'essor inégal et la puissance souvent grandiose, mais si intermittente, d'une œuvre sans achèvement, n'est-ce pas un autre Français encore, qui définissait en termes si particulièrement

[1] Edgard Quinet.

choisis l'Intelligence[1] préparant inconsciemment[2] la meilleure épigraphe peut-être à inscrire sur l'une des faces d'un monument poétique qui n'est

---

[1] « ..... L'autre est plus belle, mais plus triste. Tantôt elle se penche, les yeux en pleurs, sur un insecte qui se débat dans une goutte de rosée; tantôt elle essuie ses paupières pour compter les grains de sable de la voie lactée. Dans sa main gauche est un livre où épelle un enfant; dans sa droite, un levier dont l'extrémité repose sous l'axe du monde; elle le soulève de temps en temps et s'arrête en soupirant quand il est près de se briser. Alors elle s'incline sur la Nuit éternelle; un chant mélancolique flotte sur ses lèvres; elle appuie sur son cœur la pointe d'une épée; mais son épée ploie comme un roseau, et la Nuit éternelle, ainsi qu'un miroir céleste, lui montre son image partout repétée dans l'Infini. La pâleur de la Mort est sur ses traits et cependant elle ne peut mourir. Elle a reçu du serpent le fruit qui devait lui coûter la vie; elle a bu à longs traits la ciguë; elle est montée sur la croix du Golgotha et cependant elle ne peut mourir. Elle a détourné la foudre; elle a secoué dans la main de Lucifer la coupe de destruction et elle en a recueilli chaque goutte sur la pointe d'un scalpel. Elle a empoisonné ses flèches dans le sang de Prométhée; elle a soulevé comme Samson, la colonne du temple éternel pour s'anéantir avec lui en le brisant, et cependant elle ne peut mourir. »

A. de Musset. *Un mot sur l'Art moderne*.

[2] Sans s'en douter davantage, A. de Musset traduit presque exactement ce beau vers :

Our sweetest songs are those that tell of saddest thought,
(To a skylark).

lorsqu'il dit de son côté :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux.

pas dédié uniquement à la Passion? Un précurseur de Victor Hugo[1] dans le culte de l'infaillible Justice, émancipatrice des âmes, auquel le temps seul manqua sans doute pour devenir son émule, un croyant des plus fiers, des plus intraitables entre ceux qu'unit à travers tous les siècles la religion de l'Esprit, fut l'auteur de ce monument. Le nom qu'il porta est SHELLEY.

1886.

---

[1] Celui qui aurait la curiosité de marquer des points de comparaison entre les deux poètes aurait à insister notamment sur l'emploi, si fréquent des deux parts, d'un procédé quasi hiéroglyphique abondamment pratiqué par les antiques littératures de l'Inde, puis remis en usage au temps de la Renaissance, par Du Bartas. Il consiste à unir étroitement, comme pour n'en faire qu'un, tel objet abstrait ou intellectuel et telle image sensible qui lui est étroitement accolée (par exemple, *the swallow summer, the owlet night, the wild swan youth, the snake memory,* c'est-à-dire l'Été-hirondelle, la Nuit-Orfraie, la Jeunesse-oiseau sauvage, la Mémoire-vipère). L'auteur du *Prométhée délivré* s'en sert plus fréquemment peut-être que celui des *Contemplations* et de la *Légende des siècles,* qui est pourtant loin de le négliger. Contentons-nous de mettre ici en regard, à titre de rapprochement tout à fait direct, ces vers de la *Tristesse d'Olympio* où le vent

Semble l'âme de tout, qui va sur chaque chose
Se poser tour à tour.....

Et ceux-ci :

The awful shadow of some unseen Power
..... *visiting*
This various world with as inconstant wing
As summer winds that creep from flower to flower.
(*Hymn to intellectual Beauty,* p. 365).

UN ROMAN ANGLAIS

LE MOULIN DE LA FLOSS

« Les bons romans anglais sont
« vraiment l'école de la vie. »
MARGUERIN.

Une alliance d'un nouveau genre, une alliance soutenue, inviolable, entre le naturel et la finesse, entre la simplicité et la profondeur; l'art du dialogue devenant incomparable, grâce à ce don du mot juste qui, non seulement rend chaque parole conforme, strictement conforme à la situation qui la provoque, mais en fait l'expression en quelque sorte infaillible du caractère et des habitudes intimes de celui ou de celle qui la prononce,

et le témoignage redoublé d'un accord sincère avec soi-même ; la manière qui appartient à l'auteur de glisser dans de courts intervalles séparant ces dialogues, où pas un accent ne détonne, et comme devant un spectacle qu'il se donnerait à lui-même, ses réflexions propres, et, durant ces repos relatifs ménagés à l'exercice objectif de sa pensée, de transformer dans une certaine mesure la marche et le rythme de son style, de présenter en son nom personnel, non sans s'y attarder avec quelque complaisance, plus d'un aperçu piquant, ingénieux, touchant, suivant qu'il s'en prend à telle erreur commune des donneurs de conseil, à telle déviation non moins ordinaire, des jugements qui décident de la réputation d'autrui, ou qu'il cherche à fixer en quelques mots le charme essentiel, indéfinissable de la musique; voilà quelques-uns des mérites qui recommandent les chefs-d'œuvre adressés à la postérité par une femme de génie, sous le nom de George Eliot, et, en particulier, le *Moulin de la Floss*.

En fait de péripéties compliquées, de coups de théâtre à effet, il est pauvre, fort pauvre, ce roman qui laisse reconnaître, d'abord, transposée dans un milieu tout à fait bourgeois et vraiment moderne, mais pour s'en détourner brusquement ensuite, la donnée de cet autre roman qui est la *Fiancée de Lammermoor,* un

amour contrarié par des haines de famille, ce roman dont l'héroïne disparaît dans une catastrophe finale ressemblant à celle où s'engloutit la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre. Mais en ce qui est du pathétique qui naît de l'irréprochable vraisemblance des situations et de la vérité absolue des sentiments que ces situations mettent aux prises et font éclater, que de ressources et, pour faire valoir ces ressources, que de ménagements !

Si, dans ce mot, l'imprévu, pris au sens littéraire, l'on veut faire entrer exclusivement ce qui manifeste moins le pouvoir de féconder un sujet dont l'auteur s'est rendu le maître légitime, et d'en varier logiquement les aspects, que la volonté de lui faire violence et d'en tirer du bruit, ici, l'imprévu fait sûrement défaut. Mais que de surprises heureuses, d'ordre purement moral il est vrai, y captivent sans jamais la choquer, une attention intelligente et ouverte aux émotions saines et fortes tout ensemble ! S'il en est une bien neuve, bien complète, de ces surprises de choix, c'est le changement subit de milieu, de ton, de perspective, qui intervient à l'instant où se modifie en se déplaçant la lutte que la jeune héroïne du roman soutenait et semblait appelée à soutenir jusqu'au bout contre d'irréconciliables animosités et en faveur d'un sentiment mi-parti,

moitié amitié compatissante, moitié amour. A côté d'elle tout s'aplanit, tout devient propice. Il faut qu'au plus profond de son propre cœur induit en tentation, s'apprête une embûche inopinée, la plus périlleuse des embûches. Il faut qu'un gage fugitif, obtenu ou arraché par cette tentation, devienne pour cette jeune vie qui va finir, l'aventure suprême, à la fois victoire terriblement disputée sur soi-même, et, devant l'opinion, irréparable défaite ; il faut qu'aux âmes, expertes en fait de crises sans éclat et sans cris, de nobles anxiétés dues aux plus délicates susceptibilités de la croyance, s'adressent et se recommandent les gradations admirablement nuancées de ce débat aux phases invisibles, où, suivant l'imminence du danger, les voix intérieures qui parlent au nom de son devoir, de l'honneur, de la tendre pitié, s'élèvent tour à tour du murmure presque indistinct au cri d'alarme, du cri d'alarme à l'injonction impérieuse, irrésistible. On a pu dire de l'auteur de *Rob-Roy* et de *Old Mortality,* qu'il fut plus vrai que l'histoire ; ici, il est telles pages dont on ne saurait s'empêcher de penser et de dire, pour leur rendre pleine justice : en vérité, c'est plus moral que la morale abstraite et que les moralistes.

A un autre point de vue qui est celui de la forme, il n'est que juste encore d'admirer la ma-

nière dont se produit, au livre sixième du roman, le changement à vue en question (c'est bien le mot). Le livre précédent vient de se terminer par la mort d'un père de famille, comme au théâtre le rideau tombe sur une fin d'acte. Tout à coup, au revers de la page, une situation nouvelle se présente liée, par voie de conséquence à celle qui vient de se dénouer brusquement, si différente pourtant en un point capital. Dans le mouvement du style, aussi, tout, immédiatement, devient autre, comme pour faire pressentir le grave changement qui, au fond, se prépare, comme pour annoncer le personnage, nullement deviné, qui en sera l'auteur. A partir de cet endroit, ce qu'on lit est, dirait-on, écrit dans un autre ton, pour des accords imprévus amenés par des inflexions et des modulations aussi souples que hardies. Et avec cela l'harmonie générale de l'œuvre n'est pas un seul instant mise en souffrance.

Rarement, dans l'une de ces tragi-comédies d'après la vie humaine qui sont les romans, il fut donné de reconnaître une association aussi heureusement suivie et alternée de ce qui relève du drame et de ce qui tient du comique. L'on sent qu'un art achevé préside au partage et à la distribution de l'un et de l'autre de ces éléments entre des personnages qui forment un groupe vivant,

un groupe parfaitement et doublement harmonieux ; car, d'une part, chacun de ceux et chacune de celles qui le composent garde, dans sa manière d'agir comme dans sa façon de s'exprimer, une fidélité sans relâche à sa nature personnelle, une fidélité qui, depuis le parti pris le plus décidé jusqu'au mot le plus indifférent en apparence, ne se dément jamais. De l'autre, les diversités, les oppositions, les inégalités morales qui se combinent pour former cet assemblage sont disposées, graduées avec un sentiment profond, exquis, du rang hiérarchique que leur assigne leur dignité absolue ou relative, de telle sorte que l'ensemble, s'élevant de degré en degré, paraît suivre un mouvement ascensionnel dont nulle de ses parties n'altère la rectitude.

Au sommet, deux jeunes figures, celle-ci en vertu des forces et des grâces inhérentes à sa nature, celle-là en dépit de la disgrâce physique qui la voue et la condamne à la pitié, représentent le suprême épanouissement d'une noblesse morale retrempée dans des combats rudes entre tous ceux que provoque la vie, dans les combats qu'on livre à soi-même. Épanouissement délicieux à suivre, auquel on appliquerait volontiers mais avec une autre portée, l'*Exiit ad cœlum* du poète, ou ce qui revient à peu près au même, la comparaison choisie précisément par notre auteur à

propos d'un premier regard d'amour : *Slowly like a flower at the ascending brightness.*

Plus bas, dans l'entre-deux, se montre ce compagnon d'enfance des deux autres, chez lequel les impressions initiales déterminent de si bonne heure un pli inflexible, ineffaçable, du caractère ; sillon étroit, mais profondément creusé, où les forces morales qu'excitera ce stimulant énergique, l'honneur de la famille, poursuivront sans atténuation, sans déviation, leur tâche obstinée. Ce fils ruiné, si fidèle à la mémoire de son père, si exact à payer sa dette de travail se croira irréprochable, il le sera peut-être, lorsqu'il invoquera les droits, les exigences, les répugnances d'une affection légitime pour imposer à une autre destinée que la sienne la même tyrannie des principes et de la haine qui en fait partie, cette tyrannie qui ne fait acception ni des circonstances changeantes, ni des affections qui devraient être plus fortes et veulent être mieux écoutées que les ressentiments, parce qu'elles sont plus pures. Seulement, à lui et à tous ceux qui lui ressemblent, il est interdit de connaître jamais ce que vaut la liberté généreuse et téméraire des mouvements de l'âme, de comprendre à quel prix, par quelles luttes nécessaires ou quels accords consolants entre le sentiment et la conscience s'achète la vraie possession de soi-même. Arrêtés

dans la pratique correcte et sans concession, non du Devoir qui a plus d'une face, mais d'un devoir particulier, favori, qui fait taire tout le reste, ils ne vont pas plus loin, ils ne consentent pas à voir au delà.

Plus bas, jacassent et se trémoussent des personnages d'une qualité morale bien moindre. Encore une fois, pour que la tragi-comédie fût à son vrai point, il fallait que le rire y eût sa part. Est-ce que, dans ce beau roman de Walter Scott vers lequel un détour nous amenait tout à l'heure, les stratagèmes facétieux qu'inspire au vieux serviteur Caleb son dévouement à outrance ne sont pas là pour remplir cet office ? Encore est-il vrai de dire que leur intervention est plutôt opportune que nécessaire. Caleb est de la maison, mais il pourrait fort bien n'en pas être. Son rôle, grandi à plaisir, n'est après tout qu'accessoire et facultatif. Il en est autrement des personnages de naturel divertissant, mais d'assez bas étage, moralement parlant, employés par George Eliot. Ils appartiennent, eux, à la famille même de la jeune héroïne du roman, et il est strictement vrai de dire qu'ils paraissent à propos, viennent à point comme amenés par la pente du récit, qu'il n'y a jamais rien du hors-d'œuvre dans leur présence intermittente. Si la part qu'ils prennent à l'action principale reste passive, obstinément passive, il

s'en faut qu'elle fasse l'effet d'une pièce de rapport. Leur langage, si bien, si constamment dans le ton, ne laisse pas de se mettre à un diapason plus ou moins élevé, suivant la gravité des crises auxquelles il leur arrive d'être mêlés. Car, à la différence de l'excellent Caleb, leur caractéristique est juste le contraire du dévouement qui s'oublie, et quand il s'agit d'entrer dans les peines et les misères d'à côté, l'instinct qui les porte à se dérober invariablement par la tangente agit et réussit tout comme ferait l'art le plus consommé.

Heureuses gens, du reste, que ces représentants, maris et femmes, de la famille Dodson à laquelle ils ont l'honneur de se rattacher par les liens de la parenté ou de l'alliance ! Ne sont-ils pas en même temps des types, triés sur le volet, de cette race si répandue, reproduite avec une inépuisable fécondité, que l'auteur définit quelque part en deux mots : *The unsympathetie, The unimaginative*? Méchants ou méchantes, ces bourgeois et ces bourgeoises de provinces? Nullement. Hypocrites? Ils ont une sincérité à leur façon dont ils se trouvent bien. Du mal, on en peut faire bien davantage; quant au bien, il serait malaisé peut-être d'en faire moins. A ces gens imperturbablement contents d'eux-mêmes, il ne manque ni le don de la croyance, ni celui du respect, de ce respect que Shakspeare appelle quelque part

« l'*ange gardien* » de ce monde. Seulement, le respect de chacun, de chacune, ne se porte que d'un côté, c'est-à-dire vers lui-même, vers elle-même, vers ce qui est à lui ou ce qui est à elle. La croyance telle qu'ils l'entendent se rapporte à un ordre de choses unique, légitime, excellent, qui est la collection d'objets serrés dans les armoires et dans les coffres ou qu'on porte sur soi, depuis l'habit et la bourse jusques et y compris cette propriété que l'on possède gratuitement par droit de naissance, et sans qu'il y aille pour personne de ses écus, le nom de famille avec les qualités qu'il implique nécessairement et que, par la plus commode, la plus agréable façon de déraisonner[1], on fait siennes. Fermement convaincus qu'hormis cela rien ne compte, ils rejettent, ils laissent tomber comme si elle portait à faux toute considération qui s'adresse ailleurs. Le nom de famille en particulier, devient, dans les entretiens auxquels prend part telle impitoyable ménagère appartenant à cette honorable lignée, un porte-respect donné par la nature, et que nulle objection ne saurait effleurer. L'égoïsme (et il

---

[1] ..... Suavissimum insaniæ genus, quo nonnulli quicquid ulli suorum dotis adest eo non aliter atque suo gloriantur. (Érames, *Éloge de la Folie,* p. 162).

n'en est pas de plus claquemuré que celui dont il s'agit) s'occuperait-il à jouir en repos de lui-même? Il fait de ce nom, sorte de doublure qu'il s'applique, une enseigne qui porte la garantie de toute perfection. Se sent-il menacé, se voit-il appelé au secours d'autrui? Transformée à volonté, l'enseigne devient une armure de parade, couverte d'exemples, surchargée de préceptes, qui se prête commodément aux besoins d'une défensive raisonnante et bavarde.

Quoi de plus fastidieux, dans la réalité, que la plate loquacité de gens de cette espèce, ramenés uniformément par une sorte de force centripète à des points d'attache invariables! La force en question est, au fond, la même qui pousse l'ambitieux, la même qui ramène l'avare à son trésor. Mais cette fois, ceux qu'elle fait aller se distinguent de l'ambitieux et de l'avare en ce sens que leurs points d'attache, à la fois multiples et très mesquins, se trouvent, se laissent atteindre directement au fond d'eux-mêmes, ou bien sont compris dans la plus étroite circonférence matérielle où le moi puisse s'étendre. Quoi de plus amusant que cette même loquacité et que l'action de cette même force quand un observateur tel que George Eliot en dispose à son gré, et toujours dans le même sens, il est vrai, mais avec des inclinaisons et sous des aspects qui changent, les tourne et

notre aide[1]. A ceux qui sont leurs pareils dans la vie réelle, on ne peut échapper; ils ont ou ils prennent sur nous des droits qui nous mettent à leur discrétion. Ceux-ci, au contraire, sont à notre disposition de par la volonté du génie qui les imagina. Qu'on ait vieilli, et qu'avant de vieillir on ait eu dix fois, vingt fois l'occasion de découvrir

---

[1] Cette sorte d'inoculation morale, cette substitution des similaires peut s'appliquer, avec ses heureux effets, aux gênes, aux efforts que coûte le voisinage habituel de telle infirmité non plus morale, mais physique. Et il se peut aussi, en pareil cas, que le soulagement momentané soit dû non pas seulement à des paroles mises sur une situation feinte, mais à la traduction musicale de ces paroles et de cette situation. A celui que la privation de l'ouïe chez un proche, chez une personne qui lui est étroitement unie, met quotidiennement à l'épreuve, que peut-on recommander de mieux en fait de calmant ou de dérivatif que le délicieux imbroglio musical du *Mariage secret* de Cimarosa, que le léger et rapide tourbillon de notes attirant vainement le vieux Geronimo que sa surdité isole! Qu'on en use, de ce calmant si efficace mais pour si peu de temps, qu'on le laisse agir; il opérera à coup sûr. Suivant une remarque faite précisément par l'héroïne du *Moulin de la Floss*, un poids est toujours là, sur nous, quand la musique n'y est pas.

At other times, one is conscious of carrying a weight.

Dans le cas prévu, ce poids d'abord et un autre encore, de nature toute spéciale, auront été ensemble et pour un instant soulevés.

le secret de la comédie jouée par l'amitié, n'importe. Voici que le dénouement imprévu de *Célimare le bien-aimé,* avec son ironie péremptoire, donne raison à ce qui nous aura justement fait souffrir ou révoltés; mais ce même effet de scène n'a-t-il pas passagèrement raison de ces souffrances et de ces révoltes, parce que la gaieté dont il fait don est la plus forte? Avec George Eliot et le *Moulin de la Floss,* il en est de même a fortiori; car ici, l'électuaire tiré d'ingrédients vulgaires, désagréables, amers, est composé avec une application plus patiente, plus scrupuleuse.

A l'extrémité opposée du monde moral, l'auteur ne pouvait oublier cette part essentielle et si haute de ce qu'il y a de meilleur en ce bas monde qui est la bonté serviable des humbles, cette bonté pour laquelle semble fait ce commandement divin ou ce programme de fantaisie : Quand il s'agit de venir en aide, faire comme on peut, mais tout ce qu'on peut. L'ex-vagabond, l'ex-colporteur Bob Jakin, gratifié à la fin d'un domicile et d'une ménagère, est une personnification nouvelle, très intéressante dans sa cordiale naïveté, de ce genre de vertu. Il pourrait donner la main au Caleb de Walter Scott.

Ce n'est pas seulement un esprit puissant, c'est un esprit absolument maître de son sujet que

tras. She had read Nos. one and two, and, woman like, concluded all the rest were different, and worse.

"Disgraced! Yes, that's the word, Mr. Smith." She began in a measured tragic tone. "Disgraced! And all for this everlasting nomination. To think you would stoop so low as .to bargain and intrigue with a set of corrupt men, all for a few votes. Worse than all," here her voice became tearful, "that drunken brawl you were engaged in Saturday night, is published all over the United States by this time. I knew it would be so, and any sensible man ought to know, that those 'forty thieves,' that brought you home as they did, would blow you to the four winds by this time."

"My dear, you are too sweeping in your denunciation of my friends; they are not all thieves. You are ex—"

"Friends! Friends! Too sweeping!" she continued, hotly indignant. "If I had a besom of destruction, I would want to sweep them where you would never find them again. They are worse than thieves. They betrayed you into drunkeness, riot and all sorts of meanness, and if you want to excuse them, you can do it, I wont. 'Birds of a feather.'"

"My wife," said I, "this has simply been an unfortunate occurrence, magnified by evil minded persons, to injure me in this election. I can make great allowance for your eagerness in defense of your husband's good name, but just now, your zeal is in advance of your discretion. Please quiet yourself; it will all come right in time."

"Don't tell me it will ever all be right. You know

when a man or woman is once slandered, innocent or not, they never get over it"—she truthfully answered.

It began to creep through my dull brain that I had relied too much on my previous good name to carry me through this ordeal. Fact is, I never dreamed that such gross, such slanderous misrepresentations, could be raised out of such trivial matters. I was feeling serious about the turn affairs were taking, and hoped the worst was over, when I was startled by a resounding knock on the hall door. I went quickly to answer the summons, and ushered in Herr Frederick William Ophcleide, of Frankfort-on-the-Oder, with his mammoth meerschaum in full blast, resembling the smoke-stack of a forty-ton freight locomotive under full headway. Following closely behind, was an attenuated Teuton, wearing the unmistakable green cap, with front-piece ample enough for a cow-shed, underneath which awning was a huge pair of green goggles, showing like the eyes in a diver's suit; the goggles resting oppressively on a nose that was purple from indignation, or something else; said nose, in its turn, well supported by a massive yellow mustache; which latter, for length, breadth and thickness, was a marvel of hirsuite exuberance. It might aptly be called a predominant, domineering, or overwhelming mustache; for it monopolized, completely overshadowed the mouth and chin below, concealed the cheeks by its defiant flank extensions, and lifted the nose, even with the superimposed weight of the goggles, to an angle of forty-five degrees. From pressure, above and below, the nose had lost in longitude, but gained proportionately in latitude, till the nostrils were broad and vertical; in short, that nose was turned up; not, perhaps, at

En constatant qu'il se trouve un public pour ne tenir nul compte, ou peu s'en faut, d'œuvres de cette force, et que c'est le public français, Edmond Scherer a pris un air étonné, comme si au vrai il lui eût été malaisé de pénétrer les motifs de cette indifférence ou de cette défaveur. Gageons qu'avec sa rare sagacité, l'éminent et si regrettable critique sut les démêler et les saisir mieux que personne, aussi bien qu'eût pu le faire son ami, le touchant, l'admirable auteur du *Journal intime*. Mais ce qu'Amiel, vivant à Genève, devant y mourir retiré et sans bruit, aurait si clairement expliqué après l'avoir si rapidement compris, lui ce juge si perspicace des grandeurs et des misères de l'esprit français, de l'âme française, comment un sénateur de la République française, Parisien par naturalisation, se fût-il aventuré à le laisser deviner? La question de savoir ce qui peut plaire au Français de nos jours en fait de manifestations intellectuelles appartenant à l'ordre littéraire (pour ne parler que de celles-là), et ce qu'il faut de simplicité ou de profondeur, d'élévation ou de hardiesse pour ne pas manquer de lui déplaire, tout au moins pour le désorienter, question brûlante et qu'il fallait éviter! A oser dire de temps en temps son fait à la Démocratie de mauvais aloi, ou même à tel ou tel représentant de cette Démocratie, il y a, décidément, moins d'inopportunité

et d'indiscrétion. Aussi Edmond Scherer avait-il eu ce genre de courage.

Prenons la liberté de relever, dans l'ouvrage qui nous a occupé et retenu, l'un des côtés par lesquels il se recommande à l'antipathie du lecteur français, un côté dont l'importance capitale ne se dégage que par la réflexion ; nous voulons dire l'attention que l'auteur, sachant bien ce qu'il faisait, a eue de remonter, pour quatre personnages chargés, dans son œuvre, d'un rôle dominant, jusqu'à ces années d'enfance où se présentent, entre l'âme toute neuve encore et la vie lente à se faire connaître, les premiers rapprochements avant les rencontres décisives. Quatre enfants, suivis dans leurs jeux et leurs études, observés dans leurs élans et leurs répulsions, afin de surprendre à la source, faible, mais transparente et intarissable dont ils vont sortir, les penchants futurs destinés à les entraîner, voilà bien ce qui s'appelle faire dériver l'avenir du passé comme si l'un était inséparable de l'autre ; voilà, par suite, un moyen sûr, excellent, de désobliger, dès l'abord, les gens que le passé, quel qu'il soit, ennuie ou révolte, et qui, en conséquence, le rejettent comme le plus risible des préjugés ou comme le plus insupportable des fardeaux, c'est-à-dire tous les Français, exception faite d'une minorité presque imperceptible. —

Ce genre d'aversion, en effet, profondément inhérent à la Révolution qu'ils ont commencée il y a un siècle, n'est-il pas devenu, en tout, l'un des traits les plus marqués de leur caractère ? Ne reste-t-il pas l'un de ceux dont ils se font le plus volontiers honneur? Pour eux, le passé historique, celui d'hier compris, ne représente plus que l'enfance de l'humanité, une enfance troublée et déraisonnable, dépendante et menée. Mais le passé de chaque homme en particulier n'est-ce pas l'enfance ? C'est pour cela sans doute que l'enfant, cet *ancien* par rapport à l'homme fait, est exclu, ou peu s'en faut, comme un motif dépourvu d'intérêt, du roman français, tandis que la peinture variée à plaisir des relations irrégulièrement établies entre cet homme fait et la femme, suivant qu'elle est plus ou moins inexpérimentée, plus ou moins rouée, devient de plus en plus son objectif capital.

A cet égard, le *Petit Chose* d'Alphonse Daudet constitue une sorte d'anomalie. Et pourtant l'esprit d'observation ingénieux, délicat, qui s'y révèle, ne laisse-t-il pas regretter tant soit peu le naturel incomparable de George Eliot, et aussi cette puissance d'émouvoir que Dickens, mieux que personne, sait appliquer aux temps naïfs et aux actes simples de la vie ?

Objectera-t-on la *Micheline* de M. H. Malot ?

L'argument que l'on tirerait de la donnée de cet ouvrage comporte tout au moins quelques réserves. Il n'aurait une valeur complète que dans l'hypothèse où l'intérêt, sans se concentrer sur la jeune enfant qui donne son nom au roman, porterait principalement sur les précoces développements de son intelligence, sur les premiers élans de son cœur. Mais il est visible que cet intérêt remonte à sa mère, à sa *vraie* mère, pour s'attacher aux difficultés exceptionnelles de sa situation, aux combats livrés par le dévouement avant le triomphe. Quant aux *flirtations* enfantines dont M. Robert de Bonnières, dans *Jeanne Avril*, donne à ses lecteurs le régal fort appétissant, elles forment exactement la contre-partie de ce que l'auteur du *Moulin de la Floss* se propose ouvertement. Le genre de succès où elles visent et qu'elles sont faites pour obtenir ne va donc pas contre notre thèse.

Est-elle donc si paradoxale, cette thèse ? Est-il si déraisonnable de soutenir que la tendance marquée de G. Eliot à remonter si haut dans l'existence de la jeune héroïne et de deux des jeunes héros de son roman est pour elle une cause de discrédit, et d'expliquer le fait par un besoin d'échapper, en tout, au passé, de rompre avec lui par la violence ou par l'ironie ? Il travaille si visiblement la France contemporaine, ce besoin

impérieux ; après avoir bouleversé ses institutions, son état social, il entre si profondément dans son esprit et dans ses mœurs, pour leur faire subir une altération décisive ! Si bien que sa destinée nationale, avec l'ascendant et l'isolement relatif que comporte tout ensemble cette destinée, et ce qu'il y a de moins sérieux, de plus banal dans le train courant de nos habitudes mondaines et domestiques semblent céder à une impulsion commune ; si bien (osons forcer l'apparent paradoxe) qu'au fond, une même cause morale régit cet événement formidable, entré à son tour dans le passé, la mort d'un roi dont la tête roule sur l'échafaud, et ce minime phénomène littéraire dont nous sommes témoin, un roman étranger, en dépit de qualités dont la réunion ne saurait se trouver ailleurs, tombant bien vite par lassitude, par ennui, des mains du lecteur français, de ces mains toutes prêtes à retenir et à tourner précipitamment d'autres pages, et quelles pages ! parce qu'elles ont le mérite d'être tout au présent.

Afin de rendre présentable, tout au moins, ce chef-d'œuvre d'une femme de génie étrangère, ne serait-il pas loisible d'en modifier la désignation suivant certain procédé tombé en désuétude qui, pour provoquer, sinon pour forcer l'attention par la mise en vedette de la moralité d'une œuvre d'imagination, plaçait en montre quelque chose

tenant de l'annonce et du programme ? Pourquoi, moyennant l'adjonction au titre d'un sous-titre explicatif, ne pas traduire *The Mill on the Floss* par *Maggie, ou les Suites d'une flirtation* ? Hélas ! elle servirait de peu, la périphrase légèrement affriandante. On croit entendre d'ici tel critique des mieux écoutés, renvoyer l'ouvrage, sur le vu des cent premières pages (cent, c'est beaucoup dire), à la salle d'asile ou à l'école maternelle. On devine bien aussi de quel côté, à l'opposite, et de quel ton il serait crié *haro* sur la libre-penseuse, sur la prêcheuse.

UN DE NOS ROMANCIERS

Il est un mot qui fait fortune aujourd'hui, c'est celui de suggestif. Appliqué à un ouvrage d'esprit, il veut dire que cet ouvrage excelle à multiplier les points de vue, à varier les perspectives, à favoriser les associations d'idées au profit d'un lecteur intelligent. Ce n'est pas tout à fait ainsi qu'un de nos romanciers les mieux posés dans l'estime des classes moyennes qui s'en tiennent au terre à terre et du beau monde qui se fait un *comme il faut* à son usage, peut être dit suggestif. Il l'est tout de même, mais à sa façon. J'en ai fait personnellement l'expérience, et je dois à tourner les pages qui lui sont dues, plus d'une évocation familière. Grâce à lui, il me semble entendre, réentendre ce témoignage d'admiration naïf

échappé à un provincial distingué qui venait de lire un roman anglais traduit en français : C'est si bien écrit ! comme si un traducteur pouvait et devait avoir un style à lui. Il me semble encore réentendre cette provinciale tant soit peu éduquée, c'est-à-dire très huppée, qui, ayant pour la première fois de sa vie parcouru le musée du Louvre, rapportait de cette visite, avant tout le reste (s'il y avait un reste), l'enchantement attendrissant que lui avaient procuré les scènes domestiques retracées par le pinceau de Greuze. Rien que d'y penser, ses yeux se remouillaient. Il me semble que voilà un lecteur et une lectrice acquis d'avance à l'auteur dont je parle ; il me semble que lui-même procède vis-à-vis de ce qu'il veut rendre comme le traducteur vis-à-vis de son original, de manière à produire pour plus d'un l'illusion que se faisait mon provincial.

Tout cela se tient d'assez près ; mais voici qui revient d'un peu plus loin. Par la même occasion, une association d'idées moins prochaine me montre, me fait revoir ce qui, en province, là où les spectacles n'abondent pas, attire les yeux par le plus uniforme et le plus mince des beaux semblants qui puissent relever les quotidiennes réalités, je veux dire la célébration d'une noce cossue, d'une noce de haute bourgeoisie, avec le prosaïsme solennel de ses décences hypocrites,

compassées, tirées à quatre épingles, avec le silence de commande qui, absorbant toute pensée, laisse les oreilles absolument libres d'entendre vaguement les sons d'une musique telle quelle, et les yeux tout entiers à leur affaire, qui est de dévisager des figures et de détailler des toilettes, avant la précipitation confuse et sans suite des propos de sacristie qui achèvent la solennité. Silence et loquacité, le dernier mot, hélas ! de la vie de famille et de la vie du monde, comme de la première venue des cérémonies nuptiales. Est-elle si étonnante, en vérité, cette réminiscence obstinée ? Le sujet favori de M. G. Ohnet, n'est-ce pas le mariage bourgeois, le mariage considéré plus volontiers encore au point de vue des inévitables accrocs qui le suivent et des réparations plus ou moins urgentes qui s'y appliquent, qu'à celui des préparations plus ou moins disputées dont il est précédé ? Les lendemains de mariage agités, plus qu'agités, c'est là plutôt sa spécialité. C'est de ce côté qu'il se plaît à pêcher en eau trouble. Elle reste bien son héroïne de prédilection, la femme qui, n'ayant plus à conquérir son époux, doit étudier la manière de le garder ou de le reprendre. Avec quel heureux instinct ce conseiller des dames s'offre à elles comme un guide sûr et discret pour la recherche des égarés, se fait tout à toutes, évitant dans sa

manière de dire la naïveté autant que les petits soins du style, cheminant toujours du même pas sans arriver à la distinction, et se tenant à distance du naturel ! Une manière de dire tout bonnement ordinaire, sans le moindre extra, avec l'insuffisance de ces choses qui sont, comme on dit, pour tout aller, voilà son triomphe. Rien n'y fait, ni la violence, ni la délicatesse des situations. La plus constante, la plus rassurante des platitudes est là, toujours là, et les phrases roulent uniformément sans la moindre envie, non de s'élever (ce serait trop fort), mais de se hausser un instant, ne fût-ce que sur la pointe d'un mot saillant.

Est-il possible de mieux faire pour mettre le romanesque à la portée des familles, à leur niveau ? Chez nous, il est encore une partie, une faible partie de la bourgeoisie qui se refuse à goûter le Naturalisme que la mode a rendu épidémique. Dans cette sorte de psychologie de ménage, où rien ne l'effarouche, ne la déroute, ne la dépasse, elle trouve un plaisir sans mélange, un plaisir qui l'honore en ajoutant à la considération qu'elle se porte. Ne sont-ce pas là ses propres manières de voir, ou rendues au naturel ou flattées ? Les crises ainsi prévues ne sont-elles pas celles-là mêmes qu'elle connaît et qu'elle redoute ?

Un autre avait su insinuer les plus discrètes des descriptions presque pornographiques jusqu'au seuil de la chambre conjugale. Il avait rendu recommandable jusqu'en très bon lieu la physiologie d'alcôve. Depuis... (sans trop changer peut-être), M. G. Droz est devenu de romancier un pieux personnage. Non moins pratique, bien que plus timoré, M. Ohnet fera-t-il une aussi bonne fin ? En tout cas, il aura trouvé de quoi prendre par son faible plus d'un bon apôtre de salon, le jour où il a montré s'opérant, par le fait de sa très catholique et non moins infidèle épouse prédécédée, la conversion du docteur Rameau. Mais se donner l'air de croire, à la façon des femmes du jour et de ceux qui veulent leur plaire, qu'entre accepter l'idée de Dieu et se prosterner devant les autels du Sacré-Cœur, il n'y a pas l'épaisseur d'une pensée ou d'un scrupule, franchement, chez un auteur qui ne veut pas être pris pour un niais, c'est un trop grossier charlatanisme. Disons mieux, c'est tout simple et cela va tout seul. A ce prix l'on a tant de monde (et de beau monde) pour soi, et le succès est si sûr !

Un saint dont un renouveau d'hommages, s'expliquant par plus d'une raison, fait refleurir de nos jours la mémoire, s'est avisé de condamner en bloc tous les romans passés, présents et

"Mr. Gay," I answered, "you seem to take a straightforward, business view of this affair. You have been educated to this, and I presume it has been customary at every election. Therefore, I don't blame you so much, but your preceptors more. I will, for your satisfaction, tell you, first, that I did not give you away to the papers. Your note was stolen, or picked up in my house by a boy, and designing persons published it to injure me and my friends. Your name is not on the printed note. Secondly, I'll tell you what you have been educated to disregard: that it is morally wrong to pay money for such purposes."

"All the other cand'ates done it, an' nobody know'd anything 'bout it, an' they got 'lected," was his stolid reply.

"Well, Mr. Gay, if I can't get the votes of my political friends without paying for them, let them sell out to some other man, I don't want them. I'm in a hurry. Good morning," and I left abruptly.

I knew he wished to compromisingly terminate the interview; I could well imagine his comments on my unheard of conduct. I must say, I did pity him some. He was only one of the thousands of the present day, doing his duty in the way he was brought up; carrying out, faithfully, his part in the spoliation of candidates; and I must be excused if I did think it was hard then, and I think it would be harder now, to so cruelly withhold the wages of a "poor man who makes his livin' by honest work."

"'Ere's yer Ex. Mon. Pudkin, Num'r 3—all 'bout legal squalfications of Hon'ble J. S. 'Ticlers Pendin' Jewel, an' etseteray an' s'forth."

Yes, there he went, that same ubiquitous little devil,

that I began to dread as much as sinners fear the orthodox Beelzebub. He was passing ahead on a crossing street; yelled louder when he saw me, and stooping down, he defiantly placed one of the Extras exactly in my path; then carefully putting a pebble on it, he raised; went through the same manouvre of placing his thumb on his nose and twirling his fingers at me; quickly darting off down the street, whooping like a Sioux Indian, at every jump. Oh, I felt like boxing his ears then. Now, that kind of conduct from the boys is praiseworthy. I suppose I would now, according to custom, give him a quarter, and double the money if he would go and do the same thing to my political opponent. The Extra you want? Here it is:

"REPUBLICAN EXTRA, NO. 3.

HONEST JOHNNY GETS BLOODTHIRSTY!

AND PAYS (?) HIS BILLS WITH CODE DUELLO!

We published this a. m., in first edition, what we believed from reliable authority, that John Smith had declined to run. That has since been denied. We scorn to misrepresent the facts. The contents of No. 2 may have injured J. S. We don't like to hurt pious men; but how about poor, honest laborers approached by Johnny with a cool five dollar bill, and a cooler proposition of bribery and corruption! All this may be what Johnny's champion calls misrepresentation; but how about the following affidavit?

STATE OF ILLINOIS. }
MULCTALLIN COUNTY. }

Personally appeared before me, at my office in the city of Bunkumville, County and State aforesaid, Frederick William Ophcleide and August Frederick Wil-

pour rendre un sentiment pur, n'en dit pas plus là-dessus, pour quiconque échappe à l'incompétence commune en ce qui est de l'art d'écrire, que maintes pages sans esprit dues à la fécondité presque mécanique de l'autre ? » On eût été en droit de répondre à cet importun, nous allions dire à cet hérésiarque : « Celui que vous attaquez a pour lui, grâce à un rare et précieux accord, les deux plus puissants soutiens du siècle présent, le Vatican et le Nombre. Cherchez un succès plus exemplaire que celui qui signale ainsi la fabrique de confiance en fait de fictions utiles à la Morale, et comble d'honneurs le bon faiseur. »

APRÈS UNE LECTURE DES BUCOLIQUES DE VIRGILE

C'est beaucoup oser que vouloir ajouter un chapitre, une phrase, un vers à la poétique législation de la vie pastorale et de l'agriculture qui s'appelle les Géorgiques ; quelque succès a pu toutefois récompenser cette audace, pour bien des maladresses qui l'ont punie. Quant à prétendre repasser sur la trace des Églogues, ce serait peine perdue et pure folie. S'il est une œuvre dont le moule soit brisé et qui, par son origine et les circonstances qui l'ont produite, autant que par sa perfection relative et de seconde main, il est vrai, ne doive plus se refaire, c'est assurément celle-là. Oublions un instant la place qui lui fut d'abord donnée, dans nos soucis et dans nos souvenirs, non loin des fables, joie et surprise

du premier âge, à côté des rudiments, terreur de l'âge suivant ; dérobons à ce voisinage compromettant les feuillets de l'aimable livre, éparpillés sur les sentiers de notre jeunesse, peu après les débris de jouets semés sous les pas de notre enfance. De nouveau, à un assez long intervalle, voyons l'œuvre se recomposer sous nos yeux, ou plutôt voyons-la comme nous ne l'avions pas encore vue. Goûtons-en le charme dans toute sa simplicité et sa sincérité ; puis, allant plus loin, décomposons-la par la réflexion, et alors nous sentirons ce qu'elle a de définitif, on ajouterait volontiers de merveilleux, pour caractériser l'art délicat qui sut allier tant de contrastes, associer tant d'éléments qui semblent contradictoires, les fondre ensemble d'un jet, et les ajuster de manière à ne laisser visibles ni point de contact ni soudure artificielle.

Jamais peut-être plus doucement, plus purement que dans les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, atmosphère poétique n'enveloppa l'Homme et la Terre unis par un commerce familier tout ensemble et respectueux, loin encore de ces violences des âges scientifiques et industriels que tant d'entreprises heureuses ont enhardis à dépouiller et à violer la Nature. Ici, l'Homme, dans son attachement à la Nature, s'occupe encore d'elle avec plus d'innocence que de curiosité,

tandis que la Nature a gardé bien plus d'indépendance. Il lui demande, il en attend précisément ce qui échappe sans retour, dès qu'usant de tout son pouvoir il se fait le maître vis-à-vis d'elle. Elle lui répond en entrant comme d'elle-même dans ses joies et dans ses peines, pour y ajouter un repos qui les tempère ou les calme. Ainsi fut récompensé le poète qui, entre tous, la respecta en l'aimant. Elle ouvrit devant lui de larges et lumineux espaces ; elle lui fit respirer avec délices les souffles fortifiants qui parcourent l'air libre. Et lui sut faire passer dans ses vers, en y insinuant volontiers un sens moral, les jeux de l'horizon, des clartés et des ombres, avec ce recul mouvant d'un par-delà qui achève les premiers plans et les *devants* doucement arrêtés, par des extrémités incertaines et par la fuite insensible des lointains. Avec aussi peu d'effort qu'errant dans un vaste paysage, les yeux se portent des beautés de la terre vers la voûte céleste qui la domine en s'inclinant de toutes parts à l'horizon, l'imagination, guidée par le poète, suit tour à tour les bergers transportés dans la demeure des Dieux, les Dieux descendus parmi les pasteurs. Laisse-t-elle la peinture des simples et rustiques travaux auxquels l'Humanité n'a pas cessé de se livrer à la face des cieux, pour s'élever jusqu'au mystérieux problème des origines du monde, elle

ne se trouve pas dépaysée ; à peine sent-elle qu'elle a changé de place, tant les degrés invisibles qu'elle franchit auront été ménagés et aplanis.

Autres Dieux protecteurs et sauveurs, des personnages consulaires ou plus que consulaires apparaissent à distance, et l'aurore pacifique que le poète salue au sortir des sombres nuages de la guerre civile les frappe au front d'un premier rayon, avant de rasséréner pleinement les régions où vont renaître les fécondités perdues. Placés un peu à l'écart, ils ne dominent ni ne troublent la scène rustique. Mais ne faut-il pas que dans les dialogues de personnages d'une condition bien plus humble, mais d'une importance poétique plus grande, parviennent jusqu'à eux les paroles, les plaintes inspirées par le légitime amour de la propriété, qui, pour la réparation des offenses subies, réclament des arbitres souverains? Justifié à titre d'allusion, d'une allusion qui fait plus que rentrer dans les convenances de l'œuvre, leur souvenir ainsi présent produit à son tour une impression faite moitié de fantaisie rêveuse, moitié de grave mélancolie. En rapprochant des campagnes les dominateurs des villes et les favoris du maître, le poète se sera proposé d'éveiller la mémoire, de provoquer le regret et le respect des vieilles mœurs, par où s'unissait, aux anciens

temps de Rome libre, ce que la Rome impériale verra se disjoindre. Il aura ainsi prêté son génie à l'une des alliances les plus surprenantes et les moins disparates de la pastorale, avec ses charmes ininterrompus, et de la politique avec les lendemains pacifiques et réparateurs succédant à ses jeux les plus sanglants, dont l'histoire de la Littérature ait recueilli les bigarrures et les travestissements, à titre d'*occasional pieces*.

Des monuments aussi se voient, jetés çà et là, divers entre eux autant que les personnages, attirant la pensée plus loin que ne porte le regard. Au fond, en un lieu éminent, c'est le péristyle d'un temple dédié aux Divinités du ciel ou bien aux Maîtres de la terre que la Mort divinisera ; puis, tout à coup, au détour d'un chemin, ce sera le sépulcre antique d'un fondateur de cité, ou la tombe récente qui portera le nom d'un jeune pasteur. Et ces échappées de vue sans artifice, sans calculs, ouvrent en même temps des perspectives morales et philosophiques qui se laissent apercevoir et se dérobent, fugitives, elles aussi, comme ces figures de jeunes femmes qui, s'abstenant de mêler leurs voix aux voix viriles exercées à célébrer l'amour ou à l'accuser, prennent du moins dans les jeux rustiques une part furtive et silencieuse, et se laissent entrevoir un moment pour que l'envie prenne de les poursuivre.

Telle, par exemple, la rêveuse moralité que laissent échapper comme un vague parfum, les paroles du vieillard, témoin et juge de la lutte poétique où se rencontrent des rivaux qu'un âge plus heureux favorise. On se persuade que son esprit va bien au delà des bornes de la lice d'un moment qu'il vient de clore et le ramène vers une autre carrière longuement parcourue par lui-même, vers des combats plus sérieux, les grands combats de la vie, alors que, devant l'alternative de privations amères et d'inquiètes jouissances, tour à tour célébrées devant lui, ses souvenirs se partagent, son expérience demeure incertaine et se déclare impuissante à proclamer un seul vainqueur maître des honneurs et du prix de la lutte. Et ce prix vainement disputé, trop mérité par tous deux pour être gagné par un seul, ne porte-t-il pas aussi un sens profond sous une apparence modeste? Ce sont des vases, humble richesse des gardiens de troupeaux, pourtant de la nature de ceux qui servent aux sacrifices. La matière en est simple: ils sont tirés du bois d'un hêtre, mais, sous le ciseau, des images s'y fixèrent, celle de Conon, le géomètre, l'ami d'Archimède, celle d'un poète désigné seulement comme ayant marqué les lois qui président à la course des astres et à la succession des travaux champêtres, et encore l'image d'Orphée, le chantre aux accents irrésis-

tibles. Ainsi relevés, et par la destination qu'ils peuvent recevoir, et par l'art qui les a décorés, ils deviennent plus que des enjeux. L'imagination les transforme aisément en un emblème rustique et sacré. Le nom du poète qu'ils représentent a été omis; profitez-en pour inscrire à la place restée libre le nom de Virgile lui-même, entouré, d'un côté par l'Ordre et par le Nombre, de l'autre par l'Harmonie et la Mélodie, qui, grâce à lui, ont ennobli et dérobé aux atteintes du temps des sujets simples et ordinaires par eux-mêmes.

C'est qu'à vrai dire, en dépit des allusions qu'ils contiennent, ces élégants poèmes ne portent nulle de ces marques qui sont inséparables de l'occasion, de la circonstance, d'un moment spécial et déterminé. Le moindre reproche qu'on puisse faire à qui est tenté de les imiter, c'est de commettre un anachronisme. Par son caractère, par ses premières et ses plus sincères aspirations, en dépit des concessions dues au siècle, et des accommodements nécessaires avec ce qu'on appelle aujourd'hui le milieu, la personne même de Virgile ne fut-elle pas comme un vivant anachronisme, au lendemain des proscriptions et des luttes fratricides, à la veille de Tibère et de Néron, entre Lucrèce et Lucain? L'esprit de satire eut beau jeu à lui chercher des ridicules. Si toute parodie de ce qui est sincère a de quoi déplaire,

celle qui s'en prend aux charmes d'une beauté littéraire qui peut être dite innocente et virginale révolte comme un attentat. Voltaire frémissant d'indignation à l'idée qu'un profane avait bien osé travestir cette œuvre artificielle, sa *Sémiramis,* ne fait qu'amuser à ses dépens. Mais comment ne pas répugner à l'idée que des esprits bas purent bien outrager de leurs misérables railleries les grâces des poèmes Virgiliens ? Doux et simple comme tant de parties de ses œuvres où il parle en son nom, avec tout son cœur, peu capable de ressentiments, Virgile se contentait, dit-on, en réponse et pour toute vengeance, de sourire et de plaisanter à propos des mauvais plaisants.

Cette personnalité qu'il ne faut pas songer à séparer de ce qu'elle a produit, avec quel bonheur un critique littéraire, fin, élégant entre tous, vient de la définir ainsi : « une parcelle de vie enclose « dans un coffre trop riche [1] » ! Ce coffre, cette enveloppe artistique, aux contours réguliers, aux ornements surajoutés, aux brillantes ciselures, ce sera surtout le poème de l'*Énéide,* tandis qu'une bordure autrement et plus modestement façonnée encadre les Bucoliques. Mais malheur à

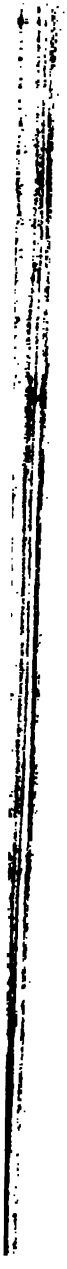
---

[1] Pierre Loti, par M. Paul Desjardins (*Journal des Débats* du 14 décembre 1889).

qui dans cet entourage ne verrait que des figures et des descriptions inanimées, dans ce reliquaire croirait ne trouver que de froides et suspectes reliques ! Une âme, la plus candide[1] des âmes, est là qui transparaît, toujours jeune, à jamais vivante par la pitié et la tendresse.

---

[1] Un historien admirablement consciencieux, mais sans la moindre vocation pour la critique littéraire, aura bien pu commettre à propos du doux poète une faute de goût équivalente à la plus lourde des bévues. « L'*Énéïde*, a-t-il osé dire dans son *Histoire des Romains,* est aussi loin de l'*Iliade* que le marbre l'est de la vie..... » et l'image lui aura paru si juste, si heureuse, qu'un peu plus loin encore, il en revient au « beau marbre virgilien.... » Quelle pierre d'achoppement que cette comparaison marmoréenne pour tout lecteur ayant le goût bon, c'est-à-dire capable de sentir Virgile ! Pour le monumental contre-sens où se heurte ainsi l'*élève* Duruy, le classique coup de férule serait-il de trop ?



SATAN INTERPRÉTÉ PAR QUATRE GRANDS POÈTES

Il est à remarquer que, dans tout le poème de Dante, les diables, loin d'être à l'état de rébellion et de colère contre Dieu, sont représentés comme les exécuteurs, les ministres dociles de ses vengeances souveraines.

Il en est autrement dans Milton, Goethe et Byron. Là, toujours Satan conspire ou raisonne. Il conspire contre Dieu et contre l'homme; il raisonne de tout et chaque raisonnement est une trahison ou un complot.

N'y aurait-il pas un curieux rapprochement à faire entre ces diverses personnifications, comme entre les époques où vécurent les quatre poètes?

Pour Dante, Lucifer, ramené à l'obéissance, est une glorification du principe d'unité et de la

suprématie monarchique dont l'illustre Gibelin a soutenu la théorie et souhaité passionnément le triomphe.

Chez Milton, Satan, chef de l'opposition infernale contre Dieu, représente assez bien les ambitions démocratiques dont le spectacle s'offrait à l'auteur du *Paradis perdu*. Délibérations tumultueuses et ardentes, luttes acharnées entre les légions de l'enfer et les phalanges célestes, tout y semble l'image et le souvenir de ces conflits où sont en jeu les passions humaines se frayant, par la violence et par la ruse, le chemin de la domination. Tout y porte l'empreinte d'une époque où les esprits, violemment divisés, et mettant en question les fondements de l'ordre religieux et de l'ordre politique, appelaient à leur secours la discipline des armées et le soulèvement confus des multitudes. A d'autres luttes plus intimes, aux déchirements de l'âme humaine combattant contre ses propres doutes et contre les suggestions malfaisantes qui l'assaillent, correspondra une autre transfiguration du principe du mal. Sous cette nouvelle forme, plus disposé à la parole qu'à l'action, plus empressé de gagner des prosélytes à ses doctrines que de conquérir des alliés armés à sa cause, il déploiera une puissance morale qui ne sera pas moins imposante, parce qu'au lieu d'être mêlée aux grandes crises de l'humanité,

elle s'exercera sur un espace moins large et moins ouvert, mais infini en profondeur, c'est-à-dire sur le cœur de l'homme.

Le Méphistophélès de Goethe est un philosophe du XVIII^e^ siècle par les côtés négatifs. Il manie avec complaisance les armes du raisonnement et de l'ironie. Étalant devant l'esprit de l'homme le spectacle des choses humaines dans leurs innombrables vicissitudes, il met en lumière les côtés faibles et imparfaits de la création et des créatures, et en fait remonter la responsabilité jusqu'à Dieu. Tel est son rôle de dénigrement systématique; telle est sa mission. Car Méphistophélès est un missionnaire de tentation, qui fait sur l'homme l'épreuve d'un pouvoir qu'il tient de la tolérance de Dieu. La puissance divine qui semble absente pendant ce long poème et cette série d'incantations et de maléfices par lesquels le diable marcha à la conquête de l'homme, y a pourtant le premier et le dernier mot. C'est elle qui apparaît au début et au dénouement du drame, ici pour permettre la lutte, là pour la terminer à l'avantage de Dieu et à la confusion du Démon; double intervention qui rappelle à la fois le souvenir biblique du poème de Job, et cette tradition, familière à Dante, du conflit entre le bon et le mauvais principe autour de l'âme d'un mourant.

Le Lucifer de Byron fait apparaître aux yeux du fils du premier homme la vision stérilement grandiose des destructions qui ont précédé la venue de l'humanité, et qui tiennent plutôt de la transformation que de l'anéantissement ; mais il lève à peine le voile qui cache l'avenir de l'humanité elle-même. Ces ébauches incomplètes de révélations, devenant plus vagues à mesure qu'elles deviennent plus lointaines et plus vastes, tenant l'esprit suspendu entre l'idée de l'infini et le sentiment du vide, restent de pures conceptions philosophiques que n'animent ni le vivant retentissement des destinées mortelles, ni la présence d'un principe moral supérieur. Tout aboutit en définitive à la lutte sans terme des deux êtres ou plutôt des deux symboles, à la fois inconciliables et inséparables, qui se partagent l'empire de l'immensité. Entre eux, l'humanité disparaît dans sa petitesse, et l'univers lui-même semble un champ de bataille bien étroit. Les mots *bien* et *mal,* et les idées représentées par ces mots n'ont d'autre origine et d'autre sanction que le droit du plus fort, en vertu duquel Dieu les a imposés à ses œuvres et à sa création. Ainsi revêtues des couleurs d'une splendide poésie, les doctrines de Manès et celles de Hegel semblent se correspondre et se refléter à travers les siècles écoulés, liées par l'inflexibilité d'une sorte de *fatum* qui

semble renouvelé du paganisme. A la différence de la région des principes élémentaires où Méphistophélès conduit Faust, l'*Hadès* de Byron ne contient nul germe de vie, nulle promesse d'immortalité. C'est la nécropole fantastique où sont venus s'enfouir les fantômes gigantesques d'existences déchues qui n'ont aucune mesure commune avec la nôtre. A la différence du poème de Milton, rien n'annonce que, dans un des plateaux de cette balance où vacillent les destinées du monde[1], le sang volontairement versé d'un Rédempteur viendra jeter le poids de ses mérites infinis...

---

[1] And wortd by world,
And stor by stor and universe by universe,
Shall tremble in the balance, till the great
Conflict shall cease, if ever it shall cease
Which it never shall, till he or I be quenched.

QUELQUES MOTS SUR SHAKSPEARE

Il n'est peut-être point de génie qui inspire des sentiments de sympathie ou d'antipathie aussi prononcés, aussi éloignés de la modération, de la froideur, de l'indifférence, que le génie de Shakspeare. Les esprits qui se sentent repoussés par lui ont peine à supposer qu'il soit besoin de raisonner leur répugnance et de la mettre sous la sauvegarde des principes d'une critique supérieure. Ceux qu'il attire sont mieux disposés encore, pour la plupart, à faire perdre à la critique tous ses droits, à mesure que, plus intimement rapprochés du poète, ils recueillent le profit et goûtent le charme de cette familiarité; ils s'abandonnent entièrement; ils ne trouvent rien qui ne justifie cet abandon et que cet abandon ne puisse justifier. Grâce à cette situation d'esprit, la plus

heureuse assurément, si elle n'est pas toujours la plus légitime et la plus convenable qui puisse être prise vis-à-vis de Shakspeare, on voit dans ses créations moins les œuvres d'un art plus ou moins constamment digne d'exciter l'admiration ou propre à exercer la censure, que les manifestations surprenantes d'une puissance qui se rend comparable à la Nature plus encore en suivant ses procédés qu'en reproduisant ses effets, et qui n'imite pas tant ce que la Nature a créé qu'elle ne crée à l'imitation de la Nature; on ne songe pas à se scandaliser de quelques plaisanteries basses et triviales dont le contact ne souille pas ce qui les entoure, et il ne vient point à l'idée que ces divertissements de langage, si libres qu'ils soient, aient rien de commun avec le cynisme qui, chez un Rabelais par exemple, coule de source et d'une source intarissable, encore moins avec les impuretés froides et préméditées que le XVIIIe siècle a mises en honneur; tant il est visible que si le poète laisse tomber de temps en temps son regard vers ces phénomènes inférieurs, vers ces basses œuvres de l'humaine nature, il reprend rapidement son vol vers des régions plus élevées, que ces intermèdes plaisants ou grotesques sont issus, non d'une triste complaisance d'esprit qui se fait de l'indécence un charme et une joie, mais bien d'une fantaisie semblable à

celle de ces artistes du moyen âge qui ne craignaient point de compromettre la majesté des monuments les plus saints, pour y introduire, avec la représentation de monstres, de démons, des animaux les plus vils, des contrastes bizarres et des repoussoirs inattendus. A l'idée que tout près de nous, et au milieu de notre civilisation raffinée, tant d'auteurs ont employé les privilèges du talent à sauver, en les couvrant du voile commode des fausses convenances, des personnages flétris et des héros suspects, le courage manque pour reprocher, même aux héroïnes les plus pures et les plus délicates de Shakspeare, l'usage plein et sans réserve qu'elles font souvent des franchises de l'esprit.

Si le poète anglais peut être défendu avec avantage contre le reproche d'immoralité, est-il aussi facile de justifier tant de folies réelles ou affectées, tant de violents désordres et de bouleversements de l'intelligence étudiés, étalés sans ménagement, comme autant d'injures éclatantes, découvertes, faites au goût et à la raison? Assurément, Shakspeare n'a pas toujours évité, sous ce rapport, les excès où l'entraînait son imagination. Mais comment ne pas être frappé de l'audace, de la témérité si souvent heureuse avec laquelle il choisit, en errant dans ces régions étranges, un point de vue des choses humaines,

et un poste d'observation tels qu'il puisse convaincre le monde de violence, d'hypocrisie, de folie, par un organe étranger au train courant du monde, par des maximes apparemment opposées au bon sens, par la voix de personnages qui n'ont plus, en commun avec l'humanité vulgaire et agissante, le don de la raison. Rien de frappant comme ces actes d'accusation lancés contre les ridicules, les bassesses, les vices et les crimes de la société, non pas au nom d'une sagesse sévère, mais de par la folie. Il semble que, pour dire au genre humain ces vérités extrêmes, Shakspeare veuille user des précautions et des moyens détournés qui étaient pris jadis vis-à-vis des puissants de la terre. Les souverains n'avaient-ils pas eu leurs bouffons en titre qui, sans conséquence et sans péril, pouvaient oser en riant (ou en ayant l'air de rire) ce que nul autre n'eût risqué? Lui, ce souverain de la poésie, il fait passer, à la faveur de ce dénuement ou de ce déguisement qui est un trouble de la raison vrai ou simulé, les sarcasmes dirigés contre l'Humanité par la bouche de personnages qui apparaissent eux-mêmes comme autant d'images *renversées* de la Nature et de la Vérité. Telle est la double ironie en acte et en paroles qui, tout ensemble maîtresse et mise au service de Timon, du Roi Lear, de Hamlet, transforme chacun d'eux en un sublime

bouffon. La cause déterminante de cette transformation sera, pour l'un, l'ingratitude des hommes, pour l'autre, l'injurieuse méconnaissance des liens les plus sacrés, pour Hamlet enfin, un mandat de justice et de vengeance confié par la Mort et venu d'outre tombe. Rien ne manquera à la logique de leurs rôles respectifs. Hamlet, en particulier, sera comme justifié *à priori* par cette intervention du surnaturel, nécessaire et suffisante (ainsi l'a voulu le poète) pour faire de lui un type unique d'aberration. C'est à ce trait particulier, à ce signe évident, qu'il devra de ne pouvoir être compris et confondu dans cette race de rêveurs oisifs inexpliqués et inexplicables, créations littéraires, que l'on a tenté de rapprocher de lui par la plus fausse des parentés intellectuelles. Ont-ils donc connu, ceux-là, la présence du visiteur mystérieux qui apparut au prince de Danemark, lui portant des ordres avec des révélations, inexorable comme le destin, inflexible comme la justice? Il n'est ange ni démon qui préside aux écarts de leurs fantaisies déréglées et discordantes, purs effets sans cause. Au contraire, quelle *raison suffisante* comparer, pour la puissance de la certitude et pour l'effroi du mystère, à cette voix paternelle dont Shakspeare fit retentir les accents lamentables et impérieux?

D'autres douleurs, un autre mystère d'iniquité

auront livré Lear au délire, à la tempête morale qui découronnent sa tête de toutes les majestés protectrices de la société et de la famille. Rien ne relevait plus naturellement du génie de notre poète que l'idée d'associer à cette détresse sans mesure le clown du Roi, ce pauvre serviteur qui, chargé jadis d'égayer ses jours de puissance, reste seul, de tant d'autres, à partager le mauvais sort de son maître, et que d'avoir introduit, par surcroît, à côté de l'un et de l'autre, ce compagnon inattendu de route et de fortune, ce fils méconnu et maudit injustement par son père, réuni par les hasards de la fuite, du péril et de la tempête, au père indignement traité par ses filles. Il savait que, dans les sujets tragiques, ce rapprochement d'aventures semblables et de destinées pareilles redouble l'effet produit, répercute le sens du drame autant que la combinaison d'intrigues accouplées et entrelacées peut animer les pièces d'un autre caractère, en divisant l'intérêt et en ménageant à l'attention des repos et des changements. Le tourbillon de démence qui secoue ces trois âmes et les fait s'entrechoquer, en tire de sauvages harmonies à travers lesquelles percent, comme une note aiguë, comme un refrain bizarre, les quolibets sinistres du bouffon. Au milieu de ce sabbat de l'intelligence, de ces saturnales de la pensée, la raison vagabonde de

Lear projette violemment hors d'elle-même toutes les idées, toutes les opinions qu'elle avait reçues autrefois ; elle les déchire en quelque sorte. Ce sont autant d'enveloppes et de liens dont elle ne saurait trop vite se débarrasser, soit qu'elle se drape dans de magnifiques lambeaux de sagesse, soit qu'elle se couvre de haillons déchirés, on la reconnaît sous ses travestissements, comme on reconnaît la figure du maniaque sous le mobile attirail ajusté, puis dérangé au gré de son caprice. Lorsque, au travers de colériques hallucinations, elle se lance à la poursuite d'un simulacre de jugement et d'un fantôme de vengeance, la révélation subite que produit ce qu'on pourrait appeler une généralisation instantanée, ouvre soudain devant elle, comme devant l'imagination malade de Timon d'Athènes et l'âme mortellement blessée de Richard II, une large percée dans le sens des mystères du monde moral et des injustices sans terme, sans mesure, commises ou subies par le genre humain, dans toutes ses conditions, à tous ses étages. De là vient cet effort acharné à retourner, pour l'étaler, le méprisable envers de toutes les choses d'ici-bas. L'attention du lecteur ou de l'auditeur se trouble et cherche vainement à discerner dans cette confusion, dans ce renversement, la part de l'aberration funeste et celle de l'étrange lucidité.

En même temps, l'on reconnaît par où la méthode et les moyens d'action du grand poète se séparent de ce que l'on est convenu d'appeler le genre classique, de ce que la critique moderne, autrement éclairée, désigne sous le nom de *néo-classique*. Il suffit pour cela de se demander ce que le même sujet serait devenu sous la plume de Corneille, ce que le poète français en aurait pris, ce qu'il aurait rejeté. Sans doute, il se serait fait plus de scrupules de montrer les filles de Lear, infidèles, ingrates, coupables et de la violation du serment conjugal et d'un abandon parricide. Quant au roi lui-même, n'est-ce pas dans le sein de l'un de ces confidents sans caractère, exigés par les convenances tragiques et tolérés par les bienséances royales, que, très probablement, il lui aurait fait répandre les saintes indignations amassées dans son cœur. Plutôt que de tout livrer aux emportements de sa douleur, ne leur eût-il pas opposé le frein du sentiment religieux et de cette confiance en la justice divine qui fait lever les yeux au ciel avant de maudire la terre? A coup sûr, il n'eût pas déchaîné sur lui les souffles du vertige pour que leur violence mît à nu ces extrémités de la misère morale que Shakspeare expose hardiment aux regards. Dans la personne de son héros, à cette grandeur morale qui a précédé l'infortune, et qui est capable de

lui survivre, restant la même, il n'eût pas osé en substituer une autre toute surprenante, toute bizarre, née de l'excès même des adversités, pour composer cet homme nouveau que Shakspeare fait surgir du plus profond dépouillement, et tire, en quelque sorte du néant ; tant il aime à remuer ces ruines morales pour en dégager tout un trésor imprévu de germes de vie, fécondés par les tempêtes !

De là les catastrophes qui s'accumulent dans ses drames historiques, ces abaissements des plus illustres fortunes, et ces coups soudains par où l'éloquence du néant retentit avec autant d'éclat que dans les oraisons funèbres et les sermons de Bossuet. De là le choc de ces destinées fameuses qui se heurtent comme des combattants dans un champ clos où bien des lances sont rompues et où les fanfares du triomphe se mêlent perpétuellement à l'appareil des funérailles. Tout ce que les scènes changeantes de la royauté, les vicissitudes de la puissance et de la misère, les hasards de la vie de Cour enferment de tragique et de burlesque, de terrible et de ridicule, Shakspeare le comprend, le pénètre, l'exprime en perfection. On avait écrit des livres sur l'art du Courtisan ; la comédie et le drame du Courtisan sont tout entiers dans l'œuvre incomparablement variée du sublime créateur. Chez nous, hors du théâtre, un

Labruyère, un Saint-Simon en auront tracé d'ingénieuses esquisses ou de fortes peintures. Corneille, dans *Polyeucte,* aura donné au combat intérieur que livre le souci des intérêts et des grandeurs du monde aux prises avec les sentiments de la Nature une expression qui appartient presque à la littérature sacrée. L'analyse des déchirements qu'ils peuvent causer aura inspiré à l'auteur de *Kenilworth* une des plus vives études morales dont s'honore la littérature anglaise ; mais il faut avoir lu *Richard II, Richard III, Henri VIII,* pour connaître à fond ce qu'il y a de ressorts dramatiques dans les situations diverses, les caractères, les physionomies et les attitudes multiples des souverains et des puissants. Shakspeare ne se lasse pas de mettre au jour la noblesse véritable succédant à l'éclat évanoui des dignités de convention ; il prodigue les exemples, il multiplie les chutes qui font voir, redevenus hommes ou devenant vraiment grands, lorsqu'ils sont précipités du haut de la suprême faveur, ceux qui n'étaient rien que des grands, tant qu'ils furent les élus de la fortune. De leurs fronts humiliés que frappent la terre, tout un monde de révélations jaillit. Sous les lueurs de la foudroyante disgrâce qui les frappe, apparaissent à la fois et les horizons de la vie déjà parcourue, et les

abîmes de la mort qu'ils entrevoient et qu'ils vont aborder sans frémir.

Et ce n'est pas seulement le jeu des événements, le mouvement de l'action qui donne lieu à de tels contrastes entre le dedans et le dehors de l'homme, entre l'*être* et le *paraître*[1]. Ils se retrouvent jusqu'au fond des caractères et de l'âme des personnages du drame. Si tels des héros que Shakspeare met en scène, Macbeth, Othello, Coriolan, paraissent éclairés d'une lumière égale, continue, qui, partant du centre, c'est-à-dire du cœur, se répand et se manifeste dans toutes leurs actions, dans leur existence entière, combien de fois, à la manière de ces peintres qui, de la rencontre et du conflit de deux lumières distinctes, tirent des effets singulièrement piquants, n'a-t-il pas fait courir à la surface d'une passion, d'un sentiment profond et concentré, des rayons épars et mobiles, de vives étincelles jaillissant d'un autre foyer ! Ce mélange d'ardeur intime et de scintillations superficielles éclaire de lueurs charmantes quelques-uns de ces caractères féminins qu'il fait raisonner et déraisonner avec une si

---

[1] To shame the guise o'the world, I will begin
The fashion, less without, and more within.

Pour faire honte au monde de ses procédés, je vais en user à ma mode : moins au dehors, plus au dedans. — *Cymbeline,* act. v.

fantasque légèreté, Beatrix[1] par exemple ou Rosalinde[2]. L'imagination devient la confidente de la passion, son interprète, son alliée, quelquefois son ennemie, mais une ennemie d'un moment et bientôt réconciliée. L'esprit jette un voile brillant sur les émotions du cœur, et fait passer des traits rapides, qui éclatent, en se jouant, au-dessus de la note grave et fondamentale qui motive, soutient, rallie tout le reste.

---

[1] *Beaucoup de bruit pour rien.*
[2] *Comme il vous plaira.*

LE ROMAN HISTORIQUE

ET

WALTER SCOTT

Il est très probable que le *Dix-sept cent quatre-vingt-treize* de Victor Hugo aura été, chez nous, la dernière en même temps qu'une très éclatante manifestation du roman historique. Un attachement au passé, où il entrait une part d'imagination, voilà ce qui rendit possible ce genre littéraire, voilà ce qui le réduit actuellement, comme bien d'autres, à l'abandon et au mépris. Ne sont-ils pas venus les temps où c'est à la lueur et au contact de ces deux mots si pleins de sens, si gros de conséquences, le Réel et le Moderne, que se montre et se distingue ce qui, en fait de littérature, a droit à la vie, ce qui est condamné à mort? S'occuper, à cette heure, de roman historique, cela sent déjà l'archéologie. Passons-nous en, tout de même, la fantaisie.

L'Histoire était en droit d'attendre beaucoup du Roman historique, en même temps qu'elle avait de trop justes raisons d'en redouter les excès et les artifices. Pour elle, il n'était pas d'auxiliaire plus utile, plus capable de confirmer et de mettre en relief ses conquêtes, mais elle n'avait pas non plus d'allié plus compromettant, disons mieux, d'ennemi plus redoutable, pouvant oser davantage pour la contrefaire et la contredire. Nous la voyons, cette Histoire (qu'on la considère comme un art ou comme une science) subir d'importantes transformations et se modifier de plus d'une sorte. En même temps que le champ de l'observation s'agrandissait devant elle et que des points de vue nouveaux variaient l'aspect de ses sujets et de ses modèles, des développements imprévus étaient donnés à ces deux grands procédés de l'esprit humain, l'analyse qui décompose les faits dans leurs éléments primitifs, la synthèse qui les groupe et les range sous des lois communes. L'heure d'émancipation légitime où l'on songe à chercher la vérité non plus dans des traditions d'école, mais dans la connaissance approfondie des phénomènes, des actes, que la méditation vient ensuite féconder, cette heure où l'esprit de système répudié fait place à des méthodes plus larges et à des disciplines fortes autant que sûres, a sonné pour l'histoire aussi bien que

pour les autres sciences qui relèvent de l'expérience ou qui ont un côté purement expérimental.

Désormais, il est compris, il est accepté que les annales des nations ne peuvent plus être résumées dans l'étalage d'une morne série d'effigies usées et sans relief, d'images grossières, de types consacrés, symboles incertains et souvent trompeurs, vulgaires personnifications si loin de suffire à l'intelligence d'une époque et d'une race ; toute œuvre historique qui ne s'attachait qu'à un certain nombre de faits extérieurs s'élevant isolément de distance en distance au milieu de périodes désertes ou incomplètement remplies, a dû être considérée comme superficielle, comme dépourvue des qualités qui constituent proprement l'histoire ; des esprits doués d'ardeur et de patience se sont donné la tâche de remplir ces espaces encore découverts, de livrer à une culture égale et pleine la surface encore bien dégarnie du sol historique. Par là ils ont été amenés à en explorer les profondeurs, à en soulever les couches inférieures, c'est-à-dire à rechercher sous les événements les forces qui agissent en quelque sorte de bas en haut, les causes moins régulières, moins apparentes, dont l'action sourde et latente se manifeste parfois aussi par de violentes explosions.

De même que, pour démêler l'origine, le caractère et la portée des faits, il convient de pénétrer au delà des circonstances superficielles qui les signalent et des conséquences palpables qui les suivent, de même pour être vraiment consciencieuse, l'étude des personnages ne saurait les séparer du milieu où ils ont été placés. De là, la nécessité de disposer, d'assembler, de mettre en action les masses que ne peuvent plus faire oublier les individus, si grands qu'ils soient et de si haut qu'ils les dominent, d'assigner leur place, et une large place, dans les ouvrages qui ont la prétention de reproduire tout le mouvement d'une époque, à ces foules qui, sans se faire reconnaître au nom et au visage, comme les individus, ont néanmoins leur marche, leurs directions visibles, leurs agitations du sein desquelles s'élèvent des bruits de vie distincts ou confus.

Cette nécessité a été rendue plus frappante encore par le spectacle des grands changements survenus, depuis le XVI^e^ siècle, non seulement dans les destinées des nations et dans leurs institutions, mais dans l'esprit même qui les anime et les pousse. Soit en effet que l'établissement de formes politiques propres à créer une vie publique ait réussi et se soit perpétué chez elles au point de paraître lié inséparablement à leur sort et à leurs progrès, soit que visitées par la liberté

politique, elles l'aient laissée partir sans trop de peine, comme on voit s'éloigner un hôte importun qui commence à troubler la tranquillité du logis, ou que même elles l'aient éconduite avec peu d'honneur, comme l'on se sépare d'un hôte exigeant et remuant qui attire à soi une trop grande part de l'activité domestique, au détriment d'emplois meilleurs et surtout plus clairement profitables, il est un trait distinctif, un caractère constant qui marque désormais la physionomie des peuples. Ce trait, quel est-il ? C'est un développement toujours plus grand, toujours plus varié, toujours plus rapide de l'activité sociale. Tout se porte vers l'action dans ces temps ennemis du repos. Deux impulsions qui tantôt s'accordent, tantôt s'excluent, le mouvement des idées qui tend à communiquer à un plus grand nombre l'affranchissement et l'ennoblissement de l'intelligence, le mouvement des intérêts qui appelle de plus en plus les multitudes à participer à l'œuvre de la prospérité générale, ont cet effet commun d'obliger l'observateur à s'occuper à la fois de plus d'hommes et de plus de choses.

Au fond, les puissances morales qui gouvernent les nations ne sont pas autres que celles qui dirigent les individus. De belles et honnêtes passions, qui veulent plus qu'elles ne peuvent, et qui souvent ne donnent rien de plus que quelques heures

d'enthousiasme ; des passions mauvaises et coupables qui veulent ce qu'il n'est pas bon de vouloir ; et enfin la raison et l'intérêt qui, sachant être satisfaits du possible, ne négligent rien de ce qui est possible pour se satisfaire ; voilà celles dont reviennent alternativement le tour et le règne. Or, de nos jours, mieux qu'à aucune époque, on a pu voir, par une succession rapide d'exemples contraires, jusqu'où les sociétés peuvent être menées par les erreurs les plus condamnables, par les imprudences les plus sublimes, et enfin par les plus vulgaires excès de prudence. Bien des signes permettent d'augurer que les dernières commotions qui ont troublé le monde doivent avoir pour résultat définitif d'ouvrir à l'humanité civilisée une période de développements dont le cours, très pressé, et à la fois très réglé, bruyant mais non désordonné, se précipitera avec méthode et absorbera dans l'unité d'une direction commune des mouvements confus et discordants en apparence. Toute activité personnelle, toute énergie individuelle pourra y trouver un emploi, mais le caractère commun de tous les efforts commandés aussi bien que de toutes les entreprises spontanées deviendra de plus en plus la recherche d'un but positif et d'avantages matériellement appréciables. On est amené, dès lors, à comprendre que

de facilités et de révélations destinées peut-être à ne pas se renouveler, auront été offertes à l'histoire dans nos temps, placés au lendemain de crises formidables qui ont inauguré une vie sociale nouvelle, et à la veille des périodes, qui s'annoncent déjà, pendant lesquelles l'uniformité morale naîtra d'un concours d'agitations et de poursuites portées d'un même esprit vers des fins semblables, comme, dans d'autres circonstances, elle a pu naître de l'absence de mouvement et d'un excès d'inertie ; périodes où les phénomènes sociaux cesseront d'avoir, à un point de vue purement intellectuel et en dehors des résultats qui s'évaluent en chiffres, une grande valeur, une signification nettement tranchée et un intérêt supérieur, non pas à force d'être simples, mais au contraire pour être devenus trop complexes.

Notre époque semblerait donc avoir mission entre toutes pour rendre utiles et fécondes ces fonctions de l'histoire qui, abandonnant les ornements douteux de la légende et la sèche nudité du récit, sans passer sous le joug de l'arithmétique et des formules exactes, correspondent surtout à ce qu'est la psychologie pour les sciences philosophiques, l'ethnographie pour les sciences géographiques. Entre les formes surannées de l'histoire qui la réduisaient à être une pure collection de faits, une chronique, et la forme nouvelle

qui pourrait à la longue en faire un amas de chiffres, un tableau de statistique, un compte rendu, il est un large intervalle réservé aux historiens moralistes, aux travaux par lesquels la littérature historique en vient à posséder ses livres de mœurs et ses *caractères*. L'un des grands objets poursuivis par de tels historiens et dans de pareils travaux sera l'étude et la détermination de ces types moraux, généraux ou individuels, formant des genres ou des espèces, qui, à toutes les époques avec des changements de noms et de formes, s'associent tour à tour et se heurtent, en vertu d'une loi secrète de reproduction d'analogie et d'opposition. Ce qui les met en lumière et en relief, c'est moins encore l'influence prépondérante, la volonté temporairement dominante de quelques hommes investis d'un pouvoir extraordinaire, que les vastes commotions qui, sous le conflit des intérêts et des passions, couvrent un principe plus profond encore, à savoir une sorte de rupture d'équilibre entre des propensions morales et des nécessités sociales qui devraient coexister, mais qui, ayant cessé de se faire contrepoids, cherchent à se dominer réciproquement et tendent à se détruire.

De telles secousses forcent le relief des caractères faits pour exprimer avec énergie des dispositions contrastantes, de ces caractères qui, libres de s'unir entre eux dans un même temps et dans

les mêmes lieux, forment ce qu'on appelle des sectes, des castes, des partis, mais qui, en dépit de toute séparation et de tout éloignement, se signalent et se font reconnaître par des ressemblances tantôt aisément visibles, tantôt moins apparentes et plus profondes. Un certain nombre de types similaires, alternativement plongés dans l'ombre et rappelés à la lumière, vont ainsi, à travers les âges, paraissant pour disparaître, puis, après des éclipses momentanées, revenant, sous une forme rajeunie, au grand jour de l'influence et du pouvoir. C'est ainsi que, par une sorte de métempsycose mystérieuse, chez le seigneur féodal du Moyen Age, chez le moderne planteur de la Virginie, l'âme du patricien de la Rome antique semble avoir émigré. De l'ardeur et de l'illusion d'orthodoxie que les théologiens d'un autre âge portaient dans la répression des hérésies, y a-t-il si longtemps que les magistrats de notre France moderne, dressés à la poursuite des idées libérales et des convictions politiques, ont cessé de recueillir l'héritage? Tout à fait à l'opposite, le même pur et mystique renoncement n'aura-t-il pas engendré son achèvement à travers les siècles, l'Essénien, le Fratricelle, le disciple de Valdo ?

Vraiment les représentants les plus actifs, les plus caractéristiques de l'Humanité apparaissent

comme partagés en races distinctes qui, suivant qu'un milieu favorable ou contraire leur échoit, restent florissantes ou déclinent, s'élèvent à la prospérité ou tombent dans l'abâtardissement; et, naturellement, les plus délicates ont plus de risques à courir, puisque, semblables aux races physiques que leur faiblesse condamne à languir, à succomber même sous les influences d'un climat adverse, elles sont énervées ou empoisonnées par les vices d'une atmosphère inclémente. Et celles-là même qui résistent avec un surcroît d'énergie ne communiquent pas toujours aux individus qui en font partie et aux chefs qui les dirigent la force de vouloir tout ce qu'ils pensent et il s'en faut de plus encore que ceux-ci disposent sûrement des moyens et des occasions de faire tout ce qu'ils veulent. A la patiente perspicacité de l'historien nulle tâche plus instructive et plus difficile ne s'offre que celle d'étudier, soit au point de vue purement individuel, soit dans leurs rapports avec la grande histoire, ces familles obscures sans être éteintes qui font effort pour soutenir une existence sourde et latente jusqu'au moment où il leur est donné de réagir en perçant l'enveloppe des mœurs, des institutions, de la civilisation, qui les comprimaient. Et cette étude se lie nécessairement à celle des péripéties extérieures, des combinaisons d'évènements qui

favorisent cette sorte de délivrance, c'est-à-dire de crises sociales analogues à ces crises de la vie organique et de la destinée individuelle par où se manifestent et surgissent chez l'homme les vivacités instinctives, les naturels entraînements que l'éducation amortit sans les étouffer, tempère sans y mettre fin.

A nul cette sorte de génie que sollicitent de telles recherches ne fut impartie dans une mesure plus large qu'à l'auteur de l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Nul n'exercera mieux la puissance d'intuition, large et minutieuse à la fois, qui excelle à saisir quantité de comparaisons, de rapports, de différences, à discerner et à suivre jusqu'au bout les traces de la vérité, même faibles et indistinctes ; puissance rare qui implique le don de beaucoup voir et d'interpréter tout ce qu'on a vu, de deviner avec une telle rapidité et tant de justesse que les longues investigations semblent devenir superflues, et néanmoins, de vérifier, d'approfondir et de prouver avec autant de passion et de patience que si deviner n'était pas son privilège. Augustin Thierry aura procédé comme le géologue qui reconstruit des êtres avec des fragments et recompose ainsi l'œuvre détruite par les siècles, comme l'artiste qui, se fiant à quelques contours restés à peine visibles, prolongeant ici, joignant

l'un à l'autre quelques linéaments épars et indécis, parviendrait à rendre au jour un chef-d'œuvre que le temps aurait recouvert de ses voiles les plus épais. Il a fait mieux encore ; car, au lieu d'une structure organique, d'un appareil vital complet, sauf la vie, au lieu de formes d'une beauté idéale, mais immobile, ce qu'il découvre, sous la poussière et sous les cendres du passé, c'est l'étincelle, c'est le foyer de la vie morale. Par les procédés, par les ressources, par toutes les qualités de son esprit, il a démontré volontairement ou à son insu quels peuvent être les vrais, les légitimes points de contact de l'histoire et du roman historique.

La démonstration qu'il confirmait, en lui donnant une telle sanction, avait été faite, presque à côté de lui, dans les œuvres de Walter Scott. Bien loin, en effet, d'adopter cette triste méthode qui consiste à emprunter à l'histoire des personnages, et ses personnages les plus connus, pour les transformer en héros de fantaisie et d'aventure, et, non contente de ne rien faire pour l'histoire, corrompt ce qui vient d'elle, ce qu'elle donne gratuitement, Walter Scott ne s'empare des faits historiques, n'évoque les hommes qui ont vécu et laissé un nom, que pour s'attacher à les faire revivre de leur vraie vie. De plus (autre secret, autre rare privilège), il sait mettre en

action les tendances, les opinions, les caractères et les mœurs d'une époque. A des éléments réels, mais impersonnels et inorganiques en quelque sorte, il prête un corps, il commande le mouvement, il ajoute la valeur d'une organisation et d'une détermination individuelle. C'est ainsi que souvent il lui arrive de rendre à l'histoire plus qu'il n'a reçu d'elle, par ce qu'il lui fait gagner de force, de précision, d'honnête et légitime prestige. Le romancier et l'historien lui doivent, entre beaucoup de leçons et d'exemples, l'un, d'éclatants témoignages du respect que le talent doit se porter à lui-même, et de ce qu'on pourrait appeler la probité intellectuelle, l'autre, la mise en lumière de ce principe de juste discernement, et, si on peut le dire, de sage égalité qui interdit de prendre pour mesure unique des misères et des grandeurs morales, les fortunes adverses ou prospères, les conditions modestes ou relevées. Qui a su mieux se défendre de faire acception des rangs, des états des personnes, soit en abaissant systématiquement les grands, soit en exaltant indiscrètement les petits? Qui est plus convaincu que pour atteindre l'expression exacte, le sens achevé d'une période sur l'histoire, il faut tour à tour lever les yeux vers le faîte brillant des choses humaines qui attire tout d'abord la vue, et où siègent les puissances et les

dominations terrestres, et les ramener en bas, vers la foule, les exercer à pénétrer dans ses rangs pressés afin d'y saisir et d'y fixer l'image de ce qui passe et de ce qui demeure, de ce qui marque une époque et de ce qui appartient à tous les temps ?

Pour montrer comment il a enseigné et sous quels rapports il a particulièrement observé cette fidélité au vrai fondement des sciences historiques qui vivent de vérité, honneur du roman historique, où la vérité et la fiction s'entremêlent, un exemple est nécessaire et cet exemple peut suffire.

Parmi les événements dont se compose la vie des nations, il n'en est pas qui contienne plus d'émotions, plus de terreurs, plus d'éléments divers de pathétique que la guerre civile. Luttes sanglantes, catastrophes imprévues, perturbations profondes qui portent la division et l'ébranlement au sein des nations, des sociétés, des familles, rien n'y manque de ce qui peut fournir au récit ou au drame des éléments variés et de fécondes ressources. En veut-on la preuve ? Que l'on ouvre les *Histoires* de Tacite et les *Tragédies historiques* de Shakspeare. Dans Tacite, l'on aura le spectacle des convulsions qui remuent tout l'univers civilisé, alors que l'immense étendue de l'Empire romain s'ouvre tout entière au passage des

armées qui se cherchent, se défient, arrivent de loin pour s'atteindre, et vont incessamment des provinces à Rome où elles ont à établir un empereur, de Rome vers les provinces où elles ont l'empire à défendre ; poussées et repoussées par le mouvement alternatif, formidable et irrésistible comme le flux et le reflux de la mer, auquel obéissent ces légions qui, près de livrer combat, s'agenouillent devant le soleil levant et, dans les plaines d'Italie, continuent de saluer le Dieu qui reçut leurs hommages au fond de l'Orient. Shakspeare mettra en scène d'autres adversaires, poursuivant, au milieu de discordes toujours renaissantes, une domination moins vaste et d'un moindre prix, mais disputée avec un égal acharnement. Réunis dans un espace plus étroit, ils se prennent corps à corps, ils se frappent de près et sans interruption ; au lieu de rencontres rares et solennelles, des efforts incessants, des chocs multipliés les mettent aux prises. Tour à tour tombant et se relevant, pour retomber encore, lorsqu'enfin ils succombent, leur cause ne meurt pas avec eux, mais ils transmettent à d'autres les droits qui tenaient à leur race avant de se fixer dans leur personne, et des prétentions moins vite et moins aisément épuisées que le sang des générations dévouées à leur triomphe. L'historien et le poète évoqueront tous les deux

la plus lugubre apparition que le sombre gén
des guerres civiles ait la puissance de suscite
ici le frère massacré par son frère, là le pèr
mourant de la main de son fils[1]; le poète devr
aux conditions de son art de représenter sous un
forme étrange et saisissante la rupture sanglant
des liens étroits et sacrés qui forment pour un
si grande part l'unité morale des familles et de
nations. Aux pieds du roi Henri VI, témoin soli-
taire et délaissé de l'une des rencontres où s
joue le sort de sa couronne, il amènera tour à
tour deux combattants portant chacun le corp
d'un ennemi massacré, et reconnaissant dans ce
victimes frappées au hasard, l'un son père, l'autr
son fils. Tandis que grondent au loin la rud
mêlée, la tempête de sang qui rejettent jusqu'à
lui ces sinistres épaves, le prince dont la tête
débile a été effleurée par le diadème qui n'a pu y
tenir, se livre à une contemplation douloureuse.
Il rêve aux maux que son nom seul a la puis-
sance de produire et que lui-même est impuissan
à empêcher. Pénétré de l'attendrissement maladi
que lui inspire une vaine sensibilité, il envie l
sort du berger dont la vie s'écoule, calme e

---

[1] Tacite, *Histoires*, liv. 3, §§ 25, 51. — Shakspeare *Henri VI*, 3e partie, acte II, sc. v.

uniforme, année par année, heure par heure, minute par minute. Il prononce de ces paroles que Tacite n'aurait jamais eu l'idée de prêter à Othon, quand il fait ses derniers adieux à la fortune et à la vie avec une fermeté stoïque, à Néron ou à Vitellius, quand ils en viennent à connaître toutes les hontes de l'abandon, en même temps que les dangers et les humiliations de la fuite. Si la pâleur mortelle répandue sur le front des cadavres exposés à sa vue, et la teinte vermeille du sang qui sort de leurs blessures, lui représentent les couleurs que deux maisons ennemies ont adoptées pour emblème de leurs rivalités et de leurs haines, le roi Henri VI, en vrai fils du génie de Shakspeare, reprend sa pensée et sa douleur, fixées d'abord par les outrages et les déchirements qui déshonorèrent de royales parentés, pour les associer à d'autres malheurs, à d'autres crimes auxquels ni l'obscurité de la vie, ni la bassesse de la condition n'auront pu soustraire des combattants sans nom.

Certes, ni les émotions violentes, ni les terreurs ne manquent à de tels tableaux. Peut-on dire néanmoins qu'ils aient épuisé cependant tout ce que l'étude de ces pathétiques épisodes de la destinée des nations livre à l'esprit de réflexions, de comparaisons, de vues profondes? Non, puisqu'il appartient à un romancier de génie d'égaler

l'intérêt passionné du drame et de l'histoire, e pénétrant, à certains égards, plus loin que tou les deux. Faire parler, faire agir des personnage vraiment historiques, ce n'est pas assez pour lu Il réussit à rendre reconnaissables, en leu prêtant une physionomie et une voix, bon nombr de ces forces vitales, plus ou moins secrètes, d ces tendances sourdement actives qui préparen le commencement, prolongent la durée et sur vivent souvent à la fin des crises éclatantes d l'existence des peuples, trop longtemps négligée par l'histoire écrite, faute de se montrer à visag découvert et d'être désignées par un nom propre Pourtant elles sont une partie de l'histoir vivante ; bien des âmes les ont ressenties ; et le appeler *légion,* ce serait presque leur donner l vrai nom qui leur a manqué.

Jamais des éléments de cette sorte ne sont plu abondants à la fois et plus précieux à recueilli que pendant les périodes de troubles civils o durant celles qui les précèdent et les suivent d près. Aussi Walter Scott a-t-il mis à déterminer en les personnifiant, ces formes simples ou com pliquées, franches ou bien usant de dissimula tion, qu'y affectent les opinions, les doctrines, le passions publiques et qu'elles communiquen ensuite aux esprits et aux caractères, toute l puissance et tout le charme de son talent d'ana

lyse morale. Les Révolutions que l'Angleterre avait traversées pendant le XVII^e siècle livraient à cette mise en œuvre par l'imagination une matière qui lui était singulièrement appropriée.

Politiques et religieuses à la fois, les empreintes qu'elles mirent sur les intelligences, les directions qu'en reçurent les âmes, avaient participé et gardé une trace profonde de cette double nature. A la différence de ces perturbations seulement politiques pendant la durée desquelles l'idée de Dieu, obscurcie sinon effacée dans l'esprit des combattants, laisse aux intérêts terrestres et aux doctrines purement humaines, avec une prédominance presque exclusive, le privilège de soulever des passions orageuses, de susciter des violences destinées à produire des effets d'autant moins durables que leur action aura été plus brusque et plus désordonnée, à la différence aussi des révolutions purement religieuses qui procèdent par la persécution et le martyre et où de part et d'autre, persécuteur et martyr, restent convaincus que, soutenant vraiment la cause de Dieu, ils ont seuls le droit d'invoquer son nom, les luttes prolongées dont nous parlons firent voir un esprit de résistance vis-à-vis des pouvoirs de la terre nullement incompatible avec un esprit d'obéissance aux ordres divins, de grands dévouements et des sacrifices suprêmes inspirés par le

zèle fougueux du sectaire et accomplis avec l'ardeur disciplinée du soldat, enfin, dans la recherche hardie des nouveautés sociales, un besoin de se donner des modèles supérieurs, et de se faire des traditions. Disposition morale, noble entre toutes, celle-là, par où les esprits, non contents de se rattacher à quelque chose de plus haut qu'eux-mêmes, se lient étroitement les uns avec les autres, les plus humbles avec les plus élevés, et, capables des mêmes admirations, manifestent ensemble la même passion de s'égaler par l'imitation à ce qu'ils admirent!

La fécondité que répandent de tels courants dans les âmes qu'ils ont traversées, l'agitation qu'ils y laissent, voilà ce que Walter Scott s'applique à saisir et met admirablement en vue ; et ce n'est pas un des témoignages les moins décisifs de sa perspicacité que d'avoir su distribuer, entre des âges différents, rapporter à des phases successives les effets d'un ascendant moral tantôt dérobé au fond du cœur, tantôt produit au grand jour des mortelles épreuves.

Tant que la lutte reste ouverte, elle absorbe tout et fait tout contraster : hardiesse indomptable et scrupules infinis, énergiques instincts d'indépendance et assujettissement sans réserve des consciences; la violence et la modération conservant leur droit, dans des camps opposés,

se partagent entre les natures que leur zèle ardent porte constamment à l'extrémité des doctrines et des passions, et les caractères faits pour occuper des régions morales tempérées et pour avoir le bonheur de contenir parfois, en les séparant, ceux qu'ils auraient la louable volonté de rapprocher.

Viennent ensuite les temps moins fortement troublés où les vaincus, sortis de l'arène, se transforment en conspirateurs. Les routes qui mènent aux sommets visités par les hallucinations de l'enthousiasme ne sont plus guère fréquentées ; on leur préfère les voies tortueuses qui aboutissent aux basses régions de l'intrigue ou se perdent dans les obscurs détours des complots. L'air n'est plus agité par ces souffles puissants venus de l'Orient comme pour faire passer dans une postérité lointaine, dans une descendance adoptive, l'esprit de la race de Juda, si rebelle au joug, l'esprit de la race d'Ismaël, portée d'un si vif élan vers la conquête.

Une dernière période, enfin, ouvre un nouveau champ aux observations de l'historien et aux combinaisons du romancier. Les orages de la vie publique ont pris fin, et pourtant la génération qui s'agita au travers des tempêtes n'est pas éteinte, mais les refuges de la vie privée se sont ouverts pour elle. Une autre atmosphère morale

enveloppe les consciences, les pénètre peu à peu pour les amollir et les détendre. Elles n'ont pas encore dépouillé la rude armure qu'elles avaient revêtue ; mais, sous cette armure qui se desserre insensiblement, se reforment et se renouent les liens rompus des affections et des intérêts humains. L'exaltation, qui dure encore dans les pensées et dans les paroles, s'y arrête et ne va plus jusqu'aux actes. La trahison et l'apostasie n'envahissent pas brusquement les âmes, mais l'on s'abandonne et l'on glisse, les yeux fermés, sur la pente des condescendances inavouées. Si les vigoureuses saillies des caractères n'ont pas subi les dépressions qui les réduiraient au niveau le plus vulgaire, du moins leurs aspérités s'émoussent ; la force qui les souleva s'amortit et reste au repos. Les hymnes bibliques ont cessé de résonner sur les champs de bataille comme une fanfare entonnée par les fidèles du Dieu des armées, trop oublieux du Dieu de clémence et de miséricorde, qui, à force de relire et de déclamer l'ancien Testament négligeaient de tourner la page qui le sépare de l'Évangile. Si on les redit encore, ces chants religieux devenus des chants de guerre, ils ne réveillent plus les mêmes échos. Leur murmure affaibli naît et meurt avec la prière du soir. D'autant plus honorés qu'on est moins porté à les imiter, les exploits d'un autre

âge, dont le souvenir se mêle encore aux conseils du père de famille, aux entretiens, aux confidences, aux doux commerces du foyer domestique, se tournent peu à peu en légendes familières. On leur garde le respect et ils excitent la curiosité qui appartiennent aux récits de temps héroïques ; on va jusqu'à les célébrer à grand bruit, mais c'est afin de s'étourdir sur les défaillances présentes par le renouvellement de souvenirs qui, restant des titres de gloire, ne peuvent plus prétendre à faire exemple[1].

Comment se défendre, à ce propos, d'une réflexion (qui est en même temps un retour sur notre époque et sur nous-mêmes) bien faite pour recommander encore la lecture de telles œuvres ? Est-il une lecture plus dépaysante que celle-là, et par conséquent plus agréable à ceux qui aiment encore à se dépayser de cette manière ? Ces questions religieuses que Walter Scott nous montre tenaces, exigeantes jusqu'à entrer en lutte avec

---

[1] Est-il besoin de rappeler des titres d'œuvres qui, jadis, hantaient plus d'une imagination complaisante, en citant, comme correspondant le mieux aux trois phases sociales, aux trois *moments* religieux qu'on a cherché à définir, les trois romans qui s'appellent ***Old Mortality*** (ou ***les Puritains d'Écosse***), ***Peveril du Pic,*** et ***The Heart of Midlothian*** (ou ***la Prison d'Édimbourg***)?

les affections les plus naturelles, les plus digne d'égards ou même du respect, jusqu'à balance l'amour de la vie, que sont-elles devenues, ave leurs exigences, avec les héroïques sacrifice imposés par une croyance exaltée? Elles n'exis tent pas, bien entendu, pour ceux qui se passen absolument de culte et de sentiment religieux Existent-elles davantage, au moindre degré, pou ceux qui se piquent encore de piété? Ces derniers avec une sécurité de conscience sans égale, n jouissent-ils pas des bienfaits de cette *Pax roman* assurée par le ci-devant Maître de la Ville éter nelle? Ce dispensateur des dogmes nouveaux des dévotions de fantaisie[1], des exégèses histo

[1] On sait que la plus récente est celle qui institue le culte de saint Joseph, recommandé comme un préservatif contre les émeutes et les révolutions par le Vicaire du Christ s'adressant évidemment au même public que ces charla tans qui vantent exactement sur le même ton les vertu d'un spécifique souverain pour la guérison des maux de dents. Ce sont là, sans doute, ces transactions heureuses pour ne pas dire nécessaires, que des hommes d'esprit de trop d'esprit, hélas! tels que MM. Gaston Boissier e V. Cherbuliez, louent l'Église catholique d'avoir interposées de tout temps et d'interposer encore entre le christianisme primitif et la civilisation. Il y a là l'observation d'un respect convenu pour la *religion nationale* s'imposant aux intelli gences les plus libres, les plus cultivées, comme une bienséance obligatoire, comme un devoir de société, comme

riques les plus arbitraires, les plus hardiment fallacieuses, est-il troublé dans l'exercice de son autorité aveuglément acceptée, par la moindre velléité de résistance, nous ne disons pas de révolte? Qu'a-t-il à réprimer, si ce n'est, par-ci par-là, quelque excès d'un zèle intempérant et qui déborde? Qu'une nation dont le tempérament révolutionnaire à outrance tend à réduire, en matière politique, l'Autorité à ce minimum strict qui préserve de l'Anarchie, que cette même nation, au point de vue religieux, se garde si soigneusement de la plus légère envie, nous ne disons pas de critiquer ou de contrôler, mais de justifier raisonnablement une Autorité écrasante et maintenue systématiquement au maximum de sa tension, n'est-ce pas bien curieux? Et n'y a-t-il pas là matière à certaines considérations qui, de ces temps, rendus si bizarres (à nos yeux) par l'antagonisme et le choc de croyances volontaires, personnelles, et auxquels se rattachent, par la trempe de leurs âmes encore plus que par la date

---

une forme du patriotisme. Certes, pour mesurer l'écart toujours croissant qui tend à élever jusqu'à leur maximum les pratiques pieuses, tandis que le sentiment religieux est réduit à un minimum qui se rapproche de zéro, les instruments de précision manquent. Mais que dire du parti pris qui élude ce prodigieux phénomène moral ou en invente une apologie?

de leur naissance et de leur mort, bon nombre des personnages favoris du grand romancier écossais, doivent ramener plus ou moins brusquement le lecteur qui réfléchit au plus profond de lui-même ?

Par l'étude pénétrante de tant de violentes oppositions ou de délicates transformations, Walter Scott aura imprimé au roman historique le caractère qu'il devrait toujours conserver ou, pour mieux dire, le seul qu'il puisse légitimement avoir ; il a montré l'étendue de ses ressources, en même temps qu'il marquait et rectifiait les limites qu'il peut atteindre sans qu'il doive les dépasser. C'est sur ces limites qu'Augustin Thierry, après avoir parcouru de son côté le terrain de l'histoire, est venu se rencontrer avec lui. Si l'on doit reconnaître que la singulière puissance de divination qui leur a été commune est un don qui ne se transmet pas facilement, il est certain aussi que l'un et l'autre ont contribué également, par des méthodes diverses, à laisser d'utiles leçons pour arriver, sous quelque forme que ce soit, à la vraie connaissance et à la reproduction sincère des grands faits de l'histoire. Ils ont fait voir comment s'accordent et se concilient ce qui est général et ce qui est individuel, quelle dépendance existe entre les agitations de la surface et les changements cachés qui s'opèrent dans le

secret des âmes, et enfin que l'Humanité, cette armée dont les rangs toujours renouvelés se vident insensiblement et se reforment sans cesse, n'est pas entièrement personnifiée dans les chefs successifs qu'elle se donne ou qui s'imposent à elle. Ils ont prouvé que les œuvres composées dans ce but et d'après ces principes, qu'elles soient attrayantes ou austères, proches de la réalité pure ou couvertes du voile de l'idéal, vivent et durent par cette patience de l'observation, par cet amour jaloux du vrai, qui sont non seulement l'ornement et la beauté, mais le fonds moral et comme la conscience de leurs écrits.

"I don't want to mention any names, though I might as were tryin' to git you into a peck o' trouble."

"Who? What kind of trouble?"

"I found out one o' them gents that's lookin' out for number one," he continued, "has sent, or been, or writ to a certain party, that told old Flimmijig he knowed a man that stood mighty high that wasn't as good as he mought be."

I was impatient, hungry; told him I was in a hurry, must go to my dinner, and if he wished to say anything to do so.

"That's just the way with some folks," he resumed in a disappointed tone; "when a man wants to tell them something for their own good, they don't think it's worth listenin' to"

"You are mistaken," I replied, "I'm ready to listen to anything you have to say; but speak out plainly, and let me hear what it is."

My manner was too discouraging to him; he mumbled a few more incoherent, meaningless words, by way of excuse to get away—and away he went. I went in to dinner, desperately hungry, with the dastardly intent, if my wife was still on the aggressive, to overwhelm her with the notes and duns, and threats and suits, and further charges, pecuniary and criminal, from Judas Iscariot Sleek.

My war-like designs were frustrated, when I found her in bed, sick; yes, sick with the continued annoyances of this campaign. I was not astonished; almost felt sick myself. I tried to cheer her; told her the duel was all arranged; no fighting; all was serene.

I learned the widow Gay's first husband's sister-in-law and Mrs. Sharpnose had been telling my wife of the slander suit; that it would cost me thousands of dollars if I didn't repair hastily to Mr. Sleek, and compromise, by paying five hundred dollars. I then told my wife it was all bosh; nothing in it, and went to the dining-room to a cheerless and meager repast. I thought of the thorny paths of ambition while I munched cold bread and drank buttermilk; entertained a gosling idea of the fruition of my hopes, when I desserted on the last quarter section of a *canned goose*-berry pie. After this sumptuous repast, I gave my wife some valerian and advice, and—

"Go lang wid yez. It's mesilf as anly wishes thit yez was only me soize or bigger, an' I'd fale o' thit cockanit hid a spell, yer blatherin' thafe o' ould Nach."

Methought I knew the dulcet tones of that harp o' "Tearer's hauls," and throwing myself into a listening attitude, heard this plaintive response:

"You jis let me alone, confound yer—Eres Y'extra Pudcum number 4, all bout John Smith passin count-fit money an—" here the cry was interrupted by a lively chase down the sidewalk.

Going out, for I was ready to go down town, I saw Mr. Flannagan returning from the chase, brandishing his shillalah with one hand, while he triumphantly held aloft a batch of Extras, No. 4, with the other; shaking his head defiantly and remarking "to whom it might concern:"

"An' it taks Misther Flinnigin, o' Tipperary, to dale wid sich an' taich 'em bitter manners an' to coom

al aroun' a mon's privat dwilling, bellowin' out bloody lies an' shlander"—and Pat tore the Extras to pieces before I could remonstrate, and throwing down the fragments, exclaimed—

"There! An' may the divil tak sich!"

Latest from the retreating, though apparently unconquered representative of the press, was a report that came to our ears from an adjacent street corner, as follows:

"Never mind, you contrived, knock-kneed, bandy-legged, rib-nosed baboon of a red-mouthed Paddy. I'll fix you"—and addressing his concluding remarks to me, "An' you ole humbug of an honest Johny, I'll put you in the tenipentiary for shovin' the queer"—and if the little heathen didn't repeat that same insulting maneuvre of his thumb to his nose and twirling his fingers at me, before he disappeared around the street corner.

"Pat," I said, "you have done wrong, very wrong. I'm sorry."

"Wrang, yez say? An' isn't it a moighty lang soight wranger to pooblish an' scather bloody shlanderin lies on a gud mon? I'd bay afther knowin'?"

"Yes, that is also wrong, Mr. Flannagan, but our laws and customs allow it, and it is *the* great prerogative of our free press system."

"An' may the divil fly away wid sich laws an' sich costums, an' all yez prayrogatooms an' fra prissis an' sastems an' all sich blatherin' blarney fur all thit Patherick Flinnigin cares;" and Pat paused a moment with this as a "whereas," then went on with the resolution.

"Here's the laddie-book as will joomp intirely fernints all sich blatherin' bosh, an' invistigate all sich wrangs wid his shillalah."

Pity a majority of our judicial decisions didn't contain as much straightforward, uncompromising justice, followed by the same prompt and fearless execution.

I asked Pat what he wished?

"To till yez consarnin o' that thraiter Farrin. It's no more nor a momint or so sin' I made a sthrikin obsarvation twill one o' his crawnies," replied Pat, with emphasis on "sthrikin."

"You didn't have another fight?" I asked, fearing the repeated introduction of Pat's favorite amusement into the canvass was likely to prove disagreeably monotonous.

"Not a bit o' it," promptly denied Pat, "only he sid Misther Farrin tould 'im yer haner wasn't the clane thing—yez had shooved a splurious counterfate bell an 'im, an' all in the wide worruld Mister Flinnigin dun was to raply in me virra moildest tarrums—only wan ov me wakest saloots—whin he jintly tak a sate—an' bigged me pairdon. Thit was all, shure—no foightin' —laistways on the pairt o' the pairty o' the sickond pairt."

"Did you strike him? Who was it?"

"Jist the jintlest hint in the wide worruld to bay sated:—'es ther silf-same as thit Arrurndal, the sack mon."

During this conversation, I had picked up enough pieces of Extra No. 4 to patch up and decipher the following:

"JOHNNY PERSISTENTLY INSISTS ON DEFEAT! AFTER DISQUALIFYING HIMSELF BY SENDING A CHALLENGE!—SHOWS THE WHITE FEATHER!—A FRIEND ADJUSTS IT—UNWITTINGLY(?)SHOVES THE QUEER!—SLANDERS A POOR, INNOCENT GIRL!—ENCOUNTERS THE LAW PROVIDED FOR SUCH!—INSULTS A WORTHY LADY IN HIS OWN OFFICE!—IS CALLED TO ACCOUNT BY A JUSTLY ENRAGED HUSBAND!"

A.—"John, I can't copy this any further, as it is badly patched, and only an exaggerated repetition of what has preceded."

"Well, leave it to the imagination of my hypothetical reader; though he must have a very vivid and inventive one to garble, twist and distort, for any purpose, such trivial occurrences into grave crimes and misdemeanors."

A.—"Well?"

I was on the point of starting for my office, when Mr. Philander Sharpnose, the "justly enraged husband," passed hurriedly by without speaking. He eyed Pat's "insthrumint" apprehensively; quickened his pace, looking back over his shoulder every few steps, till Mr. Flannagan and I started in the same direction.

Mr. Flannagan, with the eye of a *connoisseur*, took in the situation:

"Thit's ther bugger, an' I mistak not, is ther silf same as is arther callin' ov yer haner twill accoont for insooltin' ov 'is nadle-nosed, carroty-hidid bitter half?" said Pat, interrogatively.

"Yes; don't speak so of the ladies. The man has been misled by his wife."

"Lit's wark oop a bit loively," continued he; "an' fale o' the inimy's sthrength, as they tarrum it in ther arrumy."

Without much increase of speed, Pat, by making shorter, quicker, emphatic resounding steps, produced an effect on the progress of Mr. Sharpnose that was ludicrous. Manifestly, his ear was set for such music in the rear, and as soon as the sound of Pat's accelerated footfalls fell on his tympanum, he cast a fearful glance over his shoulder, and walked faster, quicker, double-quick around the first corner out of sight. On reaching the cross street we got a glimpse of his coat-tails streaming straight out behind as he flashed around the corner a block away.

"Ha! ha! ha!" laughed Pat, pointing his "insthrumint" in the direction of the vanishing hero. "An' did yez haner iver see the loike in yer borun days? Called twill 'accoont by the jistly enraged hisband,' an' it's a small bill yez'll have to sittle in that quarther, shure."

Mr. Sharpnose had doubtless learned that Mr. Flannagan was my fast friend—also Pat's skill and readiness in "phranoligical iximinations," and not wishing a chart of his cranium, gat him away.

Pat refused to go to the office with me; I again asked him to quit fighting; told him the marshal would likely be after him for striking Mr. Arndul; to let me know if arrested, and to be sure and not fight any more.

"An' shure it's loike dhrawin' o' me eyetaith twill

PN 6161 .B565 C.1
John Smith, democrat:
Stanford University Libraries
3 6105 036 617 913

PN
61

DATE DUE

Stanford University Libraries
Stanford, Ca.
94305